

*COLLECTIF*

**POUR UN RENOUVEAU  
MYSTIQUE  
DANS LE PEUPLE  
DE DIEU**





**POUR UN RENOUVEAU  
MYSTIQUE  
DANS LE PEUPLE DE  
DIEU**



## TABLE DES MATIÈRES

I - QU'EST-CE QUE LA VIE MYSTIQUE ?.....	5
II - DE LA VIE CHARISMATIQUE A LA VIE MYSTIQUE.....	16
III - VIE MYSTIQUE ET NOUVELLE EVANGELISATION.....	30
IV - L'ASCÈSE.....	40
V - L'ÂME.....	54
VIL'EXTASE.....	68
VII - LA PRIÈRE DU CŒUR.....	73
VIII - MÉDITATION ET PRATIQUE DES VERTUS.....	95
IX - LA SOUFFRANCE.....	109
X - LA MYSTIQUE AFFECTIVE ET COURTOISE.....	119
XI - SAINT BERNARD.....	129
XII - HADEWIJCH D'ANVERS.....	149
XIII - MAÎTRE ECKHART.....	157
XIV - RUYSBROEK .....	189
XV - HARPHIUS .....	199
XVI – CARMEL.....	213
XVII - MYSTIQUE MARIALE.....	243
XVIII - GRIGNION DE MONTFORT.....	259
XIX - LES PAUVRES SONT NOS MAÎTRES.....	275





## I

### QU'EST-CE QUE LA VIE MYSTIQUE

Une courte définition pourrait se résumer en ce qu'elle consiste à « vivre d'amour » jusqu'à l'union parfaite, jusqu'à ce que l'âme épouse son Créateur, « ton Créateur, c'est lui ton époux » (Is 5, 5).

« Je te fiancerai à moi pour toujours ; je te fiancerai dans la justice et dans le droit, dans la tendresse et la miséricorde ; je te fiancerai à moi dans la fidélité, et tu connaîtras le Seigneur » (Os 22, 20). Chaque matin quand un juif pose les tefilins, qui sont les rappels du commandement d'amour, alors qu'il entoure son index de la lanière de cuir comme une alliance, il prononce cette promesse de fiançailles du prophète Osée.

La vie mystique est un chemin d'union transformante qui implique tout l'être, corps, âme et esprit et qui conduit à un contact concret avec Dieu, immédiat et sans distance. À une vision béatifique qui est une anticipation de la vie céleste. Comme l'a écrit saint Irénée : « Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu. » Et après lui beaucoup de pères, notamment cappadociens, ont repris cette formule qui résume le sens de l'incarnation. Elle est explicitée dans le Catéchisme de l'Église Catholique qui enseigne que nous sommes appelés à partager la nature divine.

Un des leaders du Renouveau charismatique, déclarait dès le début que le Renouveau charismatique ne durerait pas s'il ne devenait pas un renouveau mystique. Nous avons trois sources d'inspiration mystique : la prière du cœur et le chapelet ainsi que les enseignements de sainte Thérèse d'Avila et ceux de saint Jean de la Croix. Nous reprendrons dans ces pages ces trois courants de la vie mystique.

**En quoi la vie mystique se distingue-t-elle de la vie spirituelle et de la vie religieuse ?**

#### **La vie spirituelle**

L'homme spirituel cherche à embellir sa vie parce qu'il a découvert une autre dimension que la réalité immédiate. Cette dimension le rend plus libre, différent, c'est un enrichissement pour l'ego. Il faut remarquer que la vie spirituelle peut s'investir dans différents domaines comme l'art, l'écologie,



l'appartenance à un groupe religieux où l'homme prend du plaisir à prier, mais cela ne le transforme pas. Une spiritualité peut même être athée comme on le voit chez certains philosophes de l'antiquité ou chez Spinoza pour qui Dieu et la nature c'est la même chose. On peut par exemple avoir une spiritualité franciscaine parce qu'on est séduit par l'esthétique franciscaine, mais jamais on ne voudrait vivre la même chose que saint François : aimer jusqu'au transpercement !

Il existe pourtant différents degrés de vie spirituelle, certains frôlent la vie mystique, c'est comme un flirt avec Dieu plutôt que des épousailles. Le tourisme spirituel, en Inde par exemple, n'implique que rarement un changement radical de vie, une mort à soi-même pour une transformation radicale. Malheureusement nous menons une vie spirituelle plutôt qu'une vie mystique.

### **La vie religieuse**

Il nous faut distinguer deux types de vie religieuse. La première est avant tout d'ordre psychologique dans une recherche de la paix avec soi-même et avec Dieu. Elle consiste à se mettre en règle, à suivre une règle, à protéger la règle et à la renforcer. L'homme religieux ne remet jamais en question ce que la religion lui dicte. Il a besoin d'être soumis totalement à la religion et à ceux qu'elle lui désigne comme supérieurs afin de pouvoir exiger la même soumission de ceux qu'il considère comme ses inférieurs hiérarchiques. Son culte consiste à accomplir son devoir d'état et ses dévotions. Plus l'homme religieux est psychologiquement rigide et plus sa religion est totalitaire, plus elle est guerrière. Dans notre siècle on peut dire que presque toutes les guerres se basent sur un fondement religieux. Le dialogue interreligieux leur paraît une déviance, une aberration. Les religieux ne supportent pas les mystiques qu'ils persécutent comme des malades et des égarés. Leur relation à Dieu est forcément médiante.

Le deuxième type de vie religieuse procède de la vertu de religion aussi bien chez les laïcs que chez les religieux. Elle présuppose une prise de conscience de la présence de Dieu, de sa grandeur et de la nécessité de s'adonner aux pratiques que l'Église lui offre pour grandir dans la vraie dévotion. Il faudra entretenir cette vertu, la faire grandir pour qu'elle débouche sur l'adoration et la contemplation, pour qu'elle s'élève jusqu'aux vertus théologiques. Mais, la plupart du temps elle s'assèche, et les communautés religieuses perdent à la fois la ferveur et l'amour fraternel, donnant le contre-témoignage d'un premier amour oublié, de fiançailles qui n'ont pas conduit au mariage. Cependant il ne faut pas perdre l'espérance, car la sainteté peut fleurir comme chez la Petite Thérèse dans un tel cadre religieux. On ne célèbre pas impunément l'Eucharistie.

## **La vie mystique**

La vie mystique est au-delà de la simple dévotion, de la spiritualité et de la vie religieuse. Elle pourrait prendre son envol et s'affranchir des règles et des contraintes, pourtant force est de constater que les mystiques des plus grandes religions demeurent respectueux et profondément enracinés dans leur propre tradition. La vie religieuse est le cadre de la vie mystique. Même doré, le cadre n'est que l'encadrement du merveilleux tableau que nous sommes appelés à contempler, mais il est nécessaire.

## **Vie mystique et vie communautaire**

Vivre en communauté c'est puiser dans le vivre ensemble la force d'assumer sa solitude, de lutter avec d'autres contre la paresse spirituelle, de tenir debout comme les arbres d'une forêt. C'est l'assurance d'une vie sacramentelle où culmine l'Eucharistie. C'est être porté par un rythme de prière où la liturgie est vécue comme une théurgie ou pour le dire plus simplement comme un moment de rendez-vous avec Dieu. Là, sa présence ne peut que se manifester parce que nous sommes rassemblés en son nom pour le célébrer et le louer dans la beauté et la vérité.

Le vivre ensemble nous contraint à vérifier l'authenticité de notre amour pour Dieu dans le « sacrement » du frère. Il est ressource et occasion permanente de se donner, de toucher le Christ dans le corps que nous formons.

## **Pourquoi la vie mystique fait peur ?**

Il faut bien le reconnaître, la vie mystique est souvent accompagnée de phénomènes physiques ou de grâces extraordinaires, mais ce n'est pas cela qui fait la vie mystique, la recherche de ces phénomènes encore moins. Les bénéficiaires de ces dons ont plutôt tendance à les cacher. La vie d'union amoureuse à Dieu a besoin de secret et devrait être considérée comme la vie chrétienne ordinaire, normale. Sans aucun désir de sortir du lot.

Il y a une confusion dans le langage commun qui désigne comme mystiques des « cas » exceptionnels comme le Padre Pio ou Marthe Robin. Ces exceptions voulues par Dieu sont certainement de grands cadeaux qui nous sont faits, mais des exceptions qui confirment la règle qui veut que nous vivions de foi et par la foi nue. Le danger est de se dire : ce n'est pas pour moi, je ne suis pas un saint ou encore : heureusement qu'il y a de grands mystiques pour prouver l'existence de Dieu mais je n'ai rien de commun avec eux ! Et nous nous contentons de la tiédeur et de la médiocrité. Nous préférons une vie religieuse insipide plutôt que de basculer dans un inconnu qui nous terrifie.

Dans notre vie d'oraison, nous pratiquons le cabotage plutôt que de nous avancer en pleine mer. Nous cherchons des oasis plutôt que de nous aventurer dans le désert, le lieu où Dieu choisit de parler à notre cœur. Comme le disait le Père Molinié : « Il faut avoir le courage d'avoir peur ! » Ou recevoir la grâce de la voie d'enfance avec Thérèse de Lisieux : « Vivre d'amour c'est bannir toute crainte... » Comme l'a dit Jean-Paul II, Thérèse de Lisieux est "Docteur de la science de l'amour".

### **Nous sommes des êtres de désir**

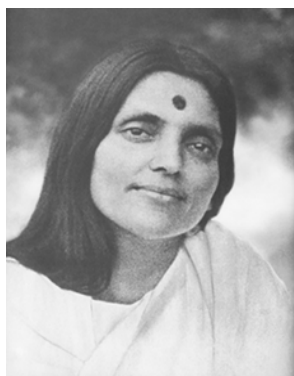
« La vie est brève et le désir sans fin. » « Prenez-moi tout, mais laissez-moi l'extase. » Romanciers et essayistes ou peut-être éditeurs ont souvent le génie des titres qui ne tiennent pas forcément leurs promesses. Mais ces deux titres résonnent dans le tréfonds de notre âme chrétienne et la font vibrer comme s'ils réveillaient des mémoires, des promesses, des possibilités liées à la vérité de notre être et de notre devenir en Dieu. Ils possèdent un je-ne-sais-quoi de métaphysique et de mystique.

Tout homme et toute femme vit un manque que rien ne saurait combler. On dit que certains sont des puits affectifs sans fond, mais c'est réduire la question, car le manque n'est pas seulement affectif, il n'est pas que d'ordre psychologique bien que la blessure d'abandon et de séparation soit bien universelle. Nous avons faim et soif d'autre chose ou de quelqu'un d'autre, nous devrions écrire Quelqu'un avec une majuscule. Les compensations sont innombrables et la société de consommation le sait bien, qui « nous dit que le bonheur c'est d'avoir » (Alain Souchon).

D'où vient le désir ? Du manque, disent les philosophes et les psychanalystes comme Lacan (grand amoureux de Thérèse d'Avila). Nous avons goûté quelque chose et cela nous a été retiré. Saint Bernard commente le premier verset du Cantique des Cantiques en disant que la Bien-aimée a déjà goûté les baisers et les caresses de son amoureux et que c'est pour cela qu'elle veut les retrouver... Mais le Cantique se termine par ces paroles mystérieuses « fuis mon Bien-Aimé ! » Quand nous avons du zèle pour l'oraison nous faisons mémoire de ce que nous avons goûté de suave et de bienheureux par le passé et nous voulons retrouver cet état d'intimité avec Dieu. C'est bien le manque qui suscite le désir en nous. Pourtant le mystique fait l'expérience d'un manque de quelque chose qu'il ne connaît pas encore, de ce je-ne-sais-quoi qui se rencontre d'aventure. La vision béatifique, le sommet du Mont Carmel, nous ne l'avons jamais connue et pourtant elle nous manque et nous la désirons. Voilà pourquoi la Bien-Aimée dit : « Fuis. » Fuis sur la colline des parfums et je la gravirai pour te retrouver dans toute la plénitude de ta beauté et de ta splendeur.

Il faut aussi envisager deux autres hypothèses face à la problématique moderne du manque et du désir. La première est que Dieu a posé un sceau au fond de notre âme, comme un archétype de la plénitude de la divinité que, inconsciemment, nous désirons accomplir. Ce qui expliquerait que la mystique est universelle et que nous la trouvons dans toutes les religions. Combien de jeunes vont en Inde pour trouver l'Au-delà de tout, la réalisation ultime de l'être ? Une des plus grandes

mystiques de l'Inde, Mâ Ananda Mayi demandait aux jeunes occidentaux : que venez-vous chercher ici ? Vous avez tout chez vous dans saint Jean de la Croix !



Ma Ananda Mayi

La deuxième hypothèse à propos du manque et du désir c'est qu'ils proviennent de Dieu lui-même. Nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier. C'est le « j'ai soif » de Jésus sur la croix, j'ai soif de vous, j'ai soif de vos âmes. Nous savons que l'épreuve de la soif est bien plus terrible que celle de la faim. Si nous écoutons des chants hassidiques sur YouTube (<https://www.youtube.com/watch?v=aohFyeTOVoc>) nous verrons avec quelle ferveur les juifs prononcent ce mot tsama naphsi, mon âme a soif. C'est bien la soif qui est privilégiée plutôt que la faim pour exprimer le manque et le désir dans le livre des Psaumes. « J'ai soif de Dieu, du Dieu vivant : Quand pourrai-je entrer et paraître face à Dieu ? » (42, 2)

« Psaume de David. Quand il était dans le désert de Juda. Dieu, c'est toi mon Dieu ! Je te désire ; mon âme a soif de toi ; ma chair languit après toi, dans une terre desséchée, épuisée, sans eau. » (63,1)

Ainsi dans la vie mystique le désir n'est pas l'expression d'un manque au sens privatif, c'est l'expression d'une plénitude qui ne saurait jamais s'auto-satisfaire de ce qu'elle possède.

Comme elle est inspirée notre Petite Thérèse quand elle écrit : « C'est toi qui nous fais désirer et combles nos désirs. »

« Il existe deux très hauts états de la prière pure. L'un est donné aux actifs, l'autre aux contemplatifs. L'un naît de la crainte de Dieu et de la bonne espérance. L'autre naît de l'éros divin et d'une extrême purification. On reconnaît la première mesure à ces signes : quand l'intelligence se recueille hors de toutes les pensées du monde, comme si Dieu lui-même était près d'elle - et il l'est en effet - elle prie sans se laisser distraire ni troubler. Et on reconnaît la seconde mesure à ceci : dans l'élan même de la prière, l'intelligence est ravie par la lumière infinie de Dieu, elle perd tout sentiment d'elle-même et

ne sent plus du tout aucun autre être, sinon Celui-là seul qui, par l'amour, opère en elle une telle illumination. Alors, portée vers les raisons de Dieu, elle reçoit des images de lui pures et claires. »  
(Saint Maxime le Confesseur, Centuries sur l'amour II-6)

NE TE CACHE PLUS MONTRE-MOI TON BEAU VISAGE

TOI MON SI BEL AMOUR DISSIPE LES NUAGES

JE SUIS PRÊT AU GRAND VOYAGE

ME LIVRER SANS RETOUR

Je cherche le visage de quelqu'un à aimer

Quelqu'un qui m'aime comme j'ai besoin d'être aimé

d'un amour qui dure et comble de bonheur,

j'ai besoin d'un autre pour ne faire qu'un seul cœur

NE TE CACHE PLUS MONTRE-MOI TON BEAU VISAGE

TOI MON SI BEL AMOUR DISSIPE LES NUAGES

JE SUIS PRÊT AU GRAND VOYAGE

ME LIVRER SANS RETOUR

Tu nous as faits pour toi, ô Dieu qui es l'amour

Tu t'es donné pour nous et tu es mort d'amour

Tu nous as faits pour toi, ô Dieu qui es l'amour

Et tu as mis en nous la faim et le désir

(Poème anonyme)

Oui, nous sommes des êtres de désir. Comme toute créature qui recherche l'autre pour s'unir à lui et se multiplier. Tout ce qui est beau dans la nature vivante est d'ordre de la sexualité et du désir. Même ce qui est immobile comme les arbres arrive à se désirer par le vent et les insectes qui portent le sperme végétal pour se féconder. Les fleurs se parent de couleurs et exhalent des parfums suaves pour séduire les papillons et les abeilles. Le chant des oiseaux module des chants d'amour et de désir.

Saint Grégoire de Nazianze dit que l'homme est un animal en voie de déification. Il est animé d'un éros si puissant qu'il ne sait pas comment le gérer et qu'il le retourne souvent vers lui-même et, même en choisissant un objet de désir, c'est lui-même qu'il recherche et qu'il veut satisfaire. Nier l'éros est la pire des solutions, car le petit dieu ailé se venge comme dans la mythologie grecque en nous poussant vers ce que nous ne choisissons pas et nous rend esclaves de nos passions et d'inavouables perversions. Dans ce domaine, les personnes les plus moralisantes sont sujettes à des chutes brutales qui les rendent encore plus rigides et plus intransigeantes envers les autres. Celui qui a connu l'amour fou peut apprendre qu'il est fait pour cette folie qui dure en s'élevant vers Dieu à condition qu'il se détache des créatures.

Les histoires d'amour sont nées avec le roman qui prônait le fin amour, mais l'amoureux était considéré au cours de l'histoire comme un malade, comme quelqu'un qui avait été envoûté. (On le croit encore en Afrique où on a recours au féticheur et aux philtres d'amour.) Le Roman de chevalerie met en scène ces situations où l'on a bu le philtre d'amour par mégarde et on se voit tomber dans une passion pour quelqu'un que l'on n'avait pas choisi. Alors n'y a-t-il de vrai mariage que le mariage de raison ? Les milieux hassidiques pourraient nous donner à le penser, car dans ces familles on trouve souvent un amour paisible, soudé par le même souci de plaire à Dieu. Mais nous plaçons si haut la notion de liberté que nous préférons ne nous fier qu'à notre cœur et suivre nos pulsions. Cela est légitime dans la mesure où Dieu respecte infiniment notre liberté et assume nos erreurs. (Son cœur ressemble à un GPS qui modifie le parcours chaque fois que nous avons fait fausse route.) Cette métaphore est puissante et rassurante pour ceux qui angoissent à l'idée de s'être trompé de chemin et d'avoir perdu du temps. Imaginons Dieu nous dire : recalcul de l'itinéraire, calcul en cours... avec la voix suave et synthétique de l'appareil et parfois : faites demi-tour dès que possible.

### **Qui désirons-nous vraiment et quel est l'autre du désir ?**

Il nous faut prendre conscience que nous ne choisissons pas vraiment l'altérité et que notre blessure est narcissique. De qui tombons-nous amoureux ? Sinon de notre animus ou de notre anima. Le coup de foudre est la rencontre d'une image qui s'est formée en nous comme objet de désir idéal. Et il faut bien reconnaître que « l'autre idéal » varie énormément d'une personne à l'autre.

## Éros transfiguré

Quel bonheur de lire dans la première encyclique du pape Benoît XVI, « Deus caritas est », une affirmation réaliste qui prend enfin en compte la fonction érotique de l'homme, reprenant le fil de la tradition biblique et patristique :

« Oui, l'éros veut nous élever 'en extase' vers le Divin, nous

conduire au-delà de nous-mêmes, mais c'est précisément pourquoi est requis un chemin de montée, de renoncements, de purifications et de guérisons. » Un chemin de montée, d'élévation des énergies qui souvent nous tourmentent. Assomption de la chair, dirait saint Bernard. Le Nouveau Testament est obligé d'inventer un autre mot « agapè » pour parler de l'amour. Quel autre texte que l'hymne à l'amour, à l'agapè, au chapitre 13 de la première épître aux Corinthiens peut mieux décrire cet amour surnaturel qui a été traduit par charité, mot malheureusement usé par le mauvais usage qu'on en a fait ? L'agapè c'est l'amour gratuit, désintéressé, altruiste qui vient « assomptionner » l'éros.

« L'éros de Dieu pour l'homme, comme nous l'avons dit, est, en même temps, totalement agapè. Non seulement parce qu'il est donné absolument gratuitement, sans aucun mérite préalable, mais encore parce qu'il est un amour qui pardonne. C'est surtout le prophète Osée qui nous montre la dimension de l'agapè dans l'amour de Dieu pour l'homme, qui dépasse de beaucoup l'aspect de la gratuité. »

## Faire le point

Il n'est pas bon dans la vie mystique de s'auto-évaluer, de chercher à savoir si nous avons fait des progrès, dans quelle demeure du château de l'âme nous sommes parvenus. Tout cela est contraire à l'amour gratuit et à l'humilité. Nous devons chaque jour penser que nous ne faisons que commencer et que notre niveau d'élévation de la conscience mystique ne nous appartient pas. En revanche, il est bon de régulièrement faire un examen de conscience sur la qualité de notre amour. Le 'Sermon sur la montagne' et 'l'hymne à l'amour' sont d'excellents « thermomètres ». Si je n'aime pas mes ennemis ou si je soupçonne le mal chez l'autre, suis-je vraiment sur le bon chemin pour aimer comme Dieu aime ? Notre péché nous humilie et c'est une bonne chose, car l'humilité est la porte étroite qui nous permet d'entrer dans le Royaume. Nous y reviendrons plus tard en parlant de l'anéantissement chez Maître Eckart.

Il n'y a qu'un seul commandement, celui d'aimer et il n'y a qu'un seul péché : le manquement à l'amour.

Quelle intuition mystique a eue Charles Aznavour quand il a écrit sa chanson : « Aimer à en mourir ! » Sinon que dans notre âme créée par Dieu se trouve un désir de l'Autre si intense qu'il conduit à la mort (à nous-mêmes) pour enfin entrer dans la totale jouissance de l'Autre. N'est-ce pas ce qu'exprimait la Petite Thérèse : « Je n'ai plus de grand désir si ce n'est celui d'aimer. Aimer jusqu'à mourir d'amour » ?

Mais écoutons le chant de l'âme de Charles Aznavour :

Les parois de ma vie sont lisses

Je m'y accroche, mais je glisse

Lentement vers ma destinée

Mourir d'aimer

Tandis que le monde me juge

Je ne vois pour moi qu'un refuge

Toute issue m'étant condamnée

Mourir d'aimer

Mourir d'aimer

De plein gré s'enfoncer dans la nuit

Payer l'amour au prix de sa vie

Pécher contre le corps, mais non contre l'esprit

Laissons le monde à ses problèmes

Les gens haineux face à eux-mêmes

Avec leurs petites idées

Mourir d'aimer

Et qu'anime l'âme de Jean Ferrat, ce poète, juif, athée et communiste, lorsqu'il chante :

Aimer à perdre la raison



Aimer à n'en savoir que dire  
À n'avoir que toi d'horizon  
Et ne connaître de saisons  
Que par la douleur du partir  
Aimer à perdre la raison

La faim, la fatigue et le froid  
Toutes les misères du monde  
C'est par mon amour que j'y crois  
En elle je porte ma croix  
Et de leurs nuits ma nuit se fonde.



## II

### DE LA VIE CHARISMATIQUE A LA VIE MYSTIQUE

Peu à peu, d'année en année (par l'oraison) la pointe de notre être spirituel affinée par la grâce deviendra plus sensible à la "respiration de Dieu" en nous, à son Esprit d'amour. Peu à peu nous serons divinisés et notre vie extérieure alors sera la manifestation, l'épiphanie de notre vie intérieure. Elle sera sainte parce qu'au fond de notre être nous serons étroitement unis au Dieu Saint, elle sera féconde et des fleuves d'eau vive s'échapperont de nous parce que nous serons branchés sur la source même de la vie.

Henri Caffarel (fondateur des Equipes Notre-Dame, en voie de béatification et qui s'inspira du Moyen Court de Madame Guyon,) fut l'un des premiers prêtres français à faire l'expérience de l'effusion de l'Esprit. Il était un prophète et publia un petit livre avec le dominicain Jean-René Bouchet pour interpeller le Renouveau et le convier à aller plus en profondeur. Il était un vrai maître d'oraison.

L'expérience de l'effusion du Saint-Esprit, le baptême du Saint-Esprit ont changé bien des vies et quelques saintes figures en ont émergé. Il a été une chance pour l'Église. Ses membres catholiques, dans un temps où l'institution était mise à mal, ont découvert une ecclésiologie qui rejoignait la sentence de saint Irénée : « L'Esprit c'est l'Église et l'Église c'est l'Esprit. » Mais le courant humaniste qui avait vu le jour avec Vatican II a marginalisé le Renouveau et fait souvent mentir la parole de saint Irénée. Il s'est institutionnalisé et a été absorbé jusqu'à sa quasi-extinction, laissant le champ libre au Pentecôtisme et à la mouvance évangélique. Ces derniers reconnaissent en Trump un « born again » c'est-à-dire quelqu'un qui a reçu le baptême du Saint-Esprit. Il est un nouveau Moïse conduisant son peuple dans la nouvelle terre promise : les États-Unis, dit-on sur le nouveau continent. C'est aussi ce que nous avons vécu dans le Renouveau où nous avons goûté la suavité des passages du Saint-Esprit dans nos vies, nous le recherchions dans les groupes de prière et dans les grandes assemblées et nous nous exclamions : qu'est-ce que nous avons été bénis ! Tel prédicateur avait l'onction et l'Esprit bougeait en nous. Dans nos propres vies, nous recherchions l'onction. Et nous pouvons le dire : nous avons connu le Saint-Esprit ! Seulement il aurait fallu

prendre au sérieux cette parole de saint Séraphim de Sarov : « Le but de la vie chrétienne c'est l'acquisition du Saint-Esprit. » Et là nous entrons dans la vie mystique pour attirer dans nos âmes une Pentecôte continue. S'abandonner à l'Esprit, c'est un lâcher-prise, un dessaisissement de nous-mêmes, c'est vivre une refonte ontologique comme nous le dit la tradition mystique orthodoxe.

« Le Saint-Esprit, compatissant à notre faiblesse, nous visite, même non encore purifiés ; pourvu seulement qu'il trouve notre intelligence priant avec le désir de l'oraison véritable, il survient en elle et dissipe toute la phalange des raisonnements et des pensées qui l'assiègent, et la porte à l'amour de l'oraison spirituelle. » Aujourd'hui il est indispensable de proposer des écoles d'oraison.

Un petit livre peut nous aider grandement, car bien qu'il ait été écrit à la fin du XVIIe siècle il utilise un vocabulaire qui se rapproche de celui que nous avons appris dans le Renouveau et qui enseigne le passage de la vie dans l'Esprit à la profondeur de la vie mystique. Il s'agit du « Moyen court et très-facile de faire oraison que tous peuvent pratiquer ». On peut le télécharger gratuitement sur internet à l'adresse suivante :

[http://www.cheminsmystiques.fr/GUYON/guyon\\_moyencourt.htm](http://www.cheminsmystiques.fr/GUYON/guyon_moyencourt.htm)

L'auteur est une femme, Madame Guyon, accusée de quiétisme à une époque où le mysticisme devenait suspect. Victime comme Fénelon des intrigues politico-religieuses de Mme de Maintenon et de Bossuet, Mme Guyon sera plus d'une fois emprisonnée dans des conditions particulièrement rigoureuses, mais jamais on ne pourra relever contre elle le moindre motif d'accusation. Jusqu'au bout, fidèle à l'Église, elle fera l'admiration de son entourage par la profondeur de sa vie intérieure, par son détachement, sa patience, son inlassable charité et la sagesse de sa direction spirituelle.

Ce livre qui a eu un retentissement immense se trouva au centre d'une polémique dont nous allons parler avant de résumer sa méthode.

« Voulez-vous aller à la mer ? Embarquez-vous sur une rivière et, insensiblement et sans effort, vous y arriverez.

Voulez-vous aller à Dieu ? Prenez cette voie de l'oraison, si douce, si aisée ; et en peu de temps vous y arriverez d'une manière qui vous surprendra. » (Mme Guyon "Le moyen court")

## **La querelle du Pur Amour**

Déjà du temps d'Eckhart dix pour cent de la ville de Strasbourg était engagé dans la vie religieuse. Il est difficile pour nous aujourd'hui de nous rendre compte à quel point la religion imprégnait la

vie sociale, privée et politique qui se confondaient. Même un agnostique (l'athéisme n'a fait son apparition qu'au XIX<sup>e</sup> siècle) comme Montaigne disait : « J'ai la religion de ma nourrice et de mon roi. » Pour Louis XIV son peuple ne pouvait avoir qu'une religion et ceux qui étaient soupçonnés d'hérésie étaient embastillés. Dès le règne de Louis XIII est née la querelle du Pur Amour qui a ensuite engendré celle du quiétisme. On connaît l'affrontement violent entre l'Aigle de Meaux et le Cygne de Cambrai et comment l'aigle Bossuet qui n'avait aucune expérience mystique a fondu et mis en pièce le cygne Fénelon. C'est par une dévotion feinte et avec la complicité de Bossuet que Madame de Maintenon a fait condamner pour quiétisme Madame Guyon. Elle fit aussi écrire au roi le célèbre Code Noir qui est un chef d'œuvre de racisme et d'esclavagisme. C'est également elle qui poussa Louis XIV à révoquer l'Édit de Nantes mettant fin à la paix religieuse dans un jusqu'au-boutisme total qui fit de très nombreuses victimes.

La Querelle du Pur Amour s'est développée sur un fond de théologie de la prédestination plus ou moins conscient. Si nous l'évoquons, c'est qu'il rejoint certaines de nos peurs dans la vie religieuse. De fait, il nous arrive de nous poser des conditions dans notre amour pour Dieu, dans l'intensité de notre dévotion. Or les grands mystiques que nous prenons pour modèles dans notre étude sont des inconditionnels de Dieu et prônent un désintéressement radical. Deux idées sont au centre de cette doctrine de l'amour pur : le renoncement (au bonheur) et l'abandon total de soi à l'autre (en l'occurrence à Dieu), autrement dit le sacrifice et l'anéantissement de soi. La Petite Thérèse s'inscrit dans cette lignée du Pur Amour quand elle dit : « A l'extase je préfère la monotonie du sacrifice. » Il faut avoir connu les deux pour prôner une telle folie. Une religieuse qui était depuis des années dans une sécheresse absolue disait à Dieu : « Même si je ne sens rien, considère que chaque battement de mon cœur te dit : je t'aime. » Et quelqu'un d'autre : « Même si tu ne m'aimes pas, même si tu me places en enfer, même si tu me découpes en petits morceaux, chaque petit morceau criera : je t'aime ! » C'est toute l'histoire de Job ! Mais reconnaissons que cette histoire de Job nous révolte souvent et que nous trouvons Dieu bien incompréhensible dans ses voies. Il n'est pas étonnant que le très mondain Cardinal de Richelieu ait pris parti contre le Pur Amour.

Le quiétisme est en fait une hérésie « inventée » comme le dit si bien Bremond dans sa vaste Histoire Littéraire du Sentiment Religieux que nous conseillons comme lectio divina. « La notion abstraite de quiétisme va se réaliser en un mannequin puant, barbouillé de soufre, épouvantail aux gestes obscènes, que les furieux tireront de sa boîte quand ils voudront perdre un homme d'Église ou une dévote, et les docteurs eux-mêmes inviteront gravement à leurs discussions sur l' « abandon » ou sur l' « oraison de simple regard » (tome XI, p 70).

Résumons cet épouvantail en quelques mots. Ses éléments sont tirés de différentes sectes hérétiques souvent teintées de gnose qui prône l'oisiveté : puisque Dieu fait tout, restons dans la passivité et nous atteindrons une telle perfection de l'âme, une impeccabilité qui fera que même si nous commettons des péchés de chair, ils demeureront extérieurs à nous. Le quiétisme a sans doute

existé, mais d'une manière très marginale. Un dictionnaire contemporain donne la définition suivante : « Doctrine mystique inspirée des œuvres de l'Espagnol Molinos, répandue en France à la fin du XVII<sup>e</sup>, suivant laquelle la perfection chrétienne réside dans la quiétude, c'est-à-dire 'l'amour pur' et la contemplation de Dieu, en l'absence de toute activité propre de l'âme. » Ce qui cloche dans cette définition c'est que dans le langage mystique la passivité est une activité, c'est une passivité, un abandon actif qui demande un acquiescement. Ceux qui pratiquent l'abandon à la Providence le savent bien.

L'accusation de quiétisme est facile, car tous les mystiques authentiques décriront cette phase où nous ne devons plus résister à Dieu quand par l'oraison nous sommes entrés dans la vie contemplative. Nous connaissons alors la quiétude dont parlent abondamment les mystiques d'Orient : l'apatheia qu'il ne faudrait surtout pas traduire par l'apathie ! Quant au péché, les saints se confessent jusqu'à leur dernier souffle et savent que seule la mort les délivrera de leur statut de fils d'Adam.

Sainte Thérèse d'Avila faisait relire ses écrits pour que tout élément qui peut donner prise à ce genre d'accusation soit retiré. Nous avons sans doute perdu des trésors. Il faut dire que les alumbrados, les illuminés, les enthousiastes, étaient pourchassés partout en Espagne par l'Inquisition et accusés de quiétisme. Ils recrutaient beaucoup dans le milieu marrane, juifs convertis de force qui, sans doute, cherchaient une vie mystique s'apparentant à leur foi originelle et qui les affranchisse du carcan des pratiques rituelles de l'Église qui leur était imposées. Or Jean de la Croix et Thérèse d'Avila étaient tous les deux d'origine juive.

Mais revenons au Moyen Court. C'est un véritable bijou ! Il se situe entre la plus haute mystique rhéno-flamande et la voie d'enfance de la Petite Thérèse. Pour vous mettre en appétit, nous reproduisons un article de Père Henri Caffarel paru dans les Cahiers sur l'Oraison (sept-oct.1979 n°167 et nov-déc. 1979 n°168) où il résume et commente l'ouvrage qui vous servira peut-être de guide.

Dans le chapitre premier, il est dit que tout chrétien est appelé à l'oraison et que c'est "un malheur effroyable que presque tout le monde se mette dans l'esprit de n'y être pas appelé. Nous sommes tous appelés à l'oraison comme nous sommes tous appelés au salut".

Aussi l'auteur exhorte-t-il tous les chrétiens avec une grande force de persuasion : "Venez tous faire Oraison ; vous devez vivre d'Oraison comme vous devez vivre d'amour". "Venez, vous tous qui avez soif... Venez, cœurs affamés... Venez, pauvres affligés... Venez, malades... Venez, enfants... Venez, pécheurs... Venez, ignorants et stupides... Jésus Christ vous appelle tous."

L'oraison est "l'application du cœur à Dieu et l'exercice intérieur de l'amour". "Rien n'est plus aisé que d'avoir Dieu et de le goûter. Il est plus en nous que nous-mêmes. Il a plus de désir de se donner à nous que nous de le posséder..."[...] "Voulez-vous aller à la mer ? Embarquez-vous sur une rivière, et insensiblement, et sans effort, vous y arriverez. Voulez-vous aller à Dieu ? Prenez cette voie [de l'oraison] si douce, si aisée et en peu de temps vous y arriverez d'une manière qui vous surprendra."

Si l'oraison était affaire de méditation, de réflexion, on pourrait soutenir qu'elle n'est pas à la portée de tous. Or elle n'est point affaire de tête, mais affaire de cœur. Et parce qu'elle est affaire de cœur\*, elle peut même devenir continuelle sans être "interrompue par toutes les occupations de l'esprit". Elle est alors une vie "en présence de Dieu". Et "marcher en la présence de Dieu" est le grand moyen de parvenir à la perfection, terme auquel tout chrétien est appelé. C'est pourquoi l'auteur déclare que "l'Oraison est la clé de la perfection".

\* Le mot "cœur" est à prendre ici dans le sens où l'entendaient les spirituels au XVII<sup>e</sup> siècle : non pas l'affectivité sensible, mais la faculté profonde de nous donner.

### **Acheminement à l'oraison du cœur**

L'oraison du cœur a pour principe une vérité fondamentale : Dieu habite le cœur des chrétiens. Il s'agit donc d'aller en soi à la rencontre de Dieu. L'âme alors "trouve que Dieu est plus en elle qu'elle-même".

Pour parvenir à cette oraison du cœur, l'auteur propose aux lecteurs qui n'y arriveraient pas d'emblée deux façons de faire.

La première est la "lecture méditée". "Vous prendrez [un livre de votre choix] et vous en lirez deux ou trois lignes pour les digérer et goûter, tâchant d'en prendre le suc, et de vous tenir arrêté à l'endroit que vous lisez tant que vous y trouverez du goût, et ne passant point outre que cet endroit ne vous soit rendu insipide. Après cela il faut en reprendre autant et faire de même, ne lisant pas plus de demi-page à la fois". "Je suis sûre que si on faisait ainsi, on s'habituerait peu à peu, par la lecture, à l'Oraison, et on y serait très disposé."

La deuxième façon préconisée par l'auteur est la "méditation". " Après s'être mis en présence de Dieu par un acte de foi vive, il faut lire quelque chose de substantiel, et s'arrêter doucement là-dessus, non avec raisonnement, mais seulement pour fixer l'esprit, observant que l'exercice principal doit être [l'attention du cœur à] la présence de Dieu. Cela supposé, je dis qu'il faut que la Foi vive de Dieu présent dans le fond de notre cœur, nous porte à nous enfoncer fortement en nous-mêmes, recueillant tous les sens au-dedans, empêchant qu'ils ne se répandent au-dehors". Dieu "ne peut être trouvé que dans le fond de nous-mêmes et dans notre centre qui est le Sancta-Sanctorum [Saint des Saints] où il habite". Il ne faut surtout pas "courir de vérités en vérités, de sujets en sujets, mais se tenir sur le même tant qu'on y trouve du goût : c'est le moyen de pénétrer bientôt les vérités, de les goûter et de les imprimer".

Ceux qui ne peuvent s'adonner ni à la "lecture méditée" ni à la "méditation", parce qu'ils ne savent pas lire - et ils étaient nombreux au XVII<sup>e</sup> siècle - l'auteur les invite à méditer le Pater (sans le déconseiller pour autant aux autres) : "Qu'ils disent donc ainsi leur Pater en français, comprenant un peu ce qu'ils disent et pensant que Dieu, qui est au-dedans d'eux, veut bien être leur père". Si dès la première demande on sent "une inclination à la paix et au silence, il ne faut pas poursuivre", mais "demeurer ainsi tant que cet état dure", "après quoi on continuera la seconde demande" et ainsi de suite jusqu'à la fin de la prière. Point n'est besoin de multiplier les Pater : "Un seul Pater dit de la manière que je viens de dire, sera d'un très grand fruit."

Celui qui pratique l'oraison du cœur devra tenir compte d'un conseil d'une importance capitale : ne pas essayer de se représenter Dieu. "Ce n'est rien de Dieu que tout ce que l'on se figure ; une vive Foi de la présence suffit ; car il ne faut former nulle image de Dieu, quoique l'on puisse s'en former de Jésus Christ, le regardant comme crucifié, ou comme enfant, ou dans quelque autre état ou mystère, pourvu que l'âme le cherche toujours dans son fond".

Autre conseil partout présent dans l'ouvrage : tout faire "doucement", "tout naturellement". L'auteur invite son lecteur à prier "toujours sans effort et avec un petit silence de temps en temps, afin que le silence soit mêlé d'action, augmentant peu à peu le silence et diminuant le discours, jusqu'à ce qu'enfin, à force de céder peu à peu à l'opération de Dieu, il [le silence] gagne le dessus". Il faut "ramener notre cœur doucement et suavement par un petit retour doux et tranquille, et par des affections tendres et paisibles lorsqu'il s'éloigne par des distractions ou par des occupations". On a bien tort de penser qu'il est mieux de chercher Dieu "avec effort". "L'intérieur n'est pas une place forte qui se prenne par le canon et par la violence : c'est un royaume de paix qui se possède par l'amour".



## L'oraison de simplicité

L'âme qui "commence à goûter peu à peu le silence et le repos" et à se recueillir "plus aisément", parvient un jour à "l'oraison de simplicité". Elle doit alors changer de méthode : "Que si, dès le commencement, en faisant son acte de Foi [l'âme] se sent un petit goût de la présence de Dieu, qu'elle en demeure là, sans se mettre en peine d'aucun sujet ni de passer outre ; et qu'elle garde ce qui lui est donné tant qu'il dure. S'il s'en va, qu'elle excite sa volonté par quelque affection tendre ; et si, dès la première affection, elle s'y trouve remise dans sa douce paix, qu'elle y demeure. Il faut souffler doucement le feu ; et sitôt qu'il est allumé, cesser de le souffler ; car qui voudrait encore souffler, l'éteindrait." Durant ce temps-là, qu'elle veille bien à garder les yeux du cœur fixés sur Dieu et non sur soi.

Mais, attention, il ne s'agit pas de venir à l'oraison pour l'agrément ou les bienfaits qu'on peut y trouver, mais avec "un amour pur et sans intérêts" : "Que [l'âme] n'y aille point tant pour avoir quelque chose de Dieu que pour lui plaire et faire sa volonté. Car un serviteur qui ne sert son maître qu'à mesure qu'il le récompense est indigne d'être récompensé. Allez donc à l'Oraison non pour vouloir jouir de Dieu, mais pour y être comme il veut : cela fera que vous serez égal dans les sécheresses comme dans l'abondance."

La recommandation que l'on vient de lire est une des clés de l'ouvrage. "Ne faites pas comme ces personnes qui se donnent [à l'oraison] dans un temps et se reprennent en un autre. Ils se donnent pour être caressés et ils se reprennent lorsqu'ils sont crucifiés."

L'auteur, honnêtement, prévient que l'on connaîtra parfois des "sécheresses" : Dieu "se cache souvent [à l'âme] pour réveiller sa paresse et l'obliger à le chercher avec amour et fidélité". "On croit alors que c'est une plus grande fidélité et que c'est marquer davantage son amour que de le chercher avec effort de tête et à force d'action." Mais c'est une erreur. Restez paisible et patient : "Vous lui ferez voir par cette manière d'agir que c'est Lui seul que vous aimez et son bon plaisir ; et non le plaisir que vous aurez à l'aimer."

Les sécheresses sont école de confiance et d'abandon à Dieu : "C'est ici que doit commencer l'abandon et la donation de tout soi-même à Dieu." Il importe de "se convaincre fortement que tout ce qui nous arrive de moment en moment est ordre et volonté de Dieu, et tout ce qu'il nous faut. Cette conviction nous rendra contents de tout, et nous fera regarder en Dieu, et non du côté de la créature, tout ce qui nous arrive." Ainsi, "le cœur demeure par ce moyen toujours libre, content et dégagé", ce qui est la disposition essentielle pour trouver Dieu.

Cette oraison, un grand moyen de conversion

Objectera-t-on que cette oraison qui souvent connaît sécheresses, distractions, épreuves ne permet pas d'avancer dans la contemplation des mystères du Christ ? C'est tout le contraire : "L'attention amoureuse à Dieu renferme toute dévotion particulière, et qui est uni à Dieu seul par son repos en Lui, est appliqué d'une manière plus excellente à tous ses mystères."

Cette forme d'oraison est un moyen bien plus efficace que toutes les industries personnelles de progresser dans l'amour de Dieu et les vertus chrétiennes. "Toute vertu qui n'est point donnée par le dedans est un masque de vertu et comme un vêtement qui s'ôte et ne dure guère. Mais la vertu communiquée par le fond est la vertu essentielle, véritable et permanente."

Elle est aussi le grand moyen de mortifier les sens et les passions sans cesse tournées vers les biens du dehors au profit du retour en soi-même où Dieu réside : "Si l'âme tourne toute sa vigueur et sa force au-dedans d'elle, elle se sépare des sens par cette seule action, et employant toute sa force et sa vigueur au-dedans, elle laisse les sens sans vigueur, et plus elle s'avance et s'approche de Dieu, plus elle se sépare d'elle-même." [...] "Lorsque [au cours de l'oraison] les passions s'élèvent, un petit retour au-dedans du côté de Dieu, qui est présent, les amortit avec beaucoup de facilité. Tout autre combat les irrite plutôt que de les apaiser."

Finalement, la "conversion parfaite" qui n'est pas "du péché à la grâce", mais "du dehors au-dedans" sera le fruit de cette oraison. "Il faut savoir que cela ne se fait pas par un exercice violent de la créature. Le seul exercice qu'elle peut et doit faire avec la grâce, c'est de se faire effort pour se tourner et ramasser au-dedans. Après quoi il n'y a plus rien à faire que de demeurer tourné du côté de Dieu dans une adhérence continuelle." Car alors, et de plus en plus, s'exerce sur l'âme "la vertu attirante" de Dieu, en même temps que l'âme découvre en elle une "pente", une "pente centrale" vers Dieu qui l'habite. "Sitôt qu'une chose est tournée du côté de son centre [l'auteur fait allusion ici à la pierre qui tombe, attirée par le centre de la terre], à moins qu'elle ne soit arrêtée par quelque obstacle invincible, elle s'y précipite avec une extrême vitesse." De même l'âme qui se tourne vers l'intérieur "sans autre effort que le poids de l'amour, tombe peu à peu dans le centre."

### **L'oraison de simple présence de Dieu**

Voilà un plus haut degré de l'oraison du cœur : "L'Oraison de simple présence à Dieu." L'âme sent que Dieu peu à peu s'empare entièrement d'elle. "Le silence fait toute son Oraison ; et Dieu lui donne un amour infus." Une seule chose s'impose : "Cesser l'action et l'opération propres pour

laisser agir Dieu." L'âme, qui aime tant agir, "croit ne rien faire si elle ne sent, connaît et distingue son opération." Mais elle se trompe. "On peut dire de cette manière d'Oraison ce qui est dit de la Sagesse : que tous biens sont venus avec elle."

Que l'âme "demeure donc fidèle en cet état et qu'elle se donne bien de garde de chercher d'autre disposition quelle qu'elle soit que son simple repos... Il n'y a rien à faire qu'à se laisser remplir de cette effusion divine."

C'est la vie d'oraison et la vie chrétienne qui vont s'en trouver transformées. "La manière de lire en ce degré [d'oraison] est que dès que l'on sent un petit recueillement, il faut cesser et demeurer en repos, lisant peu et ne continuant pas sitôt que l'on se sent attiré au-dedans."

Si dans la récitation de prières vocales, l'âme "se sent attirée au silence, qu'elle demeure et qu'elle ne fasse point d'effort."

Souvent "l'âme se trouvera dans un état d'impuissance de faire des demandes à Dieu qu'elle faisait autrefois avec facilité. Cela ne la doit point surprendre, car c'est alors que l'Esprit demande pour les Saints ce qui est bon, ce qui est parfait, ce qui est conforme à la volonté de Dieu. L'Esprit nous aide même dans nos faiblesses, parce que nous ne savons pas ce qu'il faut demander, ni le demander comme il faut ; mais l'Esprit même le demande pour nous avec des gémissements ineffables. Je dis plus, il faut seconder les desseins de Dieu qui sont de dépouiller l'âme de ses propres opérations pour substituer les siennes en leur place."

S'il arrive que l'on commette une faute, "il faut se tourner au-dedans : parce que cette faute ayant détourné de Dieu, on doit au plus tôt se tourner vers Lui."

Quant aux "distractions et tentations, au lieu de les combattre directement (ce qui ne ferait que les augmenter et tirer l'âme de son adhérence à Dieu, qui doit faire toute son occupation), on doit en détourner simplement sa vue et s'approcher de plus en plus de Dieu ; comme un petit enfant qui voyant un monstre ne s'amuse pas à le combattre, ni même à le regarder, mais s'enfonce doucement dans le sein de sa mère, où il se trouve en assurance."

Cette forme d'oraison doit être considérée comme un "sacrifice" au grand sens du terme, l'âme "se laisse détruire et anéantir pour rendre hommage à la Souveraineté de Dieu, comme il est écrit : Il n'y a que Dieu seul de grand... Et la destruction de notre être confesse le souverain Être de Dieu. Il faut cesser d'être, afin que l'Esprit du Verbe soit en nous. Or, afin qu'il vienne, il faut lui céder notre vie

et mourir à nous afin qu'il vive lui-même en nous. [...] Il faut que nous cédions notre être à celui de Jésus Christ et que nous cessions de vivre afin qu'il vive en nous."

Prier ainsi, "c'est adorer le Père en esprit et en vérité." En effet, "il n'y a que deux vérités, le TOUT et le RIEN. Tout le reste est mensonge. [...] Nous ne pouvons honorer le Tout de Dieu que par notre anéantissement : et nous ne sommes pas plus tôt anéantis que Dieu, qui ne souffre point de vide sans le remplir, nous remplit de lui-même."

Serait-on tenté de penser qu'une telle oraison est oisiveté ? Loin de là ! "Ce n'est pas silence infructueux causé par la disette, mais un silence plein et onctueux causé par l'abondance. [...] Un petit enfant attaché à la mamelle de sa nourrice nous le montre sensiblement. Il commence à remuer ses petites lèvres pour faire venir le lait ; mais lorsque le lait vient avec abondance, il se contente de l'avalier sans faire nul mouvement ; s'il en faisait, il se nuirait et ferait répandre le lait, et il serait obligé de quitter.

Il faut de même au commencement de l'Oraison remuer d'abord les lèvres de l'affection ; mais lorsque le lait de la grâce coule, il n'y a rien à faire qu'à demeurer en repos, avalant doucement ; et lorsque le lait cesse de venir, remuer un peu d'affection comme l'enfant fait de la lèvre. Qui ferait autrement ne pourrait profiter de ces grâces qui se donnent ici pour attirer au repos de l'amour et non pour exciter aux mouvements de la propre multiplicité. [...] Qu'arrive-t-il, dis-je, à cet enfant ? C'est qu'il s'endort sur le sein de sa mère : cette âme paisible à l'Oraison s'endort souvent du sommeil mystique où toutes les puissances se taisent."

### **Bienfaits de cette oraison**

Grâce à cette oraison, le Sauveur nous fait retrouver la ressemblance divine. L'âme "a été créée une et simple comme Dieu. Il faut donc pour parvenir à la fin [au but] de sa création quitter la multiplicité de nos actions pour entrer dans la simplicité et l'unité de Dieu à l'image duquel nous avons été créés. [...] L'image ne se répare pas en agissant, mais en souffrant l'action de celui qui veut la réparer. Notre action doit donc être de nous mettre en état de souffrir l'action de Dieu et de donner lieu au Verbe de retracer en nous son image. Une image qui se remuerait empêcherait le peintre de contre-tirer un tableau sur elle."

L'âme, peu à peu se trouvera guérie de deux impuretés qui empêchent l'union à Dieu : l'instinct de propriété et le besoin d'activité.

"Dieu étant dans un repos infini, il faut afin que l'âme puisse être unie à Lui, qu'elle participe à son repos, sans quoi il ne peut y avoir d'union à cause de la dissemblance." Ainsi Dieu rend l'âme "peu à peu conforme et puis uniforme, relevant la capacité passive de la créature, l'élargissant et l'ennoblissant, quoique d'une manière cachée et inconnue ; c'est pourquoi on l'appelle mystique. Mais il faut qu'à toutes ces opérations l'âme concoure passivement." Cette activité purificatrice de Dieu est un travail de longue haleine.

Tout ce qui vient d'être dit montre combien grande est cette forme d'oraison : "C'est la perle précieuse ; c'est le trésor caché. Celui qui le trouve vend de bon cœur tout ce qu'il possède pour l'acheter. C'est le fleuve d'eau vive qui doit rejaillir jusqu'à la vie éternelle. C'est adorer Dieu en esprit et en vérité." On comprend le prix de cette oraison si l'on pense "que les choses n'ont de valeur qu'autant que le principe d'où elles partent est noble et franc, et relevé. Les actions faites par un principe divin sont des actions divines." Et "cela ne se peut faire que par la mort de nous-mêmes et de notre propre action afin que l'action de Dieu soit substituée en sa place. On ne prétend donc pas de ne point agir, mais seulement d'agir dans la dépendance de l'Esprit de Dieu pour donner lieu à son action de prendre la place de celle de la créature. Ce qui ne se fait que par le consentement de la créature. [...] Pourquoi, dit Dieu, employez-vous vous et votre argent à ce qui ne peut vous nourrir, et vos travaux à ce qui ne peut vous rassasier ? Écoutez-moi avec attention : nourrissez-vous de la bonne nourriture que je vous donne et votre âme en étant engraisée sera dans la joie."

### **L'oraison continuée**

"Les actes de l'homme sont ou extérieurs [vers le dehors] ou intérieurs [vers le dedans]. [...] Si, étant tourné vers la créature, je veux retourner à Dieu, il faut que je fasse un acte pour me détourner de cette créature et me tourner vers Dieu ; et ainsi plus l'acte intérieur est parfait, plus la conversion est entière. Jusqu'à ce que je sois parfaitement converti, j'ai besoin de plusieurs actes pour me tourner vers Dieu." C'est à cela que nous convie l'Écriture : "Retournez à votre cœur."

L'esprit de l'homme est léger : il lui faut sans cesse revenir à Dieu. Mais, le jour vient où "l'âme ne doit plus se mettre en peine de chercher cet acte [de retour à Dieu] pour le former, parce qu'il subsiste." "C'est ici que la présence de Dieu durant le jour, qui est le grand fruit de l'oraison, ou plutôt de continuation de l'oraison même, commence d'être infuse et presque continuelle [...] Il se fait au-dedans d'elle une conversation que l'extérieur n'interrompt point."

L'auteur précise : "J'appelle acte continué celui par lequel l'âme est toute tournée vers son Dieu par un acte direct qu'elle ne renouvelle pas, à moins qu'il ne fût interrompu, mais qui subsiste. L'âme étant toute tournée de la sorte est dans la charité et elle y demeure. Et qui demeure dans la charité demeure en Dieu (1 Jn 4,16). Alors l'âme est comme dans une habitude de l'acte, se reposant dans

ce même acte. Mais son repos n'est pas oisif, car alors il y a un acte toujours subsistant qui est un doux enfoncement en Dieu où Dieu l'attire toujours plus fortement."

"L'âme qui est dans cet acte profond et fort, étant toute tournée vers son Dieu, ne s'aperçoit point de cet acte parce qu'il est direct et non réfléchi. Ce qui fait que cette personne, ne s'expliquant pas bien, dit qu'elle ne fait point d'actes. Mais elle se trompe, elle n'en fit jamais de meilleurs ni de plus agissants. Qu'elle dise plutôt : je ne distingue plus d'actes. [...] L'amour est le poids qui l'enfonce, comme une personne qui tombe dans la mer, s'y enfonce et s'enfoncerait à l'infini si la mer était infinie : et sans s'apercevoir de cet enfoncement, elle descendrait dans le plus profond d'une vitesse incroyable." Ce serait vouloir revenir au commencement que de vouloir faire des actes distincts et sensibles.

Voilà atteint le but annoncé au début de l'ouvrage, à savoir : vivre incessamment en présence de Dieu, prier sans cesse.

### **Enseigner l'oraison**

Cette oraison du cœur, que n'est-elle enseignée à tous et partout ! "Si tous ceux qui travaillent à la conquête des âmes tâchaient de les gagner par le cœur, les mettant d'abord en oraison et en vie intérieure, ils feraient des conversions infinies et durables. Mais tant que l'on ne s'y prend que par le dehors, et qu'au lieu d'attirer les âmes à Jésus Christ par l'occupation du cœur en Lui, on les charge seulement de mille préceptes pour les exercices extérieurs, il ne se fait que très peu de fruits, et ils ne durent pas. [...] La cause pour laquelle on réussit si peu à réformer les hommes, surtout les gens de travail, c'est que l'on s'y prend par le dehors, et que tout ce que l'on y peut faire passe aussitôt. Mais si on leur donnait d'abord la clé de l'intérieur, le dehors se réformerait ensuite avec une facilité toute naturelle."

"Les curés devraient apprendre à faire oraison à leurs paroissiens, comme ils leur apprennent le catéchisme. Ils leur apprennent la fin pour laquelle ils ont été créés, ils ne leur apprennent pas assez à jouir de leur fin. Qu'ils le leur apprennent de cette manière." [...] "Loin que les simples soient incapables de cette perfection, ils y sont même plus propres parce qu'ils sont plus dociles, plus humbles... Que les pères des âmes prennent garde de ne pas empêcher les petits enfants d'aller à Jésus Christ. Laissez venir, dit-il à ses apôtres, ces petits enfants, car c'est à eux qu'appartient le Royaume des Cieux... »

"Si les curés de la campagne avaient le zèle d'instruire de cette sorte leurs paroissiens, les bergers en gardant leurs troupeaux auraient l'esprit des anciens anachorètes ; et les laboureurs en conduisant le soc de leur charrue s'entretiendraient heureusement avec Dieu ; les manœuvres qui se consacrent de travail, en recueilleraient des fruits éternels ; tous les vices seraient bannis en peu de temps, et tous les paroissiens deviendraient spirituels... Jésus Christ régnerait paisiblement partout et la face de l'Église se renouvellerait en tous lieux... Oh ! quel compte les personnes qui sont chargées des âmes n'auront-elles pas à rendre à Dieu pour n'avoir pas découvert ce trésor caché à tous ceux qu'elles servent par le ministère de la parole !"

"Vous êtes conjurés, ô vous tous qui servez les âmes, de les mettre d'abord dans cette voie qui est Jésus Christ, et c'est Lui qui vous en conjure par tout le sang qu'il a répandu pour ces âmes qu'il vous a confiées... Faites des catéchismes particuliers pour enseigner à faire oraison ; non par raisonnement ni par méthode (les gens simples n'en étant pas capables), mais une oraison de cœur et non de tête ; une oraison de l'Esprit de Dieu et non de l'invention des hommes."

L'Esprit-Saint "bien loin de fermer le palais de l'oraison à quelqu'un, comme on se l'imagine, il en laisse au contraire toutes les portes ouvertes à tous, et la Sagesse a ordre de crier dans les places publiques : quiconque est simple vienne à moi. Elle a dit aux insensés : Venez, mangez le pain que je vous donne, buvez le vin que je vous ai préparé (Pr 9, 4-5). Jésus Christ ne remercie-t-il pas son Père de ce qu'il a caché ses secrets aux sages et les a révélés aux petits (Mt 11, 85) ?





### III

## Vie mystique et nouvelle évangélisation

### Dans quelle civilisation vivons-nous ?

Au terme d'un processus de construction dont le point de départ est presque toujours une terre et un dieu ou des dieux, nous pouvons parler d'une civilisation. Prenons une définition parmi d'autres :

« La civilisation désigne l'état d'avancement des conditions de vie, des savoirs et des normes de comportements ou mœurs (dits civilisés) d'une société. La civilisation qui, dans cette signification, s'emploie au singulier, introduit les notions de progrès et d'amélioration vers un idéal universel engendré, entre autres, par les connaissances, la science, la technologie. La civilisation est la situation atteinte par une société considérée, ou qui se considère, comme "évoluée". La civilisation s'oppose à la barbarie, à la sauvagerie. »

Un Dieu, une terre. Il n'y a pas d'exception même si on parle aujourd'hui de spiritualité athée comme on en trouverait en Asie.

Devant l'importance du bouddhisme et de ses concepts qui rencontrent un certain succès jusqu'au sein du christianisme comme la doctrine de la réincarnation, nous pouvons nous demander s'il existe des religions sans Dieu. La réponse est non, Dieu pouvant prendre des formes totalement impersonnelles. Les cultures asiatiques sont fortement pétries de religion (quelquefois c'est l'empereur qui est divinisé). Le fond chamanique ancestral de toute l'humanité se mêle également à ces religions que l'on dit sans dieu voire athées.

Les philosophes et les demis lettrés comme les désignait Thérèse d'Avila, nous annoncent non seulement la mort de Dieu et l'agonie de la Terre, mais aussi la fin de la civilisation chrétienne. Nous sommes dans la postmodernité sur le plan culturel et dans une civilisation qui se cherche, mais se définit déjà comme postchrétienne.

Les illusions de ce monde « conduisent à la mort », avertit le pape

Catéchèse en français sur les fausses espérances : 11 janvier 2017

« Frères et sœurs, les Saintes Écritures nous mettent en garde contre les fausses espérances en dénonçant, en particulier, les idoles en lesquelles nous sommes tentés de mettre notre confiance.

Face aux difficultés de la vie, l'homme fait l'expérience de la fragilité de sa foi et sent le besoin de certitudes diverses, de sécurités et de consolations concrètes qui semblent remplir le vide de la solitude et adoucir la peine à croire. Au lieu de favoriser la vie, elles conduisent à la mort. Telles sont les idéologies avec leur prétention d'absolu, les richesses, le pouvoir et le succès avec leur illusion d'éternité et de puissance, la santé et la beauté physiques à laquelle tout est parfois sacrifié.

Il est nécessaire, bien que demeurant dans le monde, de nous défendre de ces illusions du monde, et de nous en remettre à Dieu qui, seul, donne sa bénédiction. Espérer en Dieu nous fait partager sa vie et fait de nous ses enfants ; nous recevons sa bénédiction et nous sommes sauvés. »

## **Et après ?**

Les philosophes comme les journalistes puissants dans de nombreux médias et qui n'acceptent aucune contradiction, forts qu'ils sont d'un pouvoir démesuré, s'interrogent et nous interrogent pour savoir ce qui va remplacer le christianisme pour élaborer une culture postchrétienne. Plus personne ne veut entendre parler de transcendance dont le dernier refuge serait une forme d'immanence. La métaphysique est morte, car les questions qu'elle pourrait encore poser seraient bien gênantes pour la liberté de penser et d'agir des post-humanistes.

La réponse à cette question est évidente, elle est claire, tangible d'une manière quotidienne. « Circulez, il n'y a rien à croire. »

La nouvelle civilisation a une terre et un dieu ! Cette terre c'est le monde entier et ce dieu c'est Mammon. La nouvelle culture est mondiale et virtuelle. Un nouvel homme est né dont on a anesthésié la conscience par les médias qui pratiquent un lavage de cerveau permanent : l'être n'est plus, l'avoir est tout. Par l'utilisation intensive du numérique, chacun poursuit son propre lavage de cerveau : une méta-noïa à l'envers ! Les bourses sont les nouveaux temples dont dépend la survie de la planète. L'homo capax Dei est devenu un homo economicus. Et que faire de cet argent accumulé au détriment des plus pauvres et à l'aide du denier du culte des cyberconsommateurs ? Réussir là où Dieu a échoué, rallonger la vie, voire la prolonger indéfiniment, augmenter les capacités du cerveau pour concevoir des robots qui le supplanteront. Être maître absolu du matériel génétique. C'est dans ce genre de recherches que les bénéfices de Google sont investis.

Plus on dépense moins on partage, plus on s'enrichit plus on paupérise. L'image inversée du message évangélique !

Alors, comment proclamer le kérygme dans la nouvelle évangélisation ? Le pape nous donne des réponses claires, l'une d'elle est de manifester la beauté : « Ce dont nous avons besoin, spécialement à notre époque, ce sont de témoins crédibles qui, par leur vie et aussi leur parole, rendent visibles l'Évangile et réveillent l'attraction pour Jésus-Christ, pour la beauté de Dieu. » Nous devons pouvoir

dire aux hommes d'aujourd'hui : « Ce manque qui vous pousse à désirer toujours davantage nous le connaissons et nous savons comment le combler. Ce désir insatiable, nous en savons la cause et le remède. Mais pour être crédible il faut être rempli d'amour et rayonnant de lumière et de la présence du Christ, illuminé par le Saint-Esprit. Oui il nous faut être crédibles, et cela d'une manière visible. Nous sommes le sel de la terre, nous ne sommes pas la terre, nous sommes le levain dans la pâte nous ne sommes pas la pâte. C'est donc un feu intense, concentré comme dans une braise, contenant un principe actif qui fait de nous la lumière du monde, sa saveur et son épanouissement. La vie mystique est faite d'intensité d'amour. Voilà pourquoi il faut la retrouver parmi nous.

### **Pour un renouveau de la vie mystique**

« O mon Dieu, Trinité que j'adore, aidez-moi à m'oublier entièrement pour m'établir en vous, immobile et paisible comme si déjà mon âme était dans l'éternité. Que rien ne puisse troubler ma paix, ni me faire sortir de vous, ô mon Immuable, mais que chaque minute m'emporte plus loin dans la profondeur de votre Mystère. Pacifiez mon âme, faites-en votre ciel, votre demeure aimée et le lieu de votre repos. Que je ne vous y laisse jamais seul, mais que je sois là tout entière, tout éveillée en ma foi, tout adorante, toute livrée à votre Action créatrice. » (Sainte Elisabeth de la Trinité)

La vie mystique est presque tout entière résumée dans cette prière de la jeune carmélite canonisée par le pape François. L'oubli de soi qui nécessite une mort à soi et un amour pour Dieu porté à son incandescence, une persévérance dans cet amour d'adoration et un abandon total. Nous reprendrons chacun de ces thèmes en étudiant les différentes voies mystiques où chacun pourra choisir sa méthode selon son goût, sa nature et son appel propre.

L'amour pour Dieu, nous l'avons tous expérimenté à des degrés divers, mais force est de constater que cet amour n'a pas grandi, ne nous a pas transformés suffisamment ou qu'il s'est refroidi, qu'il est intermittent voire qu'il a disparu. Alors, apprenons un mot nouveau commun dans la théologie orthodoxe et que nous pourrions prononcer intérieurement pour relancer nos efforts et fortifier notre détermination. Thérèse d'Avila disait que pour l'oraison, le mot d'ordre est détermination, détermination, détermination ! Ce mot c'est l'épectase.

Epectase : qu'est-ce que l'épectase ? C'est un mot grec que l'on trouve sous la plume de saint Paul : « Frères, je n'estime pas l'avoir déjà saisi. Oubliant les choses qui sont derrière et tendant avec effort (ἐπεκτεινόμενος / epekteinómenos) vers celles qui sont devant, je cours droit au but pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus. » (Ph 3, 13-15) Paul ayant été saisi, tente de

saisir dans une tension constante vers le but qui est la connaissance parfaite du Christ. C'est sans cesse qu'il nous faut prier comme si nous étirions notre âme vers le but à atteindre.

(Lire Jean Daniélou :

- Platonisme et théologie mystique : Essai sur la doctrine spirituelle de saint Grégoire de Nysse, Paris, Aubier, 1944

- Epektasis, mélanges patristiques offerts au cardinal Jean Daniélou : exégèse, hagiographie, liturgie, Origène et la tradition alexandrine, Grégoire de Nysse, le christianisme sous Théodose, 1972

- et bien sûr la Vie de Moïse de Grégoire de Nysse dans la collection Sources Chrétiennes.)

### **Tout le monde est-il fait pour la vie mystique ?**

Certains chrétiens pensent qu'ils ne sont pas mystiques et que cette voie est réservée aux privilégiés que Dieu a prédestinés. La théologie de la prédestination a causé bien des malheurs, elle a, entre autres, généré le capitalisme, à partir de la République de Genève et s'est transmise via le protestantisme à la culture américaine et au monde entier. La Suisse est devenue la Banque de l'Europe et jusqu'à très récemment un paradis fiscal. Croyance qui veut que le prédestiné au salut se reconnaisse à sa prospérité matérielle et sa réussite sociale. Non ! Dieu nous a tous prédestinés à sa Gloire. Comme le dit saint Paul dans l'épître aux Éphésiens : « Il nous a prédestinés à être pour lui des fils adoptifs par Jésus Christ ; ainsi l'a voulu sa bienveillance à la louange de sa gloire, et de la grâce dont il nous a comblés en son Bien-aimé... » C'est au Concile de Trente que L'Église a renoncé à la théologie de la prédestination, mais le jansénisme l'a relayée jusqu'à nos jours dans certains milieux catholiques. Abraham reste la référence dans les milieux évangéliques comme modèle de prospérité matérielle due à la bénédiction et à l'élection qui reposait sur lui.

La nouvelle évangélisation passe par la promotion des valeurs évangéliques de pauvreté, de solidarité et de partage. Le pape François dans son encyclique 'La joie de l'Évangile' fait une analyse de la nouvelle culture de Mammon à laquelle nous adhérons à notre propre insu. Il ne s'agit pas de politique, mais d'éthique. La vie mystique débouche toujours sur l'action. Même si la mystique ignacienne se veut une mystique de l'action, il ne convient pas d'opposer la contemplation à l'action. L'union à Dieu conduit à un apostolat très fructueux comme nous le montre la vie des saints. Quant aux contemplatifs 'purs' comme les cloîtrés et les ermites, leur action se passe dans l'invisible, mais elle est redoutablement efficace, le solitaire est solidaire ! En méditant sur l'Encyclique sur la nouvelle évangélisation, nous pouvons constater que le Pape François appelle à une prise de conscience sur notre culture, à un changement de comportement et... à un recours à la

transcendance. Nous ne pouvons pas nous résigner à subir, mais nous devons nous investir dans une puissante intercession.

## **Écoutons donc ce que nous dit le pape**

### **Économie et distribution des revenus**

202. La nécessité de résoudre les causes structurelles de la pauvreté ne peut attendre, non seulement en raison d'une exigence pragmatique d'obtenir des résultats et de mettre en ordre la société, mais pour la guérir d'une maladie qui la rend fragile et indigne, et qui ne fera que la conduire à de nouvelles crises. Les plans d'assistance qui font face à certaines urgences devraient être considérés seulement comme des réponses provisoires. Tant que ne seront pas résolus radicalement les problèmes des pauvres, en renonçant à l'autonomie absolue des marchés et de la spéculation financière, et en attaquant les causes structurelles de la disparité sociale, les problèmes du monde ne seront pas résolus, ni en définitive aucun problème. La disparité sociale est la racine des maux de la société.

203. La dignité de chaque personne humaine et le bien commun sont des questions qui devraient structurer toute la politique économique, or parfois elles semblent être des appendices ajoutés de l'extérieur pour compléter un discours politique sans perspectives ni programmes d'un vrai développement intégral. Beaucoup de paroles dérangent dans ce système ! C'est gênant de parler d'éthique, c'est gênant de parler de solidarité mondiale, c'est gênant de parler de distribution des biens, c'est gênant de parler de défendre les emplois, c'est gênant de parler de la dignité des faibles, c'est gênant de parler d'un Dieu qui exige un engagement pour la justice. D'autres fois, il arrive que ces paroles deviennent objet d'une manipulation opportuniste qui les déshonore. La commode indifférence à ces questions rend notre vie et nos paroles vides de toute signification. La vocation d'entrepreneur est un noble travail, il doit se laisser toujours interroger par un sens plus large de la vie ; ceci lui permet de servir vraiment le bien commun, par ses efforts de multiplier et rendre plus accessibles à tous les biens de ce monde.

204. Nous ne pouvons plus avoir confiance dans les forces aveugles et dans la main invisible du marché. La croissance dans l'équité exige quelque chose de plus que la croissance économique, bien qu'elle la suppose ; elle demande des décisions, des programmes, des mécanismes et des processus spécifiquement orientés vers une meilleure distribution des revenus, la création d'opportunités d'emplois, une promotion intégrale des pauvres qui dépasse le simple assistanat. Loin de moi la proposition d'un populisme irresponsable, mais l'économie ne peut plus recourir à des remèdes qui sont un nouveau venin, comme lorsqu'on prétend augmenter la rentabilité en réduisant le marché du travail, mais en créant de cette façon de nouveaux exclus.

205. Je demande à Dieu que s'accroisse le nombre d'hommes politiques capables d'entrer dans un authentique dialogue qui s'oriente efficacement pour soigner les racines profondes et non l'apparence des maux de notre monde ! La politique tant dénigrée, est une vocation très noble, elle est une des formes les plus précieuses de la charité, parce qu'elle cherche le bien commun. Nous devons nous convaincre que la charité « est le principe non seulement des micro-relations : rapports amicaux, familiaux, en petits groupes, mais également des macro-relations : rapports sociaux, économiques, politiques ». Je prie le Seigneur qu'il nous offre davantage d'hommes politiques qui aient vraiment à cœur la société, le peuple, la vie des pauvres ! Il est indispensable que les gouvernants et le pouvoir financier lèvent les yeux et élargissent leurs perspectives, qu'ils fassent en sorte que tous les citoyens aient un travail digne, une instruction et une assistance sanitaire. Et pourquoi ne pas recourir à Dieu afin qu'il inspire leurs plans ? Je suis convaincu qu'à partir d'une ouverture à la transcendance pourrait naître une nouvelle mentalité politique et économique, qui aiderait à dépasser la dichotomie absolue entre économie et bien commun social.

206. L'économie, comme le dit le mot lui-même, devrait être l'art d'atteindre une administration adéquate de la maison commune, qui est le monde entier. Toute action économique d'une certaine portée, mise en œuvre sur une partie de la planète, se répercute sur la totalité ; par conséquent, aucun gouvernement ne peut agir en dehors d'une responsabilité commune. De fait, il devient toujours plus difficile de trouver des solutions au niveau local en raison des énormes contradictions globales, c'est pourquoi la politique locale a de nombreux problèmes à résoudre. Si nous voulons vraiment atteindre une saine économie mondiale, il y a besoin, en cette phase historique, d'une façon d'intervenir plus efficace qui, restant sauve la souveraineté des nations, assure le bien-être économique de tous les pays et non seulement de quelques-uns.

207. Toute communauté de l'Église, dans la mesure où elle prétend rester tranquille sans se préoccuper de manière créative et sans coopérer avec efficacité pour que les pauvres vivent avec dignité et pour l'intégration de tous, court aussi le risque de la dissolution, même si elle parle de thèmes sociaux ou critique les gouvernements. Elle finira facilement par être dépassée par la mondanité spirituelle, dissimulée sous des pratiques religieuses, avec des réunions infécondes ou des discours vides.

208. Si quelqu'un se sent offensé par mes paroles, je lui dis que je les exprime avec affection et avec la meilleure des intentions, loin d'un quelconque intérêt personnel ou d'idéologie politique. Ma parole n'est pas celle d'un ennemi ni d'un opposant. Seul m'intéresse de faire en sorte que ceux qui sont esclaves d'une mentalité individualiste, indifférente et égoïste puissent se libérer de ces chaînes si indignes, et adoptent un style de vie et de pensée plus humain, plus noble, plus fécond, qui confère dignité à leur passage sur cette terre. »

Il nous faut donc pour être crédibles agir plutôt que parler et s'engager concrètement, c'est vrai de nos actes extérieurs mais aussi de notre vie intérieure, tous sont prédestinés à manifester la gloire de Dieu par le rayonnement de notre intensité intérieure qui est la vie mystique.

Par contre certaines âmes sont privilégiées souvent dès leur enfance en vue d'une mission au bénéfice de toute l'Église, c'est le cas d'un Padre Pio ou d'une Marthe Robin ou d'une Agnès de Langeac. On trouve des stigmatisées dès l'âge de douze ans. Mais les grâces extraordinaires ne font pas la vie mystique, elles peuvent apparaître à la plus grande gêne d'un saint Jean de la Croix ou à la plus grande joie d'une Thérèse d'Avila, mais elles ne font pas partie du cursus vers la sainteté et l'union à Dieu. Les plus grands maîtres d'oraison diront fermement que la voie mystique est destinée à tous, aux religieux comme aux laïcs, et si cette vie terrestre ne suffit pas nous poursuivrons notre purification de la capacité d'aimer d'une manière parfaite dans le Purgatoire et ainsi nous accéderons à la vision béatifique.

D'autres diront que leur chemin n'est pas affectif, mais qu'il est intellectuel. Ils n'auront pas tort à condition qu'ils s'appliquent à l'étude des docteurs de l'Église, comme saint Thomas d'Aquin, qui développent une théologie mystique à laquelle les ont conduits les études philosophiques.

Beaucoup de grands mystiques se sont appuyés, tel maître Eckhart et saint Jean de la Croix, sur un solide enseignement thomiste sans parler de la science des pères Cappadociens pour qui nous avons une prédilection notamment à cause des enseignements du Père Jean-Miguel Garrigues et de son livre sur Maxime le Confesseur.

On a reproché à Maître Eckart d'enseigner les plus hauts mystères à des gens simples et dans un langage qu'ils comprennent. C'est ainsi que l'on peut se dire a contrario : je ne suis pas un intellectuel, je n'y comprendrai rien. Et bien Dieu se révèle aussi, et d'abord, aux plus petits. La Petite Thérèse était effrayée à la vue d'une bibliothèque, mais dans l'intensité fulgurante de son parcours mystique de grande amoureuse, les mystères les plus hauts lui ont été révélés dans la science infusée par le Saint-Esprit. Une enfant a été proclamée docteur de l'Église. Comme l'a dit Jean-Paul II : Thérèse de Lisieux est "docteur de la science de l'amour" ! Quelle plus belle définition de la vie mystique !

**« Laisse Dieu être Dieu en toi » (Maître Eckart)**

Chez les orthodoxes on dit : est théologien celui qui prie. On trouve un écho de cette maxime dans toute la vie de saint Dominique : parler avec Dieu et parler de Dieu. On ne peut pas parler de Dieu si on ne parle pas avec lui. Voilà qui pourrait être un mot d'ordre pour la nouvelle évangélisation.

Chez Paul, on rencontre 18 fois le mot mystère, les secrets du royaume, les choses cachées depuis le commencement du monde. Mystère est le mot grec pour *sod*, en hébreu, le secret. Jésus est venu révéler le secret de l'amour fou de Dieu pour l'humanité et de son désir de répandre sa miséricorde sur tous les hommes afin qu'ils soient sauvés.

Jésus dit : « A vous, il est donné de connaître les mystères du Royaume de Dieu ; mais pour les autres, c'est en paraboles, pour qu'ils voient sans voir et qu'ils entendent sans comprendre. » (Lc 8, 10)

Saint Paul parle comme saint Jean de la Croix quand il écrit :

« Je connais un homme en Christ qui, voici quatorze ans était-ce dans son corps ? je ne sais, était-ce hors de son corps ? je ne sais, Dieu le sait - cet homme-là fut enlevé jusqu'au troisième ciel. Et je sais que cet homme - était-ce dans son corps ? était-ce sans son corps ? je ne sais, Dieu le sait - cet homme fut enlevé jusqu'au paradis et entendit des paroles inexprimables qu'il n'est pas permis à l'homme de redire. » (2 Co 12, 2-4)

« Sachez-le, en effet, mes frères, l'Évangile que j'ai annoncé n'est pas à mesure humaine : ce n'est pas non plus d'un homme que je l'ai reçu ou appris, mais par une révélation de Jésus Christ. (Ga 1, 11-12)

Autrement dit c'est par une expérience mystique que Paul a été initié aux secrets divins. La théologie catholique est en bonne partie un développement des révélations faites au Tarsiate.

### **De quel amour aimons-nous Dieu ?**

La plupart des novices dans toutes les congrégations du monde parlent de leur « lune de miel » qui dure plus au moins longtemps, de quelques mois à quelques années après leur entrée dans la vie religieuse. Mais cela ne dure pas ! On ne passe pas sa « lune de miel » avant le mariage ! (quoique, aujourd'hui tout est possible). Dans le couple cela commence par le coup de foudre, l'ivresse de l'amour qui elle aussi dure un « certain » temps. Puis vient le désamour qui est le moment – si on ne veut pas divorcer – de découvrir une autre forme d'amour. Traduit dans notre langage, il faut passer de la vie dévote à la vie mystique.

Au cours de cette fameuse lune de miel, nous avons ressenti des touches de l'Esprit, des caresses divines et tout notre être a frémi, mais c'est notre affectivité humaine, notre sensibilité naturelle qui était sollicitée. Nous avons pu dire : je suis amoureux ou amoureuse de Jésus. Dieu attend beaucoup plus de nous. Dans le Renouveau charismatique combien ont été touchés par l'Esprit et se sont



convertis avec une abondance de larmes et mènent dix ans plus tard une vie bien terne, c'est à peine s'ils vont de temps en temps à la Messe. D'autres par contre sont entrés dans des congrégations contemplatives ou sont devenus prêtres. Dieu veut nous conduire à une affectivité surnaturelle, à un amour qui ne peut s'imaginer et qui est fort comme la mort. La vie mystique est donc indispensable. Et cela pour tout chrétien ! Il y a, certes des vocations plus actives et d'autres contemplatives, mais on ne doit jamais opposer les deux. Mère Teresa était une grande mystique participant à ce que les Rhéno-flamands appellent le Néant divin, mais son activité était inlassable. Saint François voyait Dieu dans ses extases, mais il le voyait aussi dans les lépreux. Le Père Francis Martin qui fut un grand prédicateur au début du Renouveau nous assénait avec sa vigueur tout irlandaise : il n'y a pas les contemplatifs et les actifs, c'est comme si vous disiez : il y a ceux qui respirent et ceux qui ne respirent. La vie mystique est donc incontournable si nous ne voulons pas devenir des contre-témoignages.



## IV

### ASCÈSE ET MYSTIQUE

Lors d'échanges que nous eûmes avec le Père Louis Bouyer et le Père Daniel-Ange nous avons trouvé cette formule : la théologie des bords du Gange n'est pas la théologie des bords du Jourdain. Dans le premier cas (sauf de notoires exceptions) c'est l'homme qui cherche à monter vers Dieu au prix d'une grande ascèse, dans le second cas c'est Dieu qui cherche l'homme. Toutes les grandes figures de l'Ancien Testament sont là pour en témoigner. Prophètes et Rois selon son cœur sont appelés par leur nom et parfois rechignent, commencent par refuser cet appel. Il est vrai que c'est une chose terrible que de tomber dans la main du Dieu vivant.

Dans la révélation judéo-chrétienne tout est grâce. La pratique de la Loi ne consiste pas à accumuler des mérites pour recevoir une récompense, mais pour faire plaisir à Dieu.

Pour avoir une juste compréhension de ce qu'est l'ascèse chrétienne, il est bon de méditer et méditer encore avec l'aide de la raison et de la grâce ce qu'en dit le précieux Catéchisme de l'Église Catholique.

1734. La liberté rend l'homme responsable de ses actes dans la mesure où ils sont volontaires. Le progrès dans la vertu, la connaissance du bien et l'ascèse accroissent la maîtrise de la volonté sur ses actes.

2733. Une autre tentation, à laquelle la présomption ouvre la porte, est l'acédie. Les Pères spirituels entendent par là une forme de dépression due au relâchement de l'ascèse, à la baisse de la vigilance, à la négligence du cœur. "L'esprit est ardent, mais la chair est faible" (Mt 26, 41). Plus on tombe de haut, plus on se fait mal. Le découragement, douloureux, est l'envers de la présomption. Qui est humble ne s'étonne pas de sa misère, elle le porte à plus de confiance, à tenir ferme dans la constance.

2015. Le chemin de la perfection passe par la Croix. Il n'y a pas de sainteté sans renoncement et sans combat spirituel (cf. 2 Tm 4). Le progrès spirituel implique l'ascèse et la mortification qui conduisent graduellement à vivre dans la paix et la joie des béatitudes : « Celui qui monte ne s'arrête jamais d'aller de commencement en commencement par des commencements qui n'ont pas de fin. Jamais celui qui monte n'arrête de désirer ce qu'il connaît déjà (St Grégoire de Nysse, hom. in Cant. 8 : PG 44, 941C).

2043. Le quatrième commandement ("Aux jours de pénitence fixés par l'Église, les fidèles sont tenus par l'obligation de s'abstenir de viande et d'observer le jeûne") assure des temps d'ascèse et de pénitence qui nous préparent aux fêtes liturgiques et nous disposent à acquérir la maîtrise sur nos instincts et la liberté du cœur (cf. CIC, can. 1249-1251 ; CCEO, can. 882).

2340. Celui qui veut demeurer fidèle aux promesses de son Baptême et résister aux tentations veillera à en prendre les moyens : la connaissance de soi, la pratique d'une ascèse adaptée aux situations rencontrées, l'obéissance aux commandements divins, la mise en œuvre des vertus morales et la fidélité à la prière. "La chasteté nous recompose ; elle nous ramène à cette unité que nous avons perdue en nous éparpillant" (St Augustin, conf. 10, 29, 40).

2341. La vertu de chasteté est placée sous la mouvance de la vertu cardinale de tempérance, qui vise à imprégner de raison les passions et les appétits de la sensibilité humaine.

L'ascèse est nécessaire et Jean de la Croix continuera à pratiquer l'ascèse jusqu'au sommet de la vie mystique. Mais comme le dit un apophtegme, le maître mot dans ces pratiques est *discretio*, ce mot latin qui signifie à la fois discernement et modération. On ne se sert pas d'une lime à ongles pour abattre un arbre et on ne se sert pas d'une hache pour se limer les ongles !

Deux extrêmes sont à craindre dans l'ascèse : l'ascèse stupide qui fait mépriser ce qui est bon et bien et se montre en spectacle, l'ascèse excessive qui conduit parfois à la folie et nous coupe de l'amour. Cette forme ascétique vient du manque de la vertu de patience. On ne tire pas sur ses lacets de chaussures pour se faire décoller du sol !

Le chemin de la grâce s'oppose aux mythes grecs de Sisyphe ou de Prométhée où les mortels cherchent dans une quête qu'ils ont perdue d'avance à s'emparer du pouvoir des dieux. Le Royaume nous est promis et ces violents que sont les mystiques s'en emparent non pas en essayant de rejoindre Dieu, mais en faisant tout pour que Dieu s'empare d'eux.

Il ne faut pas négliger l'influence qu'exerça l'Inde sur les pratiques ascétiques chrétiennes. Alexandre le Grand avait ouvert le chemin de l'Inde et on ne sait pas dans quelle mesure, la philosophie hindoue influença le fameux « miracle grec », philosophie perçue comme précurseur et annonciateur du christianisme. En tout cas Alexandre fut impressionné par les gymnosophistes, c'est-à-dire les sages nus, dont un s'immola par le feu devant lui sans manifester la moindre douleur, le moindre mouvement. Dans les premiers siècles chrétiens, les ascètes indiens étaient nombreux en Égypte d'où émergea le mouvement des anachorètes chrétiens.



Quand les gymnosophistes arrivent en ville pour une khumba mela (de nombreuses vidéos sur YouTube)



Sainte Marie du Désert, vêtue de sa seule chevelure

## **Les prodiges de l'ascèse**

Qui n'a jamais été un jour fasciné par les capacités extraordinaires que les ascètes pouvaient acquérir. Les ouvrages d'Alexandra David-Neel sur l'Inde et Le Tibet (elle a été la première femme occidentale à pénétrer dans Lhassa) sont toujours lus, alimentant l'attrait qu'exerce l'Extrême-Orient. Cette orientaliste érudite qui professait le bouddhisme était aussi une grande rationaliste. Dans son livre « Mystiques et magiciens du Tibet », elle raconte avoir été témoin de bien des « miracles et phénomènes surnaturels » (Il n'y a pas que dans Tintin au Tibet que les lamas lévitent !) Mais elle les explique rationnellement, sa thèse est que nous possédons naturellement (ou préternaturellement ?) des capacités inexploitées dans notre cerveau que certaines pratiques ascétiques (ou magiques) réveillent. Les moines tibétains peuvent faire des retraites dans une parfaite réclusion de trois ans, trois semaines et trois jours sans manger ni boire. Cela a de quoi désillusionner les amateurs de sensationnel chez les mystiques chrétiens, les chercheurs de thaumaturges (dont l'Église s'est toujours méfiée).

## **Les Pères du désert et leur ascèse insensée**

Les débuts du christianisme ont fortement été influencés par la Gnose. Déjà Paul mettait en garde contre une « Gnose au nom menteur » (1Tm 6, 20). (Gnose, signifiant connaissance en grec, le terme fut aussi employé dans son sens positif dans la patristique). Les Pères apostoliques se sont donné beaucoup de peine pour purifier la foi chrétienne de ce fléau des âmes et c'est par leurs écrits que nous en avons connaissance (Saint Irénée de Lyon, Epiphane de Salamine, Hyppolite de Rome).

On peut distinguer deux sortes de gnosés qui sont toujours prêtes à refaire surface comme si, tel un serpent, elles rampaient sous la conscience religieuse et sortaient dans les moments de faiblesse de l'institution pour à nouveau instiller leur venin. La première sorte de Gnose (Nicolas, Carpocrate, Basilide, Valentin) est licencieuse, la seconde, majoritaire est ascétique. Pour cette dernière le corps est la création du diable alors que Dieu serait le créateur de la seule âme. Encore aujourd'hui on accuse le judéo-christianisme de haine du corps et de haine de soi. Une saine théologie du corps comme celle qu'élabora Jean-Paul II est, aujourd'hui indispensable. Nous n'avons pas le droit de détruire le Temple du Saint-Esprit.

Quelques éléments de comparaison d'après Jean Moschus, 'Le Pré Spirituel'. Ce moine parcourut les déserts et rencontra de nombreux anachorètes. Dans son livre il a compilé des anecdotes prises sur le vif ou rapportées par des témoins oculaires.

## **Les deux moines nus**

Nous sommes venus au mont Sinaï, voir l'abbé Étienne de Cappadoce, et il nous a raconté ceci. Lorsque j'étais à Raïthou il y a des années, je me trouvais à l'église le jeudi saint. Le saint sacrifice s'accomplissait et tous les pères y assistaient. Voici que j'aperçois deux anachorètes entrant dans l'église. Ils étaient nus, et aucun autre père que moi ne remarqua qu'ils étaient nus. Lorsque donc ils eurent communié au Corps et au Sang du Seigneur, ils quittèrent l'église et s'en allèrent. Je sortis avec eux. Comme nous étions partis, je me mis à genoux devant eux et leur dis : « Je vous prie, prenez-moi avec vous. » Ils s'aperçurent que j'avais vu qu'ils étaient nus et me dirent : « Tu es bien ici, restes-y. » J'insistai auprès d'eux pour qu'ils me prissent avec eux, alors ils me dirent : « Tu ne peux pas vivre avec nous. Reste, tu es bien ici. » Ils firent une prière pour moi, et sous mes yeux ils marchèrent sur les eaux de la Mer Rouge et la passèrent à pied.

## **Le moine assoiffé, le moine invisible**

Abba Etienne Trichinas nous raconta, à propos d'un moine qui habitait dans la laure de notre saint Père Sabas, qu'un jour il descendit à Kothila, et ayant passé quelque temps au bord de la Mer Morte, il remonta vers sa cellule. La chaleur étant intense, le moine était sur le point de défaillir. Levant les mains au ciel vers Dieu, il pria en disant : « Seigneur, tu sais que la soif m'empêche de marcher. » Et aussitôt une nuée l'entoura et ne le quitta pas jusqu'à ce qu'il fût rentré dans sa cellule. Or, il en était distant de douze milles.

Le même Étienne nous dit encore au sujet du même moine que les siens vinrent un jour pour le voir. Lorsque donc ils arrivèrent dans la laure, ils cherchèrent sa cellule. Certains la leur ayant indiquée, ils y allèrent et frappèrent à la porte. Le moine sachant cela demanda à Dieu de n'être pas vu par eux, et ouvrant la porte, il sortit de sa cellule sans qu'ils le vissent. Et s'en allant au désert, il ne rentra plus dans sa cellule jusqu'à ce qu'ils fussent partis.

## **Vision à distance**

À quatre milles de la ville d'Égée se tenait un stylite nommé Siméon. Il mourut frappé de la foudre. L'abbé Julien, stylite, qui vivait dans une vallée, s'adressa en dehors du temps accoutumé à ses disciples et leur dit : « Mettez de l'encens. » Ils lui demandèrent : « Père, dites-nous en la raison. » Et il leur dit : « C'est parce que le frère Siméon, qui était à Égée, est mort frappé par la foudre, et voici que son âme le quitte avec des transports de joie. » Or, ils étaient séparés l'un de l'autre de vingt-quatre milles.

## **Le feu de la vigilance**

Le même abbé Palladius, à qui nous demandions : « Fais-nous le plaisir, père, de nous dire comment et pour quelles raisons tu es venu au monastère » (le moine était de Thessalonique), nous raconta ceci. Dans mon pays, à l'extérieur des murs de la ville, à environ trois stades, il y avait un reclus, né en Mésopotamie et nommé David, très vertueux, miséricordieux et ascète. Il vécut dans la réclusion quelque soixante-dix ans. Comme les soldats gardaient les murs de la ville la nuit à cause des barbares, ceux qui gardaient le mur du côté où se trouvait le lieu où le moine était reclus virent une nuit que des fenêtres de la cellule du reclus, le feu sortait. Les soldats crurent donc que les barbares avaient mis le feu à la cellule du moine. Le matin venu, ils sortirent et trouvèrent le moine sain et sauf, la cellule sans dommage, et ils furent stupéfaits. De nouveau la nuit suivante ils virent le même feu dans la cellule du moine. Il se montra même longtemps et toute la ville et le pays purent le voir, en sorte que beaucoup passèrent la nuit sur le mur en veillant pour voir le feu. Il en fut ainsi jusqu'à la mort du moine. Ayant vu ce prodige, non pas une ni deux fois, mais souvent, je me dis moi-même : si en ce monde Dieu accorde une telle gloire à ses serviteurs, laquelle leur réserve-t-il dans le siècle à venir, quand leurs visages resplendiront comme le soleil ? Telle fut, mes enfants, la cause pour laquelle je suis venu à la vie monastique. »

## **Le reclus et les barbares**

Le moine nous dit également qu'après l'abbé David il vint un autre moine nommé Adolas, lui aussi de Mésopotamie, et il se renferma dans un autre endroit de la ville, dans le creux d'un platane. Il s'y fit une petite fenêtre par laquelle il communiquait avec ceux qui venaient à lui. Quand donc les barbares vinrent et dévastèrent tout le pays, il leur arriva de passer par là et l'un des barbares, voyant le moine les regarder passer, tira son épée, et ayant levé le bras pour le frapper, il resta le bras étendu et sans pouvoir bouger. Les autres barbares voyant cela et frappés d'étonnement implorèrent le moine en tombant à ses pieds. Le moine faisant une prière le guérit, et ainsi il les renvoya en paix.

## **Téléportation**

On disait d'abba Macaire l'Égyptien que, remontant un jour de Scété avec un chargement de paniers, il s'assit accablé de fatigue et se mit à prier en ces termes : « Mon Dieu, tu sais bien que je n'en puis plus ! » Aussitôt, il se trouva au fleuve.

## **Conservation miraculeuse du corps**



Un des Pères, dans la ville de Dieu nous raconta ceci : « Nous étions montés un jour sur le mont Amanus pour quelque affaire et nous y avons trouvé une grotte. Y étant entré, j'y trouve un anachorète à genoux, ayant les mains tendues vers le ciel et les cheveux pendant jusqu'à terre. Je pensais qu'il était vivant et je me prosternai en lui disant : « Prie pour moi, Père. » Comme il ne me répondait rien, je me levai et m'approchai de lui pour l'embrasser. Quand je mis la main sur lui, je trouvai qu'il était mort, et le laissant je m'en allai. Étant déjà à une certaine distance, je vois une autre grotte, j'y entre et je vois un moine. Il me dit : « Tu as bien fait de venir, mon frère, es-tu entré dans l'autre grotte du moine ? » Je répondis : « Oui, mon Père. » Il me dit : « Tu n'as rien pris ? » Je répondis : « Non. » Alors il ajouta : « En vérité, mon frère, le moine est mort depuis quinze ans. » Or, il était conservé comme s'il se fût endormi une heure avant. Le moine ayant fait une prière pour moi, je me retirai en glorifiant Dieu.

Nous pourrions multiplier les anecdotes qui soulignent la ressemblance entre les prodiges de l'ascèse dans l'hindouisme et dans le christianisme de l'époque des anachorètes.

L'historiographie est très sélective et a élaboré une sorte de légende dorée des Pères du désert, mais Jacques Lacarrière dans son livre « Les hommes ivres de Dieu » nous présente un tout autre visage de cette épouvantable ascèse.

La 4<sup>e</sup> de couverture indique : "Les déserts d'Égypte et de Syrie il y a quinze siècles. Un monde dur et nu, hostile à l'homme, mais lieu d'épreuves inoubliables, où l'impossible semble possible. Au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, deux hommes, Antoine et Pakôme, quitteront un monde qu'ils jugent à l'agonie pour s'exiler leur vie durant dans le désert, y fonder les premiers monastères connus de l'histoire chrétienne. Des milliers d'autres les suivront, peuplant les solitudes de leurs silhouettes émaciées, brûlées par le soleil, s'enfouissant dans des trous "comme des hyènes", s'enfermant dans des grottes, des arbres creux comme les reclus, s'installant au sommet de colonnes comme les stylites ou vivant d'herbes et de racines, à quatre pattes, comme ceux qu'on appela les "saints brouteurs". "Furent-ils des anges ou des bêtes ? Quel homme est mort, quel homme est né en eux ?"

Dans cet essai nous pouvons lire : « Car chez les plus conscients des anachorètes du désert tout se passe comme s'ils étaient entourés de "conditions d'expérience" toujours identiques, susceptibles de libérer le psychisme, fût-ce pendant quelques minutes, des servitudes corporelles et d'entrer d'emblée dans un univers visionnaire. Jeûnes, ascèses, mortifications, immobilité dans le noir, positions repliées du corps dans un espace réduit, chaînes, plaies qu'on laisse s'envenimer et suppurer, il serait facile de montrer que tous ces exercices ne sont pas pratiqués au hasard. Il s'agit chez la plupart d'entre eux de méthodes souvent empiriques, mais qui furent toujours identiques à travers les siècles et répondent à une technique ascétique bien établie. » L'auteur semble ignorer l'enseignement des gymnosophistes qui possédaient des techniques bien rodées. Nos contemporains

avidés d'états modifiés de conscience – mais sans Dieu – ont même inventé des machines propres à intervenir sur l'état de sommeil ou à provoquer des phénomènes hallucinatoires par privation sensorielle. Et nous ne parlons pas des drogues employées dans les traditions chamaniques.

Le désert a aussi été une pépinière de grands saints et le creuset de l'Orthodoxie

Il est bon de répondre à cette question de Jacques Lacarrière : quel homme est mort, quel homme est né ? Car elle est pertinente. Jean Climaque nous décrit cet homme nouveau. Sur une échelle qui compte trente barreaux ou degrés, il faut atteindre le vingt-neuvième pour s'en faire une idée. Tout le reste de l'échelle a de quoi décourager toutes les bonnes volontés et les plus hardis amateurs d'ascèse mystique. Nous allons sélectionner quelques passages de cet avant-dernier degré.

« Du ciel terrestre, c'est-à-dire de la paix de l'âme, qui la rend semblable à Dieu en la perfectionnant et en lui procurant la résurrection avant la résurrection générale... voici que j'ai la témérité et la hardiesse de parler du ciel terrestre. Or si les étoiles sont le superbe ornement du firmament, les vertus sont celui de la tranquillité du cœur. C'est pour cette raison que je pense et dis que la paix ou la tranquillité de l'âme n'est rien d'autre sur la terre qu'un véritable ciel dans lequel une âme qui le possède, ne considère plus les ruses et la méchanceté des démons que comme des jeux et de vains amusements. Il est donc vraiment délivré et maître en même temps de tous les troubles et de toutes les agitations de son âme, l'homme qui a purifié sa chair de toutes sortes de taches et de souillures, et qui, par ce moyen, l'a rendue, en quelque façon, incorruptible ; qui a su élever ses affections et ses sentiments au-dessus des choses créées, et soumettre tous ses sens à l'empire de la raison et de la foi ; qui enfin, par une force surnaturelle, a pu placer son âme face à face devant Dieu et la lui consacrer avec une délicieuse confiance. Il en est d'autres qui vont jusqu'à dire que la paix et la tranquillité de l'âme donnent de Dieu une connaissance semblable à celle que les anges en ont.

4. Cet heureux état de l'âme, quoiqu'il soit la perfection des cœurs parfaits, est néanmoins susceptible de s'augmenter sans cesse et presque jusqu'à l'infini. C'est cette tranquillité, ainsi que m'en a assuré un grand serviteur de Dieu qui en avait fait lui-même la délicieuse expérience, laquelle sanctifie et purifie tellement une âme, la détache et la délivre si victorieusement de toutes les affections pour les choses de la terre, que, par un ravissement tout divin, elle l'élève jusque dans les cieux, et qu'après l'avoir conduite au port du salut, elle lui fait contempler Dieu même. Eh ! N'est-ce point de ce ravissement céleste qu'il avait peut-être éprouvé, que David veut parler, lorsqu'il dit : que les dieux puissants de la terre ont été extraordinairement élevés (Ps 46,10). C'est encore ce qu'avait éprouvé ce saint religieux d'Égypte, qui, au milieu de ses frères, priait presque toujours les bras étendus vers le ciel.

5. Cependant, cette admirable paix de l'âme n'est pas la même dans tous ceux qui la possèdent ; car elle est plus ou moins éminente et parfaite dans les uns que dans les autres. Il y en a, par exemple, qui ont une horreur extrême pour le péché ; d'autres, qui sont dévorés par le désir de s'enrichir de vertus.

6. On appelle avec raison la chasteté paix de l'âme ; car cette vertu angélique est le principe de la résurrection générale, de l'incorruptibilité et de l'immortalité des créatures devenues par le péché corruptibles et mortelles. Eh ! N'était-ce pas de la tranquillité de l'âme que voulait parler saint Paul, en disant : 'Quel est l'homme qui a connu l'Esprit du Seigneur ?' (1Co 2,16)

7. N'était-ce pas encore cette vertu que voulait signaler un solitaire d'Égypte, en disant qu'il n'avait plus de crainte du Seigneur ? Voulait-il marquer une autre chose que la paix de l'âme, ce religieux qui pria Dieu de lui permettre d'être encore éprouvé par le feu des tentations ? Quelle est donc encore la personne qui, avant la gloire future, puisse être jugée plus digne de cette tranquillité du cœur, que ce Syrien qui, tandis que David, si illustre parmi les prophètes, disait à Dieu : 'Accorde-moi, Seigneur, dans le cours de mon pèlerinage, quelque relâche et quelques repos, afin de recevoir quelque rafraîchissement avant que je parte de ce monde' (Ps 38), disait lui-même : 'Modère, Seigneur, les effusions surabondantes de grâces et de consolations dont Tu inondes mon âme ?'

8. Une âme possède réellement cette précieuse paix, lorsqu'elle est portée au bien et identifiée avec la vertu, comme les méchants sont portés au mal et absorbés dans les plaisirs des sens.

9. Si le dernier comble de l'intempérance consiste à se faire violence pour manger et boire, quand on est parfaitement rassasié, la perfection de la tempérance et de la sobriété consiste à se priver de manger et de boire, lorsqu'on en a un très grand besoin ; or une âme ne parvient à ce degré de vertu que par la puissance et l'autorité qu'elle a prises sur les appétits et les inclinations du corps. Si le plus exécrationnel des excès auquel la luxure puisse porter l'homme qu'elle tient dans son honteux esclavage, est de chercher à contenter sa passion avec des bêtes et des objets inanimés, le plus haut degré de la chasteté est de n'être pas plus touché ni ému par les créatures animées que par celles qui ne le sont pas. Si le dernier terme de l'avarice consiste à ne jamais cesser de travailler pour augmenter les richesses que l'on possède déjà et à ne jamais savoir se contenter, assurément la preuve la plus frappante qu'on aime et qu'on pratique la pauvreté, doit être de ne pas même épargner son propre corps. Se croire dans un état doux et tranquille au milieu des afflictions les plus cruelles, sera la preuve de la plus héroïque patience. Le comble de la fureur et de la colère est bien certainement de se livrer aux emportements, lorsqu'on est seul ; le comble de la douceur et de la modération doit donc être de demeurer dans le calme, soit en l'absence, soit en la présence des calomnieux. Si le dernier degré du délire auquel puisse faire arriver la vaine gloire, consiste à penser et à croire qu'on mérite d'être loué, et qu'on reçoit des louanges que personne ne donne ni ne

peut donner ; la marque la plus sûre qu'on a foulé aux pieds tout sentiment de vanité, c'est de ne pas en éprouver le plus léger mouvement au milieu même des éloges qu'on nous donne pour les bonnes œuvres que nous avons eu le bonheur de pratiquer. Si le vrai caractère de l'orgueil, cette maudite peste des âmes, est de nous faire élever au-dessus des autres, quelque vils et méprisables que nous soyons, ne faut-il pas convenir que le caractère essentiel de l'humilité, cette mère féconde des vertus, consiste à conserver des sentiments d'abjection et de mépris pour soi-même au milieu des plus grandes entreprises et des actions les plus honorables et les plus éclatantes ? Si c'est un témoignage irréfragable qu'on est esclave de toutes les passions, quand, sans aucune résistance, on succombe à toutes les tentations du démon, c'est, à mon avis, une marque certaine qu'il est parvenu à la bienheureuse paix de l'âme, l'homme qui peut dire ouvertement avec David : 'Je ne connaissais pas le méchant qui s'éloignait de moi' (Ps 100, 4), et ajouter : 'Je ne sais ni comment ni pourquoi il est venu, ni comment il s'est retiré ; car étant uni à mon Dieu par des liens si forts qu'ils ne me permettront pas de me séparer de Lui, je suis insensible à toutes ces choses et à d'autres semblables.'

10. Or les personnes auxquelles Dieu a daigné accorder cette grâce si sublime, quoique revêtues d'une chair fragile, deviennent et sont des temples vivants de la Divinité, qui les dirige et les conduit dans leurs paroles, leurs actions et leurs pensées, et qui, par les lumières abondantes dont elle éclaire leur esprit, leur fait exactement connaître quelle est son adorable Volonté ; et, supérieures à toutes les instructions des hommes, ces âmes fortunées s'écrient dans les sentiments d'un ravissement céleste : 'Mon âme est toute brûlante de soif pour mon Dieu, qui est le Dieu fort et vivant ; quand viendrai-je et quand paraîtrai-je devant la Face de mon Dieu ?' (Ps 41, 3) ; et elles ajoutent : 'Je ne peux plus supporter la violence du désir qui me presse ; ô mon Dieu, je désire, je cherche et je demande cette beauté immortelle que Tu m'avais donnée avant cette chair de boue.'

11. Mais que pouvons-nous dire de plus ? Quiconque possède cette suréminente tranquillité de l'âme, n'est-il pas autorisé à dire avec saint Paul : 'Je vis, mais ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus Christ qui vit en moi' (Ga 2, 20), et à dire encore avec le même apôtre : 'J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi.' (2Tm 4, 7)

12. Il y a plus d'une pierre précieuse pour orner le diadème des rois, et la paix de l'âme n'est pas formée par une seule vertu, mais par la réunion de toutes les vertus - elle ne pourrait exister par l'absence d'une seule.

13. Soyez bien persuadé que cette paix est, en quelque sorte, la cour et le palais du Roi des cieux : or dans ce palais comparable à une grande cité, il y a différentes habitations pour les âmes justes : le mur qui entoure cette nouvelle Jérusalem, c'est la rémission de nos péchés. Courons donc, ô mes frères, arrivons jusqu'au lit qui nous est préparé dans ce palais céleste : nous devons y trouver un

repos parfait. Eh ! si par un malheur à jamais déplorable nous nous trouvons encore chargés du poids de nos mauvaises habitudes, ou que nous soyons embarrassés par les affaires de la vie qui est si courte, appliquons-nous au moins à nous procurer une place autour du lit nuptial de l'Époux céleste. Si notre tiédeur et notre négligence nous privent encore de cet honneur et de cet avantage, faisons du moins en sorte d'entrer dans l'enceinte de ce palais ; car, hélas ! il sera condamné à vivre éternellement dans une désespérante solitude avec les démons, l'homme qui, avant sa mort ne sera pas entré dans cette enceinte, ou plutôt qui n'aura pas escaladé les remparts de cette cité céleste pour pénétrer dans son enceinte. Il faut donc de toute nécessité qu'avec une détermination forte et sincère, nous disions avec David : 'C'est avec le secours de mon Dieu que je veux traverser le mur' (Ps 17, 30) ; et ce mur, le Prophète nous enseigne que ce sont nos péchés : 'Vos iniquités, dit-il, ont établi un mur de séparation entre vous et votre Dieu.' (Is 59, 2) Travaillons avec courage, ô mes amis, pour renverser ce mur de séparation que nous avons si malheureusement élevé par nos désobéissances. Procurons-nous à tout prix la rémission de nos péchés ; car personne dans l'enfer ne pourra nous donner les moyens de payer les dettes que nous avons contractées en les commettant. Soyons donc pleins de zèle, ô mes chers frères, pour les intérêts de notre salut ; car c'est pour cette fin que Dieu nous fait la grâce de nous enrôler dans sa milice sainte. Soyons bien convaincus que nous ne pouvons nous excuser de n'être pas animés de cette ardeur, ni sur les chutes que nous avons faites, ni sur les circonstances pénibles du temps, ni sur la difficulté de porter le joug du Seigneur; car tous ceux qui, comme nous, ont été revêtus de Jésus Christ dans le sacrement de la régénération, Dieu leur a donné le pouvoir de devenir et d'être ses enfants (cf. Jn 1,12), et c'est à eux qu'Il adresse ces paroles : 'Quittez vos téméraires entreprises, considérez et reconnaissez que Je suis votre Dieu' (cf. Ps 45, 11), et que : 'Je suis la paix solide et véritable des cœurs.' Or, c'est à ce Dieu de paix que nous devons gloire et honneur dans les siècles des siècles. Amen. Cette sainte tranquillité transporte de la terre au ciel une âme qui connaît et qui sent sa misère, et réveille le courage d'un pécheur rempli d'humilité, pour le faire sortir de l'ordre de ses passions. Mais l'amour, qui est au-dessus de toute louange, accorde aux personnes qui en sont ornées le pouvoir d'être placées parmi les anges qui sont les princes du peuple de Dieu. »

Il est clair, que dans cette foule (des milliers) « d'hommes ivres de Dieu », d'ascètes à demi-fous, de brigands, nous trouvons de très grands saints, des Pères spirituels qui allaient nourrir des siècles de vie mystique. Il n'est que de citer Saint Antoine, le premier moine, Evagre le Pontique, Macaire l'Égyptien, Hilarion, Dorothee de Gaza, Isaac le Syrien, Ephrem de Nisibie, Jean Cassien, les apophtegmes en citent près d'une centaine.

On trouve aussi les noms de quelques femmes (Amma Sarra, Synclétique, Eugénie, Marie l'Égyptienne...)

Marthe Robin disait : « Suivre Jésus en portant sa croix, ce n'est pas mettre des boulets à ses pieds, mais des ailes à son cœur, du ciel dans sa vie. »

### **Pour une mystique joyeuse et incarnée**

Il faut toujours se méfier des auteurs, même les plus illustres qui distinguent deux catégories de chrétiens, les « normaux » et les parfaits ! Certes, Jésus a dit au jeune homme riche : « Si tu veux être parfait... » Et à tous ses disciples : « Soyez parfaits comme votre Père est parfait. » Thérèse enseigne « le chemin de la Perfection » Il faut comprendre « parfait » dans son sens premier : ce qui est fait complètement, ce qui est accompli. Marthe Robin disait : « Toute perfection est dans l'amour, toute sainteté est dans l'humilité ! » La tendance dans l'Eglise a souvent été de distinguer le chrétien de base, le laïc, du parfait : le clerc et le moine. Déjà Clément d'Alexandrie distingue une catéchèse certes mystagogique (qui introduit au mystère de la foi) d'une initiation réservée aux parfaits appelés à s'engager à la vie mystique qui conduit à la contemplation des plus hauts mystères.

Il n'est pas normal de passer sa vie dans l'ascèse, qu'une étape devienne le tout d'une existence. Ce n'est pas la vocation chrétienne où « priez sans cesse » va de pair avec « réjouissez-vous sans cesse ».

Tous les mystiques que nous avons rencontrés étaient dans la paix et la joie qu'ils transmettaient, bonheur qui demeurait longtemps en nous après les avoir quittés, comme c'était le cas chez Marthe Robin. Ils nous avaient transmis une liberté des enfants de Dieu qui avait allégé nos fardeaux pour nous rendre disponibles au bonheur du Royaume.

« J'étais gaie comme un pinson », dira la Petite Thérèse alors qu'elle traverse une terrible nuit. Elle pourra mettre en équation « Jésus ma joie c'est de t'aimer. » et « Jésus ma joie c'est de souffrir »

Saint Séraphim, notre vieux compagnon de route, saluait tous ceux qu'il rencontrait, en les appelant « ma Joie ». Élisabeth Behr-Sigel écrit dans un article : « Le don de l'Esprit ne saurait être dans cette perspective une grâce exceptionnelle, seulement accordée à quelques-uns. Vivre dans l'Esprit-Saint, telle est la vocation de tout chrétien et finalement la vocation ultime de tout être humain. Dans son célèbre entretien avec Nicolas Motovilov, saint Séraphim de Sarov, un saint russe du XIX<sup>e</sup> siècle, dit à son disciple et ami : « La prière, le jeûne, les veilles et toute œuvre chrétienne sont bons en eux-mêmes. Toutefois, ce n'est pas en leur accomplissement que réside le but de la vie chrétienne. Ce ne sont que des moyens. Le véritable but de la vie chrétienne, c'est d'acquérir le Saint-Esprit. » Saint Séraphim de Sarov ne fait que redire - dans le langage d'un simple moine russe, un langage dont il ne faut pas trop presser les termes - l'enseignement constant de l'Église orthodoxe, enseignement, hélas, souvent occulté par le ritualisme et le légalisme, mais toujours réactualisé par les spirituels authentiques.

« Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite. » (Jn 15, 11)

### **La joie chez saint Thomas d'Aquin : « Entre dans la joie de ton Maître. »**

« On peut considérer la plénitude de la joie sous un double rapport. D'abord par rapport à la réalité dont on se réjouit, de sorte qu'on se réjouit d'elle autant qu'elle en est digne. En ce sens, il est clair que Dieu seul peut avoir de lui-même une joie plénière, car sa joie est infinie, correspondant ainsi à sa bonté infinie, tandis qu'en toute créature la joie est nécessairement finie.

Ensuite, par rapport à celui qui éprouve la joie, celle-ci est au désir ce que le repos est au mouvement, comme on l'a montré en traitant des passions. Or le repos est plénier quand plus rien ne reste du mouvement ; de même, la joie est plénière quand il ne reste plus rien à désirer. Tant que nous sommes en ce monde, le mouvement intérieur du désir ne reste pas en repos, car il nous est toujours possible de nous rapprocher davantage de Dieu par la grâce, nous l'avons montré. Mais, quand nous aurons atteint la béatitude parfaite, il ne restera plus rien à désirer, parce qu'on aura la pleine jouissance de Dieu, en laquelle nous obtiendrons aussi tout ce qui aura pu être l'objet de nos désirs pour les autres biens, suivant la parole du Psaume (103, 5) "Il comble de biens tous nos désirs." Ainsi, ce ne sera pas seulement le désir que nous avons de Dieu qui trouvera son repos, mais également tous nos autres désirs. La joie des bienheureux est donc absolument plénière, et même plus que plénière, puisqu'ils obtiendront plus qu'ils n'auront pu désirer, car dit l'Apôtre (1Co 2, 9) : "Le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qu'il aime." Et c'est ce qu'on lit en St Luc (6, 38) : "C'est une bonne mesure, tassée, secouée, débordante, qu'on versera dans le pli de votre vêtement." Toutefois, puisque nulle créature n'est capable d'une joie de Dieu qui soit digne de lui, il faut dire que cette joie absolument parfaite n'est pas contenue dans l'homme, mais que c'est plutôt lui qui y pénètre, selon cette parole en St Matthieu (25, 21) : "Entre dans la joie de ton maître." (Somme théologique, secunda secundae, question 28, article 4)

Parmi les mystiques contemporaines on peut citer Marthe Robin et Mère Yvonne-Aimée de Malestroit comme particulièrement joyeuses au milieu d'indescriptibles souffrances.

On ne peut souhaiter dans l'Église que des visages rayonnants d'amour et de joie et non des faces de carême. Joyeuse ascèse à tous !





## V

### L'ÂME

« L'âme (neshama) de l'homme est un flambeau divin, qui promène ses lueurs dans les replis du cœur. » (Pr 20, 27)

#### **Prendre conscience de l'âme - Prendre soin de l'âme**

La première chose à faire dans la vie mystique est de prendre conscience que nous avons une âme. Celle-ci est niée dans la culture moderne, on peut dire que c'est une notion qui est tombée en désuétude. Un jour Lanza del Vasto fut invité dans un congrès de psychologues et commença ainsi son introduction : « La psychologie est selon son étymologie la science de l'âme. Qui dans cette assemblée croit en l'existence de l'âme ? » Seules quelques mains se levèrent, probablement des jungiens. La notion d'âme qui est intimement liée à la notion de conscience est également écartée du champ de la connaissance par les neurosciences. Tout ce que nous attribuons à l'âme est de l'ordre de la biochimie du cerveau. Même l'amour est un cocktail de produits chimiques, nos états d'âme sont conditionnés par le taux de neurotransmetteurs dans nos connexions synaptiques. Autrement dit, l'âme est matérielle. C'était déjà la conception d'Épicure pour qui l'âme et Dieu lui-même, était une combinaison d'atomes. Avec la mort, les atomes se dissociaient et nous perdions la conscience d'être.

Il y a bien sûr des contradicteurs, mais il faut les chercher dans les périphéries de la science. C'est le cas de médecins et neurologues qui étudient les phénomènes de NDE et qui ont récemment constaté que même en cas de mort cérébrale un patient pouvait garder une conscience extracorporelle qui se

déplaçait dans le temps et dans l'espace. Malheureusement la science n'est pas humble. France-Culture a récemment supprimé de ses programmes toutes les émissions concernant la spiritualité et l'évocation d'une autre dimension du « réel ». Il nous reste les émissions du dimanche matin, mais pour combien de temps, alors que la laïcité devient une véritable religion qui contrairement à ses principes se durcit dans l'intolérance.

Beaucoup de livres et de traités ont été écrits depuis l'antiquité grecque et les Pères s'en sont largement inspirés. Mais les traités de anima des théologiens sont bien théoriques, spéculatifs et difficiles à comprendre alors que les écrits mystiques s'appuient sur l'expérience et nous renseignent d'une manière bien plus claire voire évidente pour nos pauvres intelligences.

Il est indispensable de prendre conscience que nous avons une âme distincte du corps, de l'identifier, de la ressentir et aussi d'évaluer son état de santé. Établir un diagnostic n'est pas si compliqué. Ce qui distingue l'âme spirituelle de l'âme végétative et animale c'est la conscience et comme nous l'avons dit elle n'est pas dans le cerveau ou dans la glande pinéale (qui correspond au troisième œil dans l'hindouisme) comme le croyait Descartes. Dans le judaïsme, tous les matins on dit : l'âme que tu as mise en moi est pure et en se réveillant on fait cette étrange prière : je rends grâce devant ta face, Roi vivant et existant, d'avoir fait retourner mon âme dans son « logement ». Comme si l'âme avait voyagé ailleurs lors du sommeil.

Âme selon son étymologie latine est ce qui anime et met en mouvement, c'est le souffle qui nous permet de respirer. En sanskrit âme se dit atma (Gandhi était surnommé Mahaatma, c'est-à-dire Grande Âme). Or respirer se dit en allemand atmen. L'âme est donc en tout premier lieu la vie. Tout être vivant possède donc une âme. Les traductions de la Bible répugneront à utiliser l'expression âme vivante qui s'applique aussi bien à l'homme qu'aux animaux.

Gn 1-7 Le Seigneur Dieu forma l'homme de la poussière de la terre, il souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint une âme vivante. (traduit par être vivant)

Gn 2-4 Dieu dit : Que la terre produise des âmes vivantes selon leur espèce, du bétail, des reptiles et des animaux terrestres, selon leur espèce. Et cela fut ainsi. (Ames vivantes est souvent traduit par animaux, mais animal ne vient-il pas de animus ?)

Le Psaume 150 n'invite-t-il pas à une louange universelle dans le verset : que tout ce qui vit et respire loue le Seigneur ! Alléluia !

L'enseignement de la mystique juive est particulièrement important pour nous faire comprendre que nous disposons de plusieurs étages dans l'âme pour prendre conscience du niveau de notre vie spirituelle. Avant d'entrer dans le détail, notons qu'une partie de notre âme est la chambre secrète où Dieu habite, qu'elle n'est accessible qu'à lui et que nous avons rendez-vous dans cette demeure.

Le fond du fond de l'âme chez Maître Eckhart ou la plus fine pointe de l'âme chez François de Sales. Nous pouvons passer toute notre existence dans l'ignorance de ce caractère divin de l'âme qui devrait nous donner un infini respect pour tout homme qui est comme un tabernacle ambulante.

Dans la mystique juive on trouve cinq mots pour traduire l'âme que nous citons par ordre d'élévation : - Néphesh - Rouach – Neshamah - Hayah - Yehida

Rabbi de Volozhyn, dans 'l'Âme de Vie' a donné cette métaphore particulièrement éclairante : « Si nous examinons le travail du souffleur de verre, nous pouvons y discerner trois étapes. La première est celle où le souffle est encore dans la bouche de l'artisan, avant qu'il pénètre dans le creux du tube. À ce stade on peut l'appeler Neshamah. La seconde étape se trouve dans le tube et se répand en lui dans toute la longueur d'une façon rectiligne, on peut alors l'appeler Rouach, vent. Enfin la troisième et ultime étape, le vent quitte le tube pour pénétrer le verre et le distendre jusqu'à ce qu'il prenne la forme souhaitée par l'artisan. Le souffle cesse alors d'être actif, il est appelé Néphesh, pour marquer le passage à l'état de passivité et de repos. Suivant cette analogie, nous pouvons distinguer également trois étapes : le souffle de la bouche du Saint béni soit-Il, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui passe dans la Neshamah pour devenir esprit, Rouach, avant de pénétrer dans le corps de l'homme et devenir Néphesh. Elles correspondent aux trois manières d'être, Néphesh, Rouach et Neshamah »

Néphesh : comme nous l'avons déjà vu, la Néphesh c'est à la fois l'être vivant et l'animal, la force vitale, la circulation d'énergies. Elle est associée au sang dans la Bible et dans la tradition talmudique, d'où le refus de manger du sang, interdit qui demeure dans les concessions que Pierre fait à Paul pour les non-juifs : « Abstenez-vous de la viande non saignée. » Les Témoins de Jéhovah refusent la transfusion de sang à cause de ce concept que la néphesh se trouve dans le sang. C'est donc la première conception de l'âme comme principe qui anime ce qui est inanimé et lui donne les fonctions végétatives comme la respiration et les battements du cœur.

Le professeur René Frydman dans son livre 'Dieu, la médecine et l'embryon' rappelle que Tertullien, Jérôme et Augustin se prononçaient pour l'animation différée, thèse que combattirent Clément d'Alexandrie, Grégoire de Nysse et Maxime le Confesseur qui eux croyaient en l'animation immédiate.

Il n'est pas étonnant que dans le judaïsme la Néphesh est soit liée aux liquides chauds comme le sang et le sperme paternel qui vient féconder l'ovule.

Rouach : Notons tout d'abord que dans le judaïsme, il ne s'agit pas de chronologie, les aspects de l'âme coexistent, mais sont plus ou moins développés selon le degré d'avancement spirituel et mystique. Ils ne sont pas encore liés dans l'ascension vers l'Un.

« Alors que la Néphesh est liée au corps, la Rouach pour sa part, après la mort de l'individu, s'en va rejoindre le Jardin d'Éden. « De même que le Jardin d'Éden d'en bas est destiné au secret des souffles (rouachoth), le Jardin d'Éden d'en haut est destiné au secret des âmes (neshamoth) ». (Moïse de Léon, rabbin espagnol du XIIIe siècle, le Tabernacle du Témoignage 41a.) Sa lecture nous laisse à penser que Maître Eckhart le connaissait bien et que certains passages auraient pu être écrits soit par l'un soit par l'autre. Alain Ouaknine dit que Rouach est comparable à la trachée qui conduit l'air aux deux poumons. Son rôle de souffle est de conduire la Néphesh à la Neshama. Il permet l'expansion des poumons, il empêche d'étouffer dans un espace clos, il dilate, il permet une expansion (on parle bien d'âmes étriquées qui n'ont pas accès à cette fonction de l'âme). Un mystique nous disait récemment : « Mon âme se dilate aux dimensions du cosmos où loin d'être perdue et angoissée comme l'âme de Pascal prise entre deux infinis, elle se sent libre, faites pour cette dimension infinie où je me sens comme dans un jardin. » Selon Oscar Goldberg, le verset de Genèse 1,2 : « “Le souffle (rouach Elohim) de Dieu planait sur la surface de l'eau”, désignerait précisément l'acte créateur de l'espace. » (Le Bahir, éditions Verdier)

Les trois filaments de l'esprit : « “Et Noé engendra trois fils” (Gn 6, 10) Rabbi Hiyya dit à Rabbi Yéhouda : Je vais te répéter ce que j'ai entendu dire à propos de ce texte. Cela peut se comparer à un homme qui était entré dans le fond d'une caverne, et en sortirent ensemble deux ou trois enfants fort différents de caractère et de comportement : l'un est plein de vertus, le second plein de vices, et la troisième, entre les deux. De même, il y a trois parties de l'esprit qui vont ici ou là, sont attirées vers trois mondes différents. Neshamah (l'âme supérieure, l'âme sainte, qui est la forme intuitive la plus profonde qui conduit aux secrets de Dieu et de l'univers) jaillit et pénètre entre les défilés montagneux où elle est rejointe par Rouach (l'esprit). Puis, elle descend vers le bas où Néphesh (l'âme vitale, l'âme animatrice que tout homme a reçue) rejoint Rouach, et les trois sont enroulés en un seul écheveau. Rabbi Yéhouda dit : Néphesh et Rouach sont enlacés, alors que Neshamah a sa demeure dans la nature intime de l'homme, en un lieu qui ne peut être connu ni découvert. Si un homme aspire à une vie pure, il y sera aidé par la sainte Neshamah, par laquelle il est purifié et sanctifié, et atteint au rang de saint. S'il n'aspire pas, au contraire, à devenir un juste et à mener une vie de pureté, il n'est pas animé par la sainte Neshamah, mais seulement par les deux degrés de Néphesh et Rouach. Bien plus, qui s'aventure dans l'impureté s'y enfonce de plus en plus, et l'aide céleste lui est retirée. Ainsi, chacun avance sur le chemin qu'il a choisi. »

« L'“âme” (Néphesh) est intimement liée au corps qu'elle sustente et entretient ; elle est, en bas, le premier élan. Lorsqu'elle en est digne, elle devient le trône où siège l'“esprit” (Rouach), ainsi qu'il est écrit : “Jusqu'à ce que l'esprit se répande sur nous, d'en haut” (Is, 32, 15). Et lorsque tous les deux, l'âme et l'esprit, se sont dûment préparés, ils sont dignes de recevoir l'âme supérieure (Neshamah) qui siège elle-même sur le trône de l'esprit (Rouach). L'âme supérieure domine tout, et ne peut être perçue. Il y a donc un trône sur un trône, et, au plus haut, un trône. »

« En scrutant ces degrés de l'âme, on parvient à pénétrer la sagesse suprême, et seule la sagesse permet ainsi de lier certains mystères. C'est à la Néphesh, l'élan d'en bas, que le corps est attaché, tout comme, dans la flamme d'une chandelle, la lumière obscure à sa base adhère étroitement à la mèche sans laquelle elle ne serait pas. Une fois allumée, elle devient un trône pour la lumière blanche au-dessus d'elle et, lorsque toutes deux se consomment, la lumière blanche devient un trône pour une lumière à peine distincte, essence inconnaissable qui repose sur la lumière blanche ; ainsi le tout devient une lumière parfaite. » (Extraits du Livre des Splendeurs)

Neshama : La Neshama est la partie la plus spirituelle de l'âme, celle qui cherche Dieu et le ressent. La plupart des gens ne la perçoit pas jusqu'à ce qu'elle se réveille, alors Dieu devient une évidence : ils savent qu'ils sont créés pour Dieu et que leur unique bonheur est en lui. L'évangélisation consiste à réveiller les Neshamot, c'est ce que faisait si bien notre ami, qui était un saint, le rav Shlomo Carlebach, rabbin, compositeur et chanteur. Partout où il passait il réveillait et élevait les âmes. Le terme de Neshama lui était si cher qu'il donna à sa fille le prénom de Neshama, (car, a-t-il dit, une âme pure est descendue du Ciel). Nous pouvons l'écouter chanter le Beshem ha Shem sur une musique composée par son père :

<https://www.youtube.com/watch?v=uGpXDbsXDy4>

Il s'agit de la prière que l'on récite trois fois de suite quand on se couche et qui invoque la protection des anges : « Au nom de Dieu, Roi d'Israël, à ma droite Michaël et à ma gauche Gabriel, devant moi Uriel, derrière moi Raphaël et au-dessus de moi la Shekhina (Présence) de Dieu. »

Pour ceux qui veulent suivre les paroles chantées en hébreu par Neshama Carlebach nous donnons une translittération phonétique : BeShem haShem Eloquei Israël, Mi mini Mikhaël, ou besmoli Gavriel, ou mi lephanai Ouriel ou mi acharokhei Rephaël veal roshi, veal roshi Shekhinat El.

Nous pouvons aussi l'entendre chanter avec son père le verset 16 du psaume 106.  
<https://www.youtube.com/watch?v=T3WQXwPGy78>

Une des plus belles prières du judaïsme chantée durant l'office du samedi matin est : La Neshama de tous les vivants, Nishmat kol Haï, elle exprime très bien ce que la Neshama éprouve en présence de son Dieu :

« Que l'âme de tout vivant bénisse ton nom ; Éternel notre D., et que l'esprit de toute chair glorifie et magnifie ton souvenir, ô notre roi. Constamment d'éternité en éternité tu es D. Hormis toi, nous n'avons pas de roi qui délivre et sauve, qui rachète et libère, qui répond et a pitié dans chaque moment de malheur et d'oppression.

Nous n'avons pas de roi qui secourt, soutient si ce n'est Toi, D. des origines et de la fin, D. de toutes les créatures, seigneur de tous les événements, célébré par toutes les louanges, qui dirige son univers avec amour et ses créatures avec miséricorde ; ô Éternel, D. vrai, qui ne sommeille ni ne dort, qui réveille ceux qui dorment et ranime ceux qui somnolent, qui ressuscite les morts et guérit les malades, qui dessille les yeux des aveugles et redresse ceux qui sont courbés, qui fait parler les muets et dévoile les secrets, c'est à toi seul que nous rendons hommage.

Et quand bien même notre bouche serait pleine de cantiques comme la mer ; notre langue, de chants, comme la multitude de ses vagues, et nos lèvres, de louanges, comme les espaces du firmament ; quand bien même nos yeux seraient lumineux comme le soleil et la lune, et nos mains déployées comme les aigles des cieux, et nos pieds rapides comme les biches nous ne pourrions épuiser l'hommage qui t'est dû, ô Éternel, notre D., bénir ton nom, ô notre roi, ne serait-ce que pour un seul des milliers de milliers, des myriades de myriades de bonté que tu as accomplis pour nos ancêtres. Jusqu'à présent, ta miséricorde nous a secourus et ton amour ne nous a pas abandonnés.

C'est pourquoi, les membres que tu as répartis en nous, l'esprit et l'âme que tu as insufflés dans nos narines et la langue que tu as placée dans notre bouche, te rendent hommage, bénissent, louent, glorifient et chantent ton nom, ô notre roi !

Oui, toute bouche doit te rendre hommage ; toute langue doit te louer ; tout œil doit espérer en toi, tout genou doit plier devant toi, tout être dressé doit se prosterner devant toi, les cœurs te craindre, les entrailles et les reins chanter ton nom, ainsi qu'il est dit : 'Que tous mes os clament, ô Éternel : qui est comme toi qui délivres le pauvre d'un plus fort que lui, l'indigent et le malheureux de leur voleur.' (Ps 35, 10)

Tu entends la plainte des pauvres, tu es attentif au cri du faible et tu le sauves !

Par la bouche des gens intègres, sois magnifié !

Par les lèvres des justes, sois béni !

Par la langue des pieux, sois sanctifié !

Parmi les saints, sois loué ! »

Neshama correspond à l'âme intellectuelle, le siège de l'intelligence et de la raison. Ce niveau est relié directement à la source divine, et contient l'étincelle divine que chacun a reçue lors de sa naissance. En grec elle correspond à « nous » selon la hiérarchie de Platon, au-dessus de « soma » et de « psuché ». L'intellect, nous avons perdu le sens de ce mot comme quand nous parlons de facultés intellectuelles. L'intellectus en latin n'est pas la ratio, c'est une capacité plus intuitive qui nous permet de percevoir les réalités métaphysiques. Aussi nous trouvons sous la plume des théologiens et des mystiques, l'Intellect avec un I majuscule qui est pour beaucoup la partie la plus élevée de l'âme. Quand Thérèse d'Avila ou Jean de la Croix parlent de la vision intellectuelle de la Trinité, ils se situent au-dessus de la vision imaginaire celle qui se produit en images. La terminologie a bien changé au cours des siècles. Une vision intellectuelle dépasse toute possibilité

de traduire en concept. Même si on essaye de le faire, il faudra recourir à un langage abstrait et symbolique. Quand nous affirmons notre foi en la Trinité nous utilisons un langage philosophique que le commun des fidèles ne comprend pas. Que veut dire, par exemple, que le Fils est de même substance que le Père ? Nous demanderons aux paroissiens à la sortie de la Messe.

Avec les deux autres mots hébreux pour parler de l'âme nous entrons dans le domaine de la mystique Haïm et Yerida. Ils nous sont utiles pour comprendre notre appel au dépassement.

Haïm : ce niveau de l'âme permet à l'homme de s'éveiller à l'intelligence cosmique, aux secrets divins, aux mystères de la vie et de la sagesse éternelle. Elle est le lieu de réception de la science infuse. Nos mystiques sont là pour témoigner que leur connaissance de Dieu vient d'ailleurs, d'au-delà des fonctions habituelles de l'âme. Toute la science de la Petite Thérèse a été infusée à cette partie de l'âme. C'est Haïm chez sainte Hildegarde qui recevait dans ses extases des enseignements « scientifiques ».

Yerida : littéralement l'unie. Seuls les prophètes et les grands saints ont conscience de cette partie de l'âme. Le Baal Shem Tov y avait accès dans ses extases. Le vocabulaire pour en parler est apophatique. Comment ne pas penser que Maître Eckhart ignorait ce texte de Moïse de Léon :

« Il faut réaliser, réfléchir et disposer l'esprit et la pensée au fait que Lui, béni soit Son nom, est l'annihilation de toutes pensées et qu'aucune idée ne le contient. Or donc, puisque nul (Eïn) ne l'appréhende de quelque façon, il est appelé Néant (Ein)... Or, l'âme de l'homme, celle qui est dénommée âme intellectuelle, nul ne sait en percevoir quoi que ce soit. Elle dispose donc d'un statut de néant, comme il est dit : "La supériorité de l'homme sur l'animal est néant" (Qo 3, 19), car par cette âme, l'homme possède une supériorité sur toutes les autres créatures et cette suréminence est appelée néant. » (Moïse de Léon, rabbin espagnol du XIIIe siècle, le Sicle du Sanctuaire)

### **La féminité de l'âme et le féminin de Dieu**

Il est à noter que tous les termes employés en hébreu pour désigner l'âme sont du genre féminin, ainsi l'Esprit-Saint est aussi féminin. On reproche au « judéo-christianisme » d'être machiste, mais la réalité est tout autre. La Bible ignore les concepts, mais parle en termes concrets qui prennent valeur de métaphore. Dieu est aussi mère que père quand nous l'appelons Père des miséricordes. Miséricorde que nous traduisons comme Chouraqi par entrailles, mais qui littéralement veut dire utérus. Voir dans Genèse 49,25. C'est l'œuvre du Dieu de ton père, qui t'aidera. C'est l'œuvre du Tout-Puissant, qui te bénira, des bénédictions des cieux en haut, des bénédictions des eaux en bas, des bénédictions des mamelles et du sein maternel (littéralement utérus).

« Réjouissez-vous avec Jérusalem, exultez en elle, vous tous qui l'aimez, soyez avec elle dans l'allégresse, vous tous qui avez pris le deuil sur elle, afin que vous soyez allaités et rassasiés par son sein consolateur, afin que vous suciez avec délices sa mamelle plantureuse. Car ainsi parle Adonaï : Voici que je fais couler vers elle la paix comme un fleuve, et comme un torrent débordant, la gloire des nations. Vous serez allaités, on vous portera sur la hanche, on vous caressera en vous tenant sur les genoux. Comme celui que sa mère console, moi aussi, je vous consolerais, à Jérusalem vous serez consolés. (Is 66-10)

## **La Shekhina**

« Le terme Shekhinah désigne traditionnellement l'aspect féminin de Dieu, sa Présence divine. Dans la littérature rabbinique, la Shekhinah symbolise la manifestation de Dieu dans le monde matériel, particulièrement à travers l'image de la lumière : "De même que le soleil rayonne à travers le monde, ainsi fait la Shekhinah" (Sanhédrin 39a). Toutefois ce terme n'apparaît pas dans la Bible ; on y trouve par contre sa racine "Shakén", décrivant Dieu "demeurant" parmi les hommes ou dans Jérusalem : "Ils me feront un sanctuaire, et j'habiterai au milieu d'eux." (Exode 25 :8). (Georges Lahy Virya : la descente de la Shekhina en Égypte)

Ce que nous pouvons dire c'est que l'âme est féminine. Elle est *nekeva*. Féminin en hébreu indique une forme semblable à un vase, un calice qui attend d'être fécondé, non attente passive, mais attractive et organe du désir. Comme nous l'avons vu tous les termes qui désignent l'âme sont au féminin en hébreu. Jean de La Croix a écrit tous ses poèmes au féminin. Notre âme est aussi comme une bouche assoiffée de Dieu. La sexualité est une très belle invention de Dieu, mais si nous pouvons voir en elle une image de la vie mystique, elle est totalement dépassée, transfigurée, « assomptionnée » pour parler comme saint Bernard. Dieu n'est pas sexué, il n'y aura plus de sexualité au Ciel, il n'y en a pas non plus dans l'anticipation du Ciel. Il ne s'agit plus de mâle et de femelle dans le langage mystique, mais de féminin et de masculin et pour être plus juste de qualités féminines et de qualités masculines qui se complètent. L'Esprit-Saint qui en hébreu est au féminin est la Personne la plus féminine de la Trinité, elle est intimement liée à la Vierge Marie dont saint Maximilien Kolbe a eu l'audace de dire qu'elle est une quasi-incarnation de l'Esprit. La consolation est féminine et dans le passage biblique que nous venons de citer, Dieu le Père possède des qualités féminines. Il est nécessaire de se débarrasser de nos projections psychologiques sur les personnes de la Trinité. On verra apparaître avec la mystique féminine médiévale une étrange appellation : Jésus Notre Mère. De fait Jésus n'est pas l'archétype de l'homme genré, sinon il aurait aussi assumé notre sexualité. Il possède des qualités masculines et féminines, il est nourricier et tendre, miséricordieux, il est très proche des femmes qui le comprendront bien plus que les disciples qui sont de leur époque patriarcale. Cette dévotion est née de l'expérience que Jésus nourrit les mystiques du sang



de son cœur ouvert, qu'elles perçoivent comme un lait maternel. Nous trouverons la même chose chez Thérèse de Lisieux qui assimile le lait au sang dans son poème eucharistique :

Mon Bien-Aimé, mon divin petit Frère  
Dans ton regard je vois tout l'avenir  
Bientôt pour moi tu quitteras ta Mère  
Déjà l'Amour te presse de souffrir  
Mais sur la croix, ô Fleur Epanouie !  
Je reconnais ton parfum matinal,  
Je reconnais la Rosée de Marie.  
Ton sang divin, c'est le Lait Virginal !...

Cette rosée se cache au sanctuaire,  
L'ange des Cieux la contemple ravi,  
Offrant à Dieu sa sublime prière  
Comme Saint Jean, il redit : «Le voici»  
Oui, le voici, ce Verbe fait Hostie,  
Prêtre éternel, Agneau sacerdotal,  
Le Fils de Dieu, c'est le Fils de Marie,  
Le pain de l'Ange est le Lait Virginal.

Le séraphin se nourrit de la gloire,  
Au Paradis son bonheur est parfait  
Moi faible enfant, je ne vois au ciboire  
Que la couleur, la figure du Lait  
Mais c'est le Lait qui convient à l'enfance  
Et de Jésus l'Amour est sans égal  
O tendre Amour ! Insondable puissance  
Ma blanche Hostie, c'est le Lait Virginal !...

Quelle grande mystique que notre Petite Thérèse à qui nous ne consacrerons pas de chapitre parce que nous la citerons sans cesse, car elle a tout vécu de la vie mystique, ce qui échappe à une lecture superficielle. Tout est résumé dans cette phrase : comme chez Hadewijch : Amour est Tout.

De cette conception et à cette époque est née, bien avant Marguerite-Marie Alacoque, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

### **Les puissances et les capacités de l'âme**

« Le nombre des degrés accessibles à l'âme représente divers centres, l'un plus intérieur que l'autre, qu'elle peut occuper en Dieu, car plus l'amour grandit, plus il devient unitif. C'est ainsi que nous pouvons nous expliquer la parole du Fils de Dieu, disant : 'Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père' (Jn 14, 2). Ainsi donc, pour que l'âme soit dans son centre qui est Dieu, il suffit qu'elle ait cet amour, le premier degré étant suffisant pour s'unir à Lui par la grâce. Aux deuxième et troisième degrés, son union et rapprochement en Dieu aura atteint des centres plus avancés, et, si elle parvient au plus élevé, l'amour divin l'aura blessée dans son centre le plus profond, et ce sera pour l'âme la transformation, l'illumination de tout son être, selon la puissance et l'appétit dont elle est capable, et à ce point qu'elle paraîtra Dieu. » (Jean de la Croix, Vive flamme d'amour.)

Pour prendre soin de l'âme, il est nécessaire de maintenir l'attention sur elle comme si on s'occupait d'un enfant. Amour et autorité sont les deux principes de son éducation. Elle produit d'elle-même des « puissances ». Ces énergies s'investissent soit vers l'extérieur, soit vers l'intérieur et c'est à nous de les orienter pour que grandisse l'homme intérieur, l'âme elle-même. « C'est pourquoi je fléchis les genoux devant le Père, de qui toute famille tient son nom, au ciel et sur la terre ; qu'il daigne, selon la richesse de sa gloire, vous armer de puissance, par son Esprit, pour que se fortifie en vous l'homme intérieur, qu'il fasse habiter le Christ en vos cœurs par la foi ; enracinés et fondés dans l'amour, vous aurez ainsi la force de comprendre, avec tous les saints, ce qu'est la largeur, la longueur, la hauteur, la profondeur... et de connaître l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance, afin que vous soyez comblés jusqu'à recevoir toute la plénitude de Dieu. » (Ep 3, 14-19)

L'homme intérieur est l'antithèse de l'ego, de l'homme extérieur, en un mot du vieil homme. Appliquons-nous donc bien à cultiver l'intériorité et pour se faire détachons-nous de toutes les choses extérieures dans lesquelles nous investissons d'habitude les énergies de l'âme. Il faut choisir ! Puisque nous avons la détermination de progresser dans la vie mystique, renonçons aux

distractions dont parle Pascal. Ce qui est rassurant c'est de savoir que saint François de Sales jouait aux échecs ainsi que Thérèse d'Avila ! Mais ne cherchons pas d'excuse... Et méditons une pensée de Pascal sur le rôle du divertissement : « Quand je m'y suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes et les périls et les peines où ils s'exposent dans la Cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, etc., j'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d'une place. On n'achète une charge à l'armée si cher, que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville. Et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir. Etc.

Mais quand j'ai pensé de plus près et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une, bien effective et qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de près.

Quelque condition qu'on se figure, où l'on assemble tous les biens qui peuvent nous appartenir, la royauté est le plus beau poste du monde. Et cependant, qu'on s'en imagine accompagné de toutes les satisfactions qui peuvent le toucher. S'il est sans divertissement et qu'on le laisse considérer et faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra point. Il tombera par nécessité dans les vues qui le menacent des révoltes qui peuvent arriver et enfin de la mort et des maladies, qui sont inévitables. De sorte que s'il est sans ce qu'on appelle divertissement, le voilà malheureux, et plus malheureux que le moindre de ses sujets qui joue et qui se divertit.

De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois sont si recherchés. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit d'avoir l'argent qu'on peut gagner au jeu ou dans le lièvre qu'on court, on n'en voudrait pas s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mol et paisible et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition qu'on recherche ni les dangers de la guerre ni la peine des emplois, mais c'est le tracass qui nous détourne d'y penser et nous divertit. »

Un autre titre d'œuvre littéraire s'est inspiré de Pascal : « Un Roi sans Divertissement » de Jean Giono. C'est pourtant ce que nous devons être.

## **Les puissances de l'âme**

Il nous faut retenir de la théologie classique cette structure tripartite de l'âme : Mémoire – Intelligence – Imagination. Mais à partir de saint Augustin qui demeure la référence absolue dans ce domaine jusqu'à saint Thomas d'Aquin, chaque mystique modulera sa perception de l'âme selon l'expérience qu'elle en a faite.

Dans la bilocation par exemple on peut se rendre compte que l'âme n'est pas coincée dans le corps, mais qu'elle est voyageuse, qu'elle peut s'affranchir de l'espace et du temps. Saint François de Sales s'arrête de parler au cours d'un sermon, son corps se fige et son âme le quitte pour aller agir ailleurs, puis il reprend le cours de son sermon.

Cette division en trois puissances sera perçue comme ressemblance trinitaire.

### **L'âme chez Hildegarde de Bingen**

« L'être humain est composé de trois éléments essentiels : l'âme, le corps et les cinq sens. Ce sont eux qui lui donnent sa robustesse. L'âme préserve la vie dans le corps et par sa respiration permet la conscience sensorielle... L'être humain a des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un cœur pour réfléchir, des mains pour œuvrer et des pieds pour marcher. Par conséquent, les sens sont comparables à des pierres précieuses... Ils sont véritablement en relation avec l'âme, de sorte que c'est l'âme qui procure la vie au corps, tout comme le feu éclaire les ténèbres. L'âme a l'intelligence qui lui permet de distinguer entre une œuvre bonne et mauvaise... L'âme explore les choses et parvient ainsi à trier le bon grain de l'ivraie. Elle voit si une chose est utile ou inutile, aimable ou détestable, en rapport avec la vie ou avec la mort... Et la volonté est tout autant une force dans l'âme. La volonté est active et effectue n'importe quelle œuvre, bonne ou mauvaise. On peut la comparer à un feu : elle cuit à point chaque œuvre comme si celle-ci était placée dans un fourneau. Elle est comparable au boulanger qui cuit son pain à la perfection. Et à vrai dire, l'âme pourvue de volonté cuit une meilleure nourriture que ne peut l'être le pain pour le corps... L'âme enfermée dans un corps œuvre de concert avec la volonté, tant pour le bien que pour le mal... L'âme commande à tout le corps et le garde en vie... Lorsque quelqu'un commet le mal, ce mal est tout aussi pénible à l'âme qu'elle est un poison pour le corps. Par ailleurs, l'âme se réjouit du bien, tout comme le corps aime la bonne nourriture. L'âme se meut dans le corps comme la sève circule dans l'arbre. L'humidité garde à l'arbre sa viridité et produit des fleurs et des fruits. D'où l'on peut comparer l'âme à la sève dans l'arbre. Les feuilles vertes symbolisent la compréhension, les fleurs représentent la volonté et les fruits de l'arbre l'intelligence. » Hildegarde dit encore : « L'âme, dont l'essence est la vie, est comparable à un feu vivant à l'intérieur du corps humain... C'est pourquoi trois énergies de base s'équilibrent en elle : la spiritualité, la connaissance et la sensibilité, en sorte qu'elle puisse accomplir ses fonctions... Ces énergies œuvrent en harmonie, aucune d'elles n'est en excès par rapport aux deux autres. » (LDO 4, 17)

## Les sens spirituels de l'âme

Le Père Tanquerey montre que les sens spirituels sont liés à l'action du Saint-Esprit :

1358. Un certain nombre de Pères et de théologiens ainsi que beaucoup d'auteurs mystiques parlent de cinq sens spirituels, analogues aux cinq sens imaginatifs dont nous avons déjà parlé n° 991. Voici le beau texte où S. Augustin les décrit : « O mon Dieu, qu'est-ce que j'aime quand je vous aime ?... C'est une certaine lumière, une certaine voix, une certaine odeur, une certaine nourriture, un certain embrassement : tout cela n'étant éprouvé que par ce qu'il y a en moi d'intérieur. Mon âme voit briller une lumière qui n'est pas dans l'espace, elle entend un son qui ne s'éteint pas avec le temps, elle sent un parfum que le vent n'emporte pas, elle goûte un aliment que l'avidité ne fait pas diminuer, elle s'attache à un objet que la satiété ne lui fait pas abandonner. Voilà ce que j'aime quand j'aime mon Dieu. » (Confes., l. X, ch. VI). Que faut-il entendre par ces sens spirituels ? Il nous semble que ce ne sont là que des fonctions ou opérations des dons du Saint-Esprit, en particulier des dons d'intelligence et de sagesse. Ainsi les sens spirituels de la vue et de l'ouïe se rapportent au don d'intelligence, qui nous fait voir Dieu et les choses divines (n° 1341) et entendre Dieu qui nous parle au cœur. Les trois autres sens se rapportent au don de sagesse, qui nous fait goûter Dieu, respirer ou odorier le parfum de ses perfections, et entrer en contact avec lui, par une sorte d'étreinte, d'embrassement spirituel qui n'est autre chose qu'un amour expérimental de Dieu. De cette façon on concilie sur ce point la doctrine de S. Augustin et de S. Thomas, du P. Poulain et du P. Garrigou-Lagrange. »

Olivier Clément présentant la théologie orthodoxe, nous montre que c'est à partir des sens naturels que l'Esprit opère sa divinisation de l'homme en les transformant en sens spirituels.

« Dans l'Église, le Dieu vivant déverse ses énergies sur les créatures par l'intérieur d'elles-mêmes et les déifie à la mesure de leur libre amour, un amour inséparable de l'ascèse, de la prière, du service et d'une connaissance de tout l'être, la « sensation de Dieu ». Peu à peu, l'homme « devient Esprit » (Jn 3, 6), non par une dématérialisation, mais par une illumination de toutes ses facultés, par une transfiguration des sens qui se transforment dans le Souffle « vivifiant » en « sens spirituels ». Le « Dieu s'est fait homme pour que l'homme puisse devenir dieu » se précise en « Dieu s'est fait porteur de la chair pour que l'homme puisse devenir porteur de l'esprit (pneumatophore) ».

Nous découvrirons d'autres fonctions de l'âme et d'autres définitions non pas théologiques ou philosophiques, mais expérimentales au fur et à mesure que nous verrons les grandes figures de la vie mystique.



## L'EXTASE

Dans certaines conditions l'extase est naturelle

Elle peut être d'ordre physique, esthétique, spirituel, affectif.

La perception des autres stimuli disparaît complètement (les amoureux sont seuls au monde)

Elle est expérience d'un objet qui arrache la conscience à l'ego.

Il est légitime dans cette étude de dire quelques mots de l'extase, non en tant qu'elle serait un phénomène surnaturel de l'ordre des grâces mystiques extraordinaires. Bien au contraire, l'extase est d'abord un phénomène naturel lié aux capacités de l'âme. On en trouve des témoignages dans l'antiquité païenne comme dans la Bible. Il est nécessaire, d'emblée de distinguer la transe de l'extase. La transe peut être induite par des rythmes et des chants et remontent à la préhistoire. C'est un état neurophysiologique où l'homme se contorsionne comme animé par quelque chose d'autre que lui. On parle alors de transe de possession, car un esprit a pris le contrôle de toutes les facultés du sujet et s'exprime à travers lui. Dans l'extase, au contraire c'est l'âme qui sort d'elle-même car le corps ne peut plus la contenir, par excès d'amour par exemple, mais c'est aussi une sortie à la rencontre d'un visiteur divin.

Une première question se pose à l'Occidental contemporain qui n'est plus capable de transe et d'extase : l'environnement culturel joue-t-il un rôle dans les capacités à accéder à de tels comportements ? La réponse va de soi quand on a un tant soit peu voyagé dans d'autres environnements culturels. La capacité à entrer en transe chez les africains ou les afro-américains est surprenante. Ce qui montre qu'un acquiescement à une disposition mentale spécifique est nécessaire et acceptable dans la société. Il en va de même pour l'extase. Jean de la Croix reprochait aux débutants d'avoir des extases en publics ! Ce qui signifie que le circuit neuronal de l'extase est tout à fait contrôlable au même titre que les émotions et leurs expressions dans un milieu donné. Nous parlons ici des états extatiques de faible intensité.

Prenons un exemple d'extase naturelle qui est déjà une expérience de Dieu. Vous avez gravi une montagne au prix de grands efforts et soudain vous vous trouvez devant un paysage sublime. L'âme sort du corps ou plutôt s'étend hors du corps dans une saturation de ses capacités habituelles et s'extasie, le temps est suspendu et vous expérimentez un état de conscience rare et « divin », une communion avec les splendeurs de la création. Cette expérience vous pouvez la retrouver dans la méditation et dans l'oraison. C'est une extase, une sortie de vous à la rencontre du Créateur, en méditant sur sa beauté, sa bonté, son amour. Mais, force est de constater que l'homme moderne, détourné de sa vocation par toutes les ruses et séductions de Mammon n'est plus capable de s'étonner, de s'émerveiller. Il ne voit plus rien que ses écrans, sa distractibilité frise la pathologie, il faut qu'il passe d'un objet à un autre à une cadence qui s'accélère et que l'on pourrait qualifier d'inférieure. Mais imaginez un pèlerin du Moyen-âge qui a parcouru des centaines de kilomètres à pied et qui se trouve soudain devant le Mont Saint-Michel, il ne sort pas de sa poche un téléphone portable pour prendre une photo mais il s'écrie : Merveille ! Transporté de bonheur. C'est ce que le peuple de Dieu devrait vivre dans les liturgies, une sortie de l'ordinaire de la vie quotidienne vers l'extraordinaire du miracle divin. Dès que Madame Acarie, cousine du cardinal de Bérulle entendait ces paroles : 'Sursum corda, élevons notre cœur', elle partait en extase. Nous connaissons un homme qui, lorsqu'il tient un nouveau-né dans ses bras, part aussitôt en extase.

## **Existence et extase**

Etymologiquement extase et exister sont un seul et même mot et signifient se tenir en-dehors. En dehors de quoi ? En dehors d'un état de conscience qui est bestial et terre à terre, inauthentique, matérialiste, engourdi, que nous pourrions appeler le niveau zéro de la conscience.

Pour Heidegger l'extase est la véritable existence. C'est une évidence qui ne va pas de soi pour tout le monde. La vocation de l'homme est d'évoluer, de s'élever, d'accéder à la transcendance. C'est ce que constataient déjà les philosophes antiques.

Pythagore : « Le sommeil, le rêve et l'extase sont les trois portes ouvertes sur l'au-delà, d'où viennent la science de l'âme et l'art de la divination. »

Plotin dans un texte magnifique : « Qu'on se figure, d'après les amours d'ici-bas, ce que doit être la rencontre de l'être le plus aimé : les objets que nous aimons ici sont mortels et caducs... Ils ne sont pas le bien que nous cherchons. Le véritable objet de notre amour est là-bas, et nous pouvons nous unir à lui, en prendre notre part et le posséder réellement. » « En cet état, l'âme peut juger et connaître que c'est bien là ce qu'elle désirait, et elle peut affirmer qu'il n'y a rien au-dessus. Là-bas,



pas d'erreur possible : où trouver plus vrai que le vrai ? La joie qu'elle éprouve n'est pas fausse, et elle déclare que cette joie n'est pas due à un chatouillement du corps mais au retour à son bonheur d'autrefois. » « Hors d'elle-même et enivrée de nectar, elle devient intelligence aimante en se simplifiant pour arriver à cet état de plénitude heureuse. Et une telle ivresse vaut mieux pour elle que la sobriété. »

Et Plotin encore : « Souvent, m'éveillant du sommeil du corps pour revenir à moi, et détournant mon attention des choses extérieures pour la concentrer en moi-même, j'y aperçois une admirable beauté, et je reconnais que j'ai une noble condition : car je vis alors d'une vie excellente, je m'identifie avec Dieu, et, édifié en lui, j'arrive à cet acte qui m'élève au-dessus de tout intelligible. Mais si, après m'être ainsi reposé au sein de la Divinité, je redescends de l'intelligence à l'exercice du raisonnement, je me demande comment je puis ainsi m'abaisser actuellement, et comment mon âme a pu jadis entrer dans un corps, puisque, quoiqu'elle soit actuellement dans le corps, elle possède encore en elle-même toute la perfection que j'y découvre. » (Ennéades 8 -1)

### **Extase et enstase**

Olivier Clément, (Le chant des larmes, essai sur le repentir : suivi de Trois prières) écrit : « Ainsi s'instaure un 'immobile mouvement d'amour', un rythme illimité d'enstase-extase. Enstase où l'âme est submergée par la vie divine, où la lumière, le feu de la grâce incréée emplissent le cœur et se communiquent au corps lui-même, voire au milieu humain et cosmique, ainsi le Père Maximilien Kolbe pacifiant et illuminant ses compagnons d'agonie dans le bunker de la faim et de la soif où il était volontairement venu, à la place d'un autre. Ek-stase d'un amour toujours renouvelé, élan vers la source personnelle du feu et de la lumière, source d'autant plus au-delà qu'on s'y abreuve, mouvement d'une inépuisable rencontre. De sorte, dit Grégoire de Nysse, que 'celui qui monte ne s'arrête jamais, allant de commencements en commencements par des commencements qui n'ont pas de fin'. » (Homélies sur le Cantique des cantiques, p. 44, 941).

### **Pourquoi l'extase est rare aujourd'hui ?**

Nous l'avons dit, l'homo occidentalis est en pleine régression. Une enquête récente sur Arte avait pour titre « Demain tous crétins ». Pourtant la source qui est en lui, gémit et ne trouve de réponse que dans la drogue, dans les addictions et les divertissements abrutissants où l'extasy remplace l'extase. Mais un autre élément de réponse est à chercher dans la Providence divine qui suscite, selon un dessein qui nous échappe, des vagues d'effusion de l'Esprit comme si le Ciel se rapprochait de la terre et aspirait les âmes. La fin du XII<sup>ème</sup> siècle et le XIII<sup>ème</sup> siècle connaissent

une vague extatique aussi bien chez des enfants que chez les mystiques que nous connaissons. Il en va de même au XVI<sup>ème</sup> siècle et au Grand Siècle des âmes. De plus l'extase est contagieuse, il suffit de se trouver à côté d'une personne en extase pour que notre âme se mette en mouvement. Chez les laïques de « l'invasion mystique » c'est toute la maison, serviteurs et servantes comprises, qui connaissent l'extase comme il est écrit : « Même sur les serviteurs et les servantes, en ce temps-là, je répandrai mon Esprit. » (Jl 2, 29) Dans les plus hautes formes comme le rapt dont parle Thérèse d'Avila, c'est un fait reconnu que si le mystique tient la main d'une autre personne, elle lévite avec elle. Mais nous n'en sommes pas là et ce qui nous importe c'est l'élévation du degré d'amour pour Dieu plutôt que les phénomènes qui lui sont parfois associés.

« Quoique ces créatures ne soient pas entièrement ravies hors de leurs corps par l'immensité de ce feu amoureux, en la manière que le sont ceux qui sont dans une ardente action d'amour en l'état actif, elles sont néanmoins aussi loin d'elles-mêmes, que ce feu est grand et capable de tout engloutir et perdre en soi : l'âme étant là totalement éloignée de ses sens et de ses opérations, demeure très parfaitement esprit selon sa propre substance, laquelle, toute pénétrée de ce feu de gloire, n'a plus d'autre vie que la vie de ce même feu. Là toutes les intellections et les formes créées sont donc aussi parfaitement anéanties que si elles n'avaient jamais été. Dans la jouissance de cet état de profonde extase, on ne fait autre chose que soutenir et regarder son Objet immense dans son infinie fruition ; et s'il arrive même qu'on fasse quelque chose de ses membres, par acte commandé de la raison, c'est par cela même que toute l'âme se perd et s'extasie de plus en plus en l'abîme de son infini Objet béatifique. » (référence perdue)

En conclusion, il nous faut être docile aux mouvements de notre âme et répondre aux sollicitations de l'Esprit. Ne nous attendons pas et ne recherchons pas de grandes extases mais soyons ouverts aux « ravissements », à la sortie de nous-mêmes, la lampe de notre âme allumée à la rencontre de l'Epoux.

## VII

### LA PRIÈRE DU CŒUR

#### Sources bibliques de la pratique de la prière du cœur

« PRIEZ SANS CESSER »

(1Th 5,17)

Commençons par le Nouveau Testament et là encore ne faisons pas comme si ces enseignements s'adressaient à quelqu'un d'autre que nous, les professionnels de Dieu. Le conseil, l'ordre est clair : il faut prier sans cesse. Il leur disait une parabole, pour montrer qu'il faut toujours prier, sans se lasser. (Lc 18, 1)

« Restez donc éveillés et priez en tout temps, afin que vous ayez la force d'échapper à tout ce qui va arriver et de vous tenir debout devant le Fils de l'homme. » (Lc 21, 36). Jésus lui-même montre

l'exemple. Dieu n'a pas besoin de prier Dieu, mais puisqu'il a pris notre humanité, il montre que l'humanité a un besoin vital de prier le Père.

Les disciples auraient aimé que Jésus leur enseigne une technique infaillible, qu'il se comporte en Maître d'école avec ses disciples. C'est ce que faisaient les prophètes qui comme Samuel étaient entourés d'apprentis prophètes à qui le maître enseignait des techniques qui les conduisaient à la réceptivité, voire à la transe et à l'extase. Jean-Baptiste qui est le dernier des prophètes de la Première Alliance ne dérogeait pas à la règle, c'était son devoir de prophète. C'est pourquoi les disciples de Jésus demandent à leur Rabbi : « Jésus priait un jour en un certain lieu. Lorsqu'il eut achevé, un de ses disciples lui dit : Seigneur, enseigne-nous à prier, comme Jean l'a enseigné à ses disciples. » (Lc 11, 1) Les disciples ont dû être très impressionnés par la façon dont Jésus priait. Aussi désirent-ils apprendre une méthode, mais il va leur enseigner l'esprit de prière. C'est le Notre Père. L'oraison dominicale reprend la prière juive du kaddish : que ton Nom soit sanctifié, que ton règne vienne. On imagine l'étonnement voire la déception des disciples : une prière de plus ! Mais cette prière commence par « Abba » un terme affectueux pour appeler son père. Le Notre Père n'est pas qu'une prière liturgique que nous récitons à la Messe et au début de chaque dizaine de chapelet, c'est une prière du cœur qu'il nous faut méditer et vivre avec intensité à l'exemple de ce novice du Moyen-Âge. On raconte qu'un jour un maître des novices amena au père Abbé un jeune novice qui le désespérait. « Il est incapable de retenir une prière, on n'en fera rien ! L'Abbé sur un ton paternaliste s'adressa au novice et lui dit : allons répète après moi : Notre Père... le novice prononça ces deux mots et fut transporté en extase. »

Les commentaires du Notre Père abondent dans la littérature religieuse, mais celui du Catéchisme de l'Église catholique est magnifique, capable de nous rendre semblables à ce jeune novice.

## **I. Que ton Nom soit sanctifié**

2807. Le terme "sanctifier" doit s'entendre ici, non d'abord dans son sens causatif (Dieu seul sanctifie, rend saint), mais surtout dans un sens estimatif : reconnaître comme saint, traiter d'une manière sainte. C'est ainsi que, dans l'adoration, cette invocation est parfois comprise comme une louange et une action de grâces (cf. Ps 111, 9 ; Lc 1, 49). Mais cette demande nous est enseignée par Jésus comme un optatif : une demande, un désir et une attente où Dieu et l'homme sont engagés. Dès la première demande à notre Père, nous sommes plongés dans le mystère intime de sa divinité et dans le drame du salut de notre humanité. Lui demander que son Nom soit sanctifié nous implique dans "le dessein bienveillant qu'il avait formé par avance" pour que "nous soyons saints et immaculés en sa présence, dans l'amour" (cf. Ep 1,9 et 4).

2808. Aux moments décisifs de son économie, Dieu révèle son Nom, mais il le révèle en accomplissant son œuvre. Or cette œuvre ne se réalise pour nous et en nous que si son Nom est sanctifié par nous et en nous.

2809. La sainteté de Dieu est le foyer inaccessible de son mystère éternel. Ce qui en est manifesté dans la création et l'histoire, l'Écriture l'appelle la gloire, le rayonnement de sa majesté (cf. Ps 8 ; Is 6, 3). En faisant l'homme "à son image et à sa ressemblance" (Gn 1, 26), Dieu "le couronne de gloire" (Ps 8, 6), mais en péchant l'homme est "privé de la gloire de Dieu" (Rm 3, 23). Dès lors, Dieu va manifester sa sainteté en révélant et en donnant son Nom, afin de restaurer l'homme "à l'image de son Créateur" (Col 3, 10).

2810. Dans la promesse faite à Abraham, et le serment qui l'accompagne (cf. He 6, 13), Dieu s'engage lui-même, mais sans dévoiler son Nom. C'est à Moïse qu'il commence à le révéler (cf. Ex 3, 14) et il le manifeste aux yeux de tout le peuple en le sauvant des Égyptiens : "il s'est couvert de gloire" (Ex 15, 1). Depuis l'Alliance du Sinäï, ce peuple est "sien" et il doit être une "nation sainte" (ou consacrée, c'est le même mot en hébreu : cf. Ex 19, 5-6) parce que le Nom de Dieu habite en lui.

2811. Or, malgré la Loi sainte que lui donne et redonne le Dieu Saint (cf. Lv 19, 2 : "Soyez saints, car moi, votre Dieu, je suis saint"), et bien que le Seigneur, "eu égard à son Nom", use de patience, le peuple se détourne du Saint d'Israël et "profane son Nom parmi les nations" (cf. Ez 20, 36). C'est pourquoi les justes de l'Ancienne Alliance, les pauvres revenus d'exil et les prophètes ont été brûlés par la passion du Nom.

2812. Finalement, c'est en Jésus que le Nom du Dieu Saint nous est révélé et donné, dans la chair, comme Sauveur (cf. Mt 1, 21 ; Lc 1, 31) : révélé par ce qu'il Est, par sa Parole et par son Sacrifice (cf. Jn 8, 28 ; 17, 8 ; 17, 17-19). C'est le cœur de sa prière sacerdotale : "Père saint... pour eux je me consacre moi-même, afin qu'ils soient eux aussi consacrés en vérité" (Jn 17, 19). C'est parce qu'il "sanctifie" lui-même son Nom (cf. Ez 20, 39 ; 36, 20-21) que Jésus nous "manifeste" le Nom du Père (Jn 17, 6). Au terme de sa Pâque, le Père lui donne alors le Nom qui est au-dessus de tout nom : Jésus est Seigneur à la gloire de Dieu le Père (cf. Ph 2, 9-11).

2813. Dans l'eau du baptême, nous avons été "lavés, sanctifiés, justifiés par le Nom du Seigneur Jésus-Christ et par l'Esprit de notre Dieu" (1 Co 6, 11). En toute notre vie, notre Père "nous appelle à la sanctification" (1 Th 4, 7), et, puisque c'est "par lui que nous sommes dans le Christ Jésus, qui est devenu pour nous sanctification" (1 Co 1, 30), il y va de sa gloire et de notre vie que son Nom soit sanctifié en nous et par nous. Telle est l'urgence de notre première demande. Qui pourrait

sanctifier Dieu, puisque lui-même sanctifie ? Mais nous inspirant de cette parole 'Soyez saints, parce que moi je suis Saint' (Lv 20, 26), nous demandons que, sanctifiés par le baptême, nous persévérions dans ce que nous avons commencé à être. Et cela nous le demandons tous les jours, car nous fautons quotidiennement et nous devons purifier nos péchés par une sanctification sans cesse reprise... Nous recourrons donc à la prière pour que cette sainteté demeure en nous (S. Cyprien, Dom. orat. 12 : PL 4, 526A-527A).

2814. Il dépend inséparablement de notre vie et de notre prière que son Nom soit sanctifié parmi les nations : nous demandons à Dieu de sanctifier son Nom, car c'est par la sainteté qu'il sauve et sanctifie toute la création... Il s'agit du Nom qui donne le salut au monde perdu, mais nous demandons que ce Nom de Dieu soit sanctifié en nous par notre vie. Car si nous vivons bien, le nom divin est béni ; mais si nous vivons mal, il est blasphémé, selon la parole de l'Apôtre : 'Le Nom de Dieu est blasphémé à cause de vous parmi les nations' (Rm 2, 24 ; Ez 36, 20-22). Nous prions donc pour mériter d'avoir en nos âmes autant de sainteté qu'est saint le Nom de notre Dieu (S. Pierre Chrysologue, serm. 71 : PL 52, 402A).

« Quand nous disons 'Que ton Nom soit sanctifié', nous demandons qu'il soit sanctifié en nous, qui sommes en lui, mais aussi dans les autres que la grâce de Dieu attend encore, afin de nous conformer au précepte qui nous oblige de prier pour tous, même pour nos ennemis. Voilà pourquoi nous ne disons pas expressément : Que ton Nom soit sanctifié 'en nous', car nous demandons qu'il le soit dans tous les hommes. » (Tertullien, or. 3).

2815. Cette demande, qui les contient toutes, est exaucée par la prière du Christ, comme les six autres demandes qui suivent. La prière à notre Père est notre prière si elle est priée "dans le Nom" de Jésus (cf. Jn 14, 13 ; 15, 16 ; 16, 24. 26). Jésus demande dans sa prière sacerdotale : "Père saint, garde en ton Nom ceux que tu m'as donnés" (Jn 17, 11). »

### **Que son Nom soit sanctifié en nous et par nous**

« Heureux l'homme... qui trouve son plaisir dans la loi du Seigneur et qui la médite (littéralement : la murmure) jour et nuit ! » (Ps 1)

« Je place Adonaï devant moi sans relâche. » (Ps 16,8) Shiviti Adonaï le negdi tamid.

Le Baal Shem Tov explique que le mot hébreu Shiviti (je l'ai placé) vient de la racine Shaveh (Shin, Vav, Heh) qui signifie égal. Ainsi, le Baal Shem Tov a traduit ce verset : « Tout m'est égal quand je suis conscient et conscient de Dieu. » Quand on se souvient que tous les événements, agréables et désagréables, viennent de Dieu, on accepte tout avec équanimité. Comme le disait le Baal Shem

Tov à propos de lui-même : « Que d'autres me louent ou m'humilient et me créent des problèmes, tout est égal et le même. »

Ce qui est particulièrement intéressant dans ce verset c'est qu'il mobilise le regard sur le nom Youd Hé Waw Hé, ADONAI, regard de la conscience sur l'invisible, mais aussi regard physique sur le Nom, car à partir de ce verset on a fabriqué un objet de piété et de méditation appelé shiviti. À la synagogue le Hazan a devant lui un shiviti pour l'aider à se concentrer, pour ne pas oublier pendant qu'il chante devant qui il se tient. (On trouve dans Google des images de nombreuses reproductions de shiviti)

### **Ecoute Israël ! Le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur Un**

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton être, de toute ta force. Les paroles des commandements que je te donne aujourd'hui seront présentes à ton cœur ; tu les répéteras à tes fils ; tu les leur diras quand tu resteras chez toi et quand tu marcheras sur la route, quand tu seras couché et quand tu seras debout ; tu en feras un signe attaché à ta main, une marque placée entre tes yeux. » (Dt 6, 5-7)

### **La prière du cœur dans la tradition orientale**

Avant le Renouveau charismatique, la terre était bien sèche et c'est la prière du cœur qui est venue fortifier ce désir de vivre une vie de prière en commun. Aussi les tout premiers livres qui ont commencé à garnir les rayons de la bibliothèque des communautés naissantes, à côté de nombreux commentaires bibliques, étaient le 'Récit d'un Pèlerin Russe', 'La Petite Philocalie de la Prière du Cœur' et les 'Apophtegmes des Pères du désert'. On y trouvait aussi les œuvres de Watchman Nee, disciple protestant de la mystique Madame Guyon qui inspira également le Traité de l'Abandon à la divine Providence (elle en est indirectement l'auteur). Sans oublier Smith Wigglesworth Intercessor. Ainsi qu'un ouvrage sur saint Jean de la Croix.

(Note : deux livres que nous avons chéris de Watchman Nee : 'L'homme spirituel' et 'La vie chrétienne normale'. Le livre de Smith Wigglesworth est aujourd'hui introuvable, mais on pourra toujours rencontrer ce mystique protestant dans un ouvrage en ouvrant ce site :

<http://www.rdf.ch/boutique/details.php?id=146&idproduct=18079>

Philocalie signifie littéralement en grec ‘amour de la beauté’. Le concept de beauté dans la culture antique est lié au bien, au bon, au vrai, à l’harmonie qui provoque un plaisir esthétique, elle est perfection. Dieu est bon, il est le bien suprême, il est la perfection, il est la vérité, il est source de plaisir dans la contemplation de sa gloire. Dans le judaïsme, le mot tiphéreth traduit la notion de beauté, de rayonnement, de gloire. Dans la mystique juive, elle se situe au niveau du cœur.

Le mystique est un ardent amant du Beau, selon Grégoire de Nysse : « Le ressentir me semble propre à l’âme qu’anime une disposition amoureuse à l’égard du Beau par nature, que l’espérance ne cesse d’entraîner du beau qu’elle a vu vers celui qui est au-delà, et qui enflamme continuellement son désir de ce qui reste encore caché par ce qu’elle découvre sans cesse. Il suit que l’ardent amant du Beau, recevant ce qui lui apparaît comme une image de ce qu’il désire, aspire à se rassasier de la figure même de l’Archétype. » (Grégoire de Nysse, Vie de Moïse)

Comment ne pas penser à cette déclaration d’amour que saint Augustin fait à la beauté de Dieu dans ses Confessions.

« Je t’ai aimée bien tard, Beauté si ancienne, Beauté si nouvelle,

je t’ai aimée bien tard.

Mais quoi ! tu étais au-dedans,

et moi j’étais au-dehors de moi-même,

et c’est au-dehors que je te cherchais,

et je poursuivais de ma laideur la beauté de tes créatures.

Tu étais avec moi, et je n’étais pas avec toi.

J’étais retenu loin de toi par tout ce qui, sans toi, ne serait que néant.

Tu m’appelles, et voilà que ton cri force la surdité de mon oreille.

Ta splendeur rayonne, elle chasse mon aveuglement.

Je respire ton parfum, et voilà que je soupire pour toi.

Je t’ai goûté, et me voilà dévoré de faim et de soif.

Tu m’as touché, et je brûle du désir de ta paix. »

Le prototype de la beauté est la Vierge Marie. Jésus est le plus beau des enfants des hommes.



La pauvreté doit être belle sinon elle devient misère. La liturgie qui résume et synthétise toutes les dimensions de la vie doit être une épiphanie de la Beauté.

Saint Jean de la Croix appelle la beauté sublime de la rencontre avec le visage du bien-aimé, un 'je-ne-sais-quoi'. En effet le sublime est indéfinissable. On peut dire d'une femme que l'on trouve belle, mais qu'on place au-dessus des autres belles : elle a un 'je-ne-sais-quoi'... « Pour toute beauté, jamais je ne me perdrai sinon pour un 'je-ne-sais-quoi' qui se rencontre d'aventure. »

Mais pour contempler la beauté, il faut d'abord se laver les yeux dans les larmes de la repentance et de la componction, et pour cela il faut avoir un cœur brisé et broyé. David s'est brûlé les yeux en se laissant séduire par la beauté qui n'était pas celle de l'esprit, mais celle que projette le désir charnel. Et c'est quand il a eu le cœur brisé et qu'il a pleuré son péché qu'il compose le magnifique psaume de repentance, de retour vers Dieu, l'unique Beauté : « Ne me retire pas ton Esprit-Saint. » Le fruit des larmes est effectivement une effusion du Saint-Esprit, le Consolateur.

(Lire Paul Evdokimov : L'art de l'icône : Théologie de la beauté)

## **Ni Pélage ni Luther**

Avant d'aborder l'aspect « technique » de la prière du cœur, il est nécessaire de se souvenir du rapport entre la nature et la grâce. Le moine Pélage a répandu une hérésie : le pélagianisme, qui veut que l'homme fasse son salut lui-même parce que Dieu lui aurait donné par sa nature le moyen de s'élever et à la manière des yogis d'atteindre l'illumination. Cette hérésie atténuée prend le nom de semi-pélagianisme et elle est encore bien ancrée dans les consciences chrétiennes. Luther à l'inverse dit que l'homme ne peut rien faire pour son salut, que la grâce seule agit et suffit. Sola Gratia. L'homme ne peut rien faire, son libre arbitre est trop affaibli par le péché originel, Dieu seul peut décider de donner ou non la foi à quelqu'un. Nous sommes encore dans la théologie de la prédestination.

Il est bien évident que seule la grâce est efficace en nous, mais nous devons tout faire pour coïncider aux invitations de la grâce et à ses mouvements. On ne peut pas faire son salut, mais on y contribue. Une réconciliation partielle entre la position catholique et la position luthérienne a fait l'objet d'une déclaration commune entre les deux Eglises :

[http://www.vatican.va/roman\\_curia/pontifical\\_councils/chrstuni/documents/rc\\_pc\\_chrstuni\\_doc\\_31101999\\_cath-luth-joint-declaration\\_fr.html](http://www.vatican.va/roman_curia/pontifical_councils/chrstuni/documents/rc_pc_chrstuni_doc_31101999_cath-luth-joint-declaration_fr.html)

La Doctrine de la justification, Déclaration commune de la Fédération luthérienne mondiale et de l'Église catholique, éditions du Cerf, Paris, 1999.

Un principe classique du catholicisme, toutefois, affirme que la grâce ne supprime pas la nature, mais qu'elle la suppose et la perfectionne (cf. saint Thomas d'Aquin, Somme Théologique, I, 1, 8 ad 2 etc.)

Que la grâce vienne féconder tous nos efforts humains pour progresser dans la vie mystique.

### **Apothatique ou cataphatique ?**

Théologie négative et théologie affirmative, on devrait dire théognosie : connaissance de Dieu, négative ou positive. Nous aurons à revenir sur ces deux voies, car par le pseudo-Denys, la théognosie apothatique viendra en Occident pour nous donner de très grands mystiques comme le mouvement béguinal et Maître Eckart ainsi que l'école des Rhéno-flamands et bien sûr Jean de la Croix et Pierre d'Alcantara. N'oublions pas que pour le Docteur des nuits, le plus court chemin vers le Tout passe par le Rien.

Au point où nous en sommes il serait bon de citer le pseudo-Denys l'Aréopagite : « La théologie mystique est la science expérimentale, affective, infuse de Dieu et des choses divines. En elle-même et dans ses moyens elle est surnaturelle ; car ce n'est pas l'homme qui, de sa force propre, peut faire invasion dans le sanctuaire inaccessible de la Divinité : c'est Dieu, source de sagesse et de vie, qui laisse tomber sur l'homme les rayons de la vérité sacrée, le touche, l'enlève jusqu'au sein de ces splendeurs infinies que l'esprit ne comprend pas, mais que le cœur goûte, aime et révère. La prière seule, quand elle part de lèvres pures, peut incliner Dieu vers nous et nous mériter la participation aux dons célestes. Le but de la théologie mystique, comme de toute grâce divine, est de nous unir à Dieu, notre principe et notre fin : voilà pourquoi le premier devoir de quiconque aspire à cette science est de se purifier de toute souillure, de toute affection aux choses créées ; de s'appliquer à la contemplation des adorables perfections de Dieu, et, autant qu'il est possible, d'exprimer en lui la vive image de celui qui, étant souverainement parfait, n'a pas dédaigné de se nommer notre modèle...

Argument. On enseigne que Dieu n'est rien de ce que nous connaissons, mais qu'il surpasse tout ce qui, en quelque façon que ce soit, peut être perçu par notre entendement.

Voici encore ce que nous disons en élevant notre langage : Dieu n'est ni âme, ni intelligence ; il n'a ni imagination, ni opinion, ni raison, ni entendement ; il n'est point parole ou pensée, et il ne peut

être ni nommé, ni compris : il n'est pas nombre, ni ordre, grandeur, ni petitesse, égalité, ni inégalité, similitude, ni dissemblance. Il n'est pas immobile, pas en mouvement, pas en repos. Il n'a pas la puissance, et n'est ni puissance, ni lumière. Il ne vit point, il n'est point la vie. Il n'est ni essence, ni éternité, ni temps. Il n'y a pas en lui perception. Il n'est pas science, vérité, empire, sagesse ; il n'est ni un, ni unité, ni divinité, ni bonté. Il n'est pas esprit, comme nous connaissons les esprits ; il n'est pas filiation, ou paternité, ni aucune des choses qui puissent être comprises par nous, ou par d'autres. Il n'est rien de ce qui n'est pas, rien même de ce qui est. Nulle des choses qui existent ne le connaît tel qu'il est, et il ne connaît aucune des choses qui existent, telle qu'elle est. Il n'y a en lui ni parole, ni nom, ni science ; il n'est point ténèbres, ni lumière, erreur, ni vérité. On ne doit faire de lui ni affirmation, ni négation absolue ; et en affirmant, ou en niant les choses qui lui sont inférieures, nous ne saurions l'affirmer ou le nier lui-même, parce que cette parfaite et unique cause des êtres surpasse toutes les affirmations, et que celui qui est pleinement indépendant, et supérieur au reste des êtres, surpasse toutes nos négations. »

Et encore la prière de Grégoire de Nazianze :

« Ô Toi l'au-delà de tout,

Comment t'appeler d'un autre nom ?

Quelle hymne peut te chanter ?

aucun mot ne t'exprime.

Quel esprit te saisir ?

nulle intelligence ne te conçoit.

Seul, tu es ineffable ;

tout ce qui se dit est sorti de toi.

Seul, tu es inconnaissable ;

tout ce qui se pense est sorti de toi.

Tous les êtres te célèbrent,

ceux qui te parlent et ceux qui sont muets.

Tous les êtres te rendent hommage,

ceux qui pensent

comme ceux qui ne pensent pas.

L'universel désir, le gémissement de tous

aspire vers toi.

Tout ce qui existe te prie  
et vers toi tout être qui sait lire ton univers  
fait monter un hymne de silence.  
Tout ce qui demeure, demeure en toi seul.  
Le mouvement de l'univers déferle en toi.  
De tous les êtres tu es la fin,  
tu es unique.  
Tu es chacun et tu n'es aucun.  
Tu n'es pas un être seul, tu n'es pas l'ensemble :  
Tu as tous les noms,  
comment t'appellerais-je ?  
Toi, le seul qu'on ne peut nommer ;  
quel esprit céleste pourra pénétrer les nuées  
qui voilent le ciel lui-même ?  
Aie pitié, ô Toi, l'au-delà de tout ;  
comment t'appeler d'un autre nom ?

Cette admirable prière apophatique de Grégoire de Nazianze se termine comme l'invocation de la prière de Jésus : aie pitié, kyrie eleison. Humilité absolue, confiance absolue dans Celui qui est au-delà de ce que nous pouvons faire ou concevoir.

### **La voie affirmative**

Argument. L'auteur rappelle qu'il a expliqué dans les 'Institutions théologiques' ce qui concerne l'unité de nature et la trinité des personnes en Dieu ; qu'il a traité dans le 'Livre des Noms divins' ce qui regarde les divers attributs de la divinité ; qu'il a dans la 'Théologie symbolique' rendu raison des figures sensibles qu'on prête métaphoriquement à Dieu, et qu'ainsi il sera bref dans le présent écrit. Il enseigne comment on procède dans les affirmations et négations qu'on emploie dans la théologie.

« Dans notre livre des ‘Institutions théologiques’, nous avons traité des principales affirmations qui conviennent à la divinité. Nous avons dit que Dieu très-bon a une nature unique et une triple personnalité ; ce qu’est en lui la paternité, et la filiation, et ce que signifie le nom du Saint-Esprit ; comment du cœur de Dieu, source immatérielle et indivisible, ont jailli des lumières pleines de suave bonté, et comment ces douces émanations ne se séparent pas de leur principe, persévèrent dans leur identité personnelle, et demeurent l’une en l’autre par une manière d’être aussi éternelle que leur éternelle production ; que le suprême Seigneur Jésus a réellement et substantiellement pris la nature humaine ; enfin tout ce que nos Écritures enseignent et que l’on a pu lire dans l’ouvrage cité. Dans le traité des Noms divins, nous avons expliqué pourquoi Dieu se nomme bon ; pourquoi il se nomme l’être, la vie, la sagesse, la force ; pourquoi il reçoit une foule d’autres qualifications analogues. Dans la ‘Théologie symbolique’, on a vu comment les choses divines portent des noms empruntés aux choses sensibles ; comment Dieu a forme et figure, membres et organes ; comment il habite des lieux et revêt des ornements ; pourquoi enfin on lui prête du courage, des tristesses et de la colère, les transports de l’ivresse, des serments et des malédictions, et le sommeil et le réveil, et les autres symboles et pieuses images sous lesquels nous est représentée la divinité.

Or, vous aurez remarqué, je pense, que nos locutions sont d’autant plus abondantes qu’elles conviennent moins à Dieu : c’est pour cela que nous avons dû être plus bref dans les ‘Institutions théologiques’ et dans l’explication des Noms divins que dans la ‘Théologie symbolique’. Car à mesure que l’homme s’élève vers les cieux, le coup d’œil qu’il jette sur le monde spirituel se simplifie, et ses discours s’abrègent : comme aussi en pénétrant dans l’obscurité mystique, non-seulement nos paroles seront plus concises, mais le langage, mais la pensée même nous feront défaut. Ainsi dans les traités antérieurs, procédant de haut en bas, notre discours allait s’étendant en proportion de la hauteur d’où il descendait ; ici au contraire, procédant de bas en haut, il devra se raccourcir en s’élevant, et parvenu au dernier terme il cessera tout à fait, et s’ira confondre avec l’ineffable.

Mais vous me demanderez sans doute d’où vient qu’en faisant des affirmations sur Dieu, nous débutons par les plus sublimes, et qu’en faisant des négations, nous commençons par les plus humbles ? C’est que voulant affirmer la chose qui est au-dessus de toute affirmation, ce qui a plus d’affinité avec elle devait être émis d’abord comme assertion fondamentale des assertions ultérieures ; et voulant nier une chose qui est au-dessus de toute négation, ce qui a moins de conformité avec elle devait être éliminé en premier lieu. Car ne dira-t-on pas que Dieu est vie et bonté, avant de dire qu’il est ou air ou pierre ? Et ne dira-t-on pas que Dieu ni ne s’enivre, ni ne s’emporte avant de dire qu’on ne peut ni le nommer, ni le comprendre ? »

Mais comme nous le verrons avec sainte Thérèse d’Avila, entre autre, la voie cataphatique consiste à affirmer tout ce que Dieu est, en éprouvant de l’affection pour les images et métaphores que la voie orientale refuse (à part les icônes qui ne doivent pas être considérées comme des figurations, mais comme des fenêtres ouvertes sur l’au-delà). L’Ecole Française dira que seule l’oraison affective est une oraison effective. Saint Denys avant d’exposer ce qu’est la mystique apophatique commence par donner une image de la théologie affirmative.

Dans un certain sens l'Orient est à l'opposé de la méditation ignacienne ou thérésienne et d'une grande partie des méthodes d'oraison qui fleurirent aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> en Occident. Il ne s'agit pas de s'imaginer, de réfléchir sur tel mystère ou scène de la vie de Jésus. L'intelligence, l'imagination et la mémoire doivent descendre dans le cœur et faire silence pour s'appliquer à la prononciation du nom qui est au-dessus de tout nom. Elle ne doit pas chercher à évaluer ses progrès (ce qui est vrai de toute voie mystique), mais demeurer fixement dans le lieu du cœur comme Elie dans sa caverne. Jésus a dit : « Quand je serai élevé au-dessus de la terre j'attirerai tous les hommes à moi. » C'est dans l'obscurité de la repentance que l'homme se laisse aspirer et reçoit des grâces qu'il n'a pas vues venir.

(Voir aussi pour les étudiants en théologie, chez Plotin le traité du beau dans les Ennéades I, 6 et V, 8)

### **La sanctification et la puissance du nom de Jésus**

Nous pouvons voir un signe que Dieu est maître du temps à ce que le renouveau de la prière de Jésus initié par saint Païsi Velitchkovski en Ukraine correspond au renouveau de la mystique juive, dans les mêmes temps et mêmes lieux par le saint Baal Shem Tov.

« Le Nom de "Jésus" fut donné par révélation d'En-haut. Il provient de la sphère divine, éternelle, et n'est en aucune façon le produit de l'intelligence humaine, bien qu'il soit exprimé par un mot créé. La révélation est un acte, une énergie de la Divinité ; comme telle, elle appartient à un autre plan et transcende les énergies cosmiques. Dans sa gloire supraterrrestre, le Nom de "Jésus" est métacosmique. Lorsque nous prononçons le Nom du Christ, lui demandant de se mettre en relation avec nous, lui qui remplit tout, il prête attention à nos paroles, et nous entrons en un contact vivant avec lui. Comme Logos éternel du Père, il demeure avec lui dans une unité indivisible, et ainsi Dieu le Père entre par son Verbe en relation avec nous. Le Nom de "Jésus" signifie "Dieu-Sauveur"... En priant par le Nom de Jésus-Christ, nous nous plaçons devant l'absolue plénitude et de l'Être premier incréé, et de l'être créé. Pour pouvoir pénétrer dans le domaine de cette plénitude de l'Être, nous devons le recevoir en nous de telle manière que sa vie devienne aussi la nôtre, et cela par l'invocation de son Nom en conformité avec son commandement. »

Avec l'Inde, la Russie est sans doute le « continent » le plus mystique au monde. La recherche de Dieu y est omniprésente, le communisme n'a pu l'éradiquer. Au contraire. Et nous devons nous en rendre compte, provoquant l'exil d'un grand nombre de croyants sur toute la planète, y compris en Israël, il a fait se lever sur nous la Lumière de l'Orient.

Dans la sainte Russie, on bougeait beaucoup, parcourant un espace qui paraissait infini. Le vagabondage spirituel y était monnaie courante. Avec l'obsession de trouver Dieu les gens pouvaient tout quitter pour parcourir les routes à pied, car c'est dans le mouvement que l'on peut aussi trouver l'immobilité intérieure. Ils allaient de monastère en monastère, visitant les startsy pour recevoir conseils spirituels et solutions aux problèmes métaphysiques qui tourmentaient leur âme, cette âme russe si incompréhensible aux Occidentaux et qui peuple les romans de Tolstoï et de Dostoïevski. Capable de sombrer dans les plus graves péchés et de se repentir avec la même démesure.

Notre Pèlerin Russe était un paysan pauvre et pieux torturé par une soif de plus. Il quitta sa ferme et se mit en route. Il assista à de très belles liturgies qui élevaient son âme, mais qui ne le changeaient pas en profondeur. De même les homélies qu'il entendait partout ne faisaient qu'aiguiser sa faim et sa soif. De temps en temps il croisait un starets, mais ses pieux conseils ne l'aidaient pas vraiment, quand, enfin, il rencontra un saint homme qui l'engendra dans le Christ. Tout ce qu'il avait entendu jusqu'alors ne l'avait pas mis sur la voie de la prière (Maître, apprends-nous à prier et à prier sans cesse), mais ce starets était le bon pour lui, il lui enseigna la prière du cœur.

La prière du cœur est aussi la prière du corps, la prière de tout l'être. Dans sa simplicité. Et ce qui est simple peut se résumer d'une manière simple pour être à la portée de tous, à commencer par les plus humbles. Il lui enseigna l'art des arts qui remonte à saint Syméon le Nouveau théologien : prier comme on respire, descendre dans le lieu du cœur et y demeurer.

Le souffle c'est l'esprit et quand on demande à l'Esprit de se joindre à notre esprit : « Vous n'avez pas reçu un esprit qui vous rende esclaves et vous ramène à la peur, mais un Esprit qui fait de vous des fils adoptifs et par lequel nous crions : Abba, Père ! L'Esprit en personne se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu. » (Rm 8, 15-16) Et plus loin aux versets 26 et 27 : « De même, l'Esprit aussi vient en aide à notre faiblesse, car nous ne savons pas prier comme il faut, mais l'Esprit lui-même intercède pour nous en gémissements inexprimables, et celui qui scrute les cœurs sait quelle est l'intention de l'Esprit : c'est selon Dieu en effet que l'Esprit intercède pour les saints. » Quel beau résumé de la prière du cœur ! Que notre prière devienne un gémissement inexprimable. Pour Syméon nous ne devons pas nous contenter de la pratique religieuse qui peut très vite tomber dans le ritualisme, nous devons faire l'expérience de Dieu et anticiper la gloire du monde à venir. Au travers de nos larmes nous contemplons la Lumière incréée et peu à peu nous devenons des photophores.

Dans la vie courante beaucoup de gens ne savent pas respirer, leur souffle n'est pas profond et se contente de la cage thoracique, alors que nous sommes faits pour respirer avec le ventre, en sentant qu'il se soulève et qu'il s'abaisse, c'est une des clefs de la relaxation. À quelqu'un qui est pris

d'angoisse on dit spontanément : respire profondément. La pratique de la respiration est un excellent exercice et favorise la méditation. Lanza del Vasto disait que celui qui respire en suivant mentalement la circulation de l'air dans le corps (et pas seulement dans les poumons) celui-là tient le fil de ses pensées. Inutile de préciser l'importance de cet enseignement quand on se rend compte que notre cerveau, incapable de se concentrer plus de quelques secondes ou plus de quelques minutes pour les plus entraînés, pratique en permanence le vagabondage cérébral qui est le contraire de la méditation et de la prière. Posez-vous la question : à combien de choses ai-je été entraîné à penser pendant l'adoration du Saint-Sacrement ?

Dans la prière du cœur, nous suivons le mouvement de la respiration en adoptant un rythme lent et nous descendons dans notre cœur, dans ce lieu du cœur, cet endroit qui fait délicieusement mal quand nous sommes amoureux, et là nous prononçons le Nom qui est au-dessus de tout nom, le Nom de Jésus. Nous comprimons un moment le Nom de Jésus dans notre cœur. Comme si notre cœur avait des lèvres. Puis nous expirons, en expirant nous pouvons dire 'Kyrie eleison', ou 'Prends pitié de moi pécheur'. Eleison est très beau si nous en saisissons toute sa profondeur sémantique l'éléousa, qui n'est pas de la pitié, mais de la miséricorde pleine de tendresse et de consolation.

Lu sur un blog orthodoxe : Mais à l'usage, et je n'aime parler que de ce que j'ai expérimenté, le Kyrie eleison me vient facilement à la bouche en tout temps, en tout lieu, en toute occasion. Encore une fois je peux avoir en arrière fond toutes sortes de précisions sémantiques provenant de mes réflexions et de mes lectures, mais quand je prie ces mots « Kyrie eleison », je fais taire le mental envahissant, le fond devient flou, je ne me concentre que sur la formule qui elle-même concentre toute ma foi en la totale et infinie Miséricorde Divine, qui prend soin de toute créature dont Elle connaît les besoins mieux que l'intéressée.

**Une icône de Marie s'appelle Vierge de l'éléousa, Vierge de tendresse.**





Syméon évoque souvent les larmes spirituelles comme « voie nécessaire de la purification du cœur et, par-là, de la vision de Dieu et de l'union avec lui ». Mais les larmes sont un don accordé par Dieu à ceux qui le recherchent sincèrement. C'est le don des larmes qui finit par extirper les passions du cœur. Les larmes sont donc indispensables à la componction. « Les larmes purifient le cœur et font disparaître les grands péchés ». C'est elles qui fertilisent notre cœur et le rendent apte à recueillir les fruits de l'Esprit.

Nous reproduisons ici un enseignement de Syméon le théologien sur la prière du cœur qui l'introduira bien mieux que nous puissions le faire : citations tirées des « Chapitres pratiques et théologiques ».

1. La foi, c'est mourir à cause du Christ pour ses commandements ; c'est croire que cette mort est une source de vie ; c'est considérer la pauvreté comme une richesse, la bassesse et l'humiliation comme une vraie gloire et un réel honneur ; c'est croire également qu'on possède tout lorsqu'on n'a rien ; et plus encore, c'est posséder l'insondable richesse de la connaissance du Christ et regarder comme de la boue ou de la fumée toutes les choses visibles.

33. Dans les prières et dans les larmes, supplie Dieu de t'envoyer un guide impassible et saint. Mais examine toi-même les divines Écritures et singulièrement les écrits pratiques des saints Pères, afin qu'en leur comparant ce que t'enseigne et ce que fait ton maître et ton supérieur, tu puisses voir et apprendre ces leçons comme dans un miroir, recueillir et retenir dans tes pensées ce qui s'accorde aux divines Écritures, mais discerner et rejeter ce qui est bâtard et altéré, pour ne pas t'égarer. Sache-le, il y a de nos jours beaucoup de trompeurs et de faux maîtres.

46. Les afflictions qui brisent le cœur, lorsqu'elles sont fréquentes et intempestives, enténébrent et troublent la réflexion de l'intelligence. Elles effacent de l'âme la prière pure et la componction [la prière pure et l'humilité]. Elles fatiguent le cœur, et dès lors le font devenir dur et insensible à jamais. C'est ainsi que les démons s'ingénient à décourager les spirituels.

143. Efforce-toi d'être un modèle utile à toute la fraternité en toute vertu, dans l'humilité et la douceur, la compassion et l'obéissance jusque dans les plus petites choses, l'absence de colère et de passion, la pauvreté et la componction, l'innocence et la discrétion, la simplicité du comportement et la réserve envers tout homme, la visite des malades, la consolation des affligés. Ne te détourne d'aucun de ceux qui ont besoin de ton aide, sous le prétexte de t'entretenir avec Dieu. Car l'amour

vaut mieux que la prière. Efforce-toi d'être compatissant envers tous, dégagé de la vaine gloire, discret. Tâche aussi de n'être jamais péremptoire, de ne jamais rien réclamer au supérieur ni à aucun de ceux qui remplissent un office, d'honorer tous les prêtres, d'être attentif dans ta prière, de rejeter l'affectation, d'aimer tous les autres, de ne pas chercher par vaine gloire à scruter et à sonder les Écritures. La prière que tu diras dans les larmes et l'illumination qui te viendra de la grâce t'enseigneront ces choses. Si donc tu es interrogé sur l'une des choses que nous devons faire, enseigne les actions divines - ce que la grâce te donnera de dire avec beaucoup d'humilité, à partir de ta vie, comme si c'était celle d'un autre, sans nulle vanité, quel que soit celui qui désire ton aide. Et ne te détourne pas de celui qui te demande de l'assister au sujet d'une pensée, mais prends sur toi ses fautes, quelles qu'elles soient, pleurant sur lui et priant pour lui. C'est là aussi une marque d'amour et de totale compassion. N'écarte pas celui qui vient vers toi, ne pense pas qu'il te sera nuisible d'écouter de telles choses. Cependant, pour ne pas nuire à beaucoup, il faut parler de ces choses dans un lieu soustrait aux regards, même si toi-même, n'étant qu'un homme, tu dois être assailli par une pensée. Car si tu en reçois la grâce, tu ne te laisseras pas prendre par cette pensée. Il nous est prescrit en effet de rechercher, non pas notre propre bien, mais celui des autres, afin qu'ils soient sauvés.

### **Sur les trois modes de la prière**

Comme nous l'avons dit, il te faut garder une vie paisible et pauvre. Alors tu te considéreras toi-même comme soumis à l'action de la grâce, quand tu te tiendras en vérité pour le plus pécheur de tous les hommes. Je ne peux pas dire comment cela se fait, Dieu le sait.

Il y a trois modes de l'attention et de la prière, par lesquels l'âme, ou bien s'élève et progresse, ou bien tombe et se perd. Si elle use de ces trois modes en temps opportun et comme il faut, elle progresse. Mais si elle en use inconsidérément et à contretemps, elle tombe. L'attention doit donc être inséparablement liée à la prière, comme le corps est inséparablement lié à l'âme. L'une ne peut tenir sans l'autre. L'attention doit aller devant et guetter les ennemis, comme un veilleur. C'est elle qui la première doit connaître le péché et s'opposer aux pensées mauvaises qui entrent dans l'âme. Alors vient la prière, qui détruit et fait périr sur-le-champ toutes ces pensées mauvaises, contre lesquelles en premier lieu a lutté l'attention. Car celle-ci ne peut, à elle seule, les faire périr. Or c'est de ce combat de l'attention et de la prière que dépendent la vie et la mort de l'âme. Car si, par l'attention, nous gardons pure la prière, nous progressons. Mais si nous négligeons de garder pure la prière, si nous ne veillons pas sur elle, si nous la laissons souiller par les pensées mauvaises, nous sommes inutiles et nous ne progressons pas.

Il y a donc trois modes de l'attention et de la prière. Et il nous faut dire quelles sont les propriétés de chacun. Ainsi celui qui aime son salut pourra choisir le meilleur, et non le pire.

## **Du premier mode de l'attention et de la prière**

Telles sont les propriétés du premier mode. Quand quelqu'un se tient en prière, il lève vers le ciel ses mains, ses yeux et son intelligence. Il se représente les pensées divines, les biens du ciel, les ordres des anges et les demeures des saints. Il rassemble brièvement et recueille en son intelligence tout ce qu'il a entendu dans les divines Écritures. Il porte ainsi son âme à désirer et à aimer Dieu. Il lui arrive parfois d'exulter, et de pleurer. Mais alors son cœur s'enorgueillit, sans qu'il le comprenne. Il lui semble que ce qu'il fait vient de la grâce divine, pour le consoler, et il demande à Dieu de le rendre toujours digne d'agir comme il le fait. C'est là une marque de l'erreur. Car le bien n'est pas bien quand il ne se fait pas sur la bonne voie et comme il faut. Quand bien même il vivrait dans une extrême hésykhia, il est impossible qu'un tel homme ne perde pas son bon sens et ne devienne pas fou. Mais même s'il n'en arrivait pas là, il ne saurait parvenir à la connaissance ni maintenir en lui les vertus de l'impassibilité. C'est ainsi que se sont égarés ceux qui ont vu une lumière et un flamboiement avec les yeux de leur corps, qui ont senti un parfum avec leur propre odorat, et qui ont entendu des voix avec leurs propres oreilles, ou qui ont éprouvé des choses du même ordre. Les uns ont été possédés par le démon, et sont allés de lieu en lieu, hors d'eux-mêmes. D'autres ont reçu en eux les contrefaçons du démon : il leur est apparu comme un ange de lumière, et ils se sont fourvoyés, ils ne se sont jamais corrigés, ils n'ont jamais voulu écouter le conseil d'aucun frère. D'autres encore ont été poussés par le diable à se tuer : ils se sont jetés dans des précipices, ils se sont pendus. Qui pourrait décrire toutes les illusions par lesquelles le diable les égare ? Ce n'est guère possible.

Mais après ce que nous venons de dire, tout homme sensé peut comprendre à quels dommages expose ce présent mode de l'attention et de la prière. De même, s'il arrive que l'un de ceux qui usent de ce mode n'en reçoive aucun mal, dès lors qu'il se trouve en compagnie d'autres frères (car ce sont surtout les anachorètes qui connaissent un tel mal), cependant, toute sa vie durant, il ne progressera pas.

## **Du deuxième mode**

Tel est le deuxième mode de l'attention et de la prière. Quand quelqu'un recueille son intelligence en lui-même, en la détachant du sensible, quand il garde ses sens et rassemble toutes ses pensées pour qu'elles ne s'en aillent pas dans les choses vaines de ce monde, quand tantôt il examine sa conscience et tantôt il est attentif aux paroles de sa prière, quand à tel moment il court derrière ses pensées que le diable a capturées et qui l'entraînent dans le mal et la vanité, quand à tel autre moment, après avoir été dominé et vaincu par la passion, il revient à lui-même, il est impossible que cet homme, qui a en lui un tel combat, soit jamais en paix, ni qu'il trouve le temps de travailler aux vertus et reçoive la couronne de la justice. Car il est semblable à celui qui combat ses ennemis la nuit, dans les ténèbres. Il entend leurs voix et reçoit leurs coups. Mais il ne peut pas voir clairement qui ils sont, d'où ils viennent, comment et pourquoi ils le blessent, dès lors que le dévastent les

ténèbres de son intelligence et les tourments de ses pensées. Il lui est impossible de se délivrer de ses ennemis, les démons qui le brisent. Le malheureux peine en vain, car il perd son salaire, dominé qu'il est par la vanité. Il ne comprend pas. Il lui semble qu'il est attentif. Souvent, dans son orgueil, il méprise et accuse les autres. Il s'imagine qu'il peut les conduire, et qu'il est digne de devenir leur pasteur. Il est semblable à cet aveugle qui s'engage à conduire d'autres aveugles.

Il est nécessaire que quiconque veut être sauvé sache le dommage que peut causer à l'âme ce deuxième mode, et qu'il fasse bien attention. Cependant ce deuxième mode est meilleur que le premier, comme la nuit où brille la lune est meilleure que la nuit noire.

### **Du troisième mode**

Le troisième mode est vraiment chose paradoxale et difficile à expliquer. Non seulement ceux qui ne le connaissent pas ont du mal à le comprendre, mais il leur paraît presque incroyable. Ils ne croient pas qu'une telle chose puisse exister, dès lors que, de nos jours, ce mode n'est pas vécu par beaucoup, mais par fort peu. Un pareil bien, je pense, nous a quittés en même temps que l'obéissance. Car c'est l'obéissance au père spirituel qui permet à chacun de ne plus se soucier de rien, dès lors qu'il remet ses soucis à son père, qu'il est loin désormais des tendances de ce monde, et qu'il est un ouvrier tout à fait zélé et diligent de ce mode. Encore lui faut-il trouver un maître et un père spirituel véritable, dégagé de toute erreur. Car celui qui, par une vraie obéissance, s'est consacré à Dieu et à son père spirituel, qui ne vit plus sa propre vie et ne fait plus sa propre volonté, mais est mort à toutes les tendances du monde et à son propre corps, par quelle chose passagère peut-il être vaincu ou asservi ? Ou quelle inquiétude et quels soucis peut avoir un tel homme ? C'est donc par ce mode, et par l'obéissance, que se dissipent et disparaissent tous les artifices des démons et toutes les ruses qu'ils trament pour entraîner l'intelligence dans toutes sortes de pensées. Alors l'intelligence de cet homme est délivrée de tout. C'est avec une grande liberté qu'elle examine les pensées que lui apportent les démons. C'est avec une réelle aptitude qu'elle les chasse. Et c'est avec un cœur pur qu'elle offre ses prières à Dieu. Tel est le commencement de la vraie voie. Ceux qui ne se consacrent pas à ce commencement peinent en vain, et ils ne le savent pas.

Or le commencement de ce troisième mode n'est pas de regarder vers le haut, d'élever les mains, d'avoir l'intelligence dans les cieux, et alors d'implorer le secours. Ce sont là, nous l'avons dit, les marques du premier mode : le propre de l'illusion. Ce n'est pas non plus de faire garder les sens par l'intelligence, de n'être attentif qu'à cela, de ne pas voir dans l'âme la guerre que lui font les ennemis et de ne pas y prêter attention. Car ce sont là les marques du deuxième mode. Celui qui les porte est blessé par les démons, mais il ne les blesse pas. Il est meurtri, et il ne le sait pas. Il est réduit en esclavage, il est asservi, et il ne peut pas se venger de ceux qui font de lui un esclave, mais les ennemis ne cessent de le combattre ouvertement et secrètement, et le rendent vaniteux et orgueilleux.

Mais toi, bien-aimé, si tu veux ton salut, il te faut désormais te consacrer au commencement de ce troisième mode. Après la parfaite obéissance que tu dois, comme nous l'avons dit, à ton père

spirituel, il est nécessaire de faire tout ce que tu fais avec une conscience pure, comme si tu étais devant la face de Dieu. Car sans obéissance, jamais la conscience ne saurait être pure. Et tu dois la garder pure pour trois causes. Premièrement, pour Dieu. Deuxièmement, pour ton père spirituel. Troisièmement, pour les autres hommes et pour les choses du monde.

Tu dois garder ta conscience pure. Pour Dieu, c'est-à-dire ne pas faire ce que tu sais ne pas reposer Dieu et ne pas lui plaire. Pour ton père spirituel : faire tout ce qu'il te demande, ne pas en faire plus, et ne pas en faire moins, mais marcher selon son intention et selon sa volonté. Pour les autres hommes : ne pas leur faire ce que tu as en aversion et ce que tu ne veux pas qu'ils te fassent. Pour les choses du monde : te garder de l'abus, autrement dit user de tout comme il faut, de la nourriture, de la boisson, des vêtements. En un mot, tu dois tout faire comme si tu étais devant Dieu, afin que ta conscience n'ait rien à te reprocher, quoi que tu fasses, et qu'elle n'ait pas à t'aiguillonner pour ce que tu n'as pas fait de bien. Suis ainsi la voie véridique et sûre du troisième mode de l'attention et de la prière, que voici.

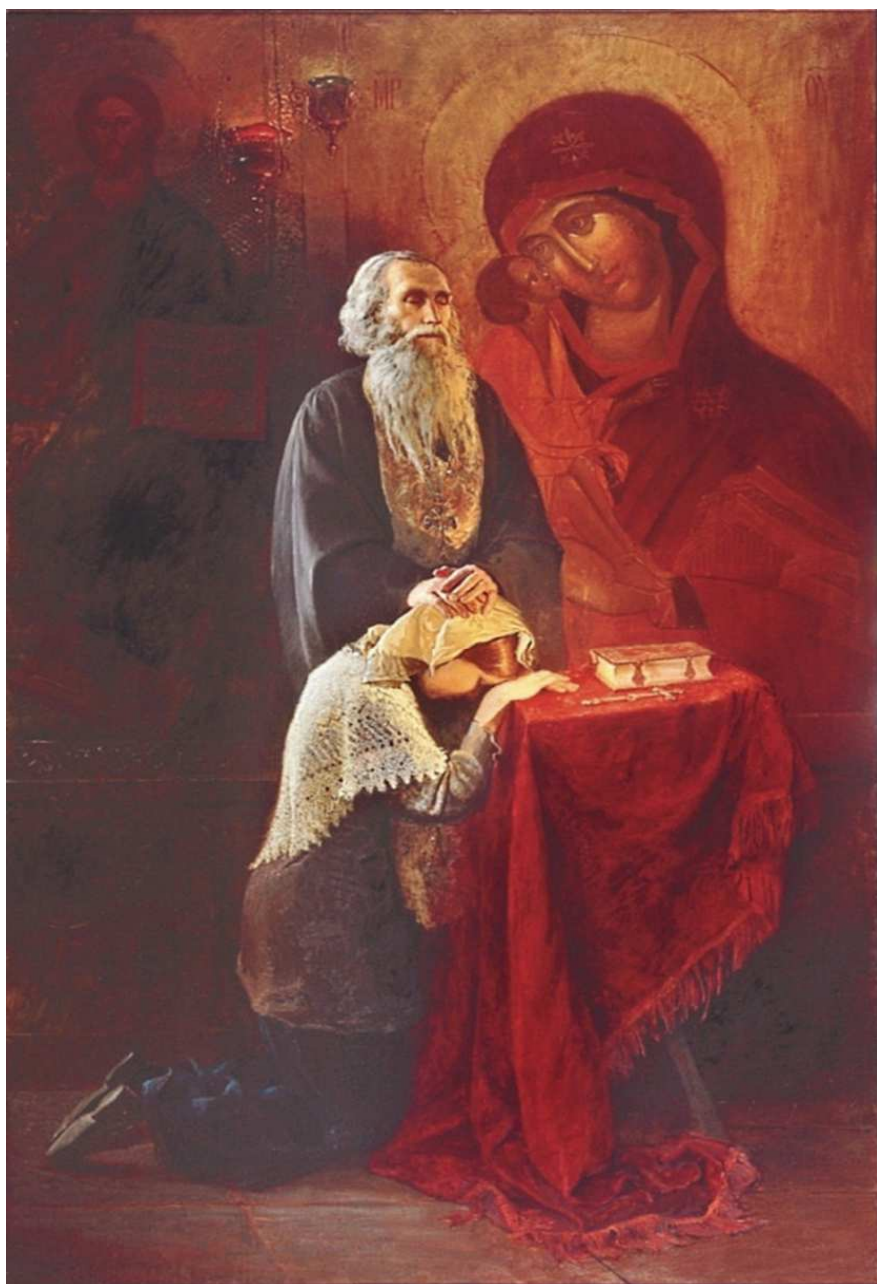
Que l'intelligence garde le cœur au moment où elle prie. Qu'elle ne cesse de tourner dans le cœur. Et que du fond du cœur elle adresse à Dieu ses prières. Dès lors qu'elle aura goûté là que le Seigneur est bon et qu'elle aura été comblée de douceur, elle ne s'éloignera plus du lieu du cœur, et elle dira les paroles mêmes de l'apôtre Pierre : "Il est bon d'être ici". Elle n'arrêtera plus de veiller sur le cœur et de tourner en lui, poussant et chassant toutes les pensées qu'y sème l'ennemi, le diable. À ceux qui n'en ont aucune idée et qui ne la connaissent pas, cette œuvre salutaire paraît pénible et incommode. Mais ceux qui ont goûté sa douceur et ont joui du plaisir qu'elle leur donne au fond du cœur disent, avec le divin Paul : "Qui nous séparera de l'amour du Christ ?"

Car nos Pères, entendant le Seigneur dire dans le saint Évangile que c'est du cœur que sortent les mauvaises pensées, les meurtres, les prostitutions, les adultères, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes, et que c'est là ce qui souille l'homme, entendant aussi l'Évangile nous demander de purifier l'intérieur de la coupe, pour que l'extérieur également devienne pur, ont laissé toute autre œuvre spirituelle et se sont totalement adonnés à ce combat, c'est-à-dire à la garde du cœur, persuadés que, par cette œuvre, ils pourraient aisément acquérir toute autre vertu, dès lors qu'il n'est pas possible qu'aucune vertu perdure autrement. Cette œuvre, certains parmi nos Pères l'ont appelée hésiychia du cœur, d'autres l'ont nommée attention, d'autres sobriété et vigilance, et réfutation, d'autres examens des pensées et garde de l'intelligence. C'est à cela que tous ont travaillé, et c'est par là que tous ont été rendus dignes des charismes divins. C'est pourquoi l'Ecclésiaste dit : "Réjouis-toi, jeune homme, dans ta jeunesse, et marche sur les voies de ton cœur intègre et pur, et éloigne de ton cœur les pensées." L'auteur des Proverbes dit la même chose : si la suggestion du diable t'assaille, "ne le laisse pas entrer dans ton lieu". Par lieu, il entend le cœur. Et notre Seigneur dit dans le saint Évangile : "Ne vous laissez pas entraîner", c'est-à-dire ne dispersez pas votre intelligence ici et là. Il dit ailleurs : "Bienheureux les pauvres en esprit", c'est-à-dire : Bienheureux ceux qui n'ont dans leur cœur aucune idée de ce monde, et qui sont pauvres, dénués de toute pensée mondaine. Tous nos Pères ont beaucoup écrit là-dessus. Quiconque le veut peut lire ce que disent Marc l'Ascète, Jean Climaque, Hésiychius et Philothée le Sinaïte, l'Abbé Isaïe, le grand Barsanuphe, et bien d'autres.

En un mot, celui qui n'est pas attentif à garder son intelligence ne peut pas devenir pur en son cœur, pour être jugé digne de voir Dieu. Celui qui n'est pas attentif ne peut pas devenir pauvre en esprit. Il ne peut pas non plus être affligé et pleurer, ni devenir doux et paisible, ni avoir faim et soif de la justice. Pour tout dire, il n'est pas possible d'acquérir les autres vertus autrement que par cette attention. C'est donc à elle que tu dois t'appliquer avant tout, afin de comprendre par l'expérience ce dont je t'ai parlé. Et si tu veux savoir comment faire, je te le dis ici, autant qu'il est possible. Sois bien attentif.

Il te faut avant tout garder trois choses. D'abord ne te soucier de rien, tant de ce qui est raisonnable que de ce qui est déraisonnable et vain, c'est-à-dire mourir à tout. Deuxièmement, avoir une conscience pure : que ta conscience n'ait rien à te reprocher. Troisièmement, n'avoir aucun penchant : que ta pensée ne se porte vers rien de ce qui est du monde. Alors, assieds-toi dans un lieu retiré, demeure au calme, seul, ferme la porte, recueille ton intelligence loin de toute chose passagère et vaine. Pose ton menton sur ta poitrine, sois attentif à toi-même avec ton intelligence et tes yeux sensibles. Retiens un moment ta respiration, le temps que ton intelligence trouve le lieu du cœur et qu'elle y demeure tout entière. Au début, tout te paraîtra ténébreux et très dur. Mais quand tu auras travaillé sans relâche, nuit et jour, à cette œuvre de l'attention, ce miracle, tu découvriras en toi une joie continuelle. Car l'intelligence qui mène le combat trouvera le lieu du cœur. Alors elle voit au-dedans ce qu'elle n'avait jamais vu et qu'elle ignorait. Elle voit cet espace qui est à l'intérieur du cœur et elle se voit elle-même tout entière lumineuse, pleine de toute sagesse et de discernement. Désormais, de quelque côté qu'apparaisse une pensée, avant même que celle-ci entre, soit conçue et se forme, l'intelligence la chasse et la fait disparaître au nom de Jésus, c'est-à-dire avec l'invocation "Seigneur Jésus Christ, aie pitié de moi". C'est alors qu'elle commence à avoir les démons en aversion, qu'elle mène contre eux un combat sans relâche, qu'elle leur oppose l'ardeur naturelle, qu'elle les chasse, qu'elle les frappe, qu'elle les force à disparaître. Ce qui advient ensuite, avec l'aide de Dieu, tu l'apprendras seul, par l'expérience, grâce à l'attention de l'intelligence, et en gardant dans ton cœur Jésus, c'est-à-dire sa prière "Seigneur Jésus Christ, aie pitié de moi". Un Père dit en effet : "Demeure dans ta cellule, et elle t'apprendra tout."





Du baptême des larmes qui n'est pas sans évoquer le baptême dans l'Esprit.





## VIII

### LA MÉDITATION ou L’ORAISON MENTALE

Force est de constater que nous n’avons jamais appris la méditation dans le Renouveau. Pourquoi ? Parce qu’on faisait d’emblée oraison ou l’on pratiquait la Prière du Cœur. Le point de départ de notre prière était de se placer dans l’onction. Une fois rentrés dans l’onction on fixait son attention sur un point unique choisi en fonction de la dévotion de chacun. À l’époque des commencements, grâce au Renouveau charismatique, nous savions ce qu’était l’onction du Saint-Esprit, cette présence tangible qui se manifestait pendant un office, une Messe, une prédication, une rencontre. Nous avons pris au mot l’enseignement de Séraphim de Sarov qui disait que quand quelqu’un frappait à la porte, on disait « entrez » et la personne entrait. On ne lui répétait pas toutes les cinq minutes : « Entrez » puisqu’elle était présente. Il devait en être de même pour le Saint-Esprit. Une fois invoqué, il était là, on n’allait pas répéter : « Viens Esprit-Saint. » Heureuse époque ! Les temps ont changé et aujourd’hui il est devenu utile d’apprendre à méditer. La méditation est nécessaire tant que nous ne sommes pas entrés dans la voie contemplative qui est passive, où l’Esprit prie en nous sans aucun effort de notre part. Méditer devient alors un dommage pour l’âme qui se sent tirée en arrière comme si on l’empêchait d’avancer. Mais tant que le moment n’est pas venu, tant que nous ne sommes pas « captés » par la présence, il est indispensable de méditer, de suivre des écoles de prière, d’apprendre méthodiquement à méditer comme on apprend une recette de cuisine avant de pouvoir cuisiner avec l’inspiration d’un chef étoilé.

La génération actuelle a besoin d’une rééducation de certaines capacités mentales à commercer par la concentration et l’attention. L’attention doit pouvoir se poser comme un papillon sur une fleur et ne plus bouger. Le cerveau des « jeunes » a été modifié par une nouvelle culture qui possède un rythme accéléré. On zappe, on flippe, on s’éclate... Les clips vidéo enchaînent les séquences si rapidement que nos vieux cerveaux se fatiguent à les regarder. Nous ne sommes plus dans les films du Cahier du Cinéma avec ses plans séquence qui ressemblaient au théâtre, ses cadrages de Bergman ou de Lelouch qui nous imposaient le regard du cinéaste. Les vieux policiers aux textes très travaillés n’ont plus rien à voir avec Die Hard ou la Tour infernale. Le rythme made in USA s’est imposé mondialement qui reproche aux français de tourner un film dans une seule pièce. Et

puis sont venus les ordinateurs et les téléphones portables, les jeux vidéo où les doigts s'agitent fébrilement sur la console et le stress du joueur et bien visible à qui l'observe.

Deux pratiques sont particulièrement efficaces pour une rééducation cérébrale, les deux sont totalement « laïques » et compatible avec la foi, l'une est la méthode Vittoz et l'autre s'appelle la méditation de pleine conscience. Toutes les deux visent à être présent au présent dans sa plénitude, à vivre le miracle de l'instant. (Lire Jon Kabat-Zinn : Méditer : 108 leçons de pleine conscience)

Retenez bien cette formule de notre cru : être présent au présent nous fait présents de la Présence.

L'École Française de spiritualité disait : seule l'oraison affective est effective. Certains d'entre nous avaient lu Louis Du Pont, nom francisé de l'espagnol le vénérable Luis de la Puente, jésuite : Sujets d'oraison pour tous les jours de l'année, d'après les méditations (traduction par Raoul Plus, 1939)

La méthode est simple, elle consiste en trois points : considérations – affections – résolutions

Considérations : choisir un sujet de méditation, prenons par exemple Jésus en croix. Chaque point considéré suscite une affection, un amour pour Jésus, et cet amour ne devient effectif que lorsque nous prenons des résolutions de conversion et que nous décidons de mettre en pratique ce que nous venons de vivre et ressentir.

À titre d'exemple, nous citerons une méditation de saint Bonaventure dans sa théologie séraphique : « Premièrement, considérez qui est celui qui souffre et soumettez-lui votre raison, afin de croire fermement qu'il est véritablement le Fils de Dieu, le principe de tout, le sauveur des hommes et le rémunérateur de tous les mérites.

Secondement, considérez quel est celui qui souffre et rendez-vous conforme à lui par la compassion, c'est-à-dire souffrez avec la victime la plus innocente, la plus douce, la plus noble et la plus aimante.

Troisièmement, considérez la grandeur de celui qui souffre et allez à lui par l'admiration ; remarquez qu'il est immense en puissance, en beauté, en félicité et en durée ; et admirez, en voyant sa puissance annihilée, sa beauté flétrie, sa félicité troublée et son éternité agonisante.

Quatrièmement, considérez pour quel motif il souffre, et oubliez-vous vous-même par excès de dévotion : il souffre pour vous racheter, vous illuminer, vous sanctifier et vous glorifier.

Cinquièmement, considérez sous quelle forme il souffre, et revêtez-vous de lui par similitude. Il a souffert, comme le véritable agneau, avec le plus grand dévouement par rapport au prochain ; avec la plus grande sévérité, par rapport à lui-même ; avec la plus grande obéissance par rapport au Père ;

et la plus grande prudence par rapport à l'ennemi. Revêtez-vous donc, à l'image du Christ, de bonté, de sévérité, d'humilité et de prudence.

Sixièmement, considérez combien sont grandes ses souffrances, et embrassez la croix par le désir de la passion ; considérez que la toute-puissance souffrit les chaînes ; la bonté suprême, les injures ; la sagesse, les moqueries ; et la justice souveraine, les supplices ; c'est-à-dire considérez la passion pleine d'injures dans les faits, d'outrages dans les paroles, de moqueries dans les signes, de supplices dans les tourments.

Septièmement, considérez les conséquences de la passion, et voyez le rayon de la vérité avec l'œil de la contemplation. Parce que l'Agneau a souffert (Ap 5), les sept sceaux du livre ont été rompus. Ce livre est la connaissance éternelle des choses, où étaient closes pour l'homme et ont été ouvertes par l'efficacité de la passion du Christ, sept choses, savoir : un Dieu admirable, l'esprit intelligible, le monde sensible, le paradis désirable, l'enfer horrible, la vertu louable, la faute coupable. »

L'application des sens : selon saint Ignace, qui est le père de toutes les méthodes d'oraison, résumé par Tanqueray.

989. Il s'agit ici non de la contemplation infuse ni même de la contemplation acquise, mais d'une méthode d'oraison affective. Contempler un objet, ce n'est pas le regarder en passant, mais posément et avec goût jusqu'à ce qu'on soit pleinement satisfait ; c'est le regarder avec admiration, avec amour comme une mère contemple son enfant. Cette contemplation peut porter sur les mystères de Notre Seigneur ou sur les attributs divins.

Quand on médite sur un mystère : 1) on contemple les personnes qui interviennent dans ce mystère, par exemple, la Ste Trinité, Notre Seigneur, la Ste Vierge, les hommes, on voit leur extérieur et leur intérieur ; 2) on écoute leurs paroles, on se demande à qui elles sont adressées, ce qu'elles expriment ; 3) on considère les actions, leur nature et leurs circonstances : le tout en vue de rendre ses devoirs à Dieu, à Jésus, à Notre Dame, de mieux connaître et de mieux aimer Notre Seigneur.

990. Pour que cette contemplation soit plus fructueuse, on regarde le mystère non pas comme un événement passé, mais comme se déroulant actuellement sous nos yeux : il subsiste en effet par la grâce qui y est attachée. De plus on n'y assiste pas en simple spectateur, mais en y prenant une part active, par exemple en s'unissant aux sentiments de la Vierge, au moment de la naissance de l'Enfant-Dieu. On y cherchera, en outre, un résultat pratique, par exemple, une connaissance plus intime de Jésus, un amour plus généreux pour lui. Comme on le voit, il est facile de faire rentrer dans ce cadre tous les sentiments d'admiration, d'adoration, de reconnaissance, d'amour envers Dieu, comme aussi de componction, de confusion, de contrition à la vue de nos péchés, et enfin toutes les prières que nous pouvons faire pour nous et pour les autres. Pour que la multiplicité de ces affections ne nuise pas à la paix et à la tranquillité de l'âme, on n'oubliera pas cette remarque si sage de S. Ignace : « Si j'éprouve dans un point les sentiments que je voulais exciter en moi, je m'y

arrêterai et reposerai, sans me mettre en peine de passer outre, jusqu'à ce que mon âme soit pleinement satisfaite ; car ce n'est pas l'abondance de la science qui rassasie l'âme et la satisfait, mais le sentiment et le goût intérieur des vérités qu'elle médite. » (Ex. spirituels, 2e annot., 4e addit.).

### **L'application des cinq sens**

991. On désigne sous ce nom une manière de méditer très simple et très affectueuse. Elle consiste à exercer les cinq sens imaginatifs ou spirituels sur quelque mystère de Notre Seigneur, afin de faire pénétrer plus avant dans notre âme toutes les circonstances de ce mystère et d'exciter dans notre cœur de pieux sentiments et de bonnes résolutions.

Prenons un exemple tiré du mystère de Noël.

1) Application de la vue : je vois le petit Enfant dans la crèche, cette paille sur laquelle il est couché, ces langes qui l'enveloppent... Je vois ses petites mains qui tremblent de froid, ses yeux mouillés de larmes... C'est mon Dieu : je l'adore avec une foi vive. Je vois la Ste Vierge : quelle modestie, quelle beauté céleste !... Je la vois qui prend l'Enfant Jésus dans ses bras, qui l'enveloppe de langes, qui le presse sur son cœur, et le couche sur la paille : c'est son Fils et c'est son Dieu ! J'admire, je prie... Je pense à la sainte communion : c'est le même Jésus que je reçois... Ai-je la même foi, le même amour ?

2) Application de l'ouïe. J'entends les vagissements du divin Enfant... Les gémissements que lui arrache la souffrance... Il a froid, il souffre surtout de l'ingratitude des hommes... J'entends les paroles de son Cœur au Cœur de sa sainte Mère, la réponse de celle-ci, réponse pleine de foi, d'adoration, d'humilité, d'amour ; et je m'unis à ses sentiments...

3) Application de l'odorat. Je respire le parfum des vertus de la crèche, la bonne odeur de Jésus-Christ, et je supplie mon Sauveur de me donner ce sens spirituel qui me permettra de respirer le parfum de son humilité...

4) Application du goût. Je goûte le bonheur d'être avec Jésus, Marie, Joseph, le bonheur de les aimer, et pour le mieux goûter, je resterai silencieusement tout près de mon Sauveur.

5) Application du toucher. Je touche de mes mains avec un pieux respect la crèche et la paille où mon Sauveur est couché, je les baise avec amour... Et, si le divin Enfant veut bien me le permettre, je baise ses pieds sacrés.

On termine par un pieux colloque avec Jésus, avec sa Mère, en demandant la grâce d'aimer plus généreusement ce divin Sauveur.

992. Quant à l'oraison sur les attributs divins, elle se fait en considérant chacun de ces attributs avec des sentiments d'adoration, de louange et d'amour, pour conclure au don total de soi-même à Dieu.

### **La méditation et les vertus morales**

Pendant cette période active de notre vie, il est indispensable d'accompagner la méditation de la pratique des vertus morales. Cet exercice incessant par lequel nous pouvons changer l'acquisition d'une vertu en habitus et ainsi approfondir sa conversion. Si Dieu voit que l'âme ne désire pas ardemment pratiquer les vertus, il ne l'introduira pas dans la vie passive c'est-à-dire la contemplation et l'union. Il existe de nombreux ouvrages qui traitent de ce sujet. Mais les vertus ont aujourd'hui mauvaise presse, on se dit : « Pourvu que nous fassions le bien, le reste n'est pas important » et comme disait Prévert : « Je suis comme je suis et n'y puis rien changer. » Non, nous ne sommes pas prisonniers de notre caractère et de nos défauts qui seraient compensés par nos qualités et nos dons naturels. Le désir de changement est indispensable pour changer, pour plaire à Dieu et être plus « vivables » en communauté paroissiale ou religieuse. Si les autres doivent nous accepter tels que nous sommes et si nous devons accepter les autres tels qu'ils sont, nous avons le devoir de nous améliorer. Bien sûr, même un habitus n'est pas la véritable vertu. Les vertus sont de l'ordre de l'infusion et ne viendront que dans l'union avec Dieu où nous serons naturellement doux et humbles de cœur, chastes et patients, charitables. Mais nous devons entrer dans ce que Jean de la Croix nomme la nuit active des sens en s'exerçant au prix d'efforts et d'inconfort. Il faut s'attaquer d'abord à la mère des vertus qui est l'humilité contenue dans les trois premières béatitudes.

Nous avons lu beaucoup d'ouvrages sur cette partie ascétique de la vie mystique, mais l'exposé le plus clair, le plus limpide, le plus logique et le plus savoureux est l'exposé qu'en fait Ruysbroek dans 'l'Ornement des noces', nous le reproduisons dans les pages suivantes.

D'abord le plan qui est, en soi, une méditation sur les vertus.

#### **A. L'humilité, base et mère de toutes les vertus**

- L'humilité engendre l'obéissance
- L'obéissance engendre l'abandon

- L'abandon engendre la patience
- La patience engendre la douceur
- La douceur engendre la bonté
- La bonté engendre la compassion
- La compassion engendre la libéralité
- La libéralité engendre le zèle pour la vertu
- Le zèle pour la vertu engendre la modération et la sobriété
- La sobriété engendre la pureté

Maintenant, comprenez bien. Puisque nous avons pris l'humilité pour base, nous allons parler de l'humilité au commencement. L'humilité est une disposition basse et profonde de l'âme ; c'est, en dedans, le cœur, l'esprit qui se penchent et inclinent devant la haute majesté de Dieu. Il y a là une exigence, un précepte de justice ; et, du fait de sa charité, un cœur aimant ne peut s'y refuser, quand l'homme humble et aimant constate que Dieu l'a servi avec une telle humilité, une telle charité, une telle fidélité, et que Dieu possède une telle puissance, une telle noblesse, une telle majesté, alors que l'homme est si pauvre, si petit et si bas, il conçoit dans l'humilité de son cœur un grand respect et une grande révérence envers Dieu ; car rendre gloire à Dieu par toutes ses actions, intérieures et extérieures, c'est l'ouvrage le plus délectable, et le premier que l'humilité commande, le plus savoureux que dicte la charité, le plus convenable selon la justice. Un cœur humble en effet, un cœur aimant, ne saurait assez rendre gloire à Dieu, jusque dans sa noble humanité, ni se placer lui-même assez bas pour contenter son désir. Aussi semble-t-il aux humbles qu'ils sont toujours défaillants quand il s'agit de procurer la gloire de Dieu et de Le servir en toute humilité. L'homme ainsi disposé est humble et il a de la révérence envers la sainte Église et envers les sacrements ; il est sobre dans la nourriture et la boisson, en paroles et en œuvres, dans ses réponses à chacun, ses démarches, ses vêtements, dans les bas offices, dans sa mine humble, sans feinte ni artifice. Il pratique l'humilité dans les œuvres extérieures et intérieures, devant Dieu et devant tous les hommes, en sorte que personne ne se choque à cause de lui. Et ainsi il vient à bout de l'orgueil et s'en débarrasse, car c'est la cause et le principe de tous les péchés. Par l'humilité sont rompus les liens de l'ennemi, du péché et du monde ; l'homme est ordonné en lui-même et établi dans un état propre à la pratique de la vertu ; pour lui le ciel s'ouvre, et Dieu est enclin à entendre sa prière ; il se remplit de grâce, et le Christ, le roc inébranlable, est son appui. Celui qui sur cette base construit dans l'humilité l'édifice de la vertu est sûr de ne pouvoir s'égarer.

### **L'humilité engendre l'obéissance**

De cette humilité provient l'obéissance, car personne ne peut être obéissant au for intérieur, sans (208) pratiquer l'humilité. L'obéissance, c'est le fait d'une âme humble, soumise et souple et d'une

volonté toujours prête à faire le bien. L'obéissance rend l'homme soumis aux commandements, aux interdictions et à la volonté de Dieu. Elle rend les sens et les puissances animales soumis à la raison supérieure, en sorte que l'homme mène une vie convenable et raisonnable. Elle rend l'homme soumis et obéissant envers la sainte Église et ses sacrements, les prélats et leurs enseignements, conseils ou commandements, comme aussi envers toutes les bonnes coutumes observées dans la chrétienté. Elle rend aussi l'homme souple et empressé à se plier aux façons de tous les hommes, en conseils et en actes, par toutes sortes de services, matériels et spirituels, selon les besoins de chacun et avec une juste discrétion. Elle chasse la désobéissance qui est fille de l'orgueil et qu'il faut fuir plus que tout venin ou poison. L'obéissance, celle de la volonté et celle qui se manifeste en actions, orne l'homme et le dilate, et elle rend manifeste son humilité. Elle assure la paix des communautés ; quand elle existe chez les supérieurs, de la façon qui leur est convenable, elle entraîne ceux qui leur sont assujettis ; elle maintient la paix et la tranquillité entre égaux, et celui qui la garde se fait aimer de ceux qui lui commandent et sont au-dessus de lui, tandis que Dieu l'élève et l'enrichit de ses dons qui sont éternels.

### **L'obéissance engendre l'abandon**

De cette obéissance vient l'abdication de la volonté propre et de l'opinion personnelle. Car nul ne peut abdiquer en toutes choses sa volonté entre les mains d'un autre sans s'être exercé à l'obéissance, encore qu'on puisse exécuter les œuvres extérieures tout en gardant sa volonté propre. L'abdication de la volonté propre fait que l'on vit sans porter son choix sur une chose ou une autre, qu'il s'agisse d'agir ou de s'abstenir, évitant toute bizarrerie comme tout ce qui éloigne des enseignements des saints et de leurs exemples ; mais on recherche toujours la gloire de Dieu et ses commandements, la volonté de ses supérieurs, la bonne entente au sein de son entourage, en se réglant d'après une sage discrétion. Par l'abdication de la volonté propre en tout ce qu'on peut faire ou laisser faire, ou même souffrir, on ôte à l'orgueil toute matière et occasion de s'exercer et on porte l'humilité à son plus haut degré. Alors on est assujetti à Dieu, selon toute l'étendue de sa volonté ; la volonté de l'homme est si bien unie à la volonté de Dieu qu'elle ne peut rien vouloir ni désirer par ailleurs, on a dépouillé le vieil homme et revêtu l'homme nouveau qui est renouvelé et créé selon l'adorable volonté de Dieu. C'est de tels hommes que le Christ a dit : « Bienheureux sont les pauvres en esprit », c'est-à-dire ceux qui ont renoncé à leur volonté propre, « car le royaume des cieux est à eux ».

### **L'abandon engendre la patience**

De l'abandon de la volonté vient la patience. Car personne ne peut être parfaitement patient en toutes choses sans avoir abdiqué sa volonté propre, se soumettant à la volonté de Dieu et à celle de tous les hommes en tout ce qui est utile ou convenable. La patience consiste à supporter tranquillement tout ce qui peut vous arriver de la part de Dieu ou de toutes les créatures. L'homme

patient ne se laisse troubler par aucune chose, ni par la perte des biens terrestres, ni par celle des amis ou des proches, ni par la maladie, ni par les affronts, ni par la mort, ni par la vie, ni par le purgatoire, le démon ou l'enfer. Car on s'abandonne à la volonté de Dieu comme l'exige la charité. N'ayant pas de péchés mortels à se reprocher, on trouve léger à porter tout ce que Dieu ordonne à votre sujet dans le temps et dans l'éternité. Par cette patience l'homme est orné et armé contre le courroux et la colère brutale, contre le refus d'accepter la souffrance, par où si souvent il tombe dans le trouble, intérieur et extérieur, et s'expose à maintes tentations.

### **La patience engendre la douceur**

De cette patience viennent la douceur et la bonté. Car nul ne peut être doux dans la mauvaise fortune sans avoir acquis la patience. La douceur procure à l'homme paix et tranquillité en toutes choses. L'homme doux est capable de supporter les mauvaises paroles, les mauvais procédés, les gestes ou les actes menaçants, et toute espèce d'injustice, contre lui ou contre ses amis, en demeurant en paix, car la douceur consiste à tout supporter en paix. Grâce à la douceur la puissance irascible demeure en repos ; la puissance concupiscible s'oriente vers les hauteurs de la vertu ; la puissance rationnelle qui le reconnaît, s'en réjouit ; la conscience qui en savoure le goût, demeure en paix. La douceur en effet chasse le second des péchés capitaux, l'ire, encore appelée courroux ou colère ; car l'esprit de Dieu repose en l'homme humble et doux, selon que le Christ a dit : « Bienheureux sont les doux, car ils posséderont la terre », c'est-à-dire leur propre nature et les choses de la terre en toute tranquillité.

### **La douceur engendre la bonté**

De ce même fond de douceur jaillit la bonté. Car nul ne peut être bon sans acquérir la douceur. Cette bonté donne à l'homme des manières avenantes, elle lui inspire des propos affables et toute espèce de bons procédés envers ceux que la colère égare, dans l'espoir de les amener à rentrer en eux-mêmes et à s'amender. Du fait de la bonté et de l'affabilité, la charité reste vivante et féconde dans le cœur humain. Car le cœur qui est plein de bonté, ressemble à une lampe emplie d'une huile de choix : l'huile de la bonté, en effet, éclaire par de bons exemples le pécheur égaré, elle sauve et guérit ceux qui ont le cœur meurtri, qui cèdent à la tristesse ou à l'irritation, par des paroles, des actes qui consolent. Elle enflamme et illumine du feu de la charité ceux qui s'adonnent à la vertu, et il n'est de défaveur ou de mauvais procédé qui soit capable d'y porter atteinte.



## **La bonté engendre la compassion**

De la bonté vient la compassion, une certaine disposition à souffrir en commun avec tous les hommes. Car nul ne peut souffrir avec tous les hommes s'il ne possède la bonté. Cette compassion, c'est un mouvement intime du cœur qui s'apitoie sur les nécessités de tous les hommes, corporelles ou spirituelles. La compassion incite l'homme à pâtir et à souffrir avec le Christ dans sa passion, en considérant les causes de ses tourments, leur mode, et sa résignation, son amour, ses plaies, sa délicatesse, ses douleurs, sa honte et sa noblesse, sa détresse, les opprobres, l'abjection, la couronne dérisoire, les clous, sa bonté, son supplice et sa mort dans la patience. Ces tourments inouïs, multiples, du Christ notre Sauveur et notre Epoux, incitent à la compassion l'homme bon, l'invitent à s'apitoyer sur le Christ. La compassion amène l'homme à faire retour sur lui-même et à considérer ses fautes et ses défaillances dans la pratique de la vertu et la recherche de la gloire de Dieu, sa tiédeur, sa nonchalance, toutes les variétés de ses manquements, les pertes de temps, l'insuffisance actuelle de ses progrès en vertu et en perfection. Et cela fait que l'homme se prend lui-même en pitié selon une juste compassion. En outre la compassion fait ouvrir les yeux sur les errements et égarements des hommes, leur oubli de Dieu et de leur béatitude éternelle, leur ingratitude pour tout le bien que Dieu a fait et tous les tourments qu'Il a soufferts pour eux ; et puis qu'ils soient si étrangers à la vertu, qu'ils l'ignorent et s'abstiennent de la pratiquer, si habiles au contraire et si malins en toute perversité et injustice, si exacts à supputer les gains et les pertes dans l'ordre des choses terrestres, si négligents et si insouciant à l'endroit de Dieu, des choses de l'éternité et de leur béatitude éternelle : ces considérations amènent l'homme bon à une grande compassion en lui donnant le souci du bonheur éternel de tous les hommes. On doit aussi considérer avec miséricorde les nécessités corporelles de son prochain et les multiples souffrances de la nature. À considérer comment les hommes doivent supporter la faim et la soif, le froid, la nudité, la maladie, la pauvreté, le mépris, les diverses formes d'oppression auxquelles sont assujettis les pauvres, la tristesse causée par la perte de parents, d'amis, ou par celle des biens, de l'honneur, du repos, les afflictions sans nombre qui pèsent sur la nature humaine, l'homme bon est ému de compassion et il accepte de souffrir avec tous les hommes. Mais sa plus grande souffrance, c'est de voir les hommes manquer de patience et perdre ainsi leur salaire, souvent même mériter l'enfer. Telle est l'œuvre de la compassion et de la miséricorde. Cette œuvre de la compassion et d'une charité commune vient à bout du troisième péché capital et le chasse, à savoir l'envie ou la haine. La compassion est en effet une meurtrissure du cœur qui fait aimer en commun tous les hommes et qui ne peut guérir tant qu'il subsiste quelque souffrance chez un être humain, or c'est à elle seulement, de préférence à toutes les vertus, que Dieu a prescrit de gémir et de souffrir.

C'est pourquoi le Christ a dit : « Bienheureux sont les affligés, car ils seront consolés. » Et ce sera quand ils récolteront dans la joie ce qu'ils sèment par la pitié et la compassion.

## **La compassion engendre la libéralité**

De cette miséricorde vient la libéralité. Car nul ne peut être libéral, dans l'ordre surnaturel, s'acquittant fidèlement et avec inclination de ses devoirs envers tous, sans être enclin à la compassion ; encore qu'on puisse secourir, et même libéralement, certaines personnes par pure faveur, sans charité et sans générosité surnaturelles. La libéralité c'est un large débordement du cœur quand la charité ou la miséricorde l'émeuvent. Quand on considère avec compassion les souffrances du Christ dans sa passion, il en résulte un mouvement de générosité qui incite à rendre au Christ louanges, grâces, honneur et gloire, à cause de ses tourments et de sa charité, ainsi qu'une allègre et humble soumission de corps et d'âme, dans le temps et dans l'éternité. Quand on fait retour sur soi-même avec compassion, et qu'on en vient à se prendre en pitié, considérant le bien que Dieu vous a fait et ses propres manquements, on ne peut que s'abandonner à la libéralité de Dieu, à sa grâce, à sa fidélité, s'en remettant à Lui, avec la volonté entière et libre de Le servir à jamais. L'homme libéral qui considère les errements et égarements des hommes, leur injustice, demande et implore de Dieu avec une profonde confiance, qu'Il laisse se répandre ses dons divins et use de libéralités envers tous les hommes, afin qu'ils Le connaissent et se tournent vers la vérité. Cet homme libéral considère aussi avec compassion les besoins matériels de tous les hommes : il sert, il donne, il prête, il console chacun selon ses besoins, selon ses propres moyens aussi, et avec une juste discrétion. Par cette libéralité-là on se livre à la pratique des sept œuvres de miséricorde, les riches au moyen de leurs services et de leurs biens, les pauvres de leur bonne volonté, avec une juste propension à en faire autant s'ils le pouvaient. C'est ainsi qu'on pratique à la perfection la vertu de libéralité. Quand la libéralité devient une disposition foncière, toutes les vertus s'en trouvent multipliées et toutes les puissances de l'âme ornées ; car l'homme libéral a toujours l'esprit allègre, le cœur libre de soucis, il déborde de désirs et se dévoue communément à tous les hommes en des œuvres vertueuses. Celui qui est libéral, en effet, et qui ne s'attache pas aux choses de la terre, si pauvre qu'il soit, il ressemble à Dieu, car il ne vit en lui-même, il ne sent, que pour se répandre et donner. Et c'est ainsi qu'il chasse le quatrième péché capital, l'avarice ou cupidité. De ces hommes-là le Christ a dit : « Bienheureux sont les miséricordieux, car ils trouveront eux-mêmes miséricorde, le jour où ils entendront cette voix : « Venez les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui vous est préparé, à cause de votre miséricorde, depuis le commencement du monde. »

## **La libéralité engendre le zèle pour la vertu**

De cette libéralité naît un zèle surnaturel, une application à toutes les vertus et à tout ce qui est convenable. Nul ne peut éprouver ce zèle sans se montrer libéral et diligent. C'est une impulsion intérieure et pressante à pratiquer toutes les vertus et à ressembler au Christ et à ses saints. Animé par ce zèle on désire appliquer à la gloire et à la louange de Dieu son cœur et son esprit, son âme et son corps, avec tout ce qu'on est, tout ce qu'on a, tout ce qu'on peut obtenir. Ce zèle incite l'homme à veiller avec sa raison et sa discrétion, et à pratiquer la vertu, en son corps et en son âme, selon la

justice. Par ce zèle surnaturel toutes les puissances de l'âme s'ouvrent à l'action de Dieu et se disposent à pratiquer toutes les vertus. La conscience se réjouit et la grâce de Dieu s'accroît ; la pratique de la vertu devient plaisante et allègre, les œuvres extérieures en reçoivent leur ornement. Celui qui obtient de Dieu ce zèle vivant, en lui se trouve chassé le cinquième péché capital, à savoir la paresse spirituelle et la répugnance à pratiquer les vertus indispensables. Parfois aussi ce zèle vivant chasse la lourdeur et la paresse de la nature corporelle. De ces hommes zélés, le Christ a dit : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés », à savoir quand se manifesterà à eux la gloire de Dieu, remplissant chacun à la mesure de sa charité et de sa justice.

### **Le zèle pour la vertu engendre la modération et la sobriété**

De ce zèle vient la modération et sobriété intérieure et extérieure. Car nul ne peut garder une juste mesure dans l'ordre de la sobriété, s'il ne s'applique avec un zèle particulier à se maintenir corps et âme dans la justice. La sobriété préserve les puissances supérieures et les puissances (216) animales de la démesure et de toute sorte d'excès. La sobriété ne cherche ni à goûter ni à connaître les choses qui ne sont pas permises. La nature incompréhensible de Dieu dépasse toutes les créatures au ciel et sur la terre. Car tout ce que la créature comprend est de l'ordre de la créature. Dieu est au-dessus de toutes les créatures, il est extérieur et intérieur à toutes les créatures. Tout entendement créé est trop étroit pour Le comprendre. Mais pour que la créature conçoive Dieu, Le comprenne et Le goûte, il faut qu'elle soit attirée au-dessus d'elle-même en Dieu, de manière à comprendre Dieu par Dieu. Qui voudrait alors savoir ce qu'est Dieu et pousser en ce sens son étude, ferait là chose non permise : il y perdrait le sens. Ainsi, voyez-vous, toute lumière créée se montre défaillante quand il s'agit de savoir ce qu'est Dieu. La quiddité de Dieu dépasse toutes les créatures. Mais qu'Il soit, la nature, les Écritures, toutes les créatures l'attestent. Les articles de foi, on doit y croire et ne pas chercher à savoir, vu que c'est chose impossible tant que nous sommes ici-bas. C'est là une manière de sobriété. La doctrine cachée et subtile des Écritures que le Saint-Esprit a inspirées, on ne doit l'expliquer et entendre en un sens qui ne s'accorde pas à la vie du Christ et de ses saints. La nature, toutes les créatures, l'homme doit les considérer et en faire son profit, sans aller plus loin : c'est là ce qu'on peut appeler la sobriété de l'esprit.

L'homme doit observer la sobriété dans ses sens, il doit, par la raison, dominer les puissances animales, en sorte que le plaisir bestial ne donne lieu à des débordements au sujet de la bonne chère et de la boisson ; il convient au contraire que l'homme prenne aliments et boissons comme le malade ses potions : à cause de la nécessité où il est de garder ses forces et de les employer au service de Dieu. L'homme doit garder la mesure, avec la manière qui convient, dans ses propos et ses œuvres, dans le silence et la conversation, dans la nourriture et la boisson, dans ce qu'il fait et dans ce qu'il laisse, selon la coutume de la sainte Église et l'exemple des saints.

Par la mesure et la sobriété de l'esprit au-dedans, l'homme conserve la fermeté et solidité de sa foi, la netteté de l'entendement, le calme de la raison qui permet de comprendre la vérité, la docilité à la volonté de Dieu pour pratiquer toutes les vertus, la paix du cœur et la sérénité de la conscience : par

là il possède une paix stable avec Dieu et avec lui-même. Par la mesure et la sobriété des sens corporels au-dehors l'homme conserve souvent la santé et tranquillité de sa nature charnelle, l'honnêteté de ses rapports avec autrui et l'honorabilité de son nom. Et ainsi il a la paix en lui-même et avec son prochain, car il attire et contente tous les hommes de bonne volonté par la modération et la sobriété. Il chasse le sixième péché capital, à savoir l'intempérance, gourmandise et glotonnerie. De ce genre d'hommes le Christ a dit : « Bienheureux sont les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu » ; ils ressemblent en effet au Fils qui a établi la paix chez toutes les créatures qui en ont le désir : à ceux qui par la modération et la sobriété font régner la paix, Il donnera leur part de l'héritage de son Père qu'ils doivent posséder avec Lui dans l'éternité.

### **La sobriété engendre la pureté**

De cette sobriété vient la pureté de l'âme et du corps. Car nul ne peut être parfaitement pur, en son corps et en son âme, sans garder la sobriété du corps et celle de l'âme. La pureté consiste à n'adhérer à aucune créature par une inclination sensible, mais à Dieu seul. Car on doit tirer profit de toutes les créatures, mais jouir de Dieu seulement. La pureté de l'esprit fait adhérer l'homme à Dieu au-dessus de l'intelligence, au-dessus du sentiment et au-dessus de tous les dons que Dieu peut répandre dans l'âme. Car tout ce que la créature reçoit dans son intelligence et dans son sentiment, elle s'y prête passivement et ne cherche qu'en Dieu son repos. On ne doit pas s'approcher du Sacrement de l'autel par goût, ni par désir, ni par plaisir, ni pour y chercher la paix, le contentement, la douceur, ni rien si ce n'est la gloire de Dieu et le progrès dans toutes les vertus. En cela consiste la pureté de l'esprit.

La pureté du cœur consiste, en toute tentation charnelle ou mouvement de la nature, à se tourner vers Dieu, en gardant sa volonté libre, avec une assurance nouvelle, sans hésitation, avec une confiance nouvelle et le ferme propos de demeurer toujours davantage avec Dieu. Car donner son consentement au péché ou à la délectation que la nature charnelle désire comme une bête, c'est là se séparer de Dieu.

La pureté du corps consiste à s'abstenir et se garder d'œuvres impures, de quelque espèce qu'elles soient, quand la conscience témoigne et met en garde contre l'impudicité et le danger d'enfreindre le commandement de Dieu, d'offenser son honneur et sa volonté. Par ces trois sortes de pureté est vaincu et chassé le septième péché capital, lequel consiste à se détourner en esprit de Dieu pour chercher hors de Lui sa jouissance en quelque chose de créé, à se livrer aux œuvres impudiques de la chair en dehors de ce que permet la sainte Église, à laisser le cœur placer en quelque créature que ce soit ses appétits de jouissance selon la chair. Il n'est pas question toutefois des mouvements rapides d'attachement ou de désir dont nul ne peut se garder.

Or il vous faut savoir que la pureté d'esprit conserve l'homme dans une certaine ressemblance de Dieu, libre de tout souci du côté des créatures, penchant vers Dieu et uni à Lui. La pureté du corps est comparable à la blancheur du lis et à la candeur des anges ; quand elle résiste à la tentation, elle évoque la pourpre des roses et la noblesse des martyrs ; quand elle s'inspire de l'amour de Dieu et du soin de sa gloire, elle atteint la perfection et ressemble aux grandes fleurs de soleil, car c'est là un

des plus grands ornements de la nature. La pureté du cœur renouvelle et accroît la grâce de Dieu. La pureté du cœur suscite le propos, la pratique, la sauvegarde de toutes les vertus. Elle protège et défend les sens des atteintes du dehors ; elle dompte et enchaîne les instincts bestiaux au-dedans ; elle fait l'ornement de toute la vie intérieure ; elle est pour le cœur une clôture qui le ferme aux choses de la terre et à toute duperie, l'ouvrant par contre aux choses du ciel et à toute vérité.

C'est pour cela que le Christ a dit : « Bienheureux sont ceux qui sont purs de cœur, parce qu'ils verront Dieu. » Dans cette vision consiste pour nous la joie éternelle, c'est là tout notre salaire et l'accès à notre béatitude. Aussi l'homme doit-il être sobre et garder la mesure en toutes choses, évitant toutes les démarches et toutes les occasions dont la pureté de l'âme ou celle du corps pourrait recevoir quelque souillure.

## **B. La justice, une arme dans la pratique de la vertu**

Or si nous voulons acquérir ces vertus et chasser les vices qui leur sont contraires, il nous faut posséder la justice, il nous faut la pratiquer et la conserver jusqu'à la mort dans la pureté du cœur. Car nous avons trois puissants adversaires qui nous tentent et nous attaquent en tout temps et en tous lieux et de maintes manières. Si nous faisons la paix avec l'un ou l'autre de ces trois ennemis, le suivant docilement ensuite, nous sommes vaincus, car ils sont toujours d'accord dans tous les dérèglements. Ces trois adversaires sont : l'ennemi infernal, le monde et notre propre chair, laquelle nous serre de plus près et se montre souvent plus rusée et plus nuisible que les autres. Nos convoitises bestiales sont en effet les armes avec lesquelles nos ennemis combattent contre nous. Le désœuvrement et le manque d'empressement pour la vertu et pour la gloire de Dieu, sont la cause et l'occasion du combat ; toutefois la faiblesse de la nature, la négligence à se tenir sur ses gardes et l'ignorance de la vérité, c'est l'épée dont nos ennemis quelquefois nous blessent, voire même nous vainquent. Pour cette raison nous devons faire en nous-mêmes le partage nécessaire, nous devons nous diviser en nous-mêmes et la partie la plus basse de nous-mêmes, qui tient de la bête, qui nous est contraire à l'endroit de la vertu, qui veut se séparer de Dieu, nous devons la détester, la poursuivre et la tourmenter par la pénitence et par l'austérité de la vie, de sorte qu'elle demeure toujours réduite à l'obéissance et soumise à la raison, et que la justice, avec la pureté du cœur gardent la haute main dans toutes les œuvres de vertu. Et toutes les souffrances, tribulations et persécutions que Dieu a décrétées sur nous et qui nous viennent de tous ceux qui sont contraires à la vertu, nous devons les supporter de bon gré pour la gloire de Dieu, pour l'honneur de la vertu, pour obtenir la justice et posséder la pureté du cœur. Car le Christ a dit : « Bienheureux sont ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. » En effet garder la justice dans la vertu et les œuvres de vertu, c'est posséder un denier dont le poids contrebalance le royaume de Dieu et qui permet d'acquérir la vie éternelle.

Par toutes ces vertus, l'homme effectue sa sortie vers Dieu, vers lui-même et vers son prochain, par l'honnêteté des mœurs, la vertu et la justice. »

## La chasteté

Vous remarquerez que la pureté dans la cascade des vertus vient en dernier comme une conséquence des vertus qui précèdent. Nous distinguerons la pureté du cœur et la pureté du corps autrement dit la chasteté. Le concept juif de la pureté est lié à l'absence de mélange, un cœur pur est un cœur non partagé, le Pur Amour est totalement désintéressé, on ne doit pas y mêler ses propres intérêts. À cette pureté d'amour est promise la vision de Dieu. Pourtant nous sommes bien tourmentés à cause du mélange entre nos pulsions et notre désir de pureté mentale et corporelle. Il est important de ne pas pratiquer la langue de bois dans ce domaine.

Jean Cassien qui a importé le monachisme en Occident au IV<sup>e</sup> siècle dit que le moine le plus chaste a une pollution nocturne par mois. Ce qui correspond aussi chez la femme à un cycle hormonal qui fait qu'une poussée de désir se manifeste au moment où est la plus féconde. Dieu nous a donné une nature généreuse, la générosité et l'engendrement viennent de la même racine. Les pulsions sexuelles sont par moment incontrôlables et le corps est pourvu de zones érogènes qui deviennent très sensibles, qui « démangent » soit à intervalles réguliers ou constamment. Nous avons des témoignages en grand nombre que dans la vie consacrée comme dans le mariage, ces pulsions et le besoin de se soulager, de s'apaiser dans l'auto-érotisme et dans la jouissance sexuelle sont une douloureuse écharde dans la chair.

Sur le plan psychologique, nous pourrions dire avec Sempé : il y a ceux qui pêchent et ils vont voir le curé et ceux qui n'arrivent pas à pécher et ils vont voir le psy. De fait il existe une chasteté « anormale », une frigidité, un anhédonisme qui sont pathologiques. L'absence de désir n'est pas la vertu de chasteté. La lutte pour se garder est un combat perdu d'avance, nous parlons sur le plan humain. Cette lutte est telle que lorsque que nous pensons avoir remporté une victoire, lorsque nous avons pratiqué la garde du regard, ce qui est héroïque dans la culture contemporaine, nous devenons plus sensibles aux moindres stimuli... et c'est la chute qui nous humilie. Ce combat qu'il nous faut mener nous devons l'offrir comme un véritable martyr et ne pas se rebeller contre Dieu qui nous a donné une telle nature, car il a tout fait avec sagesse et par amour. Soyons fermes avec nous-mêmes et miséricordieux avec les autres. Mais heureusement il y a une bonne nouvelle dans ce domaine c'est qu'une chasteté quasiment parfaite est accordée comme vertu infuse dans l'union à Dieu. Nous vivons alors la chasteté du Christ qui vit en nous. Alors, sans renoncer au combat, ayons un ardent désir de connaître cet état où ce n'est plus nous qui vivons c'est le Christ qui vit en nous. Nous serons établis dans une paix parfaite, « ma demeure étant déjà en paix » comme le dit saint Jean de la Croix.

## IX

### LA SOUFFRANCE

« J'aime les roses, mais au milieu des épines » (Angélius Silésius)

La souffrance est un mal en soi qui s'articule sur l'incompréhensible question du mal. Quand des athées nous interrogent avec l'incontournable : 'si Dieu est bon pourquoi des innocents souffrent-ils', nous ne pouvons répondre par une explication sur le péché originel qu'ils nieront tout de suite comme une fable mythologique. Leibniz, une des plus grandes intelligences que la philosophie ait connues, a bien écrit une théodicée, c'est-à-dire une justification de Dieu qui est cohérente sur le plan de la raison : tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Tout le monde connaît cette citation, mais l'attribue à Voltaire. En effet ce dernier la met dans la bouche d'un de ses personnages de *Candide* ou *l'Optimisme*, comme parodie grinçante de Leibniz : « Pangloss disait quelquefois à Candide : 'Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles ; car enfin si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière pour l'amour de mademoiselle Cunégonde, si vous n'aviez pas été mis à l'Inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches.'

– Cela est bien dit, répondit Candide, mais il faut cultiver notre jardin. »

Nous ne pouvons pas nous contenter de cultiver notre jardin, car l'humanité tout entière est notre domaine.

Les ennemis de l'Église lui reprochent violemment d'avoir canonisé Mère Teresa qui, disposant de sommes considérables, n'achetait pas d'antalgique pour les mourants. Chacun voit le monde par son propre prisme. Dans la culture indienne on ne peut pas voler sa souffrance à quelqu'un, elle n'est pas un problème, mais une solution dans le système karmique de l'évolution de l'âme vers sa délivrance. Pour le christianisme, la souffrance est indissociable de l'amour salvateur. C'est le mystère de la foi que la majorité des chrétiens refusent aujourd'hui. Pour la Petite Thérèse c'est une équation évidente : Jésus ma joie c'est de t'aimer = Jésus ma joie c'est de souffrir. Nous avons bien des éléments de réponse à la question du mal, mais il serait indécent de les exposer ici, dans le contexte actuel, on ne peut les appréhender que dans le contexte de l'Amour. Celui qui aime s'expose à la souffrance et celle-ci lui est chère. Le refus de la souffrance conduit à ne plus se compromettre dans une relation amoureuse durable qui implique un apprentissage de l'amour véritable et bien des souffrances. Mais celui qui le refuse s'expose à des souffrances bien plus insupportables, car dénuées de sens. Savoir pourquoi, pour qui on souffre allège considérablement le poids de la souffrance. Tous les saints nous le disent : une souffrance paisible n'est plus une souffrance, bien plus, une souffrance amoureuse est un trésor que l'on chérit. Mais la psychanalyse est passée par là nous dérobant du sens, elle est sûre de son intelligence et de sa supériorité en élaborant une théorie sur le plaisir de souffrir qu'elle appelle masochisme. Il faut avoir expérimenté dans sa chair ou connu des mystiques comme Marthe Robin et Padre Pio pour savoir que cliniquement, il n'y a pas trace de masochisme chez eux. Ils sont entrés dans une alchimie des sensations qui échappe à la raison et de la souffrance il fabrique l'or de la rédemption.

« Une seule âme qui prie, qui s'offre, qui souffre, console mille fois plus le cœur de Dieu que mille pécheurs qui s'en éloignent. » (Marthe Robin)

Il faut avoir expérimenté la souffrance pour comprendre que le problème des chrétiens d'aujourd'hui est la peur, la peur de souffrir, la peur d'être impuissants devant la souffrance de ses proches. Nous connaissons un mystique qui dit : « C'est la souffrance qui me maintient dans le chemin de l'Amour ». Elle contient une énergie spirituelle incroyable qui déploie ses effets bénéfiques sur le monde entier ou dont Dieu se sert pour telle âme en particulier. Comme le dit Jésus José, « elle obéit à des lois qui nous échappent » et heureusement, car nous serions tentés de nous glorifier alors qu'elle participe à notre humilité.

Nous avons posé la question à plusieurs frères ou sœurs qui souffraient beaucoup dans les épreuves de la nuit : veux-tu que cette souffrance cesse ? Et la réponse fut chaque fois un non catégorique. Une sœur qui avait peur de la souffrance nous raconte une grâce qu'elle reçut : « Un matin de la fête de St Joseph, au réveil je l'ai senti debout derrière moi comme pour m'empêcher de reculer. J'ai entendu dans mon cœur ces paroles :



“Ne recule jamais devant la souffrance !

Car en reculant l’amour se refroidit

Et la souffrance devient insupportable.

L’amour est plus fort que la souffrance.

L’amour absorbe la souffrance.”

### **Souffrance et conscience mystique**

Le Poverello disait : « Quelqu’un souffre », il ne disait pas « Je souffre ». Cela s’explique par la conscience différente de la conscience ordinaire qui accompagne la vie mystique. Quelqu’un disait un jour : « J’aurais trop peur de voir la Vierge ! » La venue de la Vierge dans une vision ou une apparition est précédée par une modification des perceptions sensorielles où le surnaturel devient naturel. Il en va de même des visites du démon, dont nous avons choisi de ne pas parler dans notre étude. (Pas de Pub, comme on le voit sur certaines boîtes aux lettres). Il essaye de faire peur, mais il n’y arrive pas. Un mystique qui voit le démon la nuit, lui dit : « Laisse-moi dormir ! » Et il se retourne de l’autre côté. Alors, n’ayons pas peur d’avoir peur.

L’esprit du monde est ennemi de Dieu qu’il a en haine et il tente d’élaborer une philosophie hédoniste qui serait exempte de souffrance. Mais comme chez Nietzsche ou chez Jacques Brel il y a une obsession de Dieu, du péché et de la souffrance qu’ils attribuent à des réminiscences inconscientes. Il n’est que de lire ce situationniste bien connu : « Bien que, selon l’heureuse expression de Prévert, mes amis soient tout autant que moi ‘intacts de Dieu’, je suis moins assuré qu’il ne traîne en nous – stratifiée par des siècles d’abrutissement et d’obscurantisme – l’une ou l’autre inclination au renoncement, au sacrifice, à la culpabilité, à la mortification secrète, bref à une façon de cultiver l’absence de vie qui, récusée à haute voix et néanmoins secrètement reçue, n’est jamais loin du culte de la charogne, autrement dit de la religion. J’ai pensé qu’il n’était pas inutile de traquer jusque dans les plis de notre conscience ces germes morbides. » (Raoul Vaneigem, ‘De l’inhumanité de la religion’, auteur également de ‘Résistance au christianisme’, qui a beaucoup influencé Michel Onfray maître à penser de notre époque.)

Que leur répondent les mystiques ? Citons les plus « petits », ceux qui ont accès aux mystères cachés aux sages et aux intelligents :

## Élisabeth de la Trinité

« Je ne peux pas dire que j'aime la souffrance en elle-même, mais je l'aime parce qu'elle me rend conforme à Celui qui est mon Epoux et mon Amour. Oh, vois-tu, cela met dans l'âme une paix si douce, une joie si profonde, et on finit par mettre son bonheur dans tout ce qui est contrariant. Petite maman, essaie de mettre ta joie, non pas sensible, mais la joie de ta volonté, dans toute contrariété, tout sacrifice, et dis au Maître : "Je ne suis pas digne de souffrir cela pour vous, je ne mérite pas cette conformité avec vous." Tu verras que ma recette est excellente, elle met une paix délicieuse au fond du cœur, elle rapproche du bon Dieu. » (Lettre 317)

Thérèse joue avec sa souffrance comme une enfant avec sa poupée :

« Il est des âmes sur la terre  
Qui cherchent en vain le bonheur  
Mais pour moi, c'est tout le contraire  
La joie se trouve dans mon cœur  
Cette joie n'est pas éphémère  
Je la possède sans retour  
Comme une rose printanière  
Elle me sourit chaque jour.

Vraiment je suis trop heureuse,  
Je fais toujours ma volonté...  
Pourrais-je n'être pas joyeuse  
et ne pas montrer ma gaieté ?...  
Ma joie, c'est d'aimer la souffrance,  
Je souris en versant des pleurs  
J'accepte avec reconnaissance  
Les épines mêlées aux fleurs.

Lorsque le Ciel bleu devient sombre

Et qu'il semble me délaïsser,  
Ma joie, c'est de rester dans l'ombre  
De me cacher, de m'abaisser.  
Ma joie, c'est la Volonté Sainte  
De Jésus mon unique amour  
Ainsi je vis sans nulle crainte  
J'aime autant la nuit que le jour.

Ma joie, c'est de rester petite  
Aussi quand je tombe en chemin  
Je puis me relever bien vite  
Et Jésus me prend par la main  
Alors le comblant de caresses  
Je Lui dis qu'Il est tout pour moi  
Et je redouble de tendresses  
Lorsqu'Il se dérobe à ma foi.

Si parfois je verse des larmes  
Ma joie, c'est de les bien cacher  
Oh ! que la souffrance a de charmes  
Quand de fleurs on sait la voiler !  
Je veux bien souffrir sans le dire  
Pour que Jésus soit consolé  
Ma joie, c'est de le voir sourire  
Lorsque mon cœur est exilé...

Ma joie, c'est de lutter sans cesse  
Afin d'enfanter des élus.  
C'est le cœur brûlant de tendresse

De souvent redire à Jésus :  
Pour toi, mon Divin petit Frère  
Je suis heureuse de souffrir  
Ma seule joie sur cette terre  
C'est de pouvoir te réjouir.

Longtemps encor je veux bien vivre  
Seigneur, si c'est là ton désir  
Dans le Ciel je voudrais te suivre  
Si cela te faisait plaisir.  
L'amour, ce feu de la Patrie  
Ne cesse de me consumer  
Que me font la mort ou la vie ?  
Jésus, ma joie, c'est de t'aimer ! »

Quand on lit les biographies de nos amis du Ciel, on s'imagine que leur vie a été une montagne de souffrance alors que c'est jour après jour qu'ils ont souffert. Un jour à fois ! Rien que pour aujourd'hui, présent à la Présence. Abordée comme cela, l'idée de la souffrance devient supportable. Chaque matin amène la grâce de vivre jusqu'au soir. On se souvient du jeu de Thérèse avec sa sœur dans le film d'Alain Cavalier : je souffre – tant mieux, je ne souffre plus – tant mieux. Je souffre – tant mieux, je ne souffre plus – tant mieux.

La souffrance est un feu, elle jaillit on ne sait d'où. La prière de Lanza del Vasto, que nous avons récitée pendant des années autour du feu allumé chaque samedi soir, en l'honneur de la Résurrection, est très éclairante, c'est le cas de le dire, sur le sujet.

« Nous sommes tous passants et pèlerins.

Allumons donc un feu au carrefour, à l'adresse de l'Éternel.

Fermons le cercle et faisons un temple dans le vent.

Faisons de ce lieu quelconque un temple.

Car le temps est venu d'adorer en esprit et en vérité,

de rendre grâce en tous lieux et en tout temps.

Mettons un terme au temps,

un centre aux ténèbres extérieures,

et rendons-nous présents au présent.

Ce présent que nous avons en vain poursuivi dans nos journées,

car il était loin de nous au moment où il était.

Le voici devant nos yeux et dans nos cœurs, le présent.

Le feu, c'est le présent qui brûle et brille,

c'est le présent qui prie,

Le feu est le sacrifice de ce qui brûle,

la chaleur de vie et la joie des yeux.

Il est la mort des choses mortes et leur retour à la lumière.

Feu de joie ! Souffrance et joie l'une dans l'autre.

L'amour, c'est la joie de souffrir.

Le feu est la vie et la mort l'une dans l'autre,

l'apparence qui se consume et la substance qui paraît.

Chantons gloire dans la langue du feu,

évidente et claire à tous les hommes.

Et vous, gens qui passez sur la route des Quatre Vents,

entrez dans la ronde et donnez-nous la main.

Souffle sur nous, Seigneur,

pour que notre prière monte en flamme,

pour que notre cœur de bois mort et d'épines

et son bref et vacillant éclat de vie,

servent à nourrir un peu ta gloire. »

## Saint Augustin

« Jésus Christ est un seul homme, avec sa tête et son corps. Le Sauveur du corps et les membres du corps sont deux en une même chair, en une même voix, en une même passion ; et, lorsque le temps du mal sera passé, en un même repos. C'est pourquoi les souffrances du Christ ne sont pas seulement chez le Christ ; et pourtant les souffrances du Christ ne sont que dans le Christ.

En effet, si, par le Christ, tu entends la tête et le corps, les souffrances du Christ sont seulement dans le Christ ; si, par le Christ, tu entends seulement la tête, les souffrances du Christ ne sont pas seulement dans le Christ. En effet, si les souffrances du Christ étaient seulement dans le Christ, entendu de la tête seule, comment l'un de ses membres, l'Apôtre Paul, peut-il dire : Ce qu'il reste à souffrir des épreuves du Christ, je l'accomplis dans ma propre chair ?

Si donc tu fais partie des membres du Christ, qui que tu sois, qui entend ces paroles, ou qui ne les entend pas maintenant (pourtant, tu les entends, si tu fais partie des membres du Christ), tout ce que tu souffres par ceux qui ne sont pas de ses membres, cela restait à souffrir des épreuves du Christ.

C'est ajouté, parce que cela manquait ; tu remplis la mesure, tu ne la fais pas déborder ; tu souffres autant que tes souffrances devaient contribuer à la passion totale du Christ, qui a souffert dans notre tête et qui souffre dans ses membres, c'est-à-dire en nous-mêmes.

Au profit de cette sorte de cité que nous formons, nous payons notre dette, chacun dans ses limites, et nous portons à notre compte, selon l'abondance de nos ressources, comme un impôt de souffrances. L'acquittement de toutes nos souffrances ne sera complet que lorsque le monde sera fini.

Ne croyez donc pas, mes frères, que tous les justes qui ont subi la persécution des méchants, même ceux qui ont été envoyés avant l'avènement du Seigneur pour annoncer celui-ci, ne faisaient pas partie des membres du Christ. Il est impossible qu'il ne fasse pas partie des membres du Christ, celui qui fait partie de la cité dont le Christ est roi.

C'est donc cette cité tout entière qui parle, depuis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang de Zacharie. Ensuite, à partir du sang de Jean-Baptiste, par le sang des Apôtres, par le sang des martyrs, par le sang des fidèles du Christ, c'est une seule et même cité qui parle. » (Enarationes in Psalmos, 61, 4)

La souffrance est le charbon ardent sur lequel brûle le parfum de notre âme.

« Il faut avoir été fou de douleur pour pouvoir devenir fou d'amour. Dans cette expérience de déchirement, l'extase survient qui fait passer d'une souffrance insondable à un amour excessif, inouï, qui transgresse toute norme et toute forme. » ('Divine Blessure' de Jacqueline Kélen, 2005)

« Seigneur, la souffrance devient joie intense, quand l'âme s'élance vers toi sans retour. » (Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face)





## X

### **Mystique affective et courtoise**

Nous nous sommes intéressés surtout aux héritières de la mystique courtoise qui sont plus tardives et qu'on enveloppe dans le mouvement béguinal qui est essentiellement féminin. Nous avons mis en musique certains de leurs poèmes. Mais en tenant à distance les exagérations du Moyen-âge et d'une floraison de phénomènes que l'on trouve dans la Légende Dorée. Le Moyen-âge, surtout réhabilité par les auteurs modernes comme Régine Pernoud, Georges Duby et Jacques Le Goff, place la femme au centre de la vie sociale et de la vie mystique. Elle est la Dame du chevalier, mais aussi Notre Dame. Quand on veut réveiller la flamme qui est dans notre cœur, quelle meilleure lecture que Béatrice de Nazareth et Hadewijch d'Anvers, sans parler d'Hildegarde de Bingen et de Mechtilde de Magdebourg, Lutgard de Tongres ! Saint Bernard, bien que très affectif, ne s'exprime jamais dans le langage courtois, pas plus que saint Jean de La Croix. Mais Thérèse d'Avila, une femme comme il n'y a pas d'homme disions-nous, est très influencée dans sa vie comme dans ses visions par ce courant mystique féminin. Les romans de chevalerie ont nourri son imagination avant son entrée au couvent.

#### **La mystique féminine médiévale**

Comme le disait le Pasteur Thomas Roberts, les femmes sont spirituelles jusque dans leur chair et charnelle jusque dans leur esprit. Mais la chair n'est pas prise en mauvaise part ici, ni dans les Écritures, car le Verbe s'est fait chair et c'est dans leur chair qu'elles vont le recevoir. Malheureusement le christianisme, par peur du péché de chair, qui est le péché originel pour plusieurs Pères de l'Église à commencer par Clément d'Alexandrie au second siècle pour aboutir à saint Augustin qui en tirera des conséquences funestes pour plus d'un millénaire. Pourtant, jeune converti il avait demandé à Dieu : « Seigneur donne-moi la chasteté, mais pas tout de suite ! » Quand il fut exaucé (car c'est un don de Dieu qui confère une très grande liberté pour l'âme qui n'est plus perturbée par les intrusions impromptues de la libido) il devint intransigeant et élabor

des théories fumeuses sur la sexualité. La première étant que le plaisir était le fruit du péché originel. Le Moyen-âge qui était très marqué par la pensée augustinienne condamna le plaisir. Mais seulement chez les nobles et chez les clercs. Les serfs eux, étaient considérés comme des animaux et l'Église montra une certaine tolérance envers cette classe qui faisait vivre les autres par son travail, quand elle n'encouragea pas les bordels et les maisons de bains, au moins les choses étaient faites proprement. On disait : amour payé n'est pas péché. Mais chassez le naturel et il revient au galop. Luther qui était un moine augustin, fit revenir le plaisir, condamna le célibat des prêtres et les vœux monastiques. Il faut dire qu'à Rome, il se rendit compte qu'il y avait des lupanars spécialisés dans le clergé et qu'un peu partout dans les clercs, à tous les niveaux de la hiérarchie, c'était : « Faites ce que je vous dis et non pas ce que je fais. »

Les femmes ont besoin d'incarnation. Or le christianisme est la plus désincarnée des religions (à part le bouddhisme et encore on peut être moine un an et revenir chez sa femme, il y a aussi le bouddhisme de la main gauche, du tantra sexuel où le plaisir est une voie ascétique vers l'extase). Elles ont besoin de toucher, d'éprouver des relations sensibles avec Celui qui s'est fait homme. Elles ont besoin d'être embrassées par Jésus. Mais deux hommes de cette époque connaîtront la grâce de l'amplexus, être pris dans les bras du Christ, saint Bernard et saint François d'Assise. L'amplexus fait partie du langage mystique, il est souvent traduit par étreinte.

« L'amour du cœur est en quelque sorte charnel, car il oriente l'affection du cœur humain surtout vers la chair du Christ et vers ce que le Christ a fait ou commandé aux jours de sa chair [...]. Lorsque [celui qui est rempli de cet amour] prie, il voit se dresser devant lui l'image sacrée de l'Homme-Dieu, tantôt naissant, tantôt au sein maternel, tantôt enseignant, tantôt mourant, tantôt ressuscitant ou montant au ciel. » Et encore, toujours dans le commentaire du Cantique : « Sa main gauche est sous ma tête, et sa droite m'étreindra. » De l'un de ses bras il soutient la tête de l'épouse défaillante, et de l'autre il s'apprête à l'embrasser (ad amplexandum) pour la serrer tout contre soi. Heureuse l'âme appuyée sur la poitrine du Christ et qui repose entre les bras du Verbe ! Sa main gauche est sous ma tête, et sa droite m'étreindra. » (Saint Bernard)



AMPLEXUS DE SAINT FRANCOIS



AMPLEXUS DE SAINT BERNARD



### AMPLEXUS DE SAINTE LUTGARDE

Les femmes ont besoin d'assumer ce pourquoi elles sont faites, avec les grâces qui accompagnent l'amour conjugal et la maternité.

Des passions amoureuses elles font une passion pour la Passion, elles incarnent tous les rôles, celui de la Vierge et celui de Marie Madeleine. Elles ont besoin d'être mère de l'Enfant Jésus, voire épouse de l'Enfant Jésus, de dormir en compagnie de leur Amour, de le caresser, de se sentir caressées par lui. De le prendre dans leurs bras, de le bercer, de le consoler. La Passion deviendra leur thème de prédilection, elles essuient le visage maculé du Fils de l'homme, elles « pâtissent » Dieu, autre expression mystique. Le pâtir Dieu, c'est s'unir aux souffrances de la Passion. Elles sont aussi l'Amante du Cantique des Cantiques, qui affolée cherche partout celui que son cœur aime.

Il y a un parallèle étonnant entre le Cantique des Cantiques et l'amour courtois. Pour s'en persuader prenons une définition de l'amour courtois dans Wikipédia, nous soulignerons des éléments qui soutiennent notre propos.

« Il existe différentes écoles quant à l'interprétation de l'amour courtois. Il désigne l'amour profond, respectueux et véritable d'un homme envers une femme, et vice versa. De manière intemporelle, on le reconnaît de la sorte : l'homme doit être au service de sa dame, à l'affût de ses désirs, et lui rester inébranlable de fidélité. C'est un amour hors mariage, hors dogmes, prude sinon chaste et totalement désintéressé, mais non platonique et ancré dans les sens et le corps autant que l'esprit et l'âme. Il ne faut pas le comprendre comme un concept avec des règles, mais simplement comme le sentiment amoureux pur et brut que quiconque peut avoir, d'une façon simple par l'écoute et le respect de son instinct et de ses sens, un amour dénué de toute influence dogmatique ou extérieure. Ce nouveau concept entra souvent en conflit avec la loyauté envers le suzerain et difficilement conciliable avec la courtoisie au sens de galanterie, et même avec la vaillance que le chevalier devait continuer à entretenir. Apparemment, la vision de l'amour courtois s'imposa progressivement dans les cœurs et permit de laisser une place à l'amour dans la vie quotidienne.

L'amour courtois prime en effet sur le mariage : une femme mariée peut ainsi laisser parler son cœur si elle est courtisée selon les règles précises de l'amour courtois.

Ainsi, une immense majorité des textes teintés de fin'amor illustre dramatiquement ce conflit de dogme et d'Amour : l'amoureux, dévoué à sa Dame était, normalement, d'un rang social inférieur, il était un noble de première génération en passe de conquérir ses titres de chevalerie ; le sentiment de l'amant est censé s'amplifier, son désir grandir et rester pourtant en partie inassouvi. Il s'adresse souvent à une femme inaccessible, lointaine ou d'un niveau social différent de celui du chevalier. Elle peut feindre l'indifférence. On nommait ce tourment, à la fois plaisant et douloureux, *joï*.

Cette ritualisation du jeu amoureux peut être vue comme liée à la codification de la chevalerie, tout en lui étant antagoniste. Au XIIe siècle, l'idéal chevaleresque est perçu par les contemporains comme déclinant. La période précédente est idéalisée, comme ses héros qui sont transformés pour incarner des modèles de chevalerie. Un grand nombre de romans liés à la légende arthurienne sont écrits à cette période dans cette optique, et expriment alors un fantasme de chevalerie et d'amour courtois tels que l'imaginent les auteurs du XIIe siècle. Parallèlement, de grands ordres de chevalerie sont créés, et codifient les attitudes de ses membres, « pour faire revivre l'idéal chevaleresque de l'ancien temps ».

L'amant courtois doit passer par un certain nombre d'étapes codifiées, qui portent un nom et permettent d'évoluer dans "la hiérarchie".

"Ils se devaient mutuellement des devoirs différents, pour passer les degrés d'une hiérarchie qui comportait foule d'épreuves au cours desquelles leur Valeur (Valor) augmentait. Ces multiples stades étaient désignés par des noms, Entenhador, Fenhador, qui sans doute comportaient à chaque fois leurs droits et obligations.

Au fur et à mesure ils se donnaient le droit à de nouvelles entrevues secrètes, difficiles à mettre en place, y vivant des rapprochements légers comme ailes de papillon. D'abord, la Dame pouvait accepter de montrer ses pieds nus, ou ses épaules... Peut-être le troubadour pouvait-il inspirer la senteur de ses cheveux, puis devait s'éloigner. Les effleurements constituaient encore un stade ultérieur. Pendant tout ce temps, le désir montait à tel point que la première fois que le troubadour et la Dame se touchaient du bout du doigt, des commotions pouvaient avoir lieu, le mélange d'idéalisation mutuelle, de chasteté prolongée et de magnificence du cadre exacerbant toute la sensibilité. (...) Plusieurs étapes scandaient cette mutuelle métamorphose. Il y avait l'échange des cœurs, où chacun était censé vivre en l'autre, en une communion au-delà de l'espace et du temps, après un long échange des souffles, les deux amants respirant l'un en l'autre jusqu'à approcher d'états extatiques." (E.J. Duits, *L'Autre désir : du sadomasochisme à l'amour courtois*, La Musardine, page 91). »

Le Cantique des Cantiques est hors norme ! On se demande comment il est entré dans le canon des Écritures. Mais rabbi Akiva disait qu'il était le plus saint des livres saints. Il faut le lire en hébreu

comme on le fait chaque vendredi soir à la synagogue avant d'accueillir la fiancée Shabbat en chantant le Lekha dodi. Son érotisme est « décoiffant », si puissant qu'il est interdit aussi bien dans le judaïsme et dans le christianisme de s'arrêter à la lettre du texte. Que de temps d'attente alors que Dieu pourrait se manifester tout de suite, que de temps d'éloignement alors que nous avons vécu des moments d'une incroyable douceur, que d'humiliations pour parvenir à l'humilité sans laquelle il n'y a pas de sainteté, c'est-à-dire d'union possible, que d'épreuves comme dans le Chevalier à la charrette où nous faisons la risée du monde ! « Qu'a-t-il de plus que les autres celui pour qui tu t'es donnée corps et âme, une belle fille comme toi, quel gâchis ! Tu perds les meilleures années de ta vie ! » Dieu veut savoir jusqu'où nous sommes prêts à aller pour lui.



Lancelot sur ordre de sa Dame subit l'humiliation d'être monté sur une charrette au lieu de son fier destrier.

Mais nos mystiques médiévales vont incarner l'amour courtois profondément dans des langueurs amoureuses et des gémissements, dans des plaintes à Celui qui se fait attendre, qui séduit et qui s'absente et nul ne sait quand aura lieu le rendez-vous secret où les souffles s'échangeront. Nous retrouverons ce style courtois chez Thérèse d'Avila qui est amoureuse de sa Majesté et qui ne cesse de se plaindre. Tout cela sera aboli dans le mariage mystique, mais pour l'instant nous sommes dans un amour hors mariage, hors fiançailles avec quelqu'un d'inaccessible. Maître Eckhart et saint Jean de la Croix rompent avec la dynamique courtoise, car il s'agit d'être égal à égal avec Dieu. Dans l'union, Dieu fait de nous ses égaux sinon il n'y aura pas de relation nuptiale. C'est la volonté de Dieu que nous ne le contemplions pas de loin, mais que nous soyons UN avec Lui. Non pas contemplation qui est une phase de la vie mystique, mais union.

## Le jardin mystique autre référence médiévale au Cantique des Cantiques.



Gan naoul ahoti kala : c'est un jardin clos qu'est ma sœur, ma promise.

Le jardin mystique est bien gardé, on ne peut y pénétrer que sur l'invitation de la Dame, ici la Vierge Marie dans une nature où chaque fleur est un symbole : le lys est la chasteté, la violette l'humilité.

« Sur les murs extérieurs sont peintes les figures de la Haine, de la Félonie, de la Convoitise, de l'Avarice, de l'Envie, de la Tristesse, de la Vieillesse, de l'Hypocrisie et de la Pauvreté qui n'ont aucun droit dans ce monde de la courtoisie. La porte y est étroite et presque dérobée et semble ainsi un symbole de l'inaccessibilité de la Dame. Ce jardin est agrémenté de fleurs et d'arbres, où les amants pouvaient cacher leur amour. Au milieu de ce jardin, on trouvait un puits ou une fontaine, l'eau jaillissante et pure s'opposant aux eaux dormantes du péché », dit un commentateur de ce genre de jardin.

Il est le lieu du rendez-vous amoureux où la végétation abritera leur rencontre fugace. Le jardin mystique, tout de noblesse et de pureté, est aux antipodes du Jardin des délices qui provoque un profond malaise chez le spectateur pour peu qu'il soit sensible à la beauté spirituelle. La thèse qu'il l'ait peint pour les Adamites ou frères du Libre Esprit (que nous rencontrerons plus tard avec les

béguines hérétiques auxquelles prêchent les mystiques rhéno-flamands) est aujourd'hui écartée alors qu'elle paraît évidente. Jérôme Bosch appartenait à une confrérie qui pouvait être apparentée aux hérésies de l'époque où la luxure était prônée et pratiquée comme une innocence adamique. Mais ces milieux hérétiques étaient passés maîtres dans l'art de dissimulation et professaient extérieurement une foi et une pratique orthodoxe. Dieu lui-même habite une sorte d'enfer, ce Dieu auteur du mal qui est celui de l'Ancien Testament remplacé par ce dieu étranger cher aux gnostiques et dont parle Renan.



Ce tableau devant lequel s'extasient nos contemporains comme chef-d'œuvre absolu ressemble plus à la tentation de saint Antoine, telle que l'a décrite Flaubert que d'un jardin de délices, mais nos contemporains trouvent leurs délices dans des choses bien étranges et tordues.

Que nos maisons soient simples et belles, que leurs jardins soient bien entretenus, que nos liturgies soient l'écho de la beauté céleste pour évangéliser ceux pour qui la pornographie est devenue la chose la plus normale du monde, faisant partie de la culture postmoderne. « Douze pour cent de tous les sites web sont des sites pornographiques. Il y a 4.2 millions de sites Web pornographiques... 420 millions de pages web pornographiques et 68 millions de requêtes quotidiennes pour des sites pornographiques via les outils de recherche internet. C'est-à-dire 25% de toutes les requêtes de recherche Internet. » (site psycho-ressources) Nous sommes loin de l'amour courtois où les chevaliers apprenaient à maîtriser leurs désirs et considéraient la femme avec dévotion.

Les femmes sont plus enclines à la spiritualité affective que les hommes. Mais c'est une généralité qui appelle des contre-exemples tels que saint Bonaventure qui est appelé le docteur séraphique parce son cœur était brûlant d'amour, saint Bernard dont nous allons parler plus longuement et saint



François de Sales qui fut aussi un docteur melliflue et dont la douceur est légendaire, lui qui échangea des lettres d'amour spirituel avec sainte Jeanne de Chantal, ce que n'appréciaient guère quelques visitandines que nous avons connues. L'homme, autre généralité, est plus enclin à la connaissance spéculative. La pensée est elle-même objet d'affection pour des cathédrales doctrinales comme la 'Somme théologique' de saint Thomas d'Aquin. Comme le disait saint Bernard dans son commentaire du Cantique, la vie est courte, il nous faut nous hâter d'aimer autant que nous le pouvons. L'un n'exclut pas l'autre évidemment, mais dans la mystique médiévale les femmes sont beaucoup moins instruites que les hommes, elles n'ont pas étudié et commenté les sentences de Pierre Lombard.

La Petite Thérèse, Docteur de l'Église, n'aurait rien compris aux subtilités intellectuelles de l'Aquinate, mais comme lui, elle connaissait par cœur les Écritures saintes qu'elle cite à tout propos.

Il n'est pas étonnant que la dévotion au Sacré-Cœur qui implique de pénétrer la plaie du côté de Jésus pour aller dans son cœur transpercé, soit née au XIIe siècle avec Anselme de Canterbury, Bernard de Clairvaux, Richard de Saint Victor et Lutgard de Saint Trond, grande mystique belge.

« Jésus a été doux quand il inclina la tête et rendit le dernier soupir ; doux, quand il étendit les bras ; doux, quand son côté fut ouvert par la lance ; doux, quand ses deux pieds furent percés d'un clou. Doux, quand il étendit les bras. En étendant les bras, il nous montre qu'il désire ardemment nous serrer contre son Cœur, et je crois l'entendre nous dire : O vous ! qui êtes fatigués et qui portez le poids du jour, venez réparer, sur ma poitrine et au sein de mes embrassements, vos forces épuisées. Regardez, je suis prêt : mes bras peuvent vous contenir tous. Venez donc sans exception, et que personne ne craigne d'être repoussé. Je ne veux pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive ; mes délices les plus chères sont d'habiter avec les enfants des hommes. Doux, quand son côté fut ouvert par la lance. Cette blessure ne nous a-t-elle pas révélé les trésors infinis de sa bonté, c'est-à-dire toute la charité de son Cœur pour nous ?

O Jésus débonnaire ! Maître si humble, Maître si compatissant, vous êtes doux à notre cœur, doux à notre bouche, doux à notre oreille. Votre suavité surpasse toute mesure et toute expression...» (Saint Anselme, Méditation X sur la Passion du Christ - Migne, Patrol. Lat., t. CLVIII).

« Examinez, je vous prie, quel est le disciple qui repose sur son Cœur et penche la tête sur sa glorieuse poitrine. Ah ! quel qu'il soit, que son sort est digne d'envie ! Mais voilà que je l'ai reconnu. Jean est son nom. O Jean ! Quelle douceur, quelle grâce, quelle lumière et quelle dévotion vous puisez à cette source ineffable ! Là, certes, sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science divine. Là, coule la source de la miséricorde infinie ; là est le tabernacle de la tendresse sans bornes ; là est le rayon de la suavité éternelle.» (Saint Anselme, Méditations, XV)

Si vous ne voulez lire qu'un écrit de saint Bernard, c'est son Commentaire sur le Cantique qui est une pure merveille, un puits sans fond où puiser l'amour dans la méditation.

« Ils ont percé ses mains et ses pieds, la lance s'est enfoncée dans la poitrine ; par ces ouvertures, je puis sucer le miel sorti de la pierre, l'huile qui coule du très dur rocher, je puis goûter et voir combien le Seigneur est bon. Sa pensée était une pensée de paix, et je ne le savais pas. Qui donc peut connaître les desseins du Seigneur et lui donner des conseils ! Les clous qui percent, les clous qui s'enfoncent me découvrent la volonté du Seigneur. Pourquoi ne pas regarder par l'ouverture ? Le clou parle, la plaie parle ; ils disent que Dieu est bien dans le Christ faisant la paix avec le monde. Le fer a transpercé son âme ; il a touché son Cœur, ainsi a-t-il appris à compatir à nos infirmités. Je vois le secret du Cœur par la blessure du corps, je vois le grand mystère de la bonté, la profondeur des miséricordes divines, qui nous ont valu la visite de celui qui est descendu des hauteurs du ciel. »  
(Saint Bernard, Sermon LXI sur le Cantique des Cantiques.)

(Si quelqu'un écrivait cela aujourd'hui, l'Église crierait au sensualisme mystique !)

### **Richard de Saint-Victor, cistercien**

« Si nous considérons le Cœur de Jésus-Christ, rien n'est plus doux, rien n'est plus miséricordieux. Jamais créature ne lui fut, ne lui sera comparable en douceur. Quoi de plus suave que ce Cœur que nulle malice n'émeuve, qui n'eut et ne put jamais avoir ni fiel ni amertume ?... Il y avait en ce Cœur une égale plénitude de douceur et de bonté. Jugez, si vous le pouvez, combien cette douceur fut grande, puisqu'elle ne put être en rien diminuée ni altérée par de si amères douleurs ! Pendant qu'il souffrait, il avait plus de compassion pour ses ennemis que pour ses propres membres. Entre tous les hommes, le divin Emmanuel eut un Cœur tendre à la pitié, et jamais personne ne sut comme lui répondre aux affections du cœur. »

(Richard de Saint-Victor, Traité De l'Emmanuel, L. II, chap. IV, 21)

Lutgard fut la première personne au monde à bénéficier d'une apparition du Sacré-Cœur.

« Que m'importe à moi, rustique et sans lettres, moniale et non dans les ordres, de savoir les secrets de l'Écriture ?" Et Dieu de lui dire : "Que veux-tu donc ?" "Ce que je veux, dit-elle, c'est votre Cœur". Et le Seigneur : "Bien plutôt, c'est moi qui veux ton cœur". Elle lui répondit : "Qu'il en soit ainsi, Seigneur, de telle façon cependant que vous accordiez à mon cœur l'amour de votre Cœur et qu'en vous je possède mon cœur, bien à l'abri et pour toujours sous votre garde". Alors eut lieu l'échange des cœurs. » (Acta Sanctorum, Iun. IV (1707), 193. Trad. Debongnie, 156.)

## XI

### SAINT BERNARD

#### Saint Bernard et les Cisterciens

Saint Bernard, docteur melliflue (dont les lèvres distillent le miel, docteur de l'amour humain et divin, docteur egregius (selon le pape Innocent III), docteur par excellence (Eckhart nommera aussi saint Thomas docteur egregius), docteur de la vie contemplative.

Nous avons fait le choix du monachisme intériorisé sous l'influence de l'Église d'Orient avec le désir de ne pas faire de différence, tout en respectant l'appel de chacun, entre laïcs, prêtres et consacrés. La lecture de saint Bernard (disons humblement que personne ne l'avait lu en entier, mais nous disposions des œuvres complètes dans une vieille édition) et des cisterciens grâce aux éditions des Sources Chrétiennes, la lecture de saint Bernard donc, nous a orientés dans bien des règles et petites coutumes. Quand un visiteur arrivait à Cordes qui était plein comme un œuf, il avait l'impression qu'il n'y avait personne tant le silence qui régnait était « présent ». De petits panneaux nous rappelaient des maximes telles que « Le silence est le langage du monde à venir » ou « Que l'amour du silence te conduise au silence de l'amour ».

Le silence extérieur est une condition du silence intérieur, lui-même condition sine qua non de la contemplation, du regard sans distraction sur le miroir de l'âme qui reflète le visage divin. Or une des grandes distractions de l'homme moderne c'est le bavardage intensifié par les médias, radio, télévision, bruit de fond d'une civilisation pour qui le silence est synonyme de mort.

Avec Bernard nous avons appris que l'amour fraternel était une composante fondamentale dans la vie monastique. Certaines lectures nous ont bouleversés, tel le récit de la douleur profondément

humaine et même charnelle et pleine de tendresse qu'éprouve le réformateur de Clervaux après le départ de son jeune cousin Robert.

« Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés », ce commandement lorsqu'il est vécu intensément est déjà une entrée dans la vie trinitaire.

Il y a dans l'esthétique cistercienne une beauté cristalline comme un matin de givre, un dépouillement qui ravit les passionnés d'art roman, une humilité loin de l'élancement gothique qui défie la verticale. Non, pour Bernard le monastère est un creux du rocher où vient nicher la pure colombe de l'Esprit. Dieu a pris des dimensions humaines et l'on pourrait dire avec le présocratique Protagoras que « l'homme est la mesure de toute chose », c'est logique puisqu'il est créé à l'image et ressemblance de Dieu. Humain, trop humain, disait Nietzsche, humain parce que divin, diraient les cisterciens.

Une mystique concrète, sensorielle : un Christ, une Vierge qui se donnent à voir et à toucher. La psychanalyse, l'érotisation contemporaine qui véhicule inconsciemment une honte profonde car elle ne se conçoit elle-même que dans la transgression (cf Georges Bataille : l'érotisme), nous ont coupés de la lecture des mystiques du Moyen-âge. Il faut encore ajouter l'écran janséniste. Nous y voyons aujourd'hui l'expression d'un refoulé dans des manifestations qui doivent plus à l'hystérie qu'à la sainteté. C'est bien dommage, car nous n'osons vivre les paroles de saint Jean : « Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché du Verbe de vie, car la vie s'est manifestée, et nous avons vu et nous rendons témoignage et nous vous annonçons la vie éternelle, qui était tournée vers le Père et s'est manifestée à nous... » (1Jn 1, 1-2)

Saint Jean est couché sur le sein de Jésus pendant la dernière Cène. Bernard explorera le côté transpercé de Jésus et sera un précurseur de la dévotion au Sacré-Cœur qu'il appelle le très doux Cœur de Jésus.

C'est une même mystique charnelle qui s'exprimera dans les poèmes de Jean de la Croix alors que tous ses sens sont transfigurés. Bernard de son côté parlera non de la mortification de la chair, mais de son assomption.

### **Une mystique affective**

Dans son traité sur l'amour de Dieu comme dans son commentaire du Cantique des cantiques (dont certaines expressions peuvent choquer aujourd'hui tant nous séparons l'âme et le corps), saint Bernard parle de l'amour comme devoir, mais aussi, et surtout comme un sentiment naturel et surnaturel « l'un actuel et l'autre affectif, et je crois que c'est du premier qu'il a été fait une loi et un commandement aux hommes, car pour la charité affective, comment peut-elle être l'objet d'un

précepte ? L'une est donc comme le sujet du mérite et l'autre comme la récompense. » (Serm. in Cantic., L, n. 2).

### **Bernard élabore sa doctrine à partir de son expérience personnelle.**

#### **De l'amour de Dieu**

« Reconnaissez donc d'abord dans quelle mesure Dieu mérite d'être aimé, ou plutôt, comprenez qu'il doit l'être sans mesure. En effet, pour me résumer en peu de mots, il nous a aimés le premier, lui si grand, nous si petits ; il nous aimés avec excès, tels que nous sommes, et avant tout mérite de notre part. Voilà pourquoi j'ai dit, en commençant, que la mesure de notre amour pour Dieu est d'excéder toute mesure. D'ailleurs, puisque l'objet de notre amour est immense, infini (car Dieu est tel), quels doivent être, je le demande, le terme et la mesure de notre amour pour lui ? De plus, notre amour n'est pas gratuit, c'est le paiement d'une dette que nous avons contractée. Enfin, quand c'est l'Être immense et éternel, l'amour même par excellence, quand c'est un Dieu dont la grandeur est sans bornes, la sagesse incommensurable, la paix au-dessus de tout sentiment et de toute pensée ; quand, dis-je, c'est un tel Dieu qui nous aime, garderons-nous à son égard quelque mesure dans notre amour ? Je vous aimerai donc, Seigneur, vous qui êtes ma force et mon appui, mon refuge et mon salut, vous qui êtes pour moi tout ce qui peut se dire de plus désirable et de plus aimable. Mon Dieu et mon soutien, je vous aimerai de toutes mes forces non pas autant que vous le méritez, mais certainement autant que je le pourrai, si je ne le puis autant que je le dois, car il m'est impossible de vous aimer plus que de toutes mes forces. Je ne vous aimerai davantage qu'après que vous m'aurez fait la grâce de le pouvoir, et ce ne sera pas encore vous aimer comme vous le méritez. Vos yeux voient toute mon insuffisance, mais je sais que vous inscrivez, dans votre livre de vie, tous ceux qui font ce qu'ils peuvent, lors même qu'ils ne peuvent tout ce qu'ils doivent. J'en ai dit assez, si je ne me trompe, pour montrer comment Dieu doit être aimé, et par quels bienfaits il a mérité notre amour. Je dis par quels bienfaits, car pour leur excellence, qui pourrait la comprendre, qui pourrait l'exprimer, qui pourrait la sentir ? » (Chapitre V -16)

#### **Des quatre degrés de l'amour, et de l'état bienheureux des saints dans le ciel.**

« Cependant, comme nous sommes charnels et que nous naissons de la concupiscence de la chair, la cupidité, c'est-à-dire, l'amour, doit commencer en nous par la chair. Mais, si elle est dirigée dans la bonne voie, elle s'avance par degrés, sous la conduite de la grâce et ne peut manquer d'arriver enfin jusqu'à la perfection, par l'influence de l'esprit de Dieu. Car ce qui est spirituel ne devance pas ce qui est animal (1Co 15, 16). Au contraire, le spirituel ne vient qu'en second lieu. Aussi avant de

porter l'image de l'homme céleste, devons-nous commencer par porter celle de l'homme terrestre. L'homme commence donc par s'aimer lui-même, parce qu'il est chair et qu'il ne peut avoir de goût que pour ce qui se rapporte à lui. Puis, quand il voit qu'il ne peut subsister par lui-même, il se met à rechercher par la foi, et à aimer Dieu, comme un être qui lui est nécessaire. Ce n'est donc qu'en second lieu qu'il aime Dieu, et il ne l'aime encore que pour soi, non pour lui. Mais lorsque, pressé par sa propre misère, il a commencé à servir Dieu et à se rapprocher de lui, par la méditation et par la lecture, par la prière et par l'obéissance, il arrive peu à peu et s'habitue insensiblement à connaître Dieu, et, par conséquent, à le trouver doux et bon. Enfin, après avoir goûté combien il est aimable, il s'élève au troisième degré. Alors, ce n'est plus pour soi, mais c'est pour Dieu même qu'il aime Dieu. Une fois arrivé là, il ne monte pas plus haut et je ne sais si, dans cette vie, l'homme peut vraiment s'élever au quatrième degré, qui est de ne plus s'aimer soi-même que pour Dieu. Ceux qui ont cru y être parvenus, affirment que ce n'est pas impossible. Pour moi, je ne crois pas qu'on puisse jamais s'élever jusque-là, mais je ne doute point que cela n'arrive, quand le bon et fidèle serviteur est admis à partager la félicité de son maître et à s'enivrer des délices sans nombre de la maison de son Dieu. Car, étant alors dans une sorte d'ivresse, il s'oubliera en quelque façon lui-même, il perdra le sentiment de ce qu'il est, et, absorbé tout entier en Dieu, il s'attachera à lui de toutes ses forces et ne fera bientôt plus qu'un même esprit avec lui. N'est-ce pas le sens de ces paroles du Prophète : « J'entrerai dans votre gloire, ô mon Seigneur et mon Dieu, et je ne songerai plus alors qu'à vos perfections (Ps 70, 16). » Il savait bien que, dès qu'il entrerait en possession de la gloire de Dieu, il serait dépouillé de toutes les infirmités de la chair et ne pourrait plus songer à elles, et, qu'étant devenu tout spirituel, il ne serait plus occupé que des perfections de Dieu.

Alors tous les membres du Christ pourront dire, en parlant d'eux, ce que Paul disait de notre chef : « Si nous avons connu le Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus ainsi (2 Co 5, 16). » En effet, comme la chair et le sang ne posséderont point le royaume de Dieu, on ne s'y donnait point selon la chair. Ce n'est pas que notre chair ne doive y entrer un jour, mais elle n'y sera admise que dépouillée de toutes ses infirmités, l'amour de la chair sera absorbé par celui de l'esprit, et toutes les faiblesses des passions humaines, qui existent à présent, seront transformées en une puissance toute divine. Alors le filet que la charité jette aujourd'hui dans cette grande et vaste mer, pour en tirer sans cesse des poissons de tout genre, une fois ramené sur le rivage, rejettera les mauvais et ne retiendra plus que les bons. La charité remplit ici-bas, de toutes sortes de poissons, les vastes replis de son filet, puisqu'en se proportionnant à tous, selon les temps, en traversant et en partageant d'une certaine manière la bonne comme la mauvaise fortune de tous ceux qu'elle embrasse, elle s'est habituée à se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, de même qu'à verser des larmes avec ceux qui sont dans l'affliction. Mais, quand elle aura tiré son filet sur le rivage éternel, elle rejettera comme de mauvais poissons, tout ce qu'elle souffre de défectueux et ne conservera que ce qui peut plaire et flatter. Alors on ne verra plus saint Paul devenir faible avec les faibles ou brûler pour ceux qui se scandalisent, puisqu'il n'y aura plus ni scandales ni infirmités d'aucune sorte. Il ne faut pas croire non plus qu'il versera encore des larmes sur les pécheurs qui n'auront pas fait pénitence ici-bas. Comme il n'y aura plus de pécheurs, il ne sera plus nécessaire de faire pénitence. Ne pensez pas qu'il gémissera alors et versera des larmes sur ceux qui brûleront éternellement avec le

diable et ses satellites. Car il n'y aura ni pleurs ni affliction dans cette sainte cité, qu'un torrent de délices arrose et que le Seigneur chérit plus que toutes les tentes de Jacob. Dans ces tentes si on goûte quelquefois la joie de la victoire, on n'y est jamais hors de combat et sans danger de perdre la palme avec la vie. Mais dans la patrie il n'y a plus de place ni pour les revers ni pour les gémissements et les larmes, comme nous le disons dans ces chants de l'Église : « C'est le séjour de ceux qui se réjouissent, et le lieu d'une inaltérable allégresse (Ps 86, 7; Is, 61, 7). » Il ne sera pas même question de la miséricorde de Dieu dans ce séjour où désormais ne doit régner que la justice ; et on n'y sentira plus de compassion, puisque la miséricorde en sera bannie et que la miséricorde n'aura plus de quoi s'exercer. » (Chapitre XV. 39. 40.)

Saint Bernard n'est pas un extatique, c'est un contemplatif qui arrive jusqu'aux portes du Ciel. La vie bienheureuse, c'est après la mort bien qu'il évoque quelques exceptions. Et nous ne savons s'il parle de lui quand il parle de l'excessus mentis et du baiser de l'Époux que l'on aurait le bonheur de connaître ne serait-ce qu'une seule fois dans la vie. Voilà de quoi rassurer ceux qui tout en menant une vie mystique ne connaissent pas le ravissement et l'extase. Par contre il parle souvent de l'ivresse qui à nos yeux est une forme d'extase.

Guillaume de Saint-Thierry est l'alter ego de Bernard. C'est avec lui qu'il a composé son commentaire du Cantique des Cantiques (qui est un autre traité savoureux sur l'amour), et après la mort du saint, comme l'œuvre était inachevée c'est lui qui en a repris la rédaction. Dans sa lettre aux Frères du Mont-Dieu, appelée aussi Lettre d'Or, il expose la conception de saint Bernard sur la vie monastique et contemplative. Tout consacré devrait lire ce chef d'œuvre toujours actuel et pertinent. Pour faire briller devant nos yeux la merveilleuse perle du Royaume qui nous est promise, quand nous avons vendu tous nos biens pour acheter le champ où elle se trouve, nous citerons le chapitre sur la perfection spirituelle, chapitre qui résume en quelque sorte l'ensemble de la Lettre d'Or.

« Chapitre XVI. On explique le troisième état de la vie religieuse, c'est-à-dire, l'état spirituel.

60. Mais lorsque la pensée s'occupe des choses qui sont de Dieu, ou qui conduisent à lui, et lorsque la volonté, progressant, parvient à être amour, aussitôt, par ce chemin de la charité, le Saint-Esprit, l'esprit de vie, se répand et vivifie tout, soit dans la prière, soit dans la méditation, soit dans les considérations prolongées de celui qui réfléchit sur son infirmité. Et de suite, le souvenir devient « sagesse » quand il goûte avec suavité les biens du Seigneur, et quand il soumet à son intelligence ce qu'il a examiné à ce sujet pour que l'amour donne son empreinte à ces considérations. Cet acte d'intelligence de l'âme qui médite devient aussi la « contemplation » du cœur qui aime, et donnant, pour ainsi dire, à l'objet de sa pensée et de son amour la forme que laisse l'expérience ressentie de la suavité spirituelle et divine, il affecte de ces impressions l'esprit de celui qui médite, et alors se

produit la « joie » de l'âme qui savoure. C'est en ce moment, qu'à la manière humaine, on pense bien à Dieu. Si cependant il faut appeler pensée l'acte dans lequel rien n'agit, rien n'est produit, mais en lequel seulement, au souvenir de l'abondance de la suavité de Dieu, tressaille, nage dans la joie et éprouve des sentiments dignes de la bonté de Dieu, l'âme de celui qui a cherché le Seigneur dans la simplicité de son cœur.

Mais cette manière de penser à Dieu, ne dépend pas de la volonté de celui qui réfléchit ; elle vient de celui qui veut bien l'accorder, c'est-à-dire de l'Esprit-Saint qui souffle où il veut, quand il veut, comme il veut, et sur qui il veut. Mais il est au pouvoir de l'homme continuellement de préparer son cœur, en dégageant sa volonté des affections étrangères, sa raison ou son intelligence des sollicitudes, sa mémoire des pensées oiseuses et préoccupées, et parfois même des occupations légitimes et nécessaires, afin qu'au jour voulu du Seigneur, à l'heure de son bon plaisir, lorsqu'il entendra le bruit de son souffle, tous les éléments qui concourent à former la pensée se réunissent librement en un instant, et coopèrent à son bien, et fassent comme une espèce de symbole ou de résumé pour la grande joie de celui qui considère : la volonté, en donnant un attachement pur à la joie du Seigneur, la mémoire, une mémoire fidèle, la douceur de l'intelligence de l'expérience acquise.

61. Ainsi donc, la volonté négligée produit les pensées oiseuses et indignes de Dieu : la volonté corrompue, les perverses qui séparent du Seigneur; celle qui est droite, les pensées nécessaires pour user de la vie, celle qui est pieuse, les idées efficaces pour recueillir les fruits du Saint-Esprit, et pour jouir, de Dieu. Or, les fruits de l'Esprit-Saint sont, comme l'enseigne l'apôtre, 'la charité, la paix, la joie, la patience, la longanimité, la bonté, la bénignité, la mansuétude, la foi, la modestie, la continence, la chasteté.' (Ga 5, 22) Et en toutes sortes de pensées, tout ce qui s'offre à celui qui réfléchit, se conforme à l'intention de la volonté, Dieu en agissant ainsi dans sa justice et sa miséricorde, afin que celui qui est juste, soit justifié encore plus, et que celui qui est dans la corruption se souille encore davantage. Voilà pourquoi l'homme qui veut aimer Dieu, ou qui l'aime déjà, doit toujours examiner son esprit, sonder sa conscience, pour savoir ce qu'il veut entièrement, et les motifs qui le portent à vouloir ; tout ce que l'esprit désire ou hait d'un côté, et de l'autre tout ce que la chair convoite en sens contraire. Car les pensées qui arrivent du dehors, et qui tombent ensuite, et les volontés qui voltigent au-dessus de l'esprit, faisant que tantôt il veut, que tantôt il ne veut pas, il ne faut pas les ranger parmi les volontés, mais bien les mettre au rang des pensées oiseuses. Car, bien qu'on les éprouve parfois, jusqu'à en ressentir de la délectation dans l'âme, néanmoins l'esprit maître de lui les rejette et les expulse. Quant à ce qu'il veut entièrement, il doit examiner ce qu'est l'objet vers lequel à tend de cette sorte, ensuite jusqu'à quel degré et de quelle manière il veut. Si ce qu'il désire pleinement est Dieu, il faut qu'il recherche jusqu'à quel point il soupire après cet être admirable et saint, si c'est se mépriser lui-même, jusqu'à dédaigner tout ce qui est, ou ce qui peut être ; et cela non seulement d'après le jugement de sa raison, mais encore d'après le sentiment qu'éprouve son âme; de sorte que sa volonté soit plus que volonté, qu'elle soit amour, dilection, charité' et unité d'esprit. Car c'est ainsi qu'il faut aimer Dieu. En effet, la grande volonté



envers Dieu, c'est l'amour : l'adhésion ou l'union avec lui, c'est la charité, c'est la jouissance. Pour l'homme qui a le cœur en haut, l'unité d'esprit avec Dieu est la perfection de la volonté progressant vers le Seigneur, lorsque non seulement il veut ce que Dieu veut, lorsque non seulement il est affecté de ce sentiment, mais encore qu'il est si parfait dans l'impression d'amour qu'il éprouve, qu'il ne peut vouloir que ce que Dieu veut. Or, vouloir ce que Dieu veut, c'est déjà être semblable à Dieu : ne pouvoir vouloir que ce que Dieu veut, c'est déjà être ce qu'est Dieu, pour qui c'est même chose, de vouloir et d'être. Aussi, il est dit avec raison, qu'alors nous le verrons entièrement tel qu'il est lorsque nous lui serons semblables, (1Jn 3, 2) c'est-à-dire, que nous serons ce qu'il est. À qui a été donné la puissance de devenir enfants de Dieu a été accordé le pouvoir, non d'être Dieu, mais d'être cependant ce qu'est Dieu, d'être saints, pour être un jour entièrement heureux. Or, Dieu est cela. Ils n'empruntent ici-bas leur sainteté, ils ne tireront là-haut leur bonheur à venir que de Dieu, qui est leur sainteté et leur béatitude.

62. La perfection de l'homme consiste à ressembler à Dieu. Ne pas vouloir être parfait, c'est pécher. Voilà pourquoi, en vue de cette perfection, il faut toujours nourrir la volonté et préparer l'amour, retenir la volonté pour qu'elle ne se dissipe pas sur des objets étrangers, garder avec soin l'amour afin que rien ne le souille. C'est pour cela seulement que nous avons été créés et que nous vivons, afin de devenir semblables à Dieu, puisque nous avons été formés à son image. Il est une certaine ressemblance avec Dieu que nul homme vivant ne dépose qu'avec la vie que le créateur de tous les humains a imprimée en tout homme, en témoignage d'une conformité meilleure et plus digne qui a été perdue, ressemblance que tout être capable de penser possède, qu'il le veuille ou non, et qui se trouve même en celui qui est stupide au point de ne pouvoir y réfléchir : c'est-à-dire, comme en tous lieux le Seigneur se rencontre présent dans sa créature, de la même sorte l'âme vivante se trouve dans le corps auquel elle est unie. Et de même que Dieu, toujours semblable à lui-même, opère semblablement dans sa créature des effets dissemblables, de même l'âme de l'homme, bien que donnant au corps une vie toujours pareille, produit par une action semblable, dans les sens du corps et dans les pensées de l'esprit, des résultats dissemblables. Cette ressemblance avec Dieu, qui existe dans l'homme, n'est d'aucune valeur devant le Seigneur au point de vue du mérite, produite qu'elle est par la nature et non par la volonté, ou le travail de celui en qui elle brille. Mais il existe une autre ressemblance qui se rapproche davantage de Dieu, ressemblance qui, en tant que volontaire, consiste dans les vertus : en elle l'âme s'efforce d'imiter pour ainsi dire, la grandeur du souverain bien par l'étendue de sa vertu, et l'immutabilité de l'éternité par sa persévérance constante dans la sainteté. Au-dessus de cette ressemblance, il en est encore une autre. C'est celle dont il a été déjà dit quelque chose, ressemblance si exclusivement propre qu'on ne lui donne plus cette dénomination, mais qu'on l'appelle unité de l'esprit, car l'homme y forme avec Dieu un seul esprit, non seulement par l'identité qui fait vouloir la même chose, mais encore par une unité plus énergique qui empêche de pouvoir vouloir autre chose, comme nous l'avons exposé déjà. On la nomme unité de l'Esprit, non pas seulement parce que le Saint-Esprit la produit ou en affecte l'esprit de l'homme, mais parce qu'elle est elle-même le Saint-Esprit Dieu charité : car, par celui qui est l'amour du Père et du Fils, et l'unité et la suavité, et le bien, et le baiser, et l'étreinte et tout ce qui est peut-être commun à tous les deux, en cette unité de la vérité et vérité de l'unité, tout cela se trouve dans l'homme selon son

mode à l'égard de Dieu, comme dans l'unité de substance le Fils est pour le Père, ou le Père pour le Fils, lorsque la conscience bienheureuse se trouve en une certaine manière au milieu des étreintes et sous les baisers du Père et du Fils, lorsque par des moyens ineffables et qui dépassent nos pensées, l'homme de Dieu mérite de devenir, non Dieu, mais homme ayant par grâce ce que Dieu a par nature.

63. De là vient qu'en exposant la suite des exercices spirituels, l'Apôtre a sagement indiqué le Saint-Esprit par ces paroles : « Dans la chasteté, dans la science, dans la longanimité, dans la suavité, dans le Saint-Esprit, dans une charité non feinte, dans la parole de vérité, dans la force de Dieu. » (1Co 6, 8.) Remarquez combien au milieu de ces excellentes vertus, il a mis, comme le cœur au centre du corps, le Saint-Esprit les formant, les ordonnant et les vivifiant toutes. Car c'est lui qui est l'artiste tout-puissant, créant la bonne volonté, portant l'homme vers Dieu, lui qui produit la miséricorde de Dieu sur l'homme, qui forme l'affection, donne la vertu, aide les efforts, pousse tout avec force et dispose tout avec suavité. Il vivifie l'esprit de l'homme et le retient dans l'unité ; comme l'âme vivifie et retient en l'unité, le corps auquel elle est unie. Que les hommes enseignent à chercher Dieu, les anges, à l'adorer : il apprend, lui seul, à le trouver, à le posséder et à jouir de lui. C'est lui qui est l'empressement de l'âme qui cherche comme il faut, la piété, dans celui qui adore en esprit et vérité, la sagesse, dans celui qui trouve, l'amour dans celui qui possède, et la joie dans celui qui savoure. Cependant, tout ce qui est accordé ici-bas aux fidèles, en fait de vision et de connaissance de Dieu, est un reflet et une énigme, aussi éloigné de la vision et de la connaissance future que la foi est éloignée de la vérité ou le temps de l'éternité. Mais par moments, se réalise ce qu'on en lit au livre de Job : « Il cache la lumière dans ses mains et lui commande de se lever derechef, et il annonce par elle à son bien-aimé qu'elle est sa possession et qu'il peut arriver à jouir d'elle. » (Jb 36, 32)

64. À l'élu et au bien-aimé de Dieu, quelquefois se montre par mouvements alternatifs certaine lumière qui jaillit de la face du Seigneur. On dirait comme un flambeau qui, renfermé entre les mains, tantôt brille, tantôt est caché au gré de celui qui le tient, afin qu'enflammée par cette lueur qu'elle voit en passant et en un point, l'âme désire ardemment parvenir à la pleine possession de la lumière éternelle, et à l'héritage de la parfaite vision de Dieu : pour lui faire voir en quelque manière ce qui lui manque encore, par moments, une grâce passagère s'empare de l'homme qui aime, l'arrache à lui-même et le transporte ravi, à ce jour qui est loin du tumulte des choses du siècle, aux joies du silence; et selon sa capacité, pour un instant, en un point seulement elle lui fait voir le bien réel, comme il existe véritablement, et durant ce temps, elle opère précisément en lui le même effet; elle le rend à sa manière, conforme à l'objet qui apparaît à ses regards. Ayant appris la différence qui existe entre le pur et l'impur, l'homme revient à lui, afin de nettoyer son cœur selon la vision qu'il a eue, et afin de disposer son âme et de l'y rendre semblable : en sorte que, si jamais il est admis de nouveau au même bonheur, il se trouvera encore plus pur pour contempler et plus constant pour jouir. Nulle part le caractère de l'imperfection humaine ne se saisit mieux que dans la lumière de la face de Dieu, dans le miroir de la vision divine. Là, dans ce jour qui dure sans cesse, voyant de

mieux en mieux ce qui lui manque, l'âme corrige de plus en plus, en copiant son modèle, tout ce qui en elle pêche en s'en écartant : elle se rapproche ainsi par la ressemblance de celui dont elle s'était éloignée en cessant de lui être conforme, et par là, une similitude plus expansive accompagne une vision plus claire. Car il est impossible que le souverain bien soit aperçu sans être aimé, impossible qu'il ne soit pas aimé autant qu'il a été vu : jusqu'à ce que l'amour de l'homme grandisse et arrive à quelque ressemblance avec cet amour qui a rendu Dieu semblable à l'homme, par l'humiliation qu'il subit en prenant la condition humaine, dans la pensée de rendre l'homme semblable à Dieu, glorification qui suit sa participation à la nature divine. Et alors, il est doux à l'homme de s'humilier avec la majesté souveraine, d'être pauvre avec le Fils de Dieu, d'être semblable à la sagesse divine, éprouvant en lui-même les sentiments qui animaient N.-S.-Jésus-Christ.

65. Car, c'est la sagesse unie à la piété, c'est l'amour joint à la crainte, c'est le tressaillement accompagné de saisissement, que de considérer et que de comprendre dans un Dieu humilié jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix, dans le but d'exalter l'homme jusqu'à l'honneur de ressembler à la divinité. C'est de là que jaillissent le fleuve dont les eaux réjouissent la cité du Seigneur et le souvenir de l'abondance de la suavité du Sauveur, lorsqu'on contemple ses tendresses envers nous. L'homme alors est facilement entraîné à aimer Dieu, en pensant ou en contemplant ses amabilités qui reluisent par leur propre éclat, et qui enflamment le cœur tandis qu'il les considère avec sa puissance, ses vertus, sa gloire, sa majesté, sa bonté, sa béatitude. Ce qui entraîne pareillement l'âme aimante vers un objet si digne d'amour, c'est surtout qu'il est en lui-même tout ce qu'il y a d'aimable en lui, qu'il est tout ce qui est, si cependant un tout se trouve là où il n'y a point de partie. Le cœur pieusement affecté s'attache à ce bien par l'amour qu'il ressent, au point qu'il ne s'en retire que lorsqu'il est devenu avec lui une même chose ou un même bien. Quand cet heureux effet a été achevé en cet homme fortuné, le voile seul du corps mortel le sépare du saint des saints et de la suprême béatitude qui est au-dessus des cieux, et retarde son entrée dans la gloire : cependant, comme par sa foi et par son espérance en celui qu'il aime, il jouit de ce bonheur au fond de sa conscience, il supporte avec résignation, le peu de jours qui lui restent à passer dans la vie présente.

66. Et tel est le terme du combat du solitaire, telle la fin, la récompense, le repos qui termine ses travaux, et la consolation qui calme ses douleurs. Voilà la perfection de l'homme et sa véritable sagesse : elle embrasse et contient toutes les vertus, non comme les ayant recueillies d'ailleurs, mais bien comme les ayant produites naturellement en elle, selon la ressemblance de Dieu, ressemblance qui fait que cet être suprême est ce qui est. Car, de même que le Seigneur est ce qui est, de même, en ce qui concerne le bien de la vertu, l'habitude de la bonne volonté est ainsi affectée et consolidée vis-à-vis des saintes pensées, qu'en vertu de la brûlante adhésion qui la lie au bien immuable, elle semble ne pouvoir plus en aucune manière être changée de l'état où elle se trouve. Et comme Notre-Seigneur et le saint d'Israël, qui est notre roi, saisit l'homme de Dieu, l'âme sage et pieuse, en vertu de la grâce qui l'aide et l'illumine, contemple aussi les règles de l'immuable vérité, autant qu'elle mérite d'atteindre jusqu'à elles par l'intelligence que donne l'amour. Et il s'en forme une manière de vie céleste et un exemplaire de sainteté : car il contemple la vérité souveraine et tout ce qui est vrai,

par la vertu qui découle d'elle, le bien suprême et tout ce qui est bien à raison de son influence, l'éternité absolue et tout ce qui dépend d'elle. Se conformant à cette vérité, à cette charité, à cette éternité, et se réglant d'après elles sans s'élever au-dessus d'elles par son propre jugement, mais portant jusqu'à elle les regards de ses désirs, en s'attachant à elles dans son amour, elle les considère, elle s'adapte et se conforme à elles, non sans faire acte de discernement, non sans examiner au moyen du raisonnement, non sans juger au moyen de la raison. Par là, les vertus saintes sont conçues et s'élèvent dans l'âme, l'image de Dieu se réforme dans l'âme, et la vie divine commence à y être ordonnée, cette vie dont quelques personnes vivent éloignées, ainsi que l'Apôtre s'en plaint (Ep 4, 13), la force de la vertu s'augmente et se recueille, ainsi que les deux éléments qui constituent la perfection de la vie contemplative et active, dont il est dit au livre de Job, selon les anciens interprètes : « Voici que la piété est la sagesse, s'abstenir du mal, c'est la science. » Car la sagesse est la piété, c'est-à-dire le culte de Dieu, l'amour qui nous fait désirer de le voir, et par lequel, le voyant par reflet et par énigme, nous croyons et espérons en lui, et progressons de la sorte jusqu'à ce que nous le contemplions dans sa claire manifestation. S'abstenir du mal, c'est la science des choses temporelles, au milieu desquelles nous vivons : autant nous nous abstenons du mal, autant que nous nous appliquons au bien.

67. À cette science et à cette abstinence paraissent se rapporter d'abord l'exercice de toutes les vertus, et ensuite la connaissance de tous les arts de la vie que nous menons présentement. L'une de ces deux choses, c'est-à-dire l'application aux vertus, semble tendre plutôt vers les régions supérieures, parce qu'elles présentent la vertu et font sentir la suavité d'une sagesse supérieure. L'autre qui roule sur les exercices corporels, si elle n'est pas retenue par la religion, s'écoule et se perd dans la vanité des choses d'ici-bas. En ceci, comme la science est un objet saisi par la raison ou par les sens du corps, et confiée à la mémoire, si on examine sérieusement ce qui en est, ce que nous appréhendons proprement par les sens, doit être entièrement attribué à la science. Mais, ce qu'en ces mêmes matières la raison comprend par elle-même, c'est là le point où la science et la sagesse confinent. Car tout ce qui est appris d'ailleurs, c'est-à-dire par les sens du corps, entre dans l'esprit comme élément étranger et adventice. Quant à ce qui pénètre spontanément dans ce même esprit, soit par la force propre de la raison, soit par la compréhension et la vérité inaltérable des lois immuables, d'où il résulte que parfois, même les hommes les plus impies se trouvent juger avec beaucoup de rectitude, tout cela est tellement dans la raison elle-même, que c'est là précisément ce qui la constitue. Ce n'est point par l'effet de quelque doctrine survenue que lui arrive la gloire d'être science, mais plutôt parce que, sur l'avertissement d'un autre, ou d'après ses propres souvenirs, elle comprend que c'est là proprement ce qui est naturellement en elle. En quoi nous trouvons surtout, que ce qui est connu de Dieu, Dieu lui-même le faisant naturellement connaître, se manifeste à l'homme, même impie. Vient ensuite l'affection naturelle pour la vertu, dont un poète païen a pu dire : « L'amour de la beauté de la vertu les a portés à haïr le mal. » Enfin, le discernement de toutes les choses raisonnables, opéré par l'investigation des raisonnements. Il est une partie basse et infime de la science, c'est l'expérience animale qui se fait des choses sensibles et qui se dirige en bas. Elle se réalise au moyen des cinq sens du corps, par la concupiscence et par l'expérience de la chair, des yeux ou de l'orgueil de la vie.

68. Lors donc que la raison, conformée à la sagesse, règle la conscience et ordonne la vie, dans les régions inférieures, elle dispose à son usage la servitude et les ressources suffisantes que lui offre la nature, dans les raisonnements et dans les choses qui tiennent à la raison, elle dirige la suite de la conduite, et par l'extérieur des vertus, elle donne à la conscience sa forme. Et ainsi mue par les réalités intérieures, aidée par les supérieures, marchant vers ce qui est juste, elle se hâte d'arriver par le jugement du sens droit, par le consentement de la volonté, par l'affection de l'intelligence et par l'efficacité des œuvres, à la liberté et à l'unité de l'esprit, afin que, comme nous l'avons dit fréquemment, l'homme fidèle devienne avec Dieu un seul et même esprit. Et c'est là la vie de Dieu (dont nous venons de parler) qui n'est pas tant un progrès de la raison qu'un désir de la perfection éprouvé déjà dans la sagesse. Car l'homme qui goûte ces sentiments est sage, parce qu'il est devenu un seul esprit avec Dieu, il est spirituel. Et c'est en cette vie, la perfection de Dieu.

69. Car, dès lors, celui qui jusqu'à ce moment a été seul ou solitaire, devient uni à Dieu, et la solitude du corps se tourne pour lui en unité de l'âme. En lui s'accomplit ce que le Seigneur, résumant toute perfection, demanda pour ses disciples, en ces termes : « Père, je veux que de même que vous et moi ne sommes qu'un, de même eux ne soient qu'un en nous. » (Jn 17, 14) Voilà l'unité de l'homme avec Dieu, ou bien voilà sa ressemblance avec le Seigneur. Autant il se rapproche de lui, autant il se rend semblable à lui-même, ce qu'il y a d'inférieur et d'infime en lui : afin que l'esprit, l'âme et le corps, disposés selon le mode qui leur convient, mis à leur place et estimés d'après leurs mérites, soient aussi appréciés d'après les propriétés qui les constituent ; afin que l'homme commence à se connaître parfaitement lui-même, et que, progressant par cette connaissance, il se mette à s'élever jusqu'à Dieu. Quand l'affection du novice en voie de marcher, commence à tendre et à aspirer vers cette connaissance, il faut prendre garde à l'erreur qui résulte de la dissemblance, c'est-à-dire, veiller, en comparant les choses spirituelles aux choses spirituelles, les divines aux divines, à n'avoir pas des idées autres que celles que comporte un tel objet. Que l'esprit donc, en considérant la ressemblance qui existe entre Dieu et lui, forme et dispose sa pensée de manière à éviter absolument de réfléchir à lui selon le corps, et à Dieu, non seulement selon le corps, comme s'il était local, ni même selon l'esprit, comme s'il était muable. Car les êtres spirituels sont aussi bien éloignés de la qualité et de la nature des corps, que de toute circonscription de place ou de lieu. Quant aux choses divines, elles dominent toutes les autres réalités corporelles et spirituelles, autant, qu'immuables dans leur invariabilité, et perpétuelles dans leur éternité, elles sont étrangères à toute loi de lieu et de temps, ou bien affranchies de tout soupçon de changement. En ceci, de même que l'esprit discerne ce qui est corporel, par les organes du corps, de même ce qui est raisonnable ou spirituel, il ne le peut discerner que par lui-même. Ce qui est de Dieu, qu'il ne cherche ou n'attende de le comprendre que par le secours de Dieu seul. À la vérité, en quelques-unes des choses qui se rapportent au Seigneur, il est permis et possible à l'homme qui a l'usage de la raison, d'y réfléchir et d'y faire des recherches, comme, par exemple, lorsqu'il s'agit de sa douceur, de sa bonté, de la puissance de sa vertu, ou d'autres sujets de ce genre. Mais pour savoir ce qu'il est en lui-même, nul ne le peut imaginer, sinon par le sentiment de l'amour illuminé du ciel à cet effet.

70. Il faut croire cependant, et autant que le Saint-Esprit nous aidera, il faut se représenter Dieu vivant d'une vie éternelle, vivifiant tout, immuable, et produisant immuablement toutes les choses mobiles, intelligent et créant toute intelligence, et tout être qui comprend, sagesse faisant quiconque est sage ; qui est vérité fixe, restant immuable, de qui procèdent toutes les vérités, en qui sont, de toute éternité, les raisons de tous les évènements qui se réalisent dans le temps. Être souverain, qui a la vie pour essence et pour nature : il est à lui-même sa vie vivante, c'est-à-dire sa divinité même, son éternité, sa grandeur, sa bonté, sa vertu existant et subsistant en elle-même, dépassant par sa nature illimitée, tout espace et tout lieu, par son éternité, tout temps que peut assigner la raison ou la pensée de beaucoup plus vrai, de beaucoup plus excellent, qu'il ne sera jamais possible de le comprendre. Le sens de l'amour humble et illuminé, l'atteint avec plus de certitude que n'importe quelle considération de l'intelligence. Il est toujours meilleur qu'on ne le pense, et cependant, on le considère mieux qu'on ne l'exprime par les paroles. C'est là l'essence suprême d'où tout être tire son point de départ, la souveraine substance qui est au-dessus de toute expression, mais qui demeure toujours le principe de causalité de toute chose, le principe en qui notre être ne meurt pas, notre intelligence n'erre point, et l'amour n'est jamais blessé : qui est toujours cherché pour être plus suavement trouvé, trouvé avec une douceur extrême pour se faire chercher avec plus de soin.

71. Qui veut contempler cet être ineffable (qu'on ne voit que d'une façon inexprimable), doit purifier son cœur, attendu que nulle ressemblance corporelle ne le peut faire voir ou saisir à l'homme qui dort, nulle apparence grossière, à celui qui veille, nulle recherche de la raison, mais la pureté seule du cœur, le montre à celui qui l'aime humblement. C'est là, la face du Seigneur que personne ne peut regarder en ce monde sans mourir : c'est là, la beauté après la contemplation de laquelle soupire celui qui veut aimer le Seigneur son Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit et de toutes ses forces. S'il aime son prochain comme il s'aime lui-même, il ne cesse aussi de l'exciter à vouloir jouir de ce grand bonheur. Quand il est admis parfois à l'apercevoir, dans cette lumière de la vérité qui se découvre à lui, il voit sans balancer une pure prévenance de la grâce. Quand il en est privé, il comprend, dans la cécité qui le plonge dans l'obscurité, que son impureté ne convient pas à ce mystère de sainteté. Et s'il aime, les larmes lui sont douces et il est contraint de rentrer en sa conscience, non sans pousser beaucoup de gémissements. Nous sommes tout à fait insuffisants à méditer ce grand être, mais nous sommes pardonnés de celui que nous aimons et dont nous reconnaissons que nous ne pouvons ni penser ni parler comme il convient. Et cependant son amour, ou le désir de son amour, nous excite et nous provoque à penser de lui et à parler de lui. La conduite de l'homme qui pense à lui est donc de s'humilier en toutes choses, de glorifier en lui-même, le Seigneur son Dieu, de devenir vil à ses propres yeux, en contemplant cette perfection infinie : pour l'amour du créateur, d'être soumis à toute créature humaine (1P 2, 13), d'offrir son corps, une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, et de faire de sa raison, un hommage au Seigneur. (Rm 12, 1) Par-dessus tout, qu'il s'attache à n'être pas plus sage qu'il ne faut, mais avec sobriété, et selon la mesure de foi qu'il a reçue du ciel, de ne placer jamais son bien dans la bouche des hommes, mais de le cacher dans sa cellule et dans sa conscience, ayant toujours cette inscription au-dessus de l'une et de l'autre : « Mon secret est à moi ! Mon secret est à moi ! » (Is 24, 16)

## Eschatologie cistercienne

Le pasteur Thomas Roberts nous disait qu'on reconnaissait la bonne santé d'une communauté dans le contenu de ses prières spontanées si elles avaient un contenu eschatologique. Nous parlions souvent de l'attente du second avènement comme le moteur de notre vie spirituelle et de notre non-installation dans une forme rigide et immuable. Nous étions d'accord avec Luther qui disait : si je savais que Jésus devait venir demain je planterais un arbre aujourd'hui. Ce propos guidait notre vie pratique et nos œuvres, mais nos âmes gémissaient en implorant non pas le « retour », mais le venue dans la Gloire : que ce monde passe et tu seras tout en tous. Bernard nous instruira sur le triple avènement du Christ en insistant sur le second, ce qui inspirera grandement Maître Eckhart dans son enseignement sur la naissance du Verbe dans l'âme. Le cinquième sermon pour l'Avent développe magnifiquement ce thème.

« De l'avènement du Seigneur qui tient le milieu entre son premier et son dernier avènement. Triple renouvellement.

1. J'ai dit naguère que les deux héritages entre lesquels doivent dormir ceux qui ont argenté leurs ailes, signifient les deux avènements de Jésus-Christ ; mais je n'ai pas dit où ils devaient dormir. Or, il y a un troisième avènement qui tient le milieu entre les deux dont nous avons parlé, et c'est dans celui-là que dorment avec bonheur ceux qui le connaissent. Les deux autres sont visibles, le troisième ne l'est point. Dans le premier avènement, Jésus-Christ se montra sur la terre et conversa avec les hommes, alors que « ceux-ci le virent et ne laissèrent point de le haïr » (Jn 15, 24). Mais dans le dernier, « tout homme verra le Sauveur envoyé de Dieu » (Lc 3, 6), et ceux qui l'ont crucifié, pourront le contempler » (Jn 19, 37). Celui du milieu est secret, c'est celui dans lequel les élus seuls voient le Sauveur au dedans d'eux et leurs âmes sont sauvées. Ainsi dans le premier avènement, Jésus-Christ vient dans notre chair et dans notre faiblesse ; dans celui qui tient le milieu, il vient en esprit et en vérité, et dans le dernier il apparaît dans sa gloire et dans sa majesté. Mais c'est par la vertu qu'on parvient à la gloire selon ce qui est dit : « Le Seigneur tout-puissant est en même temps le Roi de toute gloire » (Ps 23, 10), et encore suivant ces autres paroles du même Prophète : « Pour que je pusse contempler votre puissance et votre gloire » (Ps 63, 3). Le second avènement est donc comme la voie qui conduit du premier au troisième. Dans le premier, Jésus-Christ est notre rédemption ; dans le dernier, il sera notre vie, et dans celui du milieu, pour que nous puissions dormir entre ses deux héritages, se trouvent notre repos et notre consolation.

2. Ne croyez pas que ce que je vous dis là sur l'avènement du milieu soit une invention de ma part, écoutez, en effet, ce que Seigneur dit lui-même : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera et nous viendrons en lui » (Jn 14, 23). Mais que veut-il dire par ces mots : si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole? J'ai lu ailleurs que « celui qui a la crainte de Dieu fera des bonnes

œuvres » (Si 15,1). Or, il y a ici quelque chose de plus pour celui qui l'aime, car il est dit qu'il gardera sa parole. Mais où la gardera-t-il ? On ne peut douter que ce ne soit dans son cœur, selon ce mot du Prophète : « J'ai caché vos paroles au fond de mon cœur, afin de ne point vous offenser » (Ps 118, 11). Or, comment la conservera-t-il dans son cœur ? Suffit-il pour cela de les conserver par cœur, de mémoire ? À ceux qui la conservent ainsi l'Apôtre dira plus tard : « La science enfle » (1Co, 8, 1). D'ailleurs, l'oubli efface bien vite ce que nous avons confié à la mémoire. Conservez donc la parole de Dieu de la même manière que vous savez conserver la nourriture du corps avec le plus de succès, car cette parole est, elle-même, un pain de vie, la vraie nourriture de l'âme. Or, le pain que l'on conserve dans la huche peut être pris par un voleur, mangé par les rats ou se corrompre en vieillissant. Si vous le mangez, il échappe à tous ces dangers. Eh bien, gardez de même la parole de Dieu, car on est bienheureux quand on la conserve (Lc 11, 28). Confiez-la donc aux entrailles mêmes de votre âme, si je puis parler ainsi, faites-la passer dans vos affections et dans vos mœurs. Nourrissez-vous bien et votre âme sera heureuse de son embonpoint, gardez-vous d'oublier de prendre votre nourriture, si vous ne voulez que votre cœur se dessèche, mais, au contraire, donnez à votre âme un aliment gras et substantiel.

3. Si vous gardez ainsi la parole de Dieu, il n'y a pas l'ombre de doute que vous serez vous-même gardé par elle ; car le Fils viendra en vous avec le Père, vous serez visité par ce grand prophète qui renouvellera Jérusalem et fera toutes choses nouvelles. Car voici ce que cet avènement produira en nous, il fera que de même que nous avons porté l'image de l'homme terrestre, nous portons aussi l'image de l'homme céleste (1Co 15, 49). Et de même que l'antique Adam s'est répandu dans tout l'homme et l'occupe tout entier, ainsi le Christ nous possédera tout entiers, comme il nous a créés et rachetés tout entiers, comme il nous glorifiera tout entiers, et comme il nous a sauvés tout entiers le jour du sabbat. Autrefois le vieil homme était en nous, il nous remplissait tellement que ce prévaricateur agissait par nos mains, parlait par notre bouche, aimait dans notre cœur. Nos mains, il les rendait deux fois coupables en les consacrant au crime et à de honteuses actions ; notre bouche, il l'ouvrait en même temps à l'arrogance et à la détraction, et notre cœur, il le remplissait des désirs de la chair et de l'amour de la gloire temporelle. Mais aujourd'hui, si nous sommes redevenus une créature nouvelle, tout ce qui était de l'ancienne est passé, et l'innocence a pris la place du crime dans notre main, la continence a pris celle des honteuses actions ; dans notre bouche, des paroles de confession ont succédé à celles de l'arrogance et des discours édifiants ont remplacé ceux de la détraction, en sorte que les entretiens d'autrefois se sont éloignés de nos lèvres. Quant au cœur, la charité s'y est substituée aux désirs de la chair et l'humilité à l'amour de la gloire temporelle. Or voyez si dans ces trois renouvellements les élus à qui il a été dit : « Placez-moi comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre main » (Ct 8, 6), et ailleurs : « Sa parole n'est pas éloignée de vous, elle est dans votre bouche et dans votre cœur » (Rm 10, 8), ne possèdent point le Christ et le Verbe de Dieu. »

« La perfection, c'est de changer en jouissance la coutume de faire le bien. » (V, 12 Lettre d'or)



## L'amour de la Parole de Dieu

Saint Bernard est un amoureux du Verbe, du Verbe incarné. Il connaît parfaitement la Bible et la médite en permanence. Il cherche le sens allégorique toujours en perspective de l'incarnation, il sonde la parole avec son cœur dans une relation vivante et non à la manière des écolâtres de son temps. Il ne suffit pas de gratter la croûte apparente (selon son expression) du texte, mais d'aller en profondeur. Il interroge les juifs comme le célèbre Rashi dont les commentaires ont été intégrés au Talmud : « Expliquez-nous le sens des écritures. » Les Juifs pour lui sont paroles vivantes, ils sont chair et os du Verbe, c'est-à-dire du Christ, ils sont la prunelle des yeux de Dieu. Et quand il se montre sévère envers eux, ce n'est jamais avec l'antijudaïsme voire l'antisémitisme que l'on trouve, à notre grande douleur, chez beaucoup de Pères de l'Église. Saint Jean Damascène ne disait-il pas : c'est avec une épée qui faut discuter avec eux ?

## Chapitre 10 : de l'amour de Dieu

31. Il faut aussi vaquer à la lecture à certaines heures marquées. Car une lecture variée, faite au hasard et comme rencontrée par accident, en un lieu puis en un autre, n'édifie pas, mais rend l'esprit inconstant, et faite avec rapidité et sans application, elle s'échappe vite de la mémoire. Il faut s'attacher à certains esprits et accoutumer son âme à leur genre. Les saintes Écritures veulent être lues dans l'esprit qui les a dictées. Jamais vous n'entrerez dans le sens de saint Paul, si, par la bonne intention qui vous le fera lire, et par l'application d'une méditation assidue, vous ne vous pénétrez point de son esprit. Comprendrez-vous David, si l'expérience elle-même ne vous a pas fait éprouver les impressions que redisent ses Psaumes ? Il en est ainsi des autres livres sacrés. Et pour toute l'Écriture, entre l'étude et la lecture, il y a la même différence qui sépare l'amitié de l'hospitalité, une affection de connaissance d'un salut échangé par hasard. De plus, il faut confier à la mémoire un passage du livre qu'on lit chaque jour, pour qu'elle le digère avec plus de facilité et le rumine plus souvent : un passage qui convienne aux résolutions qu'on aura prises, qui serve à diriger l'intention et qui fige l'esprit et l'empêche de se livrer à des pensées étrangères. Dans le cours de la lecture, il est nécessaire de puiser de pieuses affections, et d'en former des oraisons jaculatoires qui interrompent cette occupation, qui l'interrompent sans la suspendre et qui, chose préférable, rendent l'esprit plus pur et le mettent ainsi en état d'en mieux comprendre la suite. La lecture sert et facilite l'intention. Si en lisant, l'âme cherche véritablement Dieu, tout ce qu'elle lit lui tourne à bien, le sens de celui qui parcourt le livre est captivé, et il soumet tout ce qu'il y trouve et comprend à l'obéissance due à Jésus-Christ. Que si celui qui entreprend cette lecture éprouve un sentiment différent, ce sentiment entraîne tout après lui : il n'est rien de si saint et de si pieux dans les Écritures que par vaine gloire, par gloses détournées ou par fausse intelligence, on ne fasse servir à la malice ou à la vanité. La première disposition pour lire les Écritures doit être la crainte du Seigneur; c'est sur elle que doit se baser l'intention qui la prend en main, c'est elle qui doit la diriger, elle aussi qui donnera le sens et l'intelligence de ce livre sacré.

## **Enfin, un « père » de l'Église philosémite**

Lors de ses déplacements en Allemagne, Bernard ne cesse de répéter : « Ne touchez pas aux Juifs, ils sont la chair et les os du Seigneur. » Les sources juives révèlent une connaissance précise des faits, mais aussi des motivations théologiques invoquées par Bernard pour la défense des Juifs. L'auteur du *Sepher Zekhira* [« Livre du souvenir »] parle avec reconnaissance de la protection des communautés allemandes par l'intervention de Bernard : « Et Dieu envoya après cet homme de Béliel un digne prêtre, grand et maître de tous les prêtres... du nom de Bernard, abbé de Clairvaux... Il leur parla en ces termes : « Il est bon que vous marchiez contre les Ismaélites, mais celui qui touche à un juif pour le tuer, c'est comme s'il touchait à Jésus lui-même. Et mon disciple Rodolphe, qui a dit de les exterminer, n'a pas parlé justement, car il est écrit à leur propos dans les Psaumes : Ne le tue pas, de peur que mon peuple ne l'oublie... ». Et sans la miséricorde de cet abbé, il ne serait pas resté d'Israël un seul survivant ».

Dans sa lettre aux habitants de l'Allemagne, Bernard écrivait : « Nous avons appris, et nous en sommes réjouis, que parmi vous brûlait l'ardeur de Dieu. Mais il convient que ne fasse pas défaut la compréhension. Il ne faut pas s'attaquer aux Juifs, ni les tuer, ni même les expulser. [...] Ils ont été dispersés et souffrent un dur exil sous des souverains chrétiens. Mais ils reviendront vers le soir et, au temps marqué, ils croiront. Et alors, selon les paroles de l'apôtre : jusqu'à ce que soit entrée la totalité des païens, c'est alors qu'Israël sera sauvé. » (Rm 11, 25-26). L'attitude de Bernard sur la question juive se fonde sur les Pères des Ve et VIe siècles : « Il est interdit de tuer les juifs, tout en les abaissant, parce qu'ils témoignent de la vérité de la foi chrétienne, incarnant comme ils le font le sort de ceux auxquels la foi fut donnée d'abord, et qui, dans leur aveuglement, l'ont repoussée, et se refusent à voir la lumière qui brille autour d'eux. » Selon Joshua Prawer, Bernard de Clairvaux définit les positions de l'Église catholique à l'égard des deux religions juive et islamique : « Les juifs ont l'espoir d'être sauvés, parce qu'un jour viendra où leurs yeux se dessilleront et où ils se convertiront, contrairement aux musulmans ; les juifs sont l'objet d'une promesse divine qui n'a pas encore été réalisée, mais qui le sera et à l'égard de ce peuple d'où sortirent les patriarches, d'où sortit le Christ « selon la chair », une promesse a été faite, et quiconque les protège rend possible et peut-être contribue à réaliser une promesse divine. »

## **Qui dit amour du Verbe dit amour de la Mère du Verbe.**

SOUVENEZ-VOUS, ô très miséricordieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre assistance ou réclamé votre secours, ait été abandonné.

Animé d'une pareille confiance, ô Vierge des vierges, ô ma Mère, je cours vers vous, je viens à vous et, gémissant sous le poids de mes péchés, je me prosterne à vos pieds.

Ô Marie, Mère du Verbe incarné ne rejetez pas mes prières, mais écoutez-les favorablement et daignez les exaucer. Ainsi soit-il.

### **Sermon « Le nom de la Vierge était Marie »**

« Marie est la noble étoile, dont les rayons illuminent le monde entier, dont la splendeur brille dans les cieux et pénètre les enfers. Elle illumine le monde et échauffe les âmes. Elle enflamme les vertus et consume les vices. Elle brille par ses mérites et éclaire par ses exemples. Ô toi qui te vois ballotté dans le courant de ce siècle, au milieu des orages et des tempêtes de manière plus périlleuse que si tu marchais sur terre, ne détournes pas les yeux de l'éclat de cet astre si tu ne veux pas sombrer dans les tempêtes. Si les vents de la tentation s'élèvent, si tu rencontres les récifs des tribulations, regarde l'étoile, invoque Marie. Si tu es submergé par l'orgueil, l'ambition, le dénigrement et la jalousie, regarde l'étoile, crie vers Marie. Si la colère, l'avarice ou les fantasmes de la chair secouent le navire de ton esprit, regarde Marie. Si, accablé par l'énormité de tes crimes, confus de la laideur de ta conscience, effrayé par l'horreur du jugement, tu commences à t'enfoncer dans le gouffre de la tristesse, dans l'abîme du désespoir, pense à Marie. Que son nom ne quitte pas tes lèvres, qu'il ne quitte pas ton cœur et, pour obtenir la faveur de ses prières, n'oublie pas les exemples de sa vie. En suivant Marie, on ne dévie pas, en la priant on ne désespère pas, en pensant à elle, on ne se trompe pas. Si elle te tient par la main, tu ne tomberas pas ; si elle te protège, tu ne craindras pas ; si elle te guide, tu ne connaîtras pas la fatigue ; si elle est avec toi, tu es sûr d'arriver au but : ainsi tu comprendras, par ta propre expérience, combien cette parole est juste : 'Le nom de la Vierge était MARIE' (Lc 1, 27). Amen ! »

« Lorsque vous assaillent les vents des tentations, lorsque vous voyez paraître les écueils du malheur, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si vous êtes ballottés sur les vagues de l'orgueil, de l'ambition, de la calomnie, de la jalousie, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si la colère, l'avarice, les séductions charnelles viennent secouer la légère embarcation de votre âme, levez les yeux vers Marie. Dans le péril, l'angoisse, le doute, pensez à Marie, invoquez Marie. Que son nom ne quitte ni vos lèvres ni vos cœurs ! Et pour obtenir son intercession, ne vous détournes pas de son exemple. En la suivant, vous ne vous égarerez pas. En la suppliant, vous ne connaîtrez pas le désespoir. En pensant à elle, vous éviterez toute erreur. Si elle vous soutient, vous ne sombrerez pas ; si elle vous protège, vous n'aurez rien à craindre ; sous sa conduite vous ignorerez la fatigue ; grâce à sa faveur, vous atteindrez le but. Amen »

## « Mère du Christ, Fils unique et souverain du Père suprême »

« Fils unique et souverain du Père suprême, Créateur du monde, Père tendre, jetez sur les pécheurs affligés des regards de bonté. Mère souveraine du Fils suprême, vous qui tenez en main le moyen de nous secourir, tendre mère, nourrissez du lait de vos conseils les pèlerins de cet exil. Ô doux Seigneur, qu'ils trouvent la consolation en respirant en votre nom, vous qui, pour ôter les péchés du monde, avez daigné naître d'une vierge, ô vous qui êtes le père de celle qui vous a donné le jour. Qu'ils soient consolés, ô aimable souveraine, ceux qui ont soif de vos consolations, heureuse femme à qui conviennent les deux noms de Vierge et de mère. Ô figure de la substance du Père, vous êtes la splendeur de la gloire, la véritable lumière de la justice, de qui découle la plénitude de toute grâce. Ô reine du royaume de David, vous êtes la tige de la fleur du Seigneur, vous êtes l'arche du pain des anges, dont notre désert mérite de se nourrir. Force et sagesse du Père, vous qui disposez tout avec douceur, vous n'avez avec lui qu'une seule et même substance, vous partagez avec lui l'honneur et la gloire. Etoile de la mer, reine du monde, vous êtes la mère de ce petit enfant que tous et chacun, que partout et toujours adorent les peuples fidèles. Ô saint admirable des saints, ô vous que tout l'univers désire, homme puissant et Dieu humble, ô mon Seigneur, vous n'avez point, vous n'aurez jamais d'égal. Ô sainte des saintes, très douce créature, seule digne de produire un si divin rejeton, qui seule avez mérité que de votre chair très pure sortit la majesté très haute, l'Homme-Dieu. Jésus-Christ, source intarissable, qui rassasiez le cœur des hommes, dans ma soif je ne soupire qu'après vous ; Fils de Dieu, seul vous me contenterez. Mère du Christ, beauté virginale, qui êtes assise sur un trône dans les airs, votre nom, doux comme le miel, fait fondre mon cœur qui est dur comme le fer. Bien souverain, rempli de douceur, lumière véritable émanée de la lumière véritable, dont le nom prononcé remplit d'une étonnante allégresse le cœur des justes. Le lit de repos du bien suprême, doux cellier renfermant du vin délicieux, que le Roi du ciel, la douceur des doux, s'est fait en lui communiquant sa douceur. Pères au-dessus de tous les pères, réparateur du genre humain, qui avez pris, pour nous, misérables pécheurs, une chair humaine, dans le sein d'une femme. Mère des mères, vierge des vierges, trésor de salut pour les humains, ô vous qui sans souillure aucune avez conçu en vous le souverain Seigneur. Ecoutez ma prière, je vous en conjure, ô vous qui accordez les grâces, et, dans votre miséricorde, pardonnez la misère de ce pécheur, effacez mes péchés. Entendez, je vous en supplie, ô vous qui êtes pleine de grâce, les soupirs de ce pécheur, et, dans votre bonté, ô tendre mère, réconciliez-moi avec Dieu. Père, ayez pour agréables les gémissements d'un malheureux, remettez-moi la dette de mon péché, parce que j'ai augmenté et j'augmente encore mes démérites. Ayez pour agréables, ma mère, les cris attristés d'un coupable, apaisez le Seigneur en ma faveur, qu'il ne soit pas inexorable, ce maître que j'ai offensé. Ô fils d'une mère vierge, entendez les plaintes d'une âme misérable qui, couchée dans la poussière, gémit d'être livrée à la corruption, comme un vil animal. Ô vierge sans tâche, mon âme malheureuse crie vers vous, cette âme qui, dès l'âge le plus tendre jusqu'à ce jour, ne cesse de se livrer aux crimes les plus atroces. Père miséricordieux, corrigez un fils qui s'égare, tendez-moi, dans ma chute, une main secourable, relevez-moi de la boue du vice, et conduisez-moi dans le chemin de vos commandements. Tendre mère, visitez celui qui vous prie, ayez pour moi des sentiments de bonté dans votre cœur, en présence du clément Jésus, demandez qu'il me pardonne mes péchés. Père,

soyez-nous propice, vous qui êtes notre père et notre compagnon, nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, nous vous aimons de tout notre cœur. Mère, soyez-nous propice, vous notre sœur et notre compagne faites que nos cœurs soient prompts et fervents à chanter vos louanges. Créateur béni de tous les êtres, bénissez les esprits des fidèles, qui célèbrent votre nom, et que vous avez sauvés par le bienfait de votre mort. Vous qui êtes bénie entre toutes les femmes, bénissez ceux qui célèbrent vos mamelles sacrées, celui que vous avez allaité donne la nourriture à ceux qui sont affamés. Louange, honneur au Fils de Dieu, salut, force et bénédiction ! Que bénies soient son incarnation, sa mort et sa résurrection ! Béni soit le père des lumières, bénie soit la vierge des vierges ! Que notre cœur exalte le Seigneur, qu'il soupire après l'éternelle source des douceurs. Amen. »

« Or, il arriva un soir que, tous les autres religieux s'étant retirés selon la coutume pour la lecture de la collation, l'abbé demeura seul avec deux frères dans l'endroit où il était couché. Comme il souffrait beaucoup et que la douleur allait au-delà de ses forces, il appelle un des deux frères et lui dit d'aller bien vite faire une prière pour lui. Ce religieux commence par s'excuser, en disant qu'il ne savait pas assez bien prier pour cela : il le contraignit en vertu de l'obéissance. Il y alla donc et pria devant les trois autels qu'il y avait dans l'église. Le premier était dédié à la bienheureuse vierge Marie, le second à saint Laurent, martyr, et le troisième à saint Benoît, abbé. Au même instant, la bienheureuse vierge Marie se montra à l'homme de Dieu, entourée des deux autres saints, je veux dire de saint Laurent et du bienheureux Benoît. Ils avaient tous trois cette sérénité et cette douceur qui leur conviennent. Bernard les vit si distinctement, qu'il reconnut les trois personnages dès leur entrée dans sa cellule. Ils lui imposèrent les mains, touchèrent doucement et avec une extrême bonté les endroits douloureux, et à l'instant même tout le mal disparut. Le flux de glaires s'arrêta et tout sentiment de douleur cessa. » (Vie de saint Bernard, Guillaume de Saint-Thierry)



## La grâce de lactation

Mais le sein généreux de la Vierge se trouve illustré dans l'épisode du miracle de la lactation de Saint Bernard de Clairvaux, qui eut lieu à Châtillon sur Seine, où l'église Saint-Vorles en indique le lieu précis. Saint Bernard était en prière devant une statue de la Vierge et quand il prononça "Monstra te esse matrem" la statue devint vivante et la Vierge lança du lait dans la sainte bouche.

## XII

### HADEWIJCH D'ANVERS

**(Vers 1240, on ne connaît pas la date de sa naissance ni de sa mort.)**

Une femme brûlant d'un amour ardent. Elle aurait pu dire avant Catherine de Sienne : ma nature c'est le feu.

Elle est parfaite héritière de l'amour courtois qu'elle transfigure jusqu'à l'incandescence. Elle est le soleil dont les rayons parviendront jusqu'à Thérèse d'Avila. Certains passages sont troublants tant on a l'impression que la Santa Madre les a recopiés, mais elles sont de la même trempe, femmes volontaires et amoureuses passionnées. La filiation se fait par Ruysbroek l'Admirable puis Harphius qu'on nomma le Hérault de Ruysbroek et qui synthétisa la théologie et les différentes formes de la mystique flamande avec la spiritualité franciscaine dans sa Théologie. Charles Quint avait fait traduire les mystiques du bas-néerlandais en castillan et se fut au bénéfice des franciscains, des dominicains et même des Jésuites comme le Père Balthasar Alvarez, confesseur de la Madre et qui se fit taper sur les doigts pour dérive contemplative alors que la vocation de la Compagnie de Jésus était d'ordonner l'oraison au service de l'action. Francisco de Osuna, Pierre d'Alcantara, Bernardino de Laredo et Louis de Grenade. On sait quel rôle décisif joua la lecture d'Osuna dans la vie de sainte Thérèse et l'on sait avec certitude qu'elle a lu l'œuvre d'un disciple d'Harphius mort en odeur de sainteté, Louis de Blois-Châtillon (1506-1566).

Nous pouvons lire une de ses prières remplies du désir et de l'ardeur.

« Seigneur, je suis affamé de Vous ! Nourrissez ce mendiant de l'influx continu de votre divinité. Réjouissez-moi de la présence tant désirée de votre grâce. Voici ma demande, voici mon désir : c'est

que votre ardent amour me pénètre tout entier, me remplisse et me transforme en lui-même. Ô Lumière toujours brillante et jamais obscurcie, illuminez-moi ! Ô Feu toujours brûlant et jamais éteint, embrasez-moi ! Ô Amour, toujours ardent et jamais attiédi, absorbez-moi et changez-moi en vous ! Ô mon Bien-Aimé, donnez-moi de vous trouver, puis de vous retenir et de vous serrer étroitement dans un embrassement spirituel. Je vous désire, je soupire vers vous. Donnez-vous à moi, unissez-vous intimement à mon âme et enivrez-moi du vin de votre dilection. Ô Jésus, la plus belle fleur du plus beau printemps ; vie éternelle, vie qui êtes ma vie et sans laquelle je meurs ; vie qui êtes ma joie et sans laquelle je pleure ; aimable et douce vie, donnez-moi de vous être uni et de m'endormir en vous dans la paix. Renversez, doux Jésus, l'odieuse muraille de ma vie tiède et faites qu'en toute liberté et allégresse, je vous suive avec un courage invincible. Soulevez le vent violent d'une très ardente charité qui me précipite en vous si impétueusement que je n'aie plus de souffle en dehors de Vous. Ainsi soit-il. »

### **Mais revenons à Hadewijch**

« Si tristes que soient la saison et les oiseaux,  
Cœur noble ne doit pas l'être  
Celui qui veut prendre peine pour son amour  
Doit tout savoir et connaître  
Douceur et cruauté, joie et douleur  
Tout ce qui sied au service d'amour

Les âmes qui ont grandi au point d'aimer sans être rassasiées  
Elles doivent s'armer d'audace,  
tout accepter, sans être consolées  
Douceur et cruauté, joie et douleur  
Tout ce que leur réserve l'amour

Les chemins de l'amour sont inouïs, le sait celui qui les suit  
Car soudain Amour retire consolation, le sait celui qu'Il touche  
Douceur et cruauté, joie et douleur  
En maints instants secrets, blessé d'amour. »



Le pire pour Hadewijch c'est la tiédeur, le refus pour le papillon de nuit de se brûler les ailes au feu de l'amour divin qui brille dans les ténèbres. Comme le dit saint Jean : les ténèbres ne l'ont pas reçu. Elle est une femme insoumise qui revendique sa liberté d'être toute à Dieu. Les femmes pendant des siècles passaient de la tutelle paternelle à la tutelle du mari ou de la mère abbessse si elles choisissaient le cloître. Elle refuse la tutelle du clergé qu'elle voit tiède à en vomir et corrompu. Comme les autres béguines, elle choisit de vivre seule dans une petite maison, de cultiver son jardin, de s'occuper du soin des malades et de jouir sans entrave des visites de son Amant Céleste. Les béguines se regroupèrent dans les fameux béguinages de Belgique et des Pays-Bas, en bordure des villes où près d'un hôpital, mais inquiétées par l'Inquisition suite à des déviances hérétiques chez certaines d'entre elles, elles durent s'affilier au tiers-ordre franciscain, choisir des supérieures, se soumettre à l'évêque et au Pape qui finit par prendre leur défense et interdire aux inquisiteurs d'enquêter sur elles. La dernière béguine est morte au XXe siècle.

Même si l'amour humain, chez les chrétiens, allie ou devrait allier éros et agapè, l'extase sexuelle est de courte durée et peu intense, elle est un pâle reflet de la jouissance mystique. Sans agapè, l'homme ressent une petite mort, une déception et comme le disait les Latins qui vivaient une sexualité sans complexe (ce n'est quand même pas la morale judéo-chrétienne qui les avait culpabilisés ! comme on le dit aujourd'hui) : Homo, animal triste post coïtum. Et selon le célèbre médecin grec Galien de Pergame : Omne animal triste post coïtum, praeter gallum mulieremque : tout être vivant est triste après le coït sauf le coq et la femme (à voir..., la misogynie du propos est évidente.) Comme le chantait Charles Dumont qui quitta sa femme pour Edith Piaf avant d'être abandonné par elle.

« Ta Cigarette Après L'amour

Je la regarde à contre-jour Mon amour.

C'est chaque fois la même chose

Déjà tu penses à autre chose, Autre chose.

Ta Cigarette Après L'amour

Je la regarde à contre-jour Mon amour.

Il va mourir avec l'aurore Cet amour-là qui s'évapore

En fumée bleue qui s'insinue.

La nuit retire ses mariés

Je n'ai plus rien à déclarer

Dans le jour j'entre les mains nues.

Ta Cigarette Après L'amour

Je la regarde à contre-jour Mon amour.

Déjà tu reprends ton visage

Tes habitudes et ton âge Et ton âge.

Ta Cigarette Après L'amour

Je la regarde à contre-jour Mon amour.

Je ne pourrai jamais me faire

A ce mouvement de la terre

Qui vous ramène toujours au port.

Aussi loin que l'on s'abandonne

Ni l'un ni l'autre ne se donne

On se reprend avec l'aurore.

Ta Cigarette Après L'amour

S'est consumée à contre-amour Mon amour. »

Paroles tragiques de réalisme humain, d'amour et de mort, de tristesse et de mélancolie, d'une espérance déçue, d'un sentiment qui ne tient pas ses promesses.

L'amour va bien au-delà, dans une joie qui demeure et que chante Hadewijch dans des termes qui rendrait l'espoir à Charles Dumont et à tout homme qui a soif d'absolu dans un don mutuel total.

Dans cette lettre dont nous citons un extrait la mystique expose à sa destinataire : « Premièrement la raison fait désirer l'amour et la satisfaction de cet amour par les justes œuvres de charité parfaite ; on veut être sans faute et digne de toute perfection. C'est ainsi que vit le Fils de Dieu.

Ensuite épouser à toute heure la volonté de l'Amour avec un zèle nouveau, œuvrer en toute vertu avec un désir débordant, illuminer toutes les créatures selon leur nature et la noblesse qu'on leur reconnaît, petite ou grande, en sorte qu'on accomplisse, dans l'amour et pour son honneur, la pure volonté de Dieu : c'est ainsi qu'on vit le Saint-Esprit.

En troisième lieu, on se trouve contraint par une douce violence à la constante pratique de l'amour, on reçoit le courage, heureux et invincible désormais, d'affronter cet état où la passion fait croître la Bien-Aimée dans l'être Aimé et s'en pénétrer en toute chose : travailler avec Ses mains, cheminer avec Ses pieds, entendre avec Ses oreilles où la voix divine ne cesse de résonner, parler aussi par la bouche du Bien-Aimé, selon toute vérité de conseil, de justice, de pure douceur, de consolation

impartiale, d'avertissement contre le mal, paraître comme le Bien-Aimé sans parure d'aucune sorte, ne vivre de rien ni pour personne, sinon d'amour et pour le Bien-Aimé, vivre seulement comme l'Aimé dans l'Aimé avec une seule conduite, une seule pensée, un seul cœur, goûter en Lui, comme Lui en nous-mêmes, la suavité indicible qui est le fruit de ses douleurs, ah ! oui, ne rien sentir que cœur à cœur, avec un seul cœur, un seul amour suave, avoir fruition l'un en l'autre de la plénitude d'amour, savoir sans nul doute, d'une certitude toujours plus parfaite, que l'on est intégré dans l'Unité de l'Amour : c'est ainsi que l'on vit le Père.

On paye donc de la sorte ici-bas la dette de la Trinité Sainte, qu'elle réclame de nous et qu'elle exige depuis toujours de l'Unité. Il est bien vrai, ceux qui vivent selon l'amour font mainte belle ascension avec l'Aimé dans l'Aimé ; mais ce sont les âmes qui, ayant grandi en tout ceci jusqu'à la plénitude, sont réunies au sommet et y restent sans retour, là où le pur éclair d'abord a jailli et la foudre ensuite a tonné !

L'éclair est la lumière de l'amour qui se manifeste en un clin d'œil insaisissable et nous comble de mille grâces, nous révélant ce qu'il est, nous montrant comme il sait donner et prendre, dans la suave étreinte, dans le tendre embrassement et le très doux baiser, quand l'amour lui-même dit à l'âme : « C'est moi qui t'ai prise. C'est moi. Je suis tout. Je te donne tout. » Mais alors vient le tonnerre. Le tonnerre est la voix terrible de la menace, de l'amour qui retient ses dons et de la raison illuminée qui proclame en toute vérité notre dette, notre progrès insuffisant, notre petitesse devant le grand Amour. »

### **Une théologienne de la kénose**

La théologie mystique d'Hadewijch n'est pas qu'une « surnaturalisation » de l'amour courtois dans la fureur d'aimer, elle intègre également l'héritage apophasique du pseudo-Denys et en cela, elle prépare le terrain aux grands mystiques rhénans et à l'école du Carmel. Le recueil de ses Lettres est d'une richesse incroyable, même si son enseignement n'est pas systématisé et ordonné. Elle y développe le concept dionysien de la Dèité, c'est-à-dire de la suessence divine, du Dieu qui est plus que le Dieu que nous pouvons concevoir et qui ne se donne à voir que dans ses théophanies, terme que saint Augustin substituera aux énergies divines de Grégoire Palamas et des Cappadociens.

Nous étudierons plus loin le thème de l'anéantissement particulièrement chez Eckhart. Il est très présent dans les écrits d'Hadewijch qui tente de dire l'indicible en s'exprimant sous forme poétique et en maniant le paradoxe et l'oxymore avec une incroyable aisance.

« Quand l'âme n'a plus rien que Dieu, quand elle n'a plus de vouloir que Sa volonté simple, qu'elle est anéantie et veut tout ce que Dieu veut avec Sa volonté, quand elle est engloutie et réduite à rien

[...] l'âme devient avec Lui totalement cela même qu'Il est. » (Lettre XIX) Eckhart ne dit rien de plus, néantisation et divinisation de l'homme.

## **Hadewijch revient !**

Plusieurs ouvrages ont fait leur apparition sur les rayons de nos libraires qui publient des œuvres d'Hadewijch, celle que tous les Rhéno-flamands, même les plus abstraits et les plus spéculatifs ont considérée comme leur Maître. Elle est sans doute la plus grande des béguines et son langage rejoint la soif d'amour de nos contemporains qui ne savent plus ce qu'est l'amour. Le plus bel ouvrage actuel est celui de la chère Jacqueline Kelen qui d'une plume d'argent aborde des questions que seule une « profane » peut aborder sans autocensure. Elle admire la virilité et se fait le chantre d'une féminité dont la théorie du genre voudrait se débarrasser. Ancienne directrice des programmes à France Culture, elle aborde la vie d'Hadewijch comme personne n'aurait osé le faire dans l'Église, d'ailleurs elle n'hésite pas à publier une lettre ouverte au Pape. Laissons-nous transporter par sa prose poétique qui inaugure une biographie de la sainte mystique flamande et qui est digne d'elle.

« DOUCE parfois, brûlante souvent, elle avance sur des terres peu explorées – fraîches prairies, contrées désertiques –, ou plutôt elle s'élance intrépide vers d'invisibles sommets qui se dérobent soudain et se muent en abîmes d'effroi. Elle ne cesse d'arpenter les territoires si peu terrestres du désir et de l'amour et de chercher Celui que nulle langue ne peut nommer, mais qu'elle, en sa simplicité de femme excessive, appelle son Bien-Aimé. Les religieux et les fidèles invoquent Dieu dans leurs prières, ils craignent et révèrent l'Éternel ; les théologiens dissertent savamment sur les personnes de la Trinité, qui souvent paraît si abstraite, si empesée. Mais une femme d'extrême amour et de défi, telle Hadewijch, ne saurait se contenter de ces concepts tout juste bons à créer des controverses, des hérésies et des inquisiteurs. Elle dit : Lui, mon Bien-Aimé, cet homme au beau visage qui me fait soupirer et trembler. Elle l'attend, elle le chante, elle s'impatiente et veut, la folle, le conquérir. Elle offre tout pour lui et ce n'est pas assez, elle se lamente et s'affine dans la douleur, elle l'appelle dans le silence des nuits et parfois, en des instants illuminés, eux aussi indicibles, elle se sent enveloppée de lui, collée à lui, bouche à bouche, ne faisant qu'un... Le haut désir est périlleux pour l'âme qui s'y aventure, moins parce qu'elle risque de s'y consumer que parce qu'elle se voue au blâme et aux persécutions de ceux qui, restés sur la rive, s'ingénient à bien séparer l'amour qu'ils disent profane de l'amour sacré que seul Dieu inspire et mérite. Mais pourquoi tout ce qu'un être peut ressentir d'ardeur, d'élan, d'émerveillement, d'adoration serait-il arraché à l'humain au profit d'un Dieu jaloux ? Qui interdit, et au nom de quoi, de savourer le ciel sur la terre à la faveur de sublimes étreintes ? Qui donc s'en trouve lésé ? Certainement pas l'Amour, puisque « l'Amour est tout ». En ces approches de très douce violence, en ces enlacements fervents que le cœur commande, les Amants ne démêlent pas le divin de l'humain parce que précisément c'est le corps amoureux qui fait la jointure entre le sensible et le spirituel et qui, autant que l'âme, assure le

fin passage. Tous les mystiques le savent parce qu'ils vivent dans leur chair heureuse et non plus mortifiée des délices que seul l'Amour prodigue. »

Pour une Amoureuse, il y a distinction entre l'homme aimé et le Christ, mais il n'y a pas séparation. Elle ne divinise pas son aimé, ce qui ferait d'elle une idolâtre, mais elle embrasse le Christ en même temps que l'élu de son cœur et elle les réunit dans un même cantique. Ici le dévot strict fronce les sourcils et s'apprête à répliquer : seul le Christ est l'Époux, tout le reste est illusoire, de peu de prix. Mais pourquoi, dit l'Amoureuse ou la Mystique puisqu'il s'agit de la même grande Dame, grande d'âme, pourquoi donc Jésus aurait-il revêtu notre humanité et l'aurait-il magnifiée si celle-ci ne méritait que l'anéantissement ou le mépris ? Du reste, Hadewijch emploie très peu le nom d'Époux, trop convenu, trop respectable, auquel elle préfère celui de Bien-Aimé qui offre la liberté en même temps que l'étrangeté. Un époux est d'ici, il est connu, certain ; le bien-aimé est d'ailleurs ou de nulle part, présent-absent, insaisissable. On reste auprès d'un époux, mais on s'élançait éperdument, infiniment, vers le bien-aimé. »

Nous sommes dans ce que les mystiques appellent l'humanité du Christ que nous expliciterons dans le chapitre sur saint Jean de la Croix et Thérèse d'Avila.

« Ceux qui n'ont jamais compris l'Écriture ne sauraient en raisonnant expliquer ce que j'ai trouvé en moi-même - sans milieu, sans voile - au-dessus des paroles. »



## XIII

### MAÎTRE ECKHART

Il est avant tout un dominicain c'est-à-dire un prédicateur. Son champ de prédication est immense, c'est tout le territoire de ce qu'était l'Allemagne à l'époque, le XIV<sup>e</sup> siècle. Or l'Église est gangrénée par les hérésies, particulièrement celle des Frères du Libre Esprit dont l'ampleur est incroyable. Eckhart sera à ces hérésies ce que saint Dominique a été au catharisme. C'est lui qui a été désigné à cause justement de ses qualités de prédicateur, d'accompagnateur spirituel et de son titre de Maître qui lui assure une orthodoxie à toute épreuve. Un Maître en théologie de l'université de Paris connaissait par cœur les Écritures, il était expert dans la philosophie grecque et latine, la patristique et donc la théologie orientale et occidentale. On peut reconnaître chez Eckhart l'influence néo-platonicienne et augustinienne au même titre que l'influence aristotélicienne, juive et arabe, Maïmonide et Averroès et bien entendu saint Thomas d'Aquin. S'il est difficile à lire c'est qu'il s'exprime dans une terminologie qui nous est devenue étrangère, mais qui était parfaitement comprise par le petit peuple comme par les théologiens.

Qui étaient les Frères et Sœurs du Libre Esprit ? Il est difficile de le dire avec précision (les sources sont rares et partiales), car on trouve chez eux un mélange d'influences hérétiques. Au cours de l'histoire ce sont toujours les mêmes hérésies des premiers siècles qui se réinvestissent. Pour eux, on est entré dans l'ère du Saint-Esprit (cf Joachim de Flore) qui donne aux croyants une liberté totale. Par l'Esprit on a la liberté dont parle saint Paul (qui, mal interprété donne l'anomisme, il n'y

a plus de loi) et on a retrouvé l'innocence adamique, du moins chez les « parfaits ». Il y a au moins une similitude de vocabulaire, sinon de doctrine, entre les Frères du Libre Esprit et les Cathares. Plus besoin d'intermédiaire, on est devenu Dieu.

Eckhart devra fournir des réfutations pertinentes aux hérétiques, quitte à reprendre leur vocabulaire. Il devra leur démontrer que leurs aspirations ne sont pas infondées, mais que leurs raisonnements sont trompeurs et leurs pratiques perverses. Certes nous sommes appelés à devenir Dieu, mais Dieu doit naître en l'âme par une totale dépossession de nous-mêmes. La chair et le sang ne peuvent hériter du Royaume des Cieux.

Maître Eckhart est réputé illisible, incompréhensible, ce qui n'est pas le cas pour qui cherche de tout son cœur et de toute son intelligence l'union à Dieu. Pourtant son influence a été décisive chez les mystiques et les philosophes jusqu'à nos jours. Un certain nombre de nos contemporains, en quête de l'union à Dieu, sont comme aspirés par l'école « rhéno-flamande ». Soif d'absolu, besoin de vérité sur l'homme et son devenir en Dieu trouvent des réponses que l'intuition saisit au-delà du vocabulaire qui est à la fois théologique, poétique, apophatique et donc paradoxal et oxymorique, en un mot mystique. Mais on comprend que cette approche demeure hermétique à l'homme de la postmodernité.

Ce qui a été reproché à Eckhart, c'est de prêcher les réalités les plus élevées à un public ignorant. Un procès s'est tenu à Rome pour condamner certaines de ses thèses, mais il est mort avant qu'il puisse être condamné. Il n'a jamais été reconnu hérétique. Bien au contraire, sa mission était de prêcher aux hérétiques comme les Frères du Libre Esprit.

En 1987, sa réhabilitation a été demandée par l'Eckhart Society. Timothy Radcliffe, alors Maître général de l'Ordre dominicain écrit : « Nous avons essayé de faire lever la censure sur Eckhart », « et on nous a répondu qu'en réalité cela n'était pas nécessaire puisqu'il n'avait jamais été condamné nominalement, mais seulement certaines propositions qu'il était supposé avoir soutenues, et par conséquent nous sommes parfaitement libres de dire que c'est un bon théologien orthodoxe ». (Réponse du cardinal Ratzinger) Bien plus nous espérons qu'il sera un jour béatifié. Dans un cours à l'Institut de Théologie Orthodoxe Saint-Serge, Nicolas Lossky disait : « L'œuvre de Maître Eckhart constitue une tradition occidentale fondamentale. Il était certainement extérieur au catholicisme avignonnais... Sa pensée se situe en un sens, dans la tradition du Néoplatonisme : il s'agit de la théologie négative de l'Un, qui est profondément occidentale.



## La raison n'épuise pas l'intuition intellectuelle

Chez Maître Eckhart, confluent les grandes théologies occidentales. Plus que les autres médiévaux, Maître Eckhart accueille les exégètes juifs, dont Maïmonide, et le meilleur de la tradition philosophique d'Avicenne et d'Averroès. Dans la Bulle de condamnation, nous lisons qu'il « a voulu en savoir trop » - mot qui condamne à jamais celui qui a condamné Maître Eckhart ! Il n'y a pas besoin de néo-eckhartiens : il suffit de le lire et de le vivre. »

Ce même pape fut condamné pour hérésie par son successeur !

Trois béguines ont exercé une influence directe sur lui. En s'immergeant dans leurs œuvres, il en ressortira transformé. Il faut citer, en premier lieu, 'La lumière ruisselante de la Déité' - Das fliessende Licht der Gottheit, en allemand, de Mechtilde de Magdebourg ; ensuite, viennent les œuvres flamandes de Hadewijch d'Anvers, et enfin 'Le miroir des simples âmes anienties et qui seulement demourent en Vouloir et Désir d'Amour' de Marguerite Porete, brûlée avec son livre en place de Grève, le 1er juin 1310, peu avant l'arrivée de Maître Eckhart à Paris.

Sa thèse est finalement très simple : Dieu habite le fond du fond de l'âme de tout homme ou, comme dirait François de Sales, la fine pointe de l'âme. C'est dans un détachement total, dans un anéantissement, en se reconnaissant néant, que ce Dieu qui est au fond du fond de l'âme va être rendu capable de recevoir ce Dieu, ou plutôt la déité qui est Dieu au-delà de tout ce que l'on peut en comprendre et imaginer, va incarner le Verbe en nous.

Cette théologie de la déification par l'inhabitation trinitaire en nous, rejoint un des fondements de la théologie orientale qui est la divinisation de l'homme. Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu. Cela suppose un optimisme radical sur l'humanité, chez Eckhart comme chez Hadewijch d'Anvers : l'homme est noble.

(Lire le petit ouvrage paru dans la collection Point, Sagesses : 'Maître Eckhart, Etre Dieu en Dieu', textes choisis et présentés par Benoît Beyer de Ryke, 6,50 €)

Eckhart écrira des formules paradoxales qui peuvent choquer le lecteur non averti, mais qui sont limpides : « Le détachement est plus important que l'amour. » À la lumière de ce que nous venons d'écrire, l'amour dont nous aimons n'est pas divin, il est un mélange, il est donc urgent d'entrer dans le processus de détachement qui nous rendra capables du véritable Amour, celui, kénotique, du Christ dans sa passion.

Comprendre le mystique rhénan facilitera l'accès à l'œuvre de saint Jean de la Croix.

## **La voie la plus radicale**

Nous voudrions laisser la parole à un spécialiste et critique du mystique rhénan, Hervé Pasqua, Directeur de l'Institut Catholique de Rennes en citant un article que l'on peut consulter sur internet :

<https://f.hypotheses.org/wpcontent/blogs.dir/2750/files/2015/08/Th%C3%A8mes-eckhartiens-et-post%C3%A9rit%C3%A9-de-Ma%C3%AEtre-Eckhart.pdf>

« Quand je prêche, j'ai coutume de parler du détachement et de dire que l'homme doit être dégagé de lui-même et de toutes choses. En second lieu, que l'on doit être réintroduit dans le bien simple qui est Dieu. En troisième lieu, que l'on se souvienne de la grande noblesse que Dieu a mise dans l'âme afin que l'homme parvienne ainsi merveilleusement jusqu'à Dieu. En quatrième lieu, je parle de la pureté de la nature divine – de quelle clarté est la nature divine, c'est inexprimable. Dieu est une Parole, une parole inexprimée. »

## **Toute créature est un pur néant**

Dans les Entretiens spirituels (Die rede der unterscheidung), rédigés entre 1294 et 1298, à l'époque où il est prieur du couvent dominicain d'Erfurt, Eckhart donne un sens nouveau aux termes traditionnels tels ceux de "pauvreté" et d' "obéissance". L'obéissance cesse d'être comprise en fonction de la notion d'ordre, de commandement, pour être saisie à la lumière d'une "sortie de soi" laissant place au Verbe divin. Il en est de même de la pauvreté. L'une et l'autre prennent leur sens, non à partir de la notion de vertu, mais à partir de celle de délaissement et de détachement. C'est tout le programme de la mystique rhénane qui est ici exprimé, à savoir, la réception de la grâce incréée par la dépossession de soi. Car, si comme on l'a dit, seul "l'Être est Dieu", il faut en conclure effectivement que la créature n'est pas : elle est de trop pour l'éternité. En dehors de l'Un-qui-est, les étants sont pure extériorité et leur extériorité se confond avec le néant pur. Heidegger, grand lecteur d'Eckhart, en tirera l'idée que l'homme est un "être-pour-la mort", que l'essence de l'homme est d'ex-sister, c'est-à-dire, projeté hors de soi. Tout ce qui est dit créé est vraiment pur néant, insiste le Thuringien : « Toutes les créatures sont un pur néant, je ne dis pas que les créatures sont peu de chose ou quelque chose, mais qu'elles sont un pur néant, qu'aucune créature n'a d'être. »

## **Le détachement**

Le traité Von abegescheidenheit expose son objectif dès les premières lignes : comment "devenir par grâce ce que Dieu est par nature", selon une formule empruntée à Maxime le Confesseur. Le moyen d'y parvenir est le détachement. Le détachement permet à l'âme de se déifier en

s'affranchissant de tout le créé. La pauvreté, en tant que vertu, consiste à se détacher des biens de la terre pour faciliter l'accès au seul Bien véritable. Le Bien infini n'exclut pas le bon usage des biens finis, il n'entraîne pas leur négation. Nul doute que le religieux Eckhart a vécu cette pauvreté authentiquement chrétienne. Mais, sa conception ontologique du détachement donne à celui-ci un sens différent. Si l'humilité consiste en un mouvement d'intériorisation, le détachement consiste en un mouvement à rebours de toute extériorisation. Le détachement consiste à laisser (lazên) toutes choses. Il s'agit de sortir de tout ce qui ex-siste à l'extérieur. Dans le sermon allemand 73, Eckhart exprime son effroi devant ce dépassement de tout le créé qui consiste en un anéantissement : « Je suis effrayé, quand je dois parler de Dieu, du détachement total que doit avoir l'âme qui veut parvenir à l'union. » Cette union avec Dieu ne peut se réaliser parfaitement, en effet, que dans la Déité qui est l'Un sans l'Être, le vide pur et nu. La déification exige la néantification. Ainsi les œuvres ne sont-elles pas condamnées, mais elles jouent un rôle négatif et négateur consistant à faire en se défaisant. C'est en ce sens que Maître Eckhart interprète le rôle de Marthe, l'active, toute adonnée aux tâches domestiques, alors que Marie, la contemplative, boit passivement les paroles de Jésus. Opérant une inversion axiologique, il accorde la priorité à Marthe, dont l'action à la surface des choses la situe non pas "dans les choses", mais "auprès des choses". En vérité, elle se trouve déjà dans le fond de son âme qui n'est pas de l'âme, qui est le lieu même de la Déité, alors que Marie recherche encore une satisfaction personnelle dans la contemplation et demeure encore à la surface d'elle-même. Cette pensée, en se développant, donnera naissance à la conception quiétiste du "Pur Amour" qui n'est pur que s'il aime "sans pourquoi", et à celle de la "bonne volonté" kantienne, qui n'est bonne que parce qu'elle se veut elle-même en se détournant de tout objet extérieur à elle. Angelus Silesius (1624-1677), l'Ange de Silésie, de son vrai nom Johannes Scheffer, reprendra cette idée eckhartienne du "sans pourquoi" dans le célèbre "distique de la rose" (I, 289) de son chef d'œuvre "Le Pèlerin chérubinique" (Der cherubinische Wandersmann) : "Sans pourquoi. (Ohn warumb). La rose est sans pourquoi, elle fleurit parce qu'elle fleurit. Elle ne prête pas attention à elle-même, elle ne demande pas si on la voit." Heidegger s'en est inspiré et l'a amplement commenté.

.

## La grâce

Le rôle de la grâce est de favoriser le détachement. Le détachement ne s'affirme pas comme une simple vertu morale, il est l'effet de la grâce. La grâce produit le détachement en vidant l'âme d'elle-même de telle manière que l'on peut dire que, au lieu de supposer la nature pour la parfaire, elle ne la présuppose que pour la défaire. Quoi qu'il en soit, la grâce, telle que l'envisage le Thuringien, n'est pas seulement la grâce d'incarnation, mais la grâce d'inhabitation et toujours il s'agit d'une grâce incréée et non d'une grâce créée. Cette conception est appelée par la notion de la filiation divine. Dans le sermon Vom dem edeln menschen (De l'homme noble), Eckhart traite de noblesse et d'humilité, de l'Incarnation du Christ et de l'inhabitation du Verbe dans l'âme de l'homme déifié, dont l'être "dans le Christ et par le Christ", in Christo et per Christum, est l'être du Christ : il est "devenu par grâce ce que le Fils est par nature". L'homme détaché, "l'homme noble", ne devient pas

seulement fils adoptif de Dieu, il devient par grâce le Fils de Dieu lui-même par nature. La déification ne se produit donc pas sans la grâce, ainsi que le prêchaient les Frères du Libre Esprit, mais le rôle de la grâce en se ramenant à déréaliser la créature, ne réside plus dans la justification de celle-ci, elle réside dans sa néantification, qui se confond avec sa déification. Elle ne présuppose pas la nature : elle prend sa place. Nous sommes, selon une expression de Rudolf Otto, devant un "pansurnaturalisme".

## La déification

La première partie du traité intitulé 'Le livre de la consolation divine' (Daz buoch dergötlîchen troestunge), rédigé à l'intention de la reine Agnès de Hongrie (1281-1364), développe une théologie de la grâce selon laquelle l'homme juste ne fait qu'un avec la justice et n'a plus besoin de consolation. C'est, en effet, dans l'Unité de la Déité que Dieu et la créature font un. Ils fusionnent dans le néant de l'Un pur et nu. Ils sont retournés dans leur origine commune. Ce retour s'effectue par le dépassement de la relation hiérarchique, du face à face entre un Dieu créateur et une créature radicalement distincte de Dieu. Il efface toute différence. La créature rejoint ainsi, par-delà Dieu, la Déité en perçant le fond secret de son âme qui se confond avec le pur néant, c'est-à-dire avec ce qui est au-delà de tout ce qui ex-siste à l'extérieur. Elle est transformée, c'est-à-dire, déformée : elle a rendu Dieu à Dieu, c'est-à-dire, à son non-être en retournant à son néant. C'est pourquoi on ne peut parler de panthéisme. »

(Notons un point de désaccord, Eckhart n'est pas néo-platonicien, il se situe théologiquement dans ce qu'on a appelé la « scolastique forte ». Il raisonne en thomiste et cite Aristote, notamment l'éthique à Nicomaque. Mais comment classer ce génie qui est aussi fortement marqué par le pseudo-Denys à travers la lecture qu'en fait Albert le Grand ?)

Mais revenons sur le traité du détachement avec nos propres mots et en le contextualisant au cœur de notre étude sur la vie mystique. Maître Eckhart a fait une expérience mystique du détachement. Il y a longtemps réfléchi avant de pouvoir dire que pour lui le détachement était à situer au-dessus de l'amour. On est d'abord choqué par une telle affirmation puis on la met en perspective de ce que nous pourrions appeler le but final, qui est la naissance du Verbe en nous. Songeons à la Vierge au moment de l'Annonciation : la Parole de l'ange a dû résonner dans un être détaché de tout pour que l'Incarnation puisse s'accomplir et que Jésus prenne toute la place en elle. Dans ce mystère est résumée toute la mystique d'Eckart, mystique trinitaire où c'est Dieu qui est « obligé » d'intervenir pour venir sauver le monde. Songeons aux conséquences psychologiques de la Conception Immaculée qui fait que Marie, la Mère du Bel amour, est parfaitement détachée d'elle-même. Elle n'est pas contrainte de faire de la place dans son âme pour accueillir le tout autre, la place est libre à cause du détachement. Plus nous étudions le Maître rhénan et plus nous songeons à Thérèse de

Lieux dont la vie s'est déroulée de détachement en détachement, et certains détachements ont été de véritablement arrachements. Si nous prenons l'histoire du salut dès le début, nous voyons la nudité de nos premiers parents, nous comprenons qu'après avoir perdu leur innocence, ils ont vu leur honte et leur premier attachement a été la feuille de vigne. Et chassés du Paradis, ils se sont attachés l'un à l'autre et à toutes sortes de choses pour pouvoir survivre. Comme fait l'homme moderne, attaché à tant d'êtres et de choses pour assumer une existence insupportable, pour reprendre encore une fois le titre d'un roman qui ne tient pas sa promesse « L'insoutenable légèreté de l'être ». Or si Adam et Eve étaient restés nus, Dieu ne les aurait pas chassés du Paradis. Mais le soupçon sur Dieu et ses intentions était rentré en eux, ils ne pouvaient plus imaginer que Dieu les aurait pris dans ses bras. Ne trouvons-nous pas un scénario semblable dans ce si beau texte d'Ezéchiel : « Passant près de toi, je t'ai vue te débattre dans ton sang ; je t'ai dit, alors que tu étais dans ton sang : Vis ! Je t'ai rendue vigoureuse comme une herbe des champs ; alors tu t'es mise à croître et à grandir et tu parvins à la beauté des beautés ; tes seins se formèrent, du poil te poussa ; mais tu étais sans vêtements, nue. En passant près de toi, je t'ai vue ; or tu étais à l'âge des amours. J'ai étendu sur toi le pan de mon habit et couvert ta nudité ; je t'ai fait un serment et suis entré en alliance avec toi - oracle du Seigneur Adonaï. Alors tu fus à moi. » (16, 6-8)

La nudité spirituelle est importante dans les écrits que nous ont laissés les mystiques rhénans, particulièrement chez Jean Tauler – lui aussi dominicain – dont voici une admirable prière : « De la nudité intérieure et de l'abandon que nous devons faire de nous-mêmes et de toutes choses, il me plaît de chanter à nouveau la nudité intérieure. La vraie pureté est exempte de pensées. Il n'y a plus de pensée, là où il n'y a plus rien de mien. Je suis réduit à rien. Quand on est arrivé à la nudité d'esprit, il n'y a plus de souci à avoir. Nul mal ne saurait désormais me troubler. Je me délecte tellement dans la pauvreté que je ne puis plus m'occuper des choses et des images qui m'entourent. Que dis-je ? Le moi ne m'appartient plus, j'en suis dégagé, je suis libre. Je suis réduit à rien. Quand on est arrivé à la nudité d'esprit, il n'y a plus de souci à avoir. Comment me suis-je délivré des images, me demandez-vous ? Cela s'est fait quand j'ai trouvé en moi la véritable unité. Mais qu'est-ce que la véritable unité ? C'est quand rien ne m'a ému, ni l'adversité, ni le bonheur. Je suis réduit à rien. Or, cet éblouissement m'a donné des forces sans mesure, car j'avais pénétré Tout. En sa présence je ne puis pas vieillir. Ma jeunesse, comme celle de l'aigle, se renouvelle sans cesse ; tellement toutes mes puissances ont été éteintes et englouties. Amen. »

### **A propos de l'anéantissement**

« Si quelqu'un pense être quelque chose, alors qu'il n'est rien, il s'illusionne lui-même. » (Ga 6, 3)

## **Écoutons Jésus enseigner sainte Catherine de Sienne.**

« Sais-tu, ma fille, qui tu es et qui je suis ? Si tu as cette double connaissance, tu seras heureuse. Tu es celle qui n'est pas, je suis Celui qui suis. Si tu gardes en ton âme cette vérité, jamais l'ennemi ne pourra te tromper, tu échapperas à tous ses pièges ; jamais tu ne consentiras à poser un acte qui soit contre mes commandements, et tu acquerras sans difficulté toute grâce, toute vérité, toute clarté. » (Bienheureux Raymond de Capoue, Vie de sainte Catherine de Sienne, ch. X)

Le néant n'existe pas, pas plus que le vide, pas plus que le rien. Le néant comme toute chose dans le cosmos, dans l'infiniment grand et l'infiniment petit, est chargé d'énergie. Comme un trou noir dans l'espace, le néant aspire et transforme. Dieu est semblable à un trou noir, une ténèbre qui cache une insupportable lumière, une irrésistible force. L'anéantissement c'est se livrer volontairement au néant. C'est se laisser néantiser selon la terminologie d'Heidegger (qui fut un grand lecteur de Maître Eckhart). Pour lui, l'angoisse néantise ce qui n'est pas l'être authentique. Dommage que pour ce grand philosophe l'être est un être pour la mort et non pas un être pour la vie éternelle (mais il refusait l'ontothéologie). Pour Jean de la Croix la nuit active prépare la transformation en Dieu qui nous plongera, alors que nous serons dans la voie passive, dans la nuit de l'esprit. Ceux qui sont passés par les terribles purifications de la nuit de l'esprit qui est pire que mille morts, ne connaîtront pas le purgatoire, selon l'auteur de la « Vive flamme d'amour ». Pour Maître Eckart il faut d'emblée embrasser l'anéantissement, comme dans l'Orthodoxie on peut choisir la folie en Christ. La sagesse de Dieu est folie pour l'homme et seul le fol amour nous invite à nous anéantir.

L'anéantissement est un mot qui fait peur, mais qui en réalité recouvre une réalité très simple, une petite voie, un esprit d'enfance, une innocence face au péché, celui des autres et le sien. Il procède d'un abandon dont Thérèse disait qu'il est le fruit délicieux de l'amour, d'une humilité recherchée et acquise dans la mesure où c'est humainement possible. Car la véritable humilité est un cadeau de Dieu, au sommet de la contemplation. Je ne suis rien, je ne mérite rien et tous les autres me sont supérieurs.

Acquérir des vertus et croire que nous y arriverons, c'est perdre son temps, car les vices qui nous habitent sont aussi indestructibles que l'orgueil qui, dit-on disparaît un quart d'heure après la mort (ce qui n'est pas vrai, car bien des âmes « s'éternisent » dans le purgatoire parce qu'elles ne veulent pas lâcher tel ou tel point d'orgueil). Comme elle est folle notre Petite Thérèse (et quelle grande mystique) quand elle dit « je n'ai pas de vertu » et ajoute en parlant à Dieu « ma vertu, c'est toi » ! Il y a un moment dans l'ascension mystique où toutes les vertus nous sont données, car il n'y a d'autre vertu et d'autre sainteté que celles de Dieu.

## **Un texte « choquant » de Marie Porete.**

« Que l'âme anéantie licencie les Vertus et ne se trouve plus en leur servage, car elles ne lui sont plus d'aucune utilité, tandis que ce sont elles, les Vertus, qui lui obéissent au moindre signe. Qu'une telle âme ne se soucie ni des consolations de Dieu ni de ses dons, car elle s'étend toute autour de Dieu, si bien que sa volonté se trouve circonscrite à Dieu » (chap. 21).

« Vertus, je prends congé de vous pour toujours : j'en aurai le cœur plus libre et plus gai, votre service est trop coûteux, je le sais. J'ai mis un temps mon cœur en vous, sans rien me réserver... J'étais alors votre esclave, j'en suis maintenant délivrée... J'en ai vécu un certain temps, en grand émoi, j'en ai

souffert maints graves tourments... Votre prison ai-je quittée : en paix suis-je demeurée. »  
(Marguerite Porete, chap. 6).

Traduisons d'une manière plus directe cet énoncé paradoxal.

Je ne veux pas l'humilité, je veux l'humilité du Christ.

Je ne veux pas la charité, je veux la charité du Christ.

Je ne veux pas la chasteté, je veux la chasteté du Christ.

Je ne veux pas l'obéissance, je veux l'obéissance du Christ.

Je ne veux pas la pauvreté, je veux la pauvreté du Christ.

Etc.

Je veux pouvoir dire : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » (Ga 2, 20)

La plus grande urgence c'est le détachement total, même des vertus dont je pourrais m'enorgueillir, afin que Dieu naisse en moi.

En quoi consiste l'anéantissement ?

Rassurez-vous, cette mort est douce et donne au cœur une joie pure (la joie parfaite de ce fol en Christ qu'était saint François) et une très grande liberté humaine et spirituelle.

Écoutons Marguerite Porete dans « Le miroir des âmes simples et anéanties ».

Chapitre 47 : Marguerite se présente en partie comme dans une pièce de théâtre où elle fait dialoguer différents protagonistes, ici c'est Amour qui parle.

« Amour : Vous avez donc entendu comment cette âme en est venue à faire confiance à ce qui la dépasse. Maintenant, je vais vous dire comment elle en est venue à la connaissance de son néant : c'est en connaissant que ni elle ni quelqu'un d'autre ne connaît rien de ses horribles péchés et de ses fautes, à côté de ce qu'il en est dans le savoir de Dieu. Cette âme n'a retenu aucun vouloir, mais elle en est plutôt venue et arrivée à ne rien vouloir, et en un certain savoir de ne rien savoir ; et ce rien-savoir et ce rien-vouloir l'ont excusée et libérée. Cette âme se tient au conseil de l'Évangile disant : 'Que ton œil soit simple, et ainsi tu ne pécheras pas.' Aussi cette âme est-elle paisible en tout ce que Dieu supporte de sa part, car elle comprend toute chose selon la vérité et reste en un repos paisible quoi que fasse son prochain. En effet, en tout ce qu'elle ne comprend pas, elle ne porte aucun jugement, sinon toujours en bien. Cette âme trouve partout sa paix, car elle la porte continuellement avec elle, si bien qu'en cette paix tous les lieux lui conviennent, et toutes les choses aussi. Et elle s'assoit sans bouger sur le trône de paix qui est dans le livre de la vie, avec le témoignage d'une conscience bonne et en la liberté d'une charité parfaite. »

Le Nouveau Testament est clair sur ce sujet, mais nous relativisons les enseignements qu'il donne sur la mise à mort du vieil homme. Nous avons l'art d'être chrétiens sans suivre aucun des enseignements du Christ !

Matthieu 10, 38 : « Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. »

Marc 8, 34 : « Là-dessus, Jésus appela la foule ainsi que ses disciples et leur dit : Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. »

Car s'anéantir c'est mettre à mort radicalement le vieil homme et cette part du chemin, cette première marche de l'escalier est nôtre, elle dépend de notre libre décision, de notre courage et de notre détermination à devenir des suiveurs du Christ, des vrais disciples. Heureux l'homme qui peut dire : j'ai fait de ma vie un échec sublime. Comment oublier le visage de Colette Estadiou ou de Joseph Buisset rayonnant de paix et de joie alors qu'ils vivaient de grandes souffrances physiques et que leur corps se défaisait et qu'ils allaient vers une mort certaine ! Echech sublime !

Le vieil homme, c'est tout ce qui en nous, nous rend malheureux et attriste les autres. Luther disait non sans humour : « Je croyais que j'avais noyé le vieil homme dans les eaux du baptême, mais le bougre, il savait nager ! » Le baptême nous donne la grâce de pouvoir mourir et ressusciter avec le Christ. Il nous faut l'actualiser. Vivre sa mort et son baptême, comme le disait le pasteur Thomas Roberts à quelqu'un qui était dans la nuit.



Prendre sa croix, c'est s'abaisser pour saisir quelque chose de lourd et qui promet bien des souffrances. Citons 'l'Imitation de Jésus Christ' sur cet abaissement qui conduit à l'humilité.

## 7. Qu'il faut fuir l'orgueil et les vaines espérances

1. Insensé celui qui met son espérance dans les hommes ou dans quelque créature que ce soit ! N'ayez point de honte de servir les autres et de paraître pauvre en ce monde pour l'amour de Jésus-Christ. Ne vous appuyez point sur vous-même, et ne vous reposez que sur Dieu seul. Faites ce qui est en vous, et Dieu secondera votre bonne volonté. Ne vous confiez point en votre science, ni dans l'habileté d'aucune créature, mais plutôt dans la grâce de Dieu qui aide les humbles et qui humilie les présomptueux.

2. Ne vous glorifiez point dans les richesses que vous pouvez avoir, ni dans la puissance de vos amis, mais en Dieu, qui donne tout, et qui, par-dessus tout, désire encore se donner lui-même.

Ne vous élevez point à cause de la force ou de la beauté de votre corps, qu'une légère infirmité abat et flétrit.

N'ayez point de complaisance en vous-même à cause de votre esprit ou de votre habileté, de peur de déplaire à Dieu, de qui vient tout ce que vous avez reçu de bon de la nature.

3. Ne vous estimez pas meilleur que les autres ; peut-être êtes-vous pire aux yeux de Dieu, qui sait ce qu'il y a dans l'homme.

Ne vous enorgueillissez pas de vos bonnes œuvres, car les jugements de Dieu sont autres que ceux des hommes, et ce qui plaît aux hommes, souvent lui déplaît. S'il y a quelque bien en vous, croyez qu'il y en a plus dans les autres, afin de conserver l'humilité.

Vous ne hasardez rien à vous mettre au-dessous de tous, mais il vous serait très nuisible de vous préférer à un seul.

L'homme humble jouit d'une paix inaltérable, la colère et l'envie troublent le cœur du superbe. »

Sainte Thérèse de Lisieux, dans 'Histoire d'une âme', écrit : « Depuis longtemps je soutenais ma vie spirituelle avec la pure farine contenue dans l'Imitation. Ce petit livre ne me quittait jamais, en été dans ma poche, en hiver dans mon manchon. J'en connaissais par cœur presque tous les chapitres. » (Quelle grande mystique !)

La Parole de Dieu vient à notre secours et comme il faut s'en imprégner pour que l'enseignement de Maître Eckhart, père de tous les mystiques à venir, devienne une évidence et se mue en un ardent désir ! Voici des versets à « manduquer » à manger, à mâcher pour en faire une nourriture d'adulte dans le Christ.

Galates 2, 20 : « J'ai été crucifié avec Christ ; et si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi ; si je vis maintenant dans la chair, je vis dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. »

Éphésiens 4, 22-24 : « Eu égard à votre vie passée, du vieil homme qui se corrompt par les convoitises trompeuses, à être renouvelés dans l'esprit de votre intelligence, et à revêtir l'homme nouveau, créé selon Dieu dans une justice et une sainteté que produit la vérité. »

Philippiens 3, 8 : « Et même je regarde toutes choses comme une perte (skatos), à cause de l'excellence de la connaissance de Jésus Christ mon Seigneur, pour lequel j'ai renoncé à tout, et je les regarde comme de la boue, afin de gagner Christ. »

Colossiens 3, 5 : « Faites donc mourir les membres qui sont sur la terre, l'impudicité, l'impureté, les passions, les mauvais désirs, et la cupidité, qui est une idolâtrie. »

Luc 9, 23 : « Puis il dit à tous : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge chaque jour de sa croix, et qu'il me suive. »

Jean 12, 24 : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. »

Luc 9, 23-24 : « Puis il dit à tous : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge chaque jour de sa croix, et qu'il me suive. Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi la sauvera. »

Romains 6, 11 : « Ainsi vous-mêmes, regardez-vous comme morts au péché, et comme vivants pour Dieu en Jésus Christ. »

Romains 12, 1-2 : « Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à offrir vos corps comme un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui sera de votre part un culte raisonnable. Ne vous conformez pas au siècle présent, mais soyez transformés par le renouvellement de l'intelligence, afin que vous discerniez quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, agréable et parfait. »

1 Pierre 4, 1-2 : « Ainsi donc, Christ ayant souffert dans la chair, vous aussi armez-vous de la même pensée. Car celui qui a souffert dans la chair en a fini avec le péché, afin de vivre, non plus selon les convoitises des hommes, mais selon la volonté de Dieu, pendant le temps qui lui reste à vivre dans la chair. »

Galates 5, 24 : « Ceux qui sont à Jésus Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses désirs. »

Romains 8, 12-13 : « Ainsi donc, frères, nous ne sommes point redevables à la chair, pour vivre selon la chair. Si vous vivez selon la chair, vous mourrez. Mais si par l'Esprit, vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez. »

Romains 6, 11-14 : « Ainsi vous-mêmes, regardez-vous comme morts au péché, et comme vivants pour Dieu en Jésus Christ. Que le péché ne règne donc point dans votre corps mortel, et n'obéissez pas à ses convoitises. Ne livrez pas vos membres au péché, comme des instruments d'iniquité ; mais donnez-vous vous-mêmes à Dieu, comme étant vivants de morts que vous étiez, et offrez à Dieu vos membres, comme des instruments de justice. »

Jean 3, 30 : « Il faut qu'il croisse, et que je diminue. »

Tite 2, 12 : « Elle nous enseigne à renoncer à l'impiété et aux convoitises mondaines, et à vivre dans le siècle présent selon la sagesse, la justice et la piété. »

1 Pierre 4, 2 : « ...Afin de vivre, non plus selon les convoitises des hommes, mais selon la volonté de Dieu, pendant le temps qui lui reste à vivre dans la chair. »

Luc 14, 33 : « Ainsi donc, quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. »

Matthieu 10, 38 : « Celui qui ne prend pas sa croix, et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. »

Galates 6, 14 : « Pour ce qui me concerne, loin de moi la pensée de me glorifier d'autre chose que de la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je le suis pour le monde. »

Romains 6, 8 : « Or, si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivons aussi avec lui. »

### **Et l'estime de soi dans tout cela ?**

« Longtemps en Occident, l'humilité a été un idéal. Kant pouvait ainsi écrire : 'L'amour de soi, sans être toujours coupable, est la source de tout mal.' Puis l'individu est devenu la valeur primordiale de nos sociétés, et avec lui son ego. Si Pascal pouvait écrire : 'Le moi est haïssable', quelques siècles plus tard, la formule était ironiquement complétée par Paul Valéry : 'Mais il s'agit de celui des autres.' L'estime de soi est aujourd'hui devenue une aspiration légitime aux yeux de tous, considérée comme une nécessité pour survivre dans une société de plus en plus compétitive. La question de l'estime de soi s'est même posée à certains responsables politiques. Ainsi, l'état de Californie avait décrété qu'il s'agissait d'une priorité éducative et sociale de premier ordre. » (Christophe André, 'L'estime de soi')

L'estime de soi est une bonne chose à condition de savoir de quoi et de qui l'on parle. Nous pouvons nous apercevoir dans les lignes qui précèdent qu'il y a une grande confusion dans la terminologie. Distinguons trois termes qui sont en fait des instances différentes en nous : le Moi, l'Ego, le Soi. Carl Gustav Jung va venir à notre rescousse pour clarifier notre discours, sa théorie psychanalytique est en parfaite harmonie avec notre cheminement mystique.

### **Non, le Moi n'est pas haïssable ! C'est l'Ego qui est haïssable.**

Qu'est-ce que le Moi ? Un cadeau de Dieu : il m'a fait 'moi' et je suis une merveille qu'il veut amener au face à face avec lui. Comme le disait un philosophe à propos de Kierkegaard : 'Il n'y que moi pour être moi et c'est tombé sur moi !' Les adolescents, quand ils commencent à prendre conscience de l'unicité de leur être, se demandent : qui suis-je ? Ils peuvent en éprouver des angoisses existentielles. Je suis unique, il n'y a que moi qui suis moi. Les gens qui passent dans la rue semblent savoir qui ils sont. Quand on fait une rencontre, on ne nous demande pas qui vous êtes ? Mais qu'est-ce que vous faites ? Et on vous jugera sur des critères socioprofessionnels. Mais

en fait, ce que l'adolescent ne sait pas, c'est que très peu de gens savent qui ils sont. Ce sont les questions que Kierkegaard s'est posées dans sa philosophie existentialiste. Et la réponse, il l'a trouvée avec le stade religieux. Il faut que ce Moi fasse un saut en Dieu, alors il saura qui il est. Le Moi doit migrer vers le Soi qui contient l'archétype de Dieu. Le Soi est comme un inconscient supérieur, (et chez Eckhart le fond du fond de l'âme).

Le problème est qu'entre le Moi (qui, chez le tout-petit n'est qu'une conscience d'amour exposée à tous les rejets et à toutes les blessures), et le Soi il y a l'Ego. L'Ego est cette personnalité que nous avons inventée pour nous défendre et attaquer, pour paraître, séduire et s'assurer la meilleure part. L'orgueil est le principe organisateur des différents éléments qui constituent l'Ego qui par définition est égoïste quand il n'est pas égotique.

Sur ce point nous sommes d'accord avec les religions orientales. Écoutons le lama Denys Teundroup.

« L'Ego est le "Moi je", ce sentiment d'exister comme un individu indépendant, avec les relations qui dérivent de cette impression.

L'expérience d'Ego est de vivre toute perception par rapport à cet objet observateur-sujet.

L'Ego a une appétence fondamentale : un désir d'existence et de plaisir, qui se traduit en pulsions de possession, de rejet et d'indifférence. Ce fonctionnement se manifeste ainsi par des attitudes passionnelles d'attraction, de répulsion ou d'indifférence, développées face aux personnes, aux choses, ou aux situations auxquelles l'Ego est confronté : "je" veut ce qui est bon, "je" ne veut pas ce qui est mauvais, "je" ne veut pas être exposé à ce qui m'est indifférent. Ces appétits de l'Ego le font s'engager dans toutes sortes de luttes pour obtenir ce qui lui est agréable et éviter ce qui lui est désagréable.

Malheureusement et paradoxalement, au lieu d'aboutir à ses fins, sa lutte lui crée des désagréments, conditionnements et souffrances ! Ce fonctionnement de l'Ego est notre conditionnement habituel dans lequel nous construisons notre propre souffrance.

Qu'est-ce que l'Ego ? Fondamentalement, l'Ego n'est rien qu'une impression : ce sentiment que l'on a "d'être" et "d'avoir" un Ego ne repose sur rien, c'est simplement une illusion. En effet, l'Ego n'est pas "quelque chose" qui aurait une existence indépendante et autonome, c'est un processus dynamique qui, dans son fonctionnement, produit le sentiment d'individualité. C'est pourquoi l'Ego est dit "vide d'existence propre" : cette impression n'existe que dans la combinaison des facteurs interdépendants qui la constituent. »

L'anéantissement, c'est la mort de l'Ego. Il faut arriver à lui faire dire : « Je ne suis qu'une illusion, je ne suis rien. » Mais quand c'est le Moi véritable qui est pure conscience d'être au monde, qui

parle, il peut dire : « Je crois, j'espère, j'aime. Ma destinée est fabuleuse. Je ne suis pas fait pour la vaine gloire, je suis destiné à la Gloire divine. »

La mort de l'Ego vient par prises de conscience successives. Chaque fois que nous nous sentons humiliés par les autres ou par nos propres actes, prenons conscience que c'est l'Ego qui s'exprime. Ne soyons pas méchants avec lui, mais négocions et renonçons, mettons en place de nouveaux comportements. Il en va de même quand nous sommes durs, quand nous nous mettons en colère, quand nous nous défendons ou que nous attaquons les autres, quand nous nous justifions ou que nous demandons réparation ou à tirer vengeance d'une offense. Méditons le Sermon sur la montagne et l'exemple de Jésus, qui n'avait pas d'Ego. Elle est excellente cette question : « Dans cette situation que ferait Jésus à ma place ? » Profitons aussi de toutes les épreuves de la vie pour devenir plus humbles. Mais c'est dans la nuit de l'esprit telle que la décrit Jean de la Croix que l'Ego fond comme neige au soleil. Le Cardinal de Bérulle, personnage clef du renouveau mystique du XVII<sup>e</sup> siècle en France, est allé se mettre à l'école du Carmel en Espagne en vue de sa fondation en France. Comme François de Sales au contact de la mystique Jeanne de Chantal, il est passé de la vie dévote à la vie mystique.

(Lire : 'L'anéantissement chez Bérulle : de l'ontologie à la mystique'. Hélène Michon. Littératures classiques, SLC- Armand Colin, 2000)

« En 1597, Bérulle, à peine âgé de vingt-deux ans, publia sa première œuvre, qui avait pour titre 'Bref Discours de l'abnégation intérieure'. Il s'agit d'une adaptation en langue française du Breve compendio intorno alla perfezione cristiana, un traité de mystique attribué à la noble milanaise Isabella Bellinzaga (1552-1624), mais dans lequel il est possible de reconnaître l'empreinte du Jésuite Achille Gagliardi (1537-1607). Suivant la pensée de la dame milanaise, Bérulle présente dans le 'Bref discours' une anthropologie des deux natures : l'homme est fait d'une nature corporelle et sensible qui est jointe à une nature spirituelle et rationnelle. Ces deux natures de l'homme tendent, après le péché, à s'opposer à l'union avec Dieu et recherchent plutôt l'autosatisfaction. Le 'Bref Discours' se propose donc de tracer la voie de l'abnégation – nécessaire pour vaincre le repliement des deux natures sur elles-mêmes – de sorte à laisser à Dieu la possibilité d'agir dans l'homme sans que celui-ci lui oppose de résistance. L'abnégation est en effet une opération de la volonté qui doit intervenir de façon différente sur les deux natures de l'homme. Pour corriger la nature corporelle, elle prescrit l'ascèse des sens, c'est-à-dire le renoncement aux biens matériels, à la dignité et aux honneurs, à la vanité du monde. Pour corriger la nature spirituelle, elle préconise l'indifférence aux consolations et aux biens spirituels, de sorte que celle-ci puisse rechercher avec toute la force de l'intellect la seule présence de Dieu. L'abnégation marque le passage de l'éthique à la mystique et vise à l'anéantissement en l'homme de sa volonté. Il s'agit donc d'une introduction à la vie spirituelle dans laquelle la raison ne se contente pas des expériences sensibles qui semblent attester la présence de Dieu. Au contraire, l'exercice d'ascèse

pousse l'intellect au dépassement des concepts pour atteindre un état de libération des affections, sentiments et passions de la volonté. Le but final est situé dans l'anéantissement du moi personnel pour laisser la volonté de Dieu disposer des affections, des actions, des choix.

Bérulle a trouvé dans le mot 'abnégation' l'un des termes qui lui convient le mieux pour exprimer et indiquer la voie qui mène l'homme à la divinisation. Il l'a en effet sans cesse employé jusqu'à sa mort, de sorte que ce mot est devenu l'une des caractéristiques de son vocabulaire. Cependant, ce qu'il est important de noter dans le déploiement de ce projet spirituel de sa jeunesse et dans l'anthropologie qui le sous-tend, c'est l'absence presque totale de références à la personne de Jésus. Dans le 'Bref Discours', rien ne se rapporte à la présence du Christ et les références du Breve compendio à l'homme-Dieu sont elles-mêmes omises par le jeune Bérulle. Cela s'explique à la lumière de ce qu'envisage cette mystique essentielle : si la tâche de l'abnégation est de conduire les deux natures au dépassement des passions et des concepts rationnels, l'âme doit alors s'élever au-dessus des images qui concernent le Christ et sa vie terrestre. Celles-ci peuvent en effet faire obstacle au détachement total de la dimension vie sensible et corporelle. L'influence qu'à travers la médiation du capucin Benoît de Canfield, la Mystique du Nord eut sur l'œuvre de Bérulle est perceptible dans cette conception radicalement 'théocentrique' de la vie spirituelle. » (Extrait d'un article : 'Pierre de Bérulle : un mystique aux « yeux ouverts »', par Christian Barone)

### **De la naissance de Dieu dans l'âme**

« Quand l'âme n'a plus rien que Dieu, quand elle n'a plus de vouloir que Sa volonté simple, qu'elle est anéantie et veut tout ce que Dieu veut avec Sa volonté, quand elle est engloutie et réduite à rien [...] l'âme devient avec Lui totalement cela même qu'Il est. » (Hadewijch d'Anvers, Lettre XIX)

« Au milieu du silence m'a été dite intérieurement une parole cachée. » (Sg 18, 14-15)

« O Marie adorant le Verbe en silence  
O silence du Verbe adorable en Marie  
O nuit, qui plus que le jour illumine  
O Parole silencieuse qui éclaire la nuit

Demeure en nous qui t'acclamons

Avec les anges. »

(Tropaire pour le temps de Noël)

Au milieu du silence... La naissance du Verbe en nous ne peut se produire que dans un silence dont nous ne sommes pas capables. Apparemment notre âme n'est pas silencieuse, car elle est le lieu où s'exercent les puissances qui, même mises au service exclusif de l'homme intérieur, ne cessent de raisonner, de penser, d'imaginer, de vouloir un bien qu'elle se représente à l'aide de la mémoire, de l'imagination et de la volonté. Heureusement à l'image du Temple de Jérusalem nous possédons un 'Saint des saints', absolument vide où seul le grand prêtre peut pénétrer une fois par an. Notre Grand Prêtre, Jésus le Verbe est seul autorisé à pénétrer dans le fond du fond de l'âme. La condition est que dans ce mystère toutes nos puissances se taisent, ce qui nécessite une pratique d'abandon, de suspension des sens et des puissances qui vient seulement après que nous ayons expérimenté les nuits des sens et de l'esprit.

« Au milieu de la nuit, quand toutes choses étaient dans le calme et le silence, alors une parole cachée m'a été dite, qui est venue de façon dérobée comme un voleur. » (Sg 18, 14-15). Cette naissance de Dieu dans l'âme se produit d'une manière discrète et non pas comme un coup de tonnerre. Si nous savions que nous avons franchi une étape, nous aspirerions bien vite à en franchir une autre. Non, elle s'opère dans le Nada. Dans la nuit silencieuse, dans le Néant de notre être. L'ascension du Mont Carmel est un cheminement de Nada en Nada. Et nous pourrions nous attendre à ce que saint Jean de la Croix écrive sur son dessin un grand Todo au sommet du Carmel, mais il écrit Nada.

Pour être plus concret reprenons la parole de la Petite Thérèse : « Je n'ai pas de vertu... ma vertu c'est Toi. » Elle ne dit pas qu'elle a reçu toutes les vertus en atteignant le sommet de la perfection, mais nous savons qu'elle est dans la perfection parce que Jésus est né en elle. Elle ne parle plus d'elle, elle dit : « Ma vertu c'est TOI. » Comme Paul dans son fameux : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi. » (Ga 2, 20)

« À ce sujet, Augustin a dit aussi : 'Je suis conscient en moi d'un quelque chose qui joue et miroite au-devant de mon âme. Si cela était parfait et stable en moi, ce serait très certainement la vie éternelle. Cela se cache et se montre.' Cela vient, mais d'une manière dérobée, prévoyant de prendre et de voler toutes choses à l'âme. Mais quelque chose se montre et se manifeste, afin d'inciter l'âme et de la tirer, de la dépouiller et de la prendre à elle-même. À ce propos, le prophète a dit : 'Seigneur, ôte-lui ton esprit et envoie-lui en retour ton esprit' (Ps 103, 29-30). L'âme amoureuse le pensait aussi quand elle disait : 'Mon âme s'est dissoute et a fondu dès que mon Bien-aimé a dit sa parole' (Ct 5, 6). Lorsqu'il entre à l'intérieur, je dois alors me retirer. Le Christ le pensait aussi quand il a dit : 'Quiconque aura tout laissé à cause de moi recevra le centuple. Et si



quelqu'un veut aussi m'avoir, qu'il s'abandonne lui-même et abandonne toutes choses. Et si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive' (Mt 19, 29 ; 16, 24 et Mc 10, 29-30).

« Il ne faut pas suivre les sens. » (Maître Eckhart. 'Le Silence et le Verbe')

« Saint Jean écrit là-dessus : 'La lumière luit dans les ténèbres... Elle est venue chez elle, et tous ceux qui l'ont reçue ont été faits fils de Dieu par son pouvoir. Par elle est donné le pouvoir de devenir Fils de Dieu.' (Jn 1, 5 ; 11-12). Examine maintenant l'utilité et le fruit de cette parole. » (ibid.)

Ce silence est parfois contredit par l'expérience mystique où Dieu « sort » du fond de l'âme et envahit la personne tout entière lors d'une extase qui lui fait s'écrier : « Je suis Dieu. » Mais d'une manière générale, reposons-nous sur l'enseignement de Jésus qui dit que le Royaume est au-dedans de nous et qu'il ne vient pas de manière à frapper les regards.

#### **Les sermons 101 à 104**

Nous avons la grande chance de voir enfin publiés les derniers sermons de Maître Eckhart qui jusque-là avaient été écartés comme inauthentiques. Nous vous livrons l'excellente recension qui en a été faite.

Pasqua Hervé. 'Maître Eckhart, Sur la naissance de Dieu dans l'âme, Sermons 101-104'. Traduit du moyen haut allemand par Gérard Pfister, préface de Marie-Anne Vannier. In Revue Philosophique de Louvain. Quatrième série, tome 103, n°4, 2005.pp.641-644

[http://www.persee.fr/doc/phlou\\_00353841\\_2005\\_num\\_103\\_4\\_7636\\_t1\\_0641\\_0000\\_3](http://www.persee.fr/doc/phlou_00353841_2005_num_103_4_7636_t1_0641_0000_3)

Maître Eckhart, 'Sur la naissance de Dieu dans l'âme, Sermons

101-104. Traduit du moyen haut allemand par Gérard Pfister, préface de Marie-Anne Vannier. Un vol. de 156 pp. Arfuyen, Orbey, 2004.

Les études eckhartiennes sont enrichies désormais de la traduction des sermons allemands 101 à 104 grâce au travail de Gérard Pfister. Ces sermons, déjà présents dans l'édition de Franz Pfeiffer, ont été identifiés par Georg Steer comme étant d'Eckhart et peut-être comme étant les seuls écrits de

sa main parvenus jusqu'à nous. Cette traduction permet de jeter un nouveau regard sur l'œuvre du Thuringien. Marie-Anne Vannier souligne dans sa très belle préface que l'apport de ces Sermons, auxquels il faut joindre les Sermons 105 et 106, est décisif concernant l'interprétation de la pensée du maître rhénan. La pointe de celle-ci se trouve dans la notion d'« incarnation continuée ». L'incarnation est moins considérée comme un événement historique que comme une réalité qui concerne chaque homme : la naissance du Verbe se réalise en nous maintenant encore si nous l'accueillons.

Ces sermons témoignent de la dimension mystique — contre l'interprétation de Kurt Flasch — et sotériologique de l'œuvre du Frère prêcheur. Par leur structure, écrit la préfacière, ils se présentent comme « un véritable petit traité sur la naissance de Dieu dans l'âme » et elle souligne qu'un « tel mode de composition est une nouveauté dans l'œuvre d'Eckhart ». C'est dire l'importance de cette publication qui facilitera, en l'appelant, une étude sur l'originalité du propos : la naissance éternelle du Verbe en nous. Tel est le cœur de la pensée de Maître Eckhart, dont la doctrine a pu faire l'objet de réserves sur sa totale orthodoxie tout en ne doutant pas de la bonne foi du grand chrétien qu'il fut.

Le Sermon 101 constitue en quelque sorte l'introduction de ce petit traité sur la naissance de Dieu dans l'âme. D'emblée, la thèse essentielle est formulée : « Voici que nous entrons dans le temps de la naissance éternelle, par laquelle Dieu le Père a engendré dans l'éternité et ne cesse d'engendrer, afin que cette même naissance se produise aujourd'hui, dans le temps, dans la nature humaine. » Le caractère de cette naissance éternelle est qu'elle a lieu non seulement en Dieu au sein de sa vie trinitaire, mais dans la nature humaine et qu'il en soit nécessairement ainsi, ce qui fait problème. Eckhart s'appuie sur saint Augustin qui affirmait : « Que cette naissance se produise toujours, à quoi cela me sert-il si elle ne se produit pas en moi ? » Qu'elle se produise en moi, voilà ce qui importe ! En effet, mais alors que cette naissance pour saint Augustin se réalise librement dans l'âme de la créature par le moyen de la grâce créée, pour Maître Eckhart, elle se produit nécessairement dans le fond de l'âme qui n'est pas de l'âme, de telle manière que c'est le Christ, la grâce increée, qui se reçoit lui-même dans ce fond. Le fond de l'âme, voilà le lieu de cette naissance éternelle. C'est, en effet, « dans le plus pur et le plus noble de ce que l'âme peut offrir, dans le fond et, mieux encore, dans l'essence de l'âme, c'est-à-dire en ce qu'elle a de plus caché » que se réalise cette naissance. « Dieu entre ici dans l'âme en son entièreté, et non pas seulement en partie. Dieu pénètre ici le fond de l'âme. Personne ne peut entrer dans le fond de l'âme que Dieu seul » (p. 42).

Marie-Anne Vannier présente avec clarté et précision les Sermons 102 à 104. Ceux-ci développent les points abordés par le Sermon 101. Le Sermon 102 montre la continuité qui relie filiation et création. La naissance de Dieu dans la nature humaine exprime l'influx divin qui traverse tout ce qui est. « Par cette naissance Dieu se répand dans l'âme avec sa lumière, qui grandit tellement dans l'essence et le fond de l'âme qu'elle s'élance et déborde dans les puissances et dans l'homme

extérieur » (p.70). Se répandre, grandir, s'élaner, déborder : autant d'expressions qui expliquent la naissance comme flux. Où ce flux prend-il sa source ? Nous savons que son lieu est le fond de l'âme et nous savons aussi que ce fond coïncide avec le fond de Dieu : la Dêité. La Dêité, unité pure et nue, n'est-elle pas cette source ? L'auteur de la préface ne pose pas la question, car il a pris avec l'éditeur le parti raisonnable de faire une présentation dépouillée de ces textes laissant à plus tard l'étude qu'ils demandent.

Dans le Sermon 103, Eckhart tente de rendre compte de l'attitude requise pour que cette naissance se réalise : celle de l'accueil, de ce qu'il appelle le gotlidên, le pâtir Dieu et la nescience. Marie-Anne Vannier évoque le Sermon 52 où Eckhart adopte également la voie négative, en invitant au non-savoir, au non-vouloir, au non-avoir. C'est ici le thème de la réception qui est mis en avant par rapport au thème de la donation en lien avec celui du flux. Une question pourrait être développée à partir de ce texte, celle du don : où prend-il sa source ? Dans le débordement de l'Unité pure et nue de la Dêité qui se répand dans tout ce qui la reçoit ? Le don ne serait don alors que par l'accueil de celui qui le reçoit. La donation dépendrait de la réception. Mais, encore une fois, cette réflexion ne fait pas l'objet de l'auteur de la préface qui nous invite à une première lecture de cette première traduction française sans l'encombrement de questions techniques.

Dans le Sermon 104, Eckhart recherche si la naissance de Dieu intervient continuellement ou par intervalles. Autrement dit, le flux divin est-il continu ? Ce débordement de l'Unité pure et nue de la Dêité et son expansion au-dehors se poursuit jusqu'au-dedans, au fond de l'âme. Ce texte, nous dit Marie-Anne Vannier, « invite à l'intériorité et à s'identifier à l'œuvre du Père, ce qui lui permet à la fin du Sermon de dégager le sens de la naissance de Dieu dans l'âme qui n'est autre que l'introduction à la vie trinitaire » (p.25). Celui qui veut prendre conscience de la naissance éternelle en lui doit être dans les choses de son Père. Dans ce but, il doit se faire violence. Il doit « se retirer par tous ses sens de toutes choses » (p.120), il doit repousser toutes ses puissances et abandonner leur opération. En un mot, il doit pratiquer l'effrayant détachement, se désengager de la coque du monde extérieur pour, au fond de soi, par-delà soi, s'identifier au Fils et s'unir au Père. Naissance de l'homme et naissance de Dieu se confondent en une seule naissance éternelle. S'unir à Dieu, tel est le désir le plus ardent du mystique. Eckhart n'a pas visé autre chose. Sa doctrine enseigne le complet dépouillement de soi-même et de toutes choses pour s'élever et s'approprier à Dieu en s'abandonnant à lui avec une foi entière et un parfait amour. Elle exprime le dessein du Maître rhénan et le programme d'une vie. Ce dessein et ce programme vécus par lui avec un élan, dont nul ne peut douter de la sincérité, se heurtent cependant à une limite doctrinale, celle qui affirme la naissance éternelle du Fils comme devant avoir nécessairement lieu dans le fond de l'âme. Aussi partagera-t-on l'admiration de Marie-Anne Vannier, qui voit dans Eckhart un des génies du christianisme (p.31), mais en ajoutant que le christianisme renferme quelque chose d'encore plus génial, à savoir, que le salut s'opère non par l'intellect, mais par la grâce qui est un don qui n'oblige pas Dieu. (Hervé Pasqua)

Nous ne sommes pas d'accord sur le petit bémol doctrinal que mentionne Hervé Pasqua parce que les promesses de Jésus l'obligent, et obligent le Père et l'Esprit. Il s'est engagé par serment avec la formule juridique juive du redoublement de l'Amen : amen, amen je vous le dis... Et Maître Eckhart qui a une prédilection pour l'évangile de saint Jean ne se prive pas de le rappeler : grâce promise grâce due.

Jean 5, 19 : « Jésus reprit donc la parole, et leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, il ne fait que ce qu'il voit faire au Père ; et tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait pareillement. »

Jean 8, 51 : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. »

Jean 12, 24 : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. »

Jean 13, 20 : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui reçoit celui que j'aurai envoyé me reçoit, et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. »

Jean 16, 20 : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous vous lamenterez, et le monde se réjouira, vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. »

Jean 16, 23 : « En ce jour là, vous ne m'interrogerez plus sur rien. En vérité, en vérité, je vous le dis, ce que vous demanderez au Père, il vous le donnera en mon nom. »

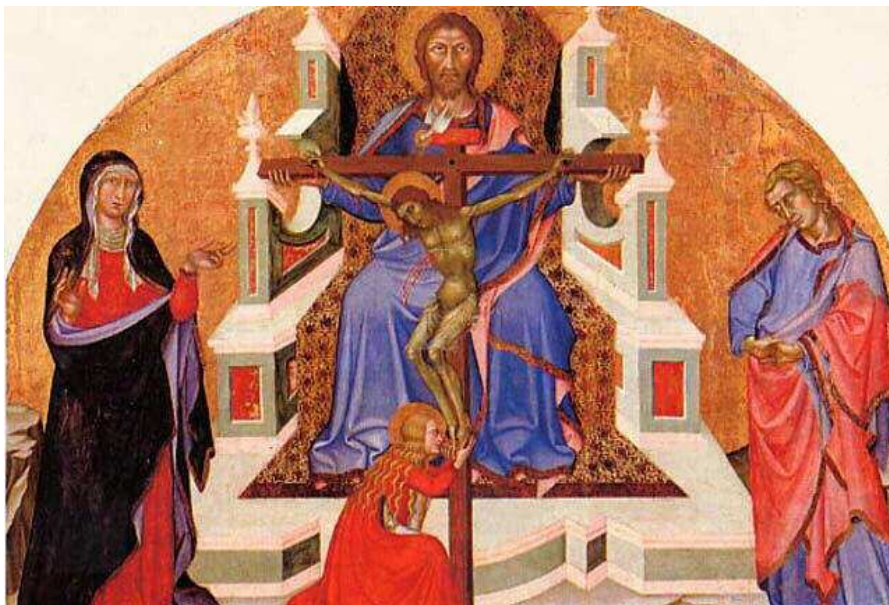
Chez les autres évangélistes on ne retrouve pas le redoublement du « Amen », traduit par « en vérité », ce qui plaide en faveur de l'ancienneté de l'évangile de Jean qui parle à des Juifs hellénisés probablement tentés par la gnose. Le magnifique prologue est formulé comme un discours gnostique.

Dans Jean 14, 12 on est presque pris de vertige devant le flux divin, la circulation trinitaire qui se fera chez nous, dans notre demeure qui est le fond du fond de l'âme.

« ‘En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera lui aussi les œuvres que je fais ; il en fera même de plus grandes, parce que je vais au Père. Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai, de sorte que le Père soit glorifié dans le Fils. Si vous me demandez quelque chose en mon nom, je le ferai. Si vous m’aimez, vous vous appliquerez à observer mes commandements ; moi, je prierai le Père : il vous donnera un autre Paraclet qui restera avec vous pour toujours. C’est lui l’Esprit de vérité, celui que le monde est incapable d’accueillir parce qu’il ne le voit pas et qu’il ne le connaît pas. Vous, vous le connaissez, car il demeure auprès de vous et il est en vous. Je ne vous laisserai pas orphelins, je viens à vous. Encore un peu, et le monde ne me verra plus ; vous, vous me verrez vivant et vous vivrez vous aussi. En ce jour là, vous connaîtrez que je suis en mon Père et que vous êtes en moi et moi en vous. Celui qui a mes commandements et qui les observe, celui-là m’aime : or celui qui m’aime sera aimé de mon Père et, à mon tour, moi je l’aimerai et je me manifesterai à lui.’ Jude, non pas Judas l’Iscariote, lui dit : ‘Seigneur, comment se fait-il que tu aies à te manifester à nous et non pas au monde ?’ Jésus lui répondit : ‘Si quelqu’un m’aime, il observera ma parole, et mon Père l’aimera ; nous viendrons à lui et nous établirons chez lui notre demeure. Celui qui ne m’aime pas n’observe pas mes paroles ; or, cette parole que vous entendez, elle n’est pas de moi, mais du Père qui m’a envoyé. Je vous ai dit ces choses tandis que je demeurais auprès de vous ; le Paraclet, l’Esprit-Saint que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Ce n’est pas à la manière du monde que je vous la donne. Que votre cœur cesse de se troubler et de craindre.’ »

L’inhabitation trinitaire dans l’âme de celui qui aime Dieu est garantie ! Et évidemment que c’est par pure grâce.

La naissance de Dieu dans l’âme nous rend participant de la vie trinitaire.



Retable de la Trinité Bartolo di Fredi (1397)

## **La naissance de Dieu dans l'âme de Thérèse de Lisieux**

« La vie souvent est pesante, quelle amertume... mais quelle douceur ! Oui la vie coûte, il est pénible de commencer une journée de labeur, le faible bouton l'a vu comme le beau lis ; si encore on sentait Jésus, oh ! on ferait bien tout pour lui, mais non, il paraît à mille lieues, nous sommes seules avec nous-mêmes, oh ! l'ennuyeuse compagnie quand Jésus n'est pas là. Mais que fait-il donc ce doux ami, il ne voit donc pas notre angoisse, le poids qui nous oppresse ? Où est-il, pourquoi ne vient-il pas nous consoler, puisque nous n'avons que lui pour ami ? Hélas ! il n'est pas loin, il est là tout près, qui nous regarde, qui nous mendie cette tristesse, cette agonie, il en a besoin pour les âmes, pour notre âme, il veut nous donner une si belle récompense, ses ambitions pour nous sont si grandes. Mais comment dira-t-il : « mon tour » si le nôtre n'est venu, si nous ne lui avons rien donné ? Hélas ! il lui en coûte de nous abreuver de tristesses, mais il sait que c'est l'unique moyen de nous préparer à « le connaître comme il se connaît et à devenir des Dieux nous-mêmes ». Oh ! quelle destinée, que notre âme est grande... (Lettre 57, à sœur Céline)

### **Et Marie dans tout cela ?**

N'est-elle pas notre Mère ? Le Père n'enfante-t-il pas le Verbe en nous par l'Esprit-Saint dont elle est l'épouse ?

Pourquoi Maître Eckhart ne parle-t-il pas davantage de la Vierge Marie, à une époque où elle est omniprésente, ne serait-ce que dans l'iconographie ? Pourquoi ce grand admirateur de saint Bernard et des cisterciens en général, ne développe-t-il pas davantage le thème de l'Incarnation du Verbe dans le sein de Marie ? Bien sûr, il la prend comme le modèle de toute âme qui désire que Dieu naisse en lui, comme l'âme parfaite totalement dépouillée, mais il ne s'étend pas. On aurait souhaité qu'il rejoigne la mariologie de Grignon de Montfort qui dit d'une part que lorsque l'Esprit trouve Marie dans une âme il s'y précipite et que le sein de la Vierge est le moule dans lequel il suffit de se laisser « couler » pour devenir un autre Christ. L'explication est simple. On dit que l'Église est née des hérésies, dans un sens ce n'est pas faux, c'est à cause des hérésies que l'Église a été amenée par ses saints docteurs, dont la plupart on écrit des « contre les hérésies », « contre un tel ou un tel », à préciser et à approfondir la vérité de la foi authentique. Le pasteur Thomas Roberts répondant aux évangéliques s'est une fois levé lors d'une rencontre œcuménique des leaders charismatiques, le visage à la fois brillant de la lumière du Saint-Esprit et à la fois rouge d'indignation, pour s'écrier : « Mais on ne parle pas comme ça d'une mère ! Vous parlez du silence des Écritures sur Marie, il s'agit au contraire du silence de Marie dans les Écritures. Vous dites que dans l'Église primitive elle n'était pas vénérée, mais vous semblez ignorer complètement le contexte : la prostitution sacrée était partout, on couchait avec des femmes qui représentaient les déesses mères. Et cela s'est passé dans le Temple de Jérusalem où on avait installé la statue de la déesse Ashera, nom local pour Ishtar ou Isis. Des prostituées sacrées officiaient dans le Temple et c'était source d'enrichissement. On comprend pourquoi il a fallu plusieurs siècles pour pouvoir parler de la théotokos, la Mère de

Dieu !!! » Puis il ajoutait : « Je crois en la dévotion mariale parce qu'elle n'a jamais entraîné de telles turpitudes. » Malheureusement il se trompait sur ce dernier point : chez les Frères du Libre Esprit toutes les femmes se faisaient appeler Marie et se faisaient vénérer. Et dans leur culte on pratiquait la nudité, les hommes se mélangeaient aux femmes et quand elles tombaient enceintes on attribuait la paternité au Saint-Esprit ! Les hommes étaient des Parfaits, ils étaient Dieu, donc ils ne pouvaient plus pécher et leurs turpitudes étaient sacrées. On sait maintenant que Raspoutine a adhéré à ce genre de secte, les «khlist», qui s'étaient réfugiées dans les campagnes les plus perdues de la Sainte Russie. Dans le film sur Andreï Roublev, le peintre de l'icône de la Trinité la plus célèbre, on assiste à un tel culte. Cet épisode dans la vie du saint était contemporain des hérésies qu'on rencontre non seulement en Flandres mais aussi en France où les adeptes sont nommés entre autre les turlupins.

Or, les sermons de Maître Eckhart sont des prédications adressées aux gens du peuple et même à des moniales gagnées ou contaminées par les hérésies protéiformes apparentées aux Cathares et aux Frères du Libre Esprit. Impossible donc de parler de la Vierge Marie et de la nommer Mère de Dieu dans un tel contexte. Eckhart disait : « Vous vous dites parfaits, je vais vous montrer en quoi consiste la perfection ! Vous vous dites dieux je vais montrer comment Dieu peut naître en vous et vous faire devenir par grâce ce qu'il est par nature : par l'anéantissement dans la véritable nudité intérieure et dans la parfaite humilité ! Vous êtes oisifs parce que vous n'avez plus rien à faire pour votre salut et je vais vous montrer qu'elle est la véritable passivité et le véritable repos en Dieu. »

C'est à l'hérésie que nous devons la plus sublime des doctrines mystiques. Sinon Eckhart se serait tu.

Mais quand il lui arrive d'évoquer la Bienheureuse et Toute Belle, c'est dans des termes qui montrent qu'il en a une connaissance intime. Ainsi dans son instruction sur la vie contemplative.

« On obtiendra en outre une participation à la joie si diverse de l'armée céleste. Tant de joie, seule l'éprouve déjà la Reine du ciel, Marie. Le reste de l'armée céleste n'aurait-il que la millième partie de sa joie, chacun n'en posséderait pas moins encore beaucoup plus que l'âme n'en a jamais éprouvé. Là chaque esprit se réjouit de la joie de l'autre et en jouit tout autant que de la sienne propre, suivant sa mesure. Chacun dans le royaume céleste a existence, connaissance et sentiment d'amour en Dieu, en soi et en tout autre esprit, qu'il soit ange ou âme. Et quant à la perception discriminative de la façon dont un Dieu est dans les trois Personnes, et les trois Personnes sont un Dieu, ils en ont une joie si indiciblement merveilleuse que toutes leurs aspirations sont satisfaites. Et justement ce dont ils sont pleins, c'est cela qu'ils désirent sans cesse, et ce qu'ils désirent, ils le possèdent continuellement dans un nouveau, verdoyant, joyeux ravissement. Et ils peuvent en parfaite sécurité jouir de cette béatitude dans les siècles des siècles. »



Sermon pour la fête de la fête de Marie-Madeleine

« J'ai prononcé en latin une petite phrase qui est écrite dans le Cantique des Cantiques et qui se traduit ainsi : 'L'amour est fort comme la mort.'

Ce mot vient bien à propos pour louer la grande amoureuse du Christ, sainte Marie Madeleine, dont les saints évangélistes ont beaucoup écrit, en sorte que sa renommée et son nom sont en si haute estime dans toute la chrétienté qu'il y en a peu d'autres qui l'égalent. Et encore que beaucoup de grâces et de vertus doivent être célébrées en elle, pourtant c'est avant tout l'amour ardent et extrême envers le Christ qui a brûlé en elle si inexprimablement et s'est manifesté avec une telle puissance que par son activité il peut être à juste titre comparé à la mort sévère. C'est pourquoi on peut bien dire de lui : 'L'amour est fort comme la mort !'

Il faut ici que nous prenions en considération trois choses que la mort corporelle fait à l'homme et dont l'amour vient aussi à bout dans l'esprit de l'homme.



La première : qu'elle ravit à l'homme et lui retire toutes les choses périssables, en sorte qu'il ne peut désormais les posséder ni les utiliser comme il le faisait jusqu'à présent.

La seconde : qu'il faut prendre congé aussi de tous les biens spirituels dont le corps et l'âme pouvaient se réjouir : de la prière et de la dévotion, et en outre de toute vertu, du saint commerce, bref de toutes les bonnes choses d'où un homme spirituel pourrait tirer consolation, délices et joie : qu'il ne peut plus dorénavant exercer comme quelqu'un qui gît là, mort, sur la terre.

La troisième : que la mort fait sortir l'homme de toute récompense et de tout mérite qu'il pourrait encore gagner. Car après la mort il ne peut plus désormais se rapprocher, fut-ce de l'épaisseur d'un cheveu, du royaume du ciel : il s'en tient à ce qu'il s'est déjà acquis.

Nous devons nous attendre à ces trois choses de la part de la mort qui est ici-bas une séparation de l'âme et du corps. Or, comme l'amour pour Notre-Seigneur 'est fort comme la mort', il tue aussi l'homme au sens spirituel et sépare à sa façon l'âme du corps. Et ceci arrive quand l'homme s'abandonne entièrement et se dépouille de son moi, et ainsi se sépare de soi-même. Mais ceci se produit par la force infiniment haute de l'amour qui sait tuer si suavement. Ne le désigne-t-on pas d'ailleurs comme une douce maladie et comme une mort vivante ? Car ce mourir est une infusion de vie éternelle, mais une mort de la vie charnelle dans laquelle l'homme est toujours à nouveau sur le point de vivre sa vie à son propre profit.

Pourtant cette mort délicieuse n'accomplit ces trois choses en l'homme que quand elle le tue réellement et ne le rend pas seulement malade. Comme il en va de beaucoup de gens qui sont longtemps languissants avant qu'ils ne meurent. D'autres ne sont pas malades longtemps. Et d'autres encore meurent d'une mort soudaine. Et de même il y a certaines gens qui prennent assez longtemps conseil d'eux-mêmes avant qu'ils se résolvent à se renoncer entièrement pour l'amour de Dieu. Car souvent ils font bien comme s'ils voulaient donner leur moi et mourir, et pourtant ils font de nouveau demi-tour et se hâtent de rechercher encore un petit profit personnel ; en sorte qu'ils ont toujours, en considération d'eux-mêmes, non pas purement et exclusivement pour l'amour de Dieu, quelque chose à faire en eux. Et aussi longtemps qu'il en est ainsi, ils ne sont pas encore réellement morts, mais gisent seulement à l'agonie et y languissent à contrecœur. Jusqu'à ce qu'enfin la grâce de Dieu, c'est-à-dire l'amour, soit victorieuse en eux, en sorte qu'ils meurent entièrement à leur égoïsme. Car cet égoïsme et cet égotisme qui est la nature et la vie de l'homme, rien ne peut le tuer que l'amour seul qui 'est fort comme la mort', autrement il n'y a pas moyen. C'est bien pourquoi ceux qui sont en enfer souffrent une si grande peine. Car ils ne soupirent qu'après le profit personnel et ne pensent qu'à la manière de se débarrasser de leur peine. Et ceci ne peut pourtant jamais leur arriver ! De là vient donc qu'ils meurent une mort éternelle : de ce que la convoitise de l'égoïsme n'est pas morte en eux et ne peut non plus mourir. Et rien dans le monde ne pourrait les aider à cela que l'amour seul, dont ils sont pourtant complètement exclus.

Ainsi donc l'amour n'est pas seulement fort comme la mort corporelle, mais aussi beaucoup plus fort que la mort de l'enfer, qui ne peut pourtant aider les damnés comme cette mort de l'amour, qui seule est en état de tuer réellement la vie de la convoitise et de l'égoïsme. Or ceci se produit en trois étapes.

En premier lieu en effet, cette mort, c'est-à-dire l'amour, sépare l'homme de ce qui est passager : des amis, des biens et des honneurs et de toutes les créatures, en sorte qu'il ne possède ni n'utilise plus rien seulement en considération de lui-même et ne bouge plus aucun membre pour son utilité et sa volonté propres, intentionnellement. Ceci est-il atteint, l'âme commence aussitôt à chercher et à regarder de côté et d'autre vers des biens spirituels, vers la dévotion, la prière, la vertu, l'extase, vers Dieu. En ceux-ci elle apprend à s'exercer et à se délecter avec délices, au-dessus de tout ce qu'elle goûtait précédemment. Car ces biens spirituels la touchent par nature de plus près que les corporels. Or, comme Dieu a créé l'âme telle qu'elle ne puisse subsister sans consolation, quand elle a rejeté sans hésitation les joies corporelles et s'est adonnée aux spirituelles, celles-ci sont aussitôt pour lui si pleines de délices qu'elle ne peut s'en sevrer que beaucoup plus à contrecœur qu'elle n'avait fait des corporelles. Car ceux-là le savent bien qui l'ont éprouvé eux-mêmes : il serait souvent beaucoup plus facile de renoncer à ce monde tout entier qu'à une consolation, un sentiment intérieur comme il vous en échoit parfois en partage dans la prière ou dans d'autres exercices spirituels.

Pourtant tout cela n'est encore qu'à peine un commencement comparé à ce qui vient ensuite et de ce que l'amour va opérer en l'homme. Car si l'amour est réellement 'fort comme la mort', il opère en second lieu ceci : qu'il contraint l'homme à se désister et à prendre congé aussi de toute consolation spirituelle, de ces biens dont j'ai parlé tout à l'heure, en sorte que l'homme se résigne franchement à abandonner tout ce que son âme à jusqu'alors eu de la joie à savourer ou même simplement à désirer. Ah ! Dieu ! Qui ne pourrait jamais venir à bout de cette tâche s'il n'était contraint par l'amour même à T'abandonner et à se dépouiller de Toi pour Toi. Que pourrait-on d'ailleurs sacrifier à Dieu de meilleur et de plus précieux que, pour l'amour de lui, lui-même ! Mais combien il est étrange pourtant que l'on vienne à lui avec lui comme offrande et que ce soit avec lui-même que l'on paye pour lui : alors qu'il y a malheureusement si peu de gens qui sont disposés à se dépouiller des biens passagers corporels et qui, même alors, se sentent encore fréquemment attirés vers des choses variées qui ne viennent à eux que de l'extérieur. Combien plus rares sont, avant tout, ceux qui peuvent quitter volontairement les biens spirituels vis-à-vis desquels tout bien corporel doit être compté pour rien. Car Seigneur, Te posséder, dit un maître, est meilleur que tout ce que le monde a jamais offert, ni n'offrira jamais, depuis le commencement jusqu'au Jugement dernier !

Mais, encore qu'un tel abandon soit quelque chose de tout à fait élevé et rare, hors de la mesure, il y a pourtant encore un degré qui élève l'homme d'une façon encore plus sublime et parfaite vers sa dernière fin, et c'est l'amour qui l'opère, qui est 'fort comme la mort' qui nous brise le cœur. Et c'est quand l'homme aussi renonce à la vie éternelle et au trésor de l'éternité, à tout ce que, d'aventure, il pouvait autrefois recevoir de Dieu, de ses dons, en sorte qu'il ne le prend plus

expressément et de propos délibéré comme but, pour soi et pour l'amour de soi-même, et ne s'y assujettit pas et que désormais l'espérance de la vie éternelle ne le touche ni ne le réjouit plus, ni ne lui rend son fardeau plus léger.

Ceci seulement est le degré convenable du vrai et parfait renoncement. Et ce n'est que dans un pareil dénuement que nous prend l'amour, qui est 'fort comme la mort'. Et il tue l'homme dans son moi et il sépare l'âme du corps, en sorte que l'âme ne veut plus rien avoir à faire, pour son profit particulier, avec le corps ni avec d'autres choses quelconques. Et par là elle se sépare absolument de ce monde et s'en va là où elle a mérité d'être. Et où a-t-elle mérité d'aller si ce n'est en Toi, ô Dieu éternel, puisqu'il faut que Tu sois sa vie, par cette mort à travers l'amour !

Pour que cela nous arrive, que Dieu nous vienne en aide ! Amen ! »

### **Dialogue de Maître Eckhart avec sœur Catherine**

Sœur Catherine vient alors chez son confesseur.

- Maître, lui dit-elle, pour l'amour de Dieu, écoutez-moi !

- D'où viens-tu ? lui demande-t-il.

- De pays lointains.

- De quel pays es-tu ?

- Maître, ne me reconnaissez-vous donc pas ?

- Ma foi, non !

- C'est pour moi un signe que vous ne vous êtes jamais connu vous-même.

- Tu dis vrai. Je sais bien que, si je me connaissais moi-même aussi précisément que je le dois, je connaîtrais toutes les créatures à la perfection.

- C'est vrai. Mais Maître, laissons là ce discours. Pour l'amour de Dieu, écoutez-moi !

- Volontiers. Eh bien ! parle.

La fille fait sa confession à son vénérable confesseur, comme il est maintenant en elle de le faire pour réjouir son âme.

- Chère fille, lui dit-il, reviens vite me voir !

- Si Dieu en dispose ainsi j'en serai heureuse.

Le confesseur alla voir ses frères.

- J'ai entendu un être, dit-il, je ne sais si c'est un homme ou un ange. Si c'est un homme, sachez que toutes les puissances de son âme habitent au Ciel auprès des anges et que son âme a reçu une nature d'ange. Sa connaissance et son amour sont au-delà de tout ce que j'ai entendu dire jamais d'aucun homme.

- Dieu soit loué ! répondent les frères.

La fille commence alors à parler au confesseur :

- Tant que je vivrai, il faut que vous gardiez pour vous ce que je vais vous dire.

- Je te donne ma foi que, tant que tu vivras, jamais je ne trahirai ta confession.

Elle s'ouvre à lui et lui dit tant de merveilles qu'il s'étonne qu'un être humain ait pu jamais en souffrir en si grand nombre.

- Maître, lui dit-elle, il me manque encore quelque chose. J'ai trouvé en rentrant en moi-même que je suis passée par tout ce que mon âme avait désiré, à l'exception d'une chose pourtant : ma foi n'a pas encore été mise à l'épreuve.

- Dieu soit loué de t'avoir créée ! Il faut maintenant que tu te laisses contenter.

- Non jamais, tant que mon âme n'aura sa demeure dans les lieux de l'éternité !

- Si mon âme avait connu pareil essor que la tienne, j'en ferai pourtant bien mon affaire !

- Mon âme prend son essor par-delà tous les obstacles. Mais elle n'a pas de ferme demeure. Sachez-le : il ne me suffit pas de vouloir ! Ah ! Puissé-je seulement savoir ce qu'il me faut faire pour être établie constamment aux séjours de l'éternité !

- En as-tu un si grand désir ?

- Oui.

- Si tu veux être confirmée, c'est de lui qu'il faut te dépouiller !

- Je le ferai bien volontiers.

Peu de temps après, le confesseur rend visite à la fille.

- Dis-moi, l'interroge-t-il, comment vas-tu à présent ?

Mal, répond-elle. Le ciel et la terre sont trop étroits pour moi.

Il l'a prie de lui dire quelque chose.

- Je ne sais rien d'assez facile pour pouvoir l'exprimer.

- Fais-le pour l'amour de Dieu... Dis-moi une parole !

A force d'insister avec amour, il obtient qu'elle parle. Elle tient alors des propos si merveilleux et si profonds sur la pure vision de la Vérité divine qu'il s'exclame :

- Ces choses-là, sois en certaine, sont inconnues de tous les hommes ! Si je n'étais pas prêtre et n'avais étudié les sciences divines, moi-même, elles me seraient étrangères !

- C'est cela que je vous reproche ! J'aimerais que vous les ayez découvertes par votre propre expérience !

- J'ai tant étudié que je connais tout cela aussi distinctement, tu peux en être sûre, que je me rappelle la messe que j'ai dite ce matin ! Pourtant il est vrai que j'ai grand regret de ne pas posséder ces choses par l'expérience de ma vie.

- Priez Dieu pour moi ! murmure la fille.

Sur ces mots elle retourne à sa solitude et se consacre à Dieu.

Mais cela ne dure pas longtemps. La fille revient à la porterie et demande à parler à son vénérable confesseur.

- Seigneur, dit-elle, réjouissez-vous avec moi : je suis devenue Dieu !

- Dieu soit loué ! s'exclame-t-il. Retourne à ta solitude, éloigne-toi des hommes. Si tu continues d'être Dieu, alors je me réjouirai avec toi !

Elle obéit à son confesseur et se réfugie dans un coin de la Chapelle.

Il arriva alors qu'elle oublia tout ce qui portât jamais un nom.

Elle fut tirée si loin hors d'elle-même et hors de toutes choses créées qu'il fallut la transporter en dehors de la Chapelle. Elle resta étendue pendant trois jours. On la tenait pour morte. Mais son confesseur déclara : "Je ne crois pas qu'elle soit morte."

Soyez sûr que s'il n'avait pas été son confesseur on l'aurait enterrée.

On essaya tout ce qu'on put pour savoir si son âme était toujours dans le corps. Il fut impossible d'en rien savoir.

- Assurément, dirent-ils, elle est morte.

- Assurément, dit le confesseur, elle ne l'est pas !

Au troisième jour, la fille revient à elle.

- Hélas ! pauvre de moi, soupire-t-elle, suis-je donc encore ici ?

Son confesseur était déjà auprès d'elle.

- Laisse-moi jouir des faveurs de Dieu, la pria-t-il : fais-moi connaître ce que tu as vu !

- Ma foi, dit-elle, je ne le puis. Ce que j'ai vu, personne ne peut le mettre en mots.

- As-tu à présent tout ce que tu voulais ?

- Oui, j'ai été confirmée !

## XIV

### **RUYSBROEK L'ADMIRABLE**

**1293-1381**

#### **Le dévot Prieur**

#### UNE MYSTIQUE NUPTIALE, MATERNELLE ET EUCHARISTIQUE

Avec Ruysbroek, c'est un autre visage de la mystique rhéno-flamande que nous découvrons, beaucoup plus abordable qu'Eckhart, Tauler et Suso. C'est le côté plus flamand que rhéno, plus doux et plus poétique. Des études récentes veulent les séparer, mais nous en contestons la pertinence. Les influences sont les mêmes ainsi que les références. Le milieu béguinal est le même. Et leurs écrits se sont mêlés dans une même paternité pour engendrer la mystique espagnole du XVI<sup>e</sup> siècle et donc la spiritualité carmélitaine. Elle est redevable autant à Ruysbroek qu'à Eckhart et Tauler. Curieusement Ruysbroek est peu connu du public français alors qu'il est une figure tutélaire de la culture belge, nous pourrions l'appeler Ruysbroek de Bruxelles. C'est le prix Nobel de littérature, Maurice Maeterlinck, qui a traduit en français ses œuvres majeures. Plus récemment, les Bénédictins de Wisques et André Louf, abbé du Mont-des-Cats, ont réalisé de très belles traductions. (La plupart sont accessibles sur internet, ce qui n'est pas le cas des autres Rhéno-flamands et de leur mère à tous Hadewijch d'Anvers.)

Nous retiendrons trois thèmes principaux pour le profit de notre étude : la mystique nuptiale, la mystique maternelle et la mystique eucharistique. Ces trois thèmes sont très prégnants dans l'œuvre de sainte Thérèse d'Avila.

Ruysbroek, contrairement à la réputation qu'on lui a faite, est très abordable, son langage est simple et poétique, enchanteur dirions-nous. S'il est une œuvre qu'il faut lire en premier, c'est 'L'ornement des noces spirituelles'. Tous ses autres ouvrages sont des harmoniques de ce chef d'œuvre absolu.

### Quelques mots de sa biographie

Jean de Ruysbroek ou Jan van Ruusbroec (ou Ruysbroeck) est un clerc flamand né en 1293 dans le village de Ruisbroek (vers Bruxelles) et mort en 1381 à Groenendael, dans le Brabant. Considéré parfois comme un disciple de Maître Eckhart – cela étant relativisé par certains chercheurs, comme Alain de Libera - il tient une grande place dans le courant de la mystique rhéno-flamande. Ses ouvrages, inspirés par les doctrines de saint Denys l'Aréopagite et par les béguines, sont écrits en thiois (le flamand de l'époque et langue vernaculaire) et ont été publiés en latin par Surius (Cologne, 1552), et réimprimés en 1609 et 1692.

Jan van Ruusbroec va étudier à Bruxelles à l'âge de onze ans auprès de son oncle, Jan Hinckaert. Celui-ci est alors chanoine de la collégiale Sainte-Gudule. Il y reçoit une instruction relativement modeste. On peut ensuite distinguer deux cycles dans sa vie : tout d'abord à Bruxelles jusqu'en 1343, il est clerc séculier (prêtre) ; ensuite à Groenendael (la « vallée verte ») jusqu'à sa mort en 1381, il devient clerc régulier (moine).

Il est ordonné prêtre à l'âge de vingt-quatre ans et devient chapelain de Sainte-Gudule. Il restera simple prêtre à Bruxelles jusqu'à l'âge de cinquante ans. Il commence l'écriture d'une œuvre mystique équilibrée, très accessible, ne négligeant pas les laïcs et ce qu'ils peuvent vivre dans leur état. Il n'emploie pratiquement jamais le mot mystique auquel il substitue celui de spirituel. À l'âge de cinquante ans, en 1343, Jan van Ruusbroec change de vie et fonde une communauté de type monastique à Groenendael, dans la forêt de Soignes.

Cette communauté est d'abord sans règle précise, puis va suivre celle des chanoines augustins. Jan van Ruusbroec en est la figure centrale, sans en être toutefois le dirigeant. Là, il continue son œuvre, dont la dernière, 'Les Douze béguines', est l'une des plus connues.

Sa renommée est grande dès son vivant, non seulement en Flandre, mais dans tous les pays voisins.

Il meurt à quatre-vingt-neuf ans – âge exceptionnel pour l'époque – dans sa communauté de Groenendael, le 2 décembre 1381. Il est béatifié en 1908.



Il se retirait dans la forêt et s'adonnait à une sorte d'écriture automatique ou dictait à un frère ce qui lui venait d'un trait sous l'inspiration du Saint-Esprit. C'est ainsi que furent composés ses différents ouvrages. "Je n'ai jamais écrit un seul mot si ce n'est sous l'inspiration de l'Esprit-Saint" dira-t-il. Ruysbroek est un solitaire, même dans la vie communautaire, son idéal est érémitique, dès qu'il le peut, il s'isole dans la nature.

« On raconte du dévot Prieur qu'une fois il fit comprendre brièvement ces choses à deux clercs de Paris, qui étaient avides de recevoir de lui un mot d'édification. Il leur dit en effet entre autres choses : 'Vous pouvez être aussi saints que vous le voulez.' Ce que ceux-ci ne comprenant guère, ils se détournèrent de lui scandalisés, et lui absent, ils racontèrent à quelques frères du monastère, d'un esprit troublé, ce que le dévot prieur leur avait répondu. Car ils voyaient en ces paroles plutôt une ironie qu'une réponse aimable et paternelle. C'est pourquoi les frères susdits les ramenant vers leur père, lui demandèrent humblement d'exposer à ces clercs sa pensée. Alors il leur dit : 'N'est-ce pas vrai, comme je l'ai dit, que vous êtes aussi saints que vous le voulez ? Oui, assurément. Car la mesure de votre sainteté dépend de la bonté de votre volonté. Considérez donc en vous-mêmes à quel degré votre volonté est bonne, et la mesure de votre sainteté vous sera manifeste. Car chacun est saint dans la mesure même où il est attaché au bien. Ce qu'ayant entendu, ils se retirèrent avec un grand profit d'édification. »

« Par hasard, un frère, qui lui était assez intime, le cherchant avec soin, remarqua de loin un arbre qui semblait par en haut tout enveloppé d'un rayon de feu. S'approchant alors en silence, il trouva l'homme de Dieu assis sous cet arbre, encore tout ravi hors de lui par la grande ferveur de la douceur divine. De ceci il apparaît clairement de quelle ferveur intérieure d'esprit et de quelle splendeur il était enflammé en même temps qu'illuminé, alors que le rayonnement en paraissait au dehors d'une façon si manifeste. »

« Les hagiographes de Ruysbroeck racontent que souvent Notre-Seigneur Jésus-Christ visitait son fidèle serviteur avec une douceur très intime, et l'enrichissait de multiples grâces. Ainsi, un jour il lui apparut visiblement avec la bienheureuse Vierge Marie, sa glorieuse Mère, et tous les saints de la cour céleste. Jésus lui parla : 'Tu es mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis ma complaisance.' Et l'embrassant, il dit à sa Mère et aux chœurs des saints présents : 'Voici mon enfant d'élection'. »

## **L'Eucharistie**

Au cours de l'histoire, l'Église a souvent soupçonné les mystiques de communier et donc de s'unir à Dieu sans intermédiaire, sans recourir à la vie sacramentelle. Est-ce un souci doctrinal, pastoral ou

une question de pouvoir ? Excommunier toute une population a été une arme politique redoutable qui a fait plier les seigneurs, les rois et les empereurs. Ce soupçon est légitime quand il s'agit des hérétiques, de ces mouvements pseudo-mystiques qui ont conduit à la Réforme protestante qui ne reconnaît plus que deux sacrements, excluant l'Eucharistie. C'est le contraire chez les mystiques. Pensons à Marthe Robin qui ne vivait que de l'Eucharistie. Au contraire, le mystique s'unit à toutes les Eucharisties célébrées dans le monde où toutes les deux secondes une hostie est élevée. Certes, certains mystiques ont reçu l'Eucharistie des mains d'un ange, celui justement que nous mentionnons dans la liturgie. Mais c'est une exception. La vie mystique est eucharistique et la communion se prolonge bien au-delà de la célébration qui est le sommet de la vie liturgique. Thérèse d'Avila entraînait en extase après chaque communion. Cette nourriture demeure en eux très longtemps et rien n'est plus crucifiant pour eux qu'une messe « bâclée » tant ce mystère est celui de la venue du Dieu fait chair qui divinise notre chair, ce qui en fait est le tout de la vie mystique. L'adoration du Saint-Sacrement remonte aux mystiques du Moyen-âge, cette manière de prolonger la messe. Comment ne pas penser à notre chère Marthe qui disait : « Toute vie est une messe et chaque âme est une hostie. » Chez ces âmes privilégiées - nous en avons connu plusieurs - nous avons rencontré un charisme particulier : celui de collecter par des voies surnaturelles, les hosties profanées dans le monde et de les consommer.

« Dans nombre de ses livres, Ruysbroeck a parlé de l'Eucharistie, mais la plus grande part du 'Miroir de la béatitude éternelle' lui est consacrée. Et c'est dans ce traité que lui-même a rapproché l'âme portant Dieu comme Marie l'a porté, et la communion au Corps et au Sang du Christ. Si tu veux recevoir le Corps de Notre Seigneur dans le sacrement de façon glorieuse pour Dieu et pour toi-même salutaire, il te faut quatre qualités qui étaient celles de Marie, la Mère de Dieu, lorsqu'elle conçut Notre Seigneur. La première est la pureté, la deuxième une connaissance véridique de Dieu, la troisième est l'humilité, la quatrième est un désir né du libre vouloir. (...) Elle remit sa volonté tout entière au bon plaisir de Dieu, fervemment, disant à l'ange : 'Qu'il m'advienne selon ta parole !' L'Esprit-Saint l'entendit et Dieu dans son amour en fut si touché qu'il envoya aussitôt dans le sein de Marie le Christ qui nous a libérés de tout mal. Marie et l'ange nous enseignent comment nous avons reçu dans notre nature le Fils de Dieu. Nous nous nourrissons de Dieu. Nous lui donnons notre vie, notre chair, notre sang. Il naît au sein de notre âme, pour nous faire renaître ('Nul n'entre au Royaume de Dieu, s'il ne naît une seconde fois'). Ainsi, entre l'acte d'épouser Dieu et de l'engendrer, de le nourrir, d'en être

intérieurement l'épouse et la mère, - et cela, que nous soyons homme ou femme - entre l'acte de donner corps à Dieu, chair et sang, souffle, regard, et l'acte de nourrir et vêtir ceux qui ont faim et soif, ceux qui sont nus ; entre la contemplation mystique et l'œuvre charitable, entre l'extase et la charité, entre l'Eternel et le quotidien, entre le Ciel et la Terre ; entre le Pain essentiel et le pain de la boulangerie et du fournil ; entre la Naissance de Dieu, sa Nativité, au sein de Marie, au sein de l'humanité, en chacun de nous, et l'Eucharistie ; entre l'Annonciation et la Résurrection, le Pain de vie, le pain des anges, - tout un réseau d'images et de symboles (mais, pour le chrétien, pour le catholique, l'orthodoxe, il ne s'agit pas seulement d'images et de symboles, mais de réalités, d'une réalité essentielle, une réalité qui est en son essence vérité) - il s'établit tout un réseau spirituel, une

correspondance, un tissu d'analogies, une symphonie, où les réalités charnelles sont le miroir de ce qui ne peut se concevoir ni se dire dans les bornes de notre expérience. Noces, Conception et Nativité, Eucharistie, autant de figures ou de réalités de l'Unité, de l'Union, de la Communion. (Contribution de Roquet dans un ouvrage collectif sur Ruysbroek, mise en ligne par « Université Libre de Bruxelles - Editions de l'Université de Bruxelles et Archives & Bibliothèques »)

« Dans l'abîme insondable de ces ténèbres où l'esprit qui aime est mort à lui-même, commence la révélation de Dieu et la vie éternelle. En effet, en ces ténèbres, brille et se trouve engendrée une lumière incompréhensible, c'est-à-dire le Fils de Dieu, en qui l'on contemple la vie éternelle. Et en cette lumière on se met à voir. Et cette lumière divine est donnée en l'existence simple de l'esprit, là où l'esprit reçoit la clarté qui est Dieu même, au-dessus de tout don et au-dessus de toute opération créée, en la vacuité absolue de l'esprit, en laquelle il s'est lui-même perdu par amour de fruition, et où il reçoit la clarté de Dieu sans intermédiaire. Et il devient sans cesse cette clarté même qu'il reçoit. » (L'Ornement des noces, I, 242)

### **La mystique nuptiale et mariale dans les ornements des noces spirituelles**

Pour Ruysbroek Dieu est époux de l'homme dès les origines. Le mystère de la Rédemption par l'Incarnation c'est de venir chercher l'homme pour le reconduire sous le dais nuptial. Comment ne pas penser à la poésie liturgique orientale où Adam et Eve, dans les enfers, entendent les pas de Jésus qui vient les rechercher en brisant les chaînes de la mort ? Eux aussi ont pu dire « Voici l'Epoux qui vient » !

« Voyez, l'époux vient : sortez à sa rencontre. » Ces paroles nous sont rapportées par saint Matthieu l'évangéliste. Et le Christ les a prononcées pour ses disciples et pour tous les hommes dans une parabole qui est lue à l'Office des vierges. Cet époux, c'est le Christ et la nature humaine, c'est l'épouse que Dieu a faite à l'image et à la ressemblance de Lui-même. Et Il l'avait placée au commencement au lieu le plus haut, au plus beau, au plus opulent, au plus délicieux de la terre, à savoir au Paradis. Il lui avait soumis toutes les créatures. Il l'avait ornée de grâces et lui avait donné un commandement pour que par l'obéissance elle pût mériter d'accéder à la stabilité et d'être confirmée dans une fidélité éternelle envers son Epoux, sans jamais tomber dans quelque grief ou dans quelque péché.

### **Le Fils époux de sa mère c'est-à-dire de toute l'humanité.**

« Il envoya son Fils unique sur la terre dans un riche palais, dans un temple glorieux : c'était le sein de la Vierge Marie. Là Il épousa cette fiancée, notre nature, l'unissant à sa personne dans son corps

formé du sang le plus pur de la noble Vierge. Le prêtre qui maria cette épouse, ce fut le Saint-Esprit. L'ange Gabriel en fit l'annonce. La Vierge glorieuse donna son consentement. »

L'aboutissement de la rédemption s'opère par l'illumination de nos âmes.

« Nous devons marcher dans la lumière, afin de ne pas nous égarer, et considérer le Christ qui nous a enseigné ces quatre modes et frayé la voie. Le Christ, ce clair soleil, est monté au ciel de la très-haute Trinité, se levant à l'aurore de sa glorieuse Mère la Vierge Marie, laquelle fut et demeure l'aurore et le commencement du jour de toute grâce dans lequel nous devons goûter d'éternelles joies. »

Cependant, nous devons passer par la vallée de l'ombre afin d'y être purifiés, mais ce n'est pas la ténèbre totale, la Vierge est avec nous quand le soleil s'éclipse avec l'automne et l'hiver.

« Or, ayant comparé l'avènement intérieur sous ses différents modes à l'éclat du soleil et à sa puissance, selon la progression de l'année, nous continuerons à parler d'autres modes et d'autres opérations du soleil, en suivant le cours des saisons.

Le soleil dans le signe de la Vierge. Quand le soleil commence fort à descendre, du faite de sa course au point le plus bas, il entre dans un signe qui est dit de la Vierge parce que cette saison, à l'instar d'une pucelle, ne porte pas de fruits. C'est à cette époque que la glorieuse Vierge Marie, Mère du Christ, est montée au ciel, pleine de joies et riche de toutes les vertus. C'est à cette époque que les chaleurs commencent à diminuer et que viennent à maturité des fruits qui se conservent et qu'on peut employer et consommer longtemps après, tels que les grains et le raisin et d'autres fruits durables, lesquels ont attendu la saison où l'on a coutume de les recueillir en vue d'une longue année. Ensuite sur ces mêmes grains on a coutume de prélever la semence, pour qu'ils se multiplient au bénéfice de l'homme. A cette époque se consomme et s'achève tout l'ouvrage que le soleil accomplit durant l'année entière. »

Il est important de souligner ici que la purification n'est jamais décrite comme un néant, comme le Nada de saint Jean de la Croix. Et nous pouvons constater la même chose chez Thérèse d'Avila, chez qui il peut y avoir des éclipses du soleil, mais pas de nuits caractérisées et codifiées. En cela, elle est l'héritière de Ruysbroek. La Madre parle seulement des souffrances intérieures qui ressemblent à l'enfer dans les sixièmes demeures du Château intérieur. Ces épreuves préparent l'âme aux fiançailles mystiques.

## **La D  it   et la Trinité**

Nous avons déjà distingué Dieu de la D  it   en disant que Dieu est une conception humaine, un concept provisoire dans notre cheminement et que ce que nous devons vouloir rejoindre c'est la D  it   qui est l'Au-delà de tout. La Trinité est très présente dans l'œuvre de Ruysbroek et le lecteur pourra se demander comment s'articulent les deux concepts. Rappelons-le, nous connaissons le Fils par son Incarnation, nous connaissons le Père parce que le Fils nous l'a révélé et nous connaissons l'Esprit par l'expérience que nous avons et parce que nous l'avons reçu par les sacrements. Nous pouvons la connaître intellectuellement la Trinité par le dogme et par l'adhésion de foi en l'enseignement de l'  glise qui s'appuie sur une longue tradition patristique. Mais l'intelligence ne nous en est vraiment donnée que par la « vision » qui vient au terme des septièmes demeures. L'expérience mystique nous révèle que la plus haute connaissance s'opère par une plongée au cœur de la Trinité pour percevoir l'Unité des trois Personnes, car Dieu est Un.

### **Ruysbroek va nous éclairer sur ce point dans ses Degrés.**

« Sa d  it   n'opère pas, elle est une simple essence sans cesse en repos. (cf. le 'Premier Moteur Immobile' chez saint Thomas) Si nous avons en commun avec Dieu ce repos, nous serions repos avec lui et nous nous   l  verions dans sa grandeur ; ainsi au-dessus de tous les degrés et de l'échelle céleste, nous serions avec Dieu dans sa d  it  , essence en repos et éternelle béatitude. Les Personnes divines, dans la fécondité de leur nature, sont un seul Dieu et opèrent sans cesse. Dans la simplicité de leur essence, elles sont la d  it  , repos   ternel. Ainsi donc, Dieu, dans les Personnes est une éternelle opération, et dans leur essence un repos   ternel. »

La clarté et la pureté de ce texte, si les chrétiens des premiers siècles l'avaient connue, beaucoup ne seraient pas tombés dans les innombrables hérésies qui s'attaquèrent au dogme de la Trinité et au rôle de chaque Personne dans la Trinité du Dieu unique, divisant le corps de l'  glise. Il nous faut bien reconnaître que, inconsciemment, nous sommes hérétiques par manque de contemplation du mystère trinitaire. Nous établissons une hiérarchie des Personnes, nous subordonnons le Fils au Père, nous n'appelons pas Dieu l'Esprit-Saint. Quand nous disons Dieu nous ne voyons que le Père. Nous pensons Jésus seulement dans sa mission et il nous est difficile de comprendre en l'expérimentant qu'il est Dieu né de Dieu, vrai Dieu né du vrai Dieu. Nous imaginons que Dieu le Père, s'ennuyant un jour dans sa solitude céleste, s'est dit : 'je vais engendrer le Fils' alors que le Père n'est le Père que parce qu'il engendre de toute éternité. Quant à l'Esprit, nous avons du mal à imaginer que cet « oiseau » est une Personne et qu'elle est Dieu. Le mal provient de ce que notre raison a besoin de figer la Trinité dans une représentation statique alors qu'elle est en mouvement constant. Nous faisons un 'arrêt sur image' et nous arrivons à une représentation qui devrait être interdite.

## Le sommet de la vie mystique chez Ruysbroek

Voilà un texte abordable par tout un chacun, qui pourra ainsi avoir un avant-goût de ce qu'est la rencontre avec Dieu. L'Admirable commente donc le verset eschatologique : « Voici l'époux qui vient, allons à sa rencontre. » C'est en effet un second avènement du Christ qui se produit dans l'âme en attendant qu'il vienne dans la gloire. Alors tous le verront. Ce second avènement c'est les noces mystiques.

« À sa rencontre » d'une rencontre divine qui se présente dans le secret de notre esprit.

« Quand l'homme intérieur adonné à la contemplation a poursuivi ainsi son image éternelle, et dans cette pureté, moyennant le Fils, possède le sein du Père, il est illuminé par la vérité divine. Il reçoit la génération éternelle, renouvelée à chaque instant, et il sort, selon le mode de la Lumière, pour se livrer à la contemplation divine. Ici commence le quatrième et dernier point, à savoir une rencontre amoureuse qui, au-dessus de tout, fait notre félicité.

Vous devez savoir que le Père céleste, comme un fond vivant, se tourne, avec tout ce qui vit en Lui, activement vers son Fils comme vers sa propre Sagesse éternelle. Et cette même Sagesse et tout ce qui vit en Elle, fait retour activement vers le Père, vers ce même fond d'où Elle vient. Et de cette rencontre résulte la troisième personne entre le Père et le Fils, à savoir le Saint-Esprit, leur Amour mutuel, qui ne fait qu'un avec eux dans une même nature. Et cet Amour embrasse et pénètre activement et fruitivement le Père et le Fils et tout ce qui vit en eux avec tant de largesse et d'allégresse que là-dessus toute créature est réduite à garder éternellement le silence. Car le prodige incompréhensible qui gît en cet amour, dépasse éternellement l'entendement des créatures. Mais quand on comprend, quand on savoure cette merveille sans étonnement, alors l'esprit s'est élevé au-dessus de lui-même et ne fait qu'un avec l'Esprit de Dieu. Il savoure et il voit, comme Dieu, sans mesure, la richesse que Dieu est en Lui-même dans l'unité du fond vivant où Il se possède selon ce qu'il y a chez Lui d'incréd.

Or, cette rencontre exaltante, selon le mode divin, se renouvelle sans cesse en nous activement. Car le Père se donne dans le Fils, et le Fils dans le Père en une complaisance éternelle et un amoureux embrassement. Et cela se renouvelle à tout instant dans le lien de l'Amour. De la même façon, en effet, que le Père sans cesse ni relâche contemple à nouveau toutes choses dans la génération du Fils, de même toutes choses deviennent pour le Père et pour le Fils, à nouveau objets d'amour dans la procession du Saint-Esprit.

Telle est la rencontre active du Père et du Fils dans laquelle, moyennant le Saint-Esprit, nous recevons l'embrassement de l'Amour éternel. Or, cette rencontre active et cet embrassement

amoureux sont en leur fond d'ordre fruitif, échappant à toute détermination modale. Car l'abîme sans mode qu'est Dieu, est si ténébreux, si indéterminé, qu'il renferme en soi tous les modes divins, les opérations et les propriétés des Personnes : l'unité essentielle les embrasse parmi toutes ses richesses. C'est là le principe de jouissances divines en cet abîme de l'Être sans nom. L'esprit trépassé ici dans la jouissance, il s'écoule pour se jeter dans la nudité où tous les noms divins, tous les modes, les idées ou raisons vivantes qui se reflètent dans le miroir de la Vérité divine, tombent sans exception dans la Simplicité sans nom, dans l'indétermination où nulle raison n'a prise. Or, dans ce gouffre sans fond de la Simplicité sont incluses toutes choses dans la béatitude fruitive, le fond y échappe toutefois, sauf dans l'Unité essentielle. À cet endroit les personnes doivent se résorber, ainsi que tout ce qui vit en Dieu, car il n'y a ici qu'un éternel repos dans l'embrassement exultant où tout s'écoule dans l'amour. Et cela se passe dans l'Essence sans mode où, au-dessus de toutes choses, les esprits intérieurs ont élu leur séjour. C'est là que règne un ténébreux silence au sein duquel vont se perdre tous les amants.

Si toutefois par la pratique des vertus, nous pouvions atteindre ce degré de préparation, il nous faudrait bientôt quitter notre corps comme un vêtement, et nous laisser emporter par les vagues furieuses de cet océan ; jamais créature ne pourrait nous ramener.

Pour posséder dans la jouissance l'Unité essentielle, contempler clairement l'unité dans la Trinité, demandons à l'amour divin qu'il nous l'accorde : il ne rebute aucun mendiant. AMEN. AMEN. »





## XV

### **HARPHIUS OU HENRI DE ERP**

#### **Le héraut de Ruysbroek**

#### **Début du XV<sup>e</sup> siècle - 1477**

La présentation qu'en fait Jean-Robert Armogate dans l'Encyclopedia Universalis va servir de point départ à notre étude.

« Prédicateur renommé, Harphius est surtout connu comme un auteur mystique de première importance, moins par l'originalité de sa doctrine que par l'influence décisive que son principal traité, 'le Miroir de perfection', a exercée sur la spiritualité ultérieure. Il reflète plusieurs courants de spiritualité, le courant franciscain (et dionysien, par les écrits d'Hugues de Balma, faussement attribués à saint Bonaventure) et le courant cistercien (surtout saint Bernard) : mais il est d'abord 'le héraut de Ruysbroeck', le propagateur le plus efficace de la mystique rhéno-flamande : il cite de longs extraits de Ruysbroeck, dont il reprend le vocabulaire. Il lui emprunte, avec quelques nuances, l'exemplarisme fondamental de la vie trinitaire pour l'ascension (ou l'introversio, pour reprendre le terme de Ruysbroeck) de l'âme chrétienne. Mais sa présentation, qui paraphrase souvent simplement 'l'Ornement des noces spirituelles', a rendu l'enseignement de Ruysbroeck moins hermétique aux lecteurs du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle.

Harphius distingue trois vies, la vie active, la vie contemplative et la vie suréminente ou suessentielle. Cette distinction tertiaire sera désormais classique dans la théologie mystique. Insistant à chaque étape sur la purification des motifs ou de l'intention, Harphius enseigne l'anéantissement nécessaire de l'esprit propriétaire : à la limite, dans la vie suessentielle, l'âme 'n'est plus elle-même', étant unie à Dieu, confondue en son essence ; toute 'propriété' est mortifiée, la dérélition préférée à toute consolation, l'amour pur, enfin, tenu pour seule vie dans la foi nue. À cet

enseignement tiré de Ruysbroeck, Harphius ajoute, à partir d'Hugues de Balma, l'exercice d'aspirations' qui, dans la vie contemplative, sont l'œuvre de la volonté supérieure et permettent de 'mettre l'âme en mouvement' vers l'union à Dieu. Ces prières jaculatoires sont proches de l'hésychasme des spirituels grecs. Outre le 'Miroir', vite traduit en plusieurs langues, l'œuvre d'Harphius comprend plusieurs opuscules recueillis par ses disciples dans le livre 'De la théologie mystique'. Mis à l'Index en 1585 et doté de corrections, ce recueil n'en continua pas moins de circuler largement, étendant l'influence des Rhéno-Flamands au reste de l'Europe, par l'intermédiaire des Chartreux et des Capucins. Par le rôle direct qu'elle a eu sur Benoît de Canfeld, ainsi que sur les spirituels franciscains espagnols (François de Osuna, Bernardin de Laredo), l'œuvre d'Harphius est la clef doctrinale la plus certaine du renouveau spirituel du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle. »

L'influence d'Harphius est plus importante que ce qu'en dit l'article. Il fut rapidement traduit en espagnol et en italien, ce qui influença beaucoup la mystique de ces deux pays. Tous les franciscains espagnols avaient lu Harphius au XVI<sup>e</sup> siècle en Espagne. Et outre Osuna et Bernadino de Laredo, d'autres fils de saint François jouèrent un rôle important dans la vie de sainte Thérèse d'Avila. C'est le cas de saint Pierre d'Alcantara et de Juan de los Angeles.

### **Mais qui était Harphius ?**

Curieusement, nous ne disposons pas de biographie. Nous savons juste qu'il était un franciscain très érudit et un grand mystique. Les témoignages qui nous sont parvenus rapportent que ses messes duraient entre cinq et six heures (comme chez saint Philippe Neri), car elles étaient entrecoupées de nombreuses extases. Il occupa des charges importantes dans son ordre. On ne le rencontre qu'en 1445 à Delft, où il est recteur d'une communauté de Frères de la vie commune, inspirée de la Devotio Moderna (qui marque une rupture entre la mystique et la théologie). Et c'est lors d'un séjour à Rome qu'il entre chez les Franciscains dont il admira la haute spiritualité.

Sa 'Théologie Mystique' fut traduite en français au XVII<sup>e</sup> siècle par Jean-Baptiste de Machault en 1617, alors que nous trouvons des traductions du 'Miroir' au XVI<sup>e</sup> siècle. Nous ne disposons que de cette édition dont la lecture n'est pas aisée à cause de la typographie de l'époque. Une édition moderne serait souhaitable, car il influença grandement l'École de spiritualité du Grand Siècle des âmes. Il mérite d'être lu par nos contemporains. Se plonger dans cette lecture est un immense bonheur pour l'âme. Il tenta une synthèse entre la mystique affective franciscaine et la mystique rhéno-flamande. Ruysbroek n'en n'était pas loin. Nous allons essayer de dégager quelques thèmes qui nous soient profitables.

## **Le Miroir de la Perfection**

Le 'Miroir de la Perfection' est sans doute son œuvre majeure qui fut très rapidement et largement diffusée. Pour Harphius toute âme est créée à l'image de la Trinité. Mémoire, raison et volonté. C'est sur la volonté qu'il développe une pensée originale, car la volonté de l'homme est capable de se couler dans la volonté de Dieu. L'homme est en soi, par une union hypostatique, une petite Trinité. C'est une très belle anthropologie qu'il déploie, aux antipodes du pessimisme radical de Luther et Calvin sur la condition humaine. En le lisant, on se dit qu'il a connu le temps avant la chute, Dieu ne l'avait-il pas créé capable de dialoguer avec lui ? Et par la Rédemption, par le Christ, par l'union à la Trinité qui passe par le Christ, par son Corps qui est l'Église, par l'Eucharistie qui est le Corps du Christ, sa capacité est plus grande que celle d'Adam. Bienheureuse faute qui nous valut un tel Rédempteur ! Le traité fut examiné par l'Église et trouvé orthodoxe, de simples corrections sémitiques lui furent demandées. Harphius est amoureux du Corps du Christ dans sa dimension ecclésiale comme dans sa mystique personnelle. C'est une grande bouffée d'air que l'on retrouve chez les mystiques espagnols.

## **Harphius et Duns Scot**

Duns Scot est un contemporain de Thomas d'Aquin et il est aux Franciscains ce l'Aquinate est aux Dominicains. Mais l'histoire de ce dernier a éclipsé son homologue. Leur désaccord sur l'Immaculée Conception est resté dans les annales. On peut y faire référence sans savoir de qui on parle : même s'il n'y avait pas eu le péché originel, le Verbe se serait incarné. Harphius y fait abondamment référence.

"C'est là ce qu'affirme une opinion catholique, soutenue par de vrais catholiques, et qui semble conforme au jugement de la raison. Elle dit qu'on peut parler de l'assomption de la chair humaine en deux manières. Tout d'abord quant à la substance de la nature humaine qui devait simplement être prise, et alors la principale raison de l'Incarnation du Seigneur n'était pas la libération de l'homme, car le Christ se fut incarné même si l'homme n'avait pas péché. Car l'Incarnation a rapport à la perfection de l'homme lui-même, et par conséquent à la perfection de tout l'univers, en cela qu'il donne au genre humain son accomplissement en ce qui regarde la nature aussi bien que la grâce et même la gloire. Car dans l'Incarnation, l'homme, qui est le dernier dans la création, est uni à son principe d'une union telle qu'il n'y en a point de plus grande au-dessous de Dieu. Et en cela est réalisée la tendance de la nature humaine tout entière lorsque, par l'œuvre de l'Incarnation, la plus noble capacité qui fut en la nature humaine, suivant laquelle elle pouvait être unie à la divine nature, est réalisée en un acte parfait. Et c'est pourquoi, quand bien même l'homme n'eût pas péché, Dieu néanmoins se fut incarné, car il convenait que l'homme atteignit à la perfection selon la nature, la grâce et la gloire, de telle sorte que la nature humaine parvint à sa plus haute dignité. »

L'autorité d'un pape est nécessaire pour garantir une théologie à laquelle nous ne sommes pas du tout habitués.

Audience du 7 juillet 2011

« Benoît XVI a consacré sa catéchèse à l'évocation du bienheureux Jean Duns Scot, né en Ecosse en 1266. Franciscain, il devint prêtre en 1291. "Sa brillante intelligence le fit surnommer Docteur subtil". Il enseigna la théologie à Oxford, Cambridge et Paris, qu'il quitta après l'affront fait par Philippe le Bel à Boniface VIII. Il rentra en France en 1305 puis, toujours comme enseignant, il gagna Cologne où il mourut trois ans plus tard. Sa réputation de sainteté fit que son culte se développa au sein de son ordre, et Jean-Paul II le proclama bienheureux en 1993, en le décrivant comme un "chantre du Verbe incarné et défenseur de l'Immaculée Conception, résumant ainsi l'apport notable de Duns Scot à l'histoire théologique".

Puis le Saint-Père a expliqué que ce théologien, conscient de ce que le Christ nous a rachetés du péché originel, rappela que "l'Incarnation est la plus haute et la plus belle œuvre de l'histoire du salut, n'étant conditionnée par aucun autre acte. Disciple de François, il aimait admirer et prêcher le mystère de la Passion, expression salvifique de l'immense amour divin... qui se révèle aussi dans l'Eucharistie que Duns Scot vénérât tant. Sa vision théologique christocentrique ouvre à la contemplation et à la gratitude, car le Christ est le cœur de l'histoire et du cosmos, qui donne sens, dignité et valeur à la vie humaine". Evoquant ensuite le volet marial des travaux du saint écossais, Benoît XVI a rappelé qu'il défendit que Marie "fut épargnée par le péché dès sa conception" et mit en avant "l'argument de la rédemption préventive. Selon cet argument, l'Immaculée Conception est le chef d'œuvre de la Rédemption opérée par le Christ. La puissance de son amour et de sa médiation a obtenu que la Mère soit préservée du péché originel. Cette doctrine, diffusée avec enthousiasme par les Franciscains, fut perfectionnée et défendue, parfois solennellement, par d'autres théologiens".

Le Pape a alors souligné combien Duns Scot avait travaillé sur le rapport entre liberté, volonté et intelligence. "L'idée d'une liberté innée et absolue, résidant dans la volonté avant l'intelligence, en Dieu comme dans l'homme, conduirait à celle d'un Dieu non lié à la vérité et au bien... Originelle, la liberté aide à bâtir la civilisation lorsque l'homme se réconcilie avec la vérité. Détachée de la vérité, la vérité devient un principe tragique de destruction de l'harmonie intérieure de l'être, et la source des pires prévarications et souffrances". La liberté "grandit et se renforce, selon Duns Scot, lorsque l'homme s'ouvre à Dieu, lorsqu'on se met à l'écoute de la Révélation, de la Parole. Alors se manifeste le message qui remplit de lumière et d'espérance la vie et nous libère vraiment. Le bienheureux Jean Duns Scot - a conclu Benoît XVI - enseigne que l'essentiel dans la vie est de

croire que Dieu nous est proche et qu'il nous aime en Jésus-Christ. Il faut donc cultiver un amour profond du Seigneur et de l'Église, et en témoigner ici-bas".

### Synthèse de la catéchèse lue par le Saint-Père en français

« Né vers 1266 en Écosse, le Bienheureux Jean Duns Scot, chers pèlerins francophones, embrassa le charisme franciscain. 'Chantre du Verbe incarné', celui qui sera appelé le Docteur subtil, soutient que l'Incarnation du Logos est l'œuvre la plus grande et la plus belle de toute l'histoire du salut. Elle est la révélation de l'éternel amour divin qui se manifeste aussi dans le Mystère de la Passion salvifique et dans le Saint Sacrement. Centre de l'histoire et du cosmos, le Christ donne sens, dignité et valeur à notre vie. Par sa doctrine de la « Rédemption préventive », Duns Scot affirme que l'Immaculée Conception, dont il est le 'défenseur', est le chef-d'œuvre de la Rédemption opérée par le Christ. Il nous interpelle aussi, aujourd'hui, sur le sens de la liberté. Détachée de la vérité, la liberté détruit l'harmonie intérieure de la personne humaine et engendre la souffrance. Elle se perfectionne quand l'homme s'ouvre à Dieu, accueille sa Parole et se met à l'écoute de la Révélation. Chers frères et sœurs, la profondeur de la pensée de Duns Scot provient de son humilité et de la contemplation des saints mystères. Puissions-nous considérer la communion avec Dieu, avec le Successeur de Pierre et avec l'Église universelle comme un bien précieux. Que la Vierge Immaculée nous y aide ! »

### Catéchèse du Saint-Père

« Chers frères et sœurs,

Ce matin - après plusieurs catéchèses sur plusieurs grands théologiens - je veux vous présenter une autre figure importante dans l'histoire de la théologie : il s'agit du bienheureux Jean Duns Scot, qui vécut à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Une antique inscription sur sa tombe résume les points de référence géographiques de sa biographie : 'L'Angleterre l'accueillit ; la France l'instruisit ; Cologne, en Allemagne, en conserve la dépouille ; c'est en Ecosse qu'il naquit.' Nous ne pouvons pas négliger ces informations, notamment parce que nous possédons très peu d'éléments sur la vie de Duns Scot. Il naquit probablement en 1266 dans un village qui s'appelait précisément Duns, non loin d'Edimbourg. Attiré par le charisme de saint François d'Assise, il entra dans la Famille des Frères mineurs, et en 1291, il fut ordonné prêtre. Doué d'une intelligence brillante et porté à la spéculation - cette intelligence qui lui valut de la tradition le titre de Doctor subtilis, 'Docteur subtil' - Duns Scot fut dirigé vers des études de philosophie et de théologie auprès des célèbres universités d'Oxford et de Paris. Après avoir conclu avec succès sa formation, il entreprit l'enseignement de la théologie dans les universités d'Oxford et de Cambridge, puis de Paris, en commençant à

commenter, comme tous les Maîtres de ce temps, les Sentences de Pierre Lombard. Les principales œuvres de Duns Scot représentent précisément le fruit mûr de ces leçons, et prennent le titre des lieux où il les professa : Opus Oxoniense (Oxford), Reportatio Cambrigensis (Cambridge), Reportata Parisiensia (Paris). Lorsqu'un grave conflit éclata entre le roi Philippe IV le Bel et le Pape Boniface VIII, Duns Scot s'éloigna de Paris et préféra l'exil volontaire, plutôt que de signer un document hostile au Souverain Pontife, ainsi que le roi l'avait imposé à tous les religieux. De cette manière - par amour pour le Siège de Pierre -, avec les Frères franciscains, il quitta le pays.

Chers frères et sœurs, ce fait nous invite à rappeler combien de fois, dans l'histoire de l'Église, les croyants ont rencontré l'hostilité et même subi des persécutions à cause de leur fidélité et de leur dévotion à l'égard du Christ, de l'Église et du Pape. Nous tous regardons avec admiration ces chrétiens qui nous enseignent à conserver comme un bien précieux la foi dans le Christ et la communion avec le Successeur de Pierre et, ainsi, avec l'Église universelle.

Toutefois, les rapports entre le roi de France et le successeur de Boniface VIII redevinrent rapidement des rapports d'amitié, et en 1305 Duns Scot put rentrer à Paris pour y enseigner la théologie sous le titre de Magister regens, nous dirions aujourd'hui professeur titulaire. Par la suite, ses supérieurs l'envoyèrent à Cologne comme professeur du Studium de théologie franciscain, mais il mourut le 8 novembre 1308, à 43 ans à peine, laissant toutefois un nombre d'œuvres important.

En raison de la renommée de sainteté dont il jouissait, son culte se diffusa rapidement dans l'Ordre franciscain et le vénérable Pape Jean-Paul II voulut le confirmer solennellement bienheureux le 20 mars 1993, en le définissant 'Chantre du Verbe incarné et défenseur de l'Immaculée Conception'. Dans cette expression se trouve synthétisée la grande contribution que Duns Scot a offerte à l'histoire de la théologie.

Il a avant tout médité sur le mystère de l'Incarnation et, à la différence de beaucoup de penseurs chrétiens de l'époque, il a soutenu que le Fils de Dieu se serait fait homme même si l'humanité n'avait pas péché. Il affirme dans la 'Reportata Parisiensia' : 'Penser que Dieu aurait renoncé à une telle œuvre si Adam n'avait pas péché ne serait absolument pas raisonnable ! Je dis donc que la chute n'a pas été la cause de la prédestination du Christ et que - même si personne n'avait chuté, ni l'ange ni l'homme - dans cette hypothèse le Christ aurait été encore prédestiné de la même manière' (in III Sent., d. 7, 4). Cette pensée, peut-être un peu surprenante, naît parce que pour Duns Scot, l'Incarnation du Fils de Dieu, projetée depuis l'éternité par Dieu le Père dans son plan d'amour, est l'accomplissement de la création, et rend possible à toute créature, dans le Christ et par son intermédiaire, d'être comblée de grâce, et de rendre grâce et gloire à Dieu dans l'éternité. Même s'il est conscient qu'en réalité, à cause du péché originel, le Christ nous a rachetés à travers sa Passion, sa Mort et sa Résurrection, Duns Scot réaffirme que l'Incarnation est l'œuvre la plus grande et la

plus belle de toute l'histoire du salut, et qu'elle n'est conditionnée par aucun fait contingent, mais qu'elle est l'idée originelle de Dieu d'unir en fin de compte toute la création à lui-même dans la personne et dans la chair du Fils.

Fidèle disciple de saint François, Duns Scot aimait contempler et prêcher le mystère de la Passion salvifique du Christ, expression de l'amour immense de Dieu, qui communique avec une très grande générosité en dehors de lui les rayons de sa bonté et de son amour (cf. *Tractatus de primo principio*, c. 4). Et cet amour ne se révèle pas seulement sur le Calvaire, mais également dans la Très Sainte Eucharistie, dont Duns Scot était très dévot et qu'il voyait comme le sacrement de la présence réelle de Jésus et comme le sacrement de l'unité et de la communion qui conduit à nous aimer les uns les autres et à aimer Dieu comme le Bien commun suprême (cf. *Reportata Parisiensis*, in *IV Sent.*, d. 8, q. 1, n. 3).

Chers frères et sœurs, cette vision théologique, fortement 'christocentrique', nous ouvre à la contemplation, à l'émerveillement et à la gratitude : le Christ est le centre de l'histoire et de l'univers, il est Celui qui donne un sens, une dignité et une valeur à notre vie ! Comme le Pape Paul VI à Manille, je voudrais moi aussi aujourd'hui crier au monde : '[Le Christ] est celui qui nous a révélé le Dieu invisible, il est le Premier-né de toute créature, il est le fondement de toute chose ; il est le Maître de l'humanité et le Rédempteur. Il est né, il est mort, il est ressuscité pour nous. Il est le centre de l'histoire et du monde. Il est Celui qui nous connaît et qui nous aime. Il est le compagnon et l'ami de notre vie... Je n'en finirais plus de parler de Lui.' (Homélie, 29 novembre 1970).

Non seulement le rôle du Christ dans l'histoire du salut, mais également celui de Marie, est l'objet de la réflexion du Doctor subtilis. À l'époque de Duns Scot, la majorité des théologiens opposait une objection, qui semblait insurmontable, à la doctrine selon laquelle la très Sainte Vierge Marie fut préservée du péché originel dès le premier instant de sa conception. En effet, l'universalité de la Rédemption opérée par le Christ, à première vue, pouvait apparaître compromise par une telle affirmation, comme si Marie n'avait pas eu besoin du Christ et de sa rédemption. C'est pourquoi les théologiens s'opposaient à cette thèse. Alors, Duns Scot, pour faire comprendre cette préservation du péché originel, développa un argument qui sera ensuite adopté également par le Pape Pie IX en 1854, lorsqu'il définit solennellement le dogme de l'Immaculée Conception de Marie. Et cet argument est celui de la 'Rédemption préventive', selon laquelle l'Immaculée Conception représente le chef d'œuvre de la Rédemption opérée par le Christ, parce que précisément la puissance de son amour et de sa médiation a fait que sa Mère soit préservée du péché originel. Marie est donc totalement rachetée par le Christ, mais avant même sa conception. Les Franciscains, ses confrères, accueillirent et diffusèrent avec enthousiasme cette doctrine, et d'autres théologiens - souvent à travers un serment solennel - s'engagèrent à la défendre et à la perfectionner.

À cet égard, je voudrais mettre en évidence un fait qui me paraît très important. Des théologiens de grande valeur, comme Duns Scot en ce qui concerne la doctrine sur l'Immaculée Conception, ont enrichi de la contribution spécifique de leur pensée ce que le peuple de Dieu croyait déjà spontanément sur la Bienheureuse Vierge, et manifestait dans les actes de piété, dans les expressions artistiques et, en général, dans le vécu chrétien. Ainsi, la foi tant dans l'Immaculée Conception que dans l'Assomption corporelle de la Vierge, était déjà présente dans le peuple de Dieu, tandis que la théologie n'avait pas encore trouvé la clé pour l'interpréter dans la totalité de la doctrine de la foi. Le peuple de Dieu précède donc les théologiens, et tout cela grâce au *sensus fidei* surnaturel, c'est-à-dire à la capacité dispensée par l'Esprit-Saint, qui permet d'embrasser la réalité de la foi, avec l'humilité du cœur et de l'esprit. Dans ce sens, le peuple de Dieu est un 'magistère qui précède', et qui doit être ensuite approfondi et accueilli intellectuellement par la théologie. Puissent les théologiens se placer toujours à l'écoute de cette source de la foi et conserver l'humilité et la simplicité des petits ! Je l'avais rappelé il y a quelques mois en disant : 'Il y a de grands sages, de grands spécialistes, de grands théologiens, des maîtres de la foi, qui nous ont enseigné de nombreuses choses. Ils ont pénétré dans les détails de l'Écriture Sainte, [...], mais ils n'ont pas pu voir le mystère lui-même, le véritable noyau [...] L'essentiel est resté caché ! [...] En revanche, il y a aussi à notre époque des petits qui ont connu ce mystère. Nous pensons à sainte Bernadette Soubirous, à sainte Thérèse de Lisieux, avec sa nouvelle lecture de la Bible "non scientifique", mais qui entre dans le cœur de l'Écriture Sainte » (Homélie lors de la Messe avec les membres de la Commission théologique internationale, 1er décembre 2009).

Enfin, Duns Scot a développé un point à l'égard duquel la modernité est très sensible. Il s'agit du thème de la liberté et de son rapport avec la volonté et avec l'intellect. Notre auteur souligne la liberté comme qualité fondamentale de la volonté, en commençant par un raisonnement à tendance volontariste, qui se développa en opposition avec ce qu'on appelle l'intellectualisme augustinien et thomiste. Pour saint Thomas d'Aquin, qui suit saint Augustin, la liberté ne peut pas être considérée comme une qualité innée de la volonté, mais comme le fruit de la collaboration de la volonté et de l'intellect. Une idée de la liberté innée et absolue située dans la volonté qui précède l'intellect, que ce soit en Dieu ou dans l'homme, risque en effet de conduire à l'idée d'un Dieu qui ne serait même pas lié à la vérité et au bien. Le désir de sauver la transcendance absolue et la différence de Dieu par une accentuation aussi radicale et impénétrable de sa volonté ne tient pas compte du fait que le Dieu qui s'est révélé en Christ est le Dieu logos, qui a agi et qui agit, rempli d'amour envers nous. Assurément, comme l'affirme Duns Scot dans le sillage de la théologie franciscaine, l'amour dépasse la connaissance et est toujours en mesure de percevoir davantage que la pensée, mais c'est toujours l'amour du Dieu logos (cf. Benoît XVI, Discours à Ratisbonne, *Insegnamenti di Benedetto XVI*, II [2006], p. 261). Dans l'homme aussi, l'idée de liberté absolue, située dans sa volonté, en oubliant le lien avec la vérité, ignore que la liberté elle-même doit être libérée des limites qui lui viennent du péché.



En m'adressant aux séminaristes romains - l'année dernière - je rappelais que 'la liberté, à toutes les époques, a été le grand rêve de l'humanité, mais en particulier à l'époque moderne' (Discours au séminaire pontifical romain, 20 février 2009). Mais c'est précisément l'histoire moderne, outre notre expérience quotidienne, qui nous enseigne que la liberté n'est authentique et n'aide à la construction d'une civilisation vraiment humaine que lorsqu'elle est vraiment réconciliée avec la vérité. Si elle est détachée de la vérité, la liberté devient tragiquement un principe de destruction de l'harmonie intérieure de la personne humaine, source de la prévarication des plus forts et des violents, et cause de souffrance et de deuils. La liberté, comme toutes les facultés dont l'homme est doté, croît et se perfectionne, affirme Duns Scot, lorsque l'homme s'ouvre à Dieu, en valorisant cette disposition à l'écoute de sa voix, qu'il appelle *potentia oboedientialis* : quand nous nous mettons à l'écoute de la Révélation divine, de la Parole de Dieu, pour l'accueillir, alors nous sommes atteints par un message qui remplit notre vie de lumière et d'espérance et nous sommes vraiment libres.

Chers frères et sœurs, le bienheureux Duns Scot nous enseigne que dans notre vie, l'essentiel est de croire que Dieu est proche de nous et nous aime en Jésus Christ, et donc de cultiver un profond amour pour lui et son Église. Nous sommes les témoins de cet amour sur cette terre. Que la Très Sainte Vierge Marie nous aide à recevoir cet amour infini de Dieu dont nous jouirons pleinement pour l'éternité dans le Ciel, lorsque finalement notre âme sera unie pour toujours à Dieu, dans la communion des saints. »

### **Harpius ami et amoureux du Christ**

C'est pour nous que le Christ a souffert, c'est aussi par nous et à cause de nous.

« On peut envisager d'une autre manière la chair prise par le Verbe, suivant son imperfection de passibilité et de mort, et alors la principale raison de l'Incarnation a été la Rédemption du genre humain, car si l'homme n'avait pas péché et s'il n'avait point dû être racheté de sa chute, le Christ n'aurait pas pris une chair passible et mortelle. »

Cette nouvelle perspective nous tire de notre torpeur, nous ne pouvons rester spectateurs de la Passion attendant que le Christ ait fini de souffrir et qu'il dise « c'est fini, vous pouvez rentrer chez vous, je reprends les choses en mains et comme vous n'avez pas compris ma Passion, vous ne comprendrez pas non plus la Résurrection ». Harpius invite à une compassion d'autant plus grande pour l'Homme Jésus.

Dans son anthropologie, Harpius voit dans l'âme les deux natures, divine et humaine, du Verbe fait chair. Il indique aussi par ce fait, ce qui est génial, que nous pouvons vivre l'union au Christ par

deux voies qui sont complémentaires et que l'on retrouve chez les mystiques, dont il veut faire la synthèse : l'union à la divinité de Jésus et l'union à son humanité.

« Car la vie de l'âme est double : il y a une vie par laquelle elle vit dans la chair et une autre par laquelle elle vit en Dieu. Ainsi il y a deux sens en l'homme, et Dieu s'est fait homme pour que l'un et l'autre sens eussent le bien dans lequel ils devaient être rétablis. Il y a un sens inférieur qui se rétablit dans la contemplation de la divinité. Il y a aussi un sens extérieur qui se rétablit dans la contemplation de l'humanité. Ainsi le Christ béatifie en soi l'homme tout entier, et en lui est toute la tendance profonde de l'homme et tout son amour, car suivant le sens de la chair il est vu par la chair, et suivant le sens de l'Esprit il est vu par la contemplation de sa divinité.

Cet instrument est donc la grâce, ou amour pressant ou impératif, lequel intervient dans les deux voies. Mais dans la première voie, l'intelligence marche la première et cherche une matière pour l'amour, qu'elle puisse offrir aux affections, comme une abeille qui vole sur les fleurs pour ramasser le miel, et l'affection suit pour être alimentée par l'intelligence. Mais, dans cette deuxième voie, l'affection précède et le désir ne peut que suivre de loin. Car l'affection ne veut rien de ce qu'on peut penser de la vie éternelle, des anges ou même de Dieu, si nobles que soient ces pensées, comme sont celles qui concernent sa grandeur, sa puissance, sa déité, sa grâce, sa miséricorde, sa bienveillance, et autres choses semblables. Mais l'affection veut agir seulement dans la simplicité du désir comme avec des aspirations, c'est-à-dire avec d'actives affections, et devenir un avec Dieu.

Ainsi donc, acceptons la volonté de Dieu en toutes choses, puisque le cœur du Christ a été ainsi pour nous blessé d'une blessure d'amour, pour que nous-mêmes, par amour réciproque, nous puissions entrer par la porte de son côté jusqu'à son cœur, et là, unir tout notre amour à son amour divin, et de même que des métaux divers liquéfiés par le feu et mélangés en un seul moule, de même l'homme doit fidèlement fonder et ordonner tous ses désirs en Dieu par l'amour du Christ. Le clou crie, et crie la blessure du côté que Dieu est vraiment dans le Christ réconciliant le monde avec lui. »

### **Divine connexion**

« O mon âme, d'où ton écoulement tire-t-il son origine ? N'est-ce pas de cet abîme de la divinité, comme essence venue de l'essence, vie de la vie, intelligence de l'intelligence, lumière de la lumière, mais à la manière de la créature, non point essentiellement, non point déesse sortie de Dieu, mais devant être déifiée par Dieu ? Cette connexion de l'âme avec Dieu est si grande, cette union si excellente qu'elle ne doit jamais disparaître, que l'âme n'en sera jamais séparée dans l'éternité. De même que le soleil en sa route est une lumière essentielle, qui disperse partout ses

rayons sans subir aucune diminution, qui, bien qu'elle ne communique pas à ses rayons l'essence de sa clarté, leur donne cependant une éternelle contiguïté qui maintient ses rayons dans l'être, de telle sorte que, au moment où cette contiguïté viendrait à disparaître, l'être même du rayon disparaîtrait complètement, ainsi l'âme qui s'écoule de l'abîme de la divinité garde une certaine continuité avec son origine en laquelle elle est conservée et nourrie, et qu'elle désire par-dessus toutes choses saisir pour en jouir. »

Ce dernier point est très apparent dans la manière dont Harphius reçoit le motif de l'Incarnation. On rencontre chez lui ce qu'on pourrait appeler un scotisme mystique, en ce sens que les théories de Duns Scot y sont orientées non vers une conception spéculative de la nature humaine, mais vers l'union mystique considérée comme une réalité vécue. Dans une première perspective, Harphius envisage que l'Incarnation a pour fin première la surélévation de la nature humaine culminant dans l'union mystique, et cette fin est si noble en elle-même que le Verbe se fut incarné sans le péché.

Dans le 'Miroir', Harphius décrit aussi les demeures de l'âme, mansiones. Comment ne pas penser que Thérèse d'Avila ait pu être influencée par cette terminologie propre à notre mystique ? Mais au lieu des trois demeures d'Harphius, elle en décrira sept. Ces demeures sont concentriques comme dans le Château de l'Âme et doivent se réunir pour l'union sursentielle.

Nous reproduisons ici ce qu'en dit le Dictionnaire de spiritualité, car nous ne possédons par le texte original sur lequel se fonde l'auteur de l'article.

### **Les trois cercles concentriques**

« Herp, à la suite de Ruusbroec, voit l'âme comme un ensemble de trois cercles concentriques (Spiegel 'Le Miroir', Ch 20) ou de trois demeures de Dieu (mansiones), qui font trois unités. La demeure inférieure (infima mansio), celle du cœur, donne la vie corporelle et elle est le foyer des sens, qui comprennent les puissances inférieures (via irascibilis, via concupiscibilis, via rationis inferioris). La via concupiscibilis est une sorte de volonté inférieure, importante pour l'aspiration. (cf Spiegel ch. 40). La demeure intermédiaire (media mansio) est celle de l'esprit avec ses trois facultés supérieures (memoria, intellectus, voluntas) qui ne sont liées à aucun organe corporel. Ces trois facultés doivent être réunies pour permettre d'atteindre à la suprême demeure, (suprema mansio) qui est la pure essence de l'esprit, où est imprimée l'image de la Trinité. "La partie supérieure de l'âme où les trois puissances sont originellement unies... est appelée "mens" (Spiegel chap. 50) et l'intelligence ne peut comprendre comment on possède cette unité. C'est ce processus de réunification des facultés menant à l'union à Dieu que Herp appelle introversion, quand il suit Ruusbroek, et "montée" (ascensio), quand il se rapproche d'Hugues de Balma et du pseudo Denys. Il s'en explique : pour obtenir cet effet, on doit captiver les forces extérieures et les puissances inférieures et les enfermer dans la prison des forces supérieures et les orienter vers

l'unité des puissances ou la fine pointe de l'esprit (apex mentis, cf in supremum mentis, Spieghel, ch. 65), de sorte qu'elles puissent entrer dans le Saint des saints et être heureusement renouvelées." (Collatio II) »

### **Les capacités de l'âme selon Harphius**

« L'âme porte en elle une triple image, à savoir de nature, de grâce et de gloire. Tout d'abord, elle porte en elle une image naturelle, suivant laquelle l'homme a une aptitude naturelle à comprendre et à aimer Dieu. Et c'est là l'image de la Création qui se trouve en tous les hommes, comme le dit la glose sur ce passage : 'La lumière de ta face, Seigneur, a été marquée sur nous.' Selon cette image, l'âme qui a été créée par Dieu immédiatement et à partir du néant est capable de Dieu, et c'est pourquoi rien de ce qui est moindre que Dieu ne peut l'emplir. En second lieu, elle porte en elle l'image de grâce, par laquelle elle connaît et aime Dieu, qui est dite image de récréation et qui se trouve seulement dans les justes, en tant que, par conformité de grâce, ils connaissent et aiment Dieu en acte, quoi que ce soit d'une manière imparfaite et comme par un autre. En troisième lieu, elle porte en elle l'image de gloire, par laquelle elle connaît Dieu parfaitement et l'aime immédiatement et par lui-même, image qui est dite de similitude, et qui se trouve seulement dans les bienheureux par conformité de gloire, en tant qu'ils connaissent Dieu parfaitement et l'aiment dans la patrie, car c'est d'une manière immédiate, par lui-même et en lui-même. (Théologie Mystique) »

### **La dévotion sensible à l'humanité du Christ**

« Nous pouvons aussi colliger \*(déf. Larousse : Relier plusieurs observations en une notion synthétique permettant d'induire un phénomène non encore détecté.) la grandeur de cette douleur de ce que le Christ, par la seule mémoire de sa Passion prochaine, d'angoisse de cœur en sua le sang. Car à grand peine serait-il croyable à aucun vivant quelles angoisses cette nature délicate sentit en redoutant la mort, lorsqu'elle connut combien griefs supplices lui étaient jamais prochains, en signe de quoi il dit : 'Mon âme est triste jusques à la mort,' d'autant que cette tristesse était aussi grande qu'elle pouvait être sans la mort. Où êtes-vous donc maintenant, fidèle Épouse, jadis noblement marquée à l'image de votre Dieu ? Veuillez, je vous prie assister fidèlement à Jésus Christ, lequel prie humblement plus votre salut, sue, gémit, pleure et est en agonie. Ne dormez pas à celui lequel n'a pas dormi à vous, mais ramassez en votre cœur les gouttelettes de son sang, lesquelles suant pour vous il a répandues abondamment en terre. » (Théologie mystique)

En lisant Harphius, on peut se demander si la synthèse qu'il propose est possible. Ses passages sur la communion sensible avec le Christ, surtout souffrant, sont de toute beauté. Mais la première

objection qui nous vient est la suivante : la voie apophatique est sans forme et sans image, l'imagination est totalement suspendue, la mémoire est incapable de ramener dans l'âme le souvenir de la Passion, l'intelligence se tait, suspendue elle aussi dans la contemplation. Plusieurs réponses s'imposent et par l'étude des mystiques et de leurs œuvres et par l'expérience. Il faut se garder de radicaliser les deux voies. Il peut y avoir une alternance des deux modes de connaissance de Dieu. Et quand on lit les poèmes de saint Jean de la Croix, on peut se dire que l'enflamment du cœur zèbre la nuit de furtives touches de sentiments et d'affections sensibles. Une des réponses les plus justes, c'est qu'il n'y a pas deux mystiques qui soient identiques.

Car, il ne faut pas l'oublier, « tout est grâce » et Dieu dispense ses grâces non pas selon nos désirs, mais selon sa sagesse. Et par conséquent il nous conduit par des chemins qui d'abord correspondent à notre goût puis il nous accorde des « grâces inattendues », des divines surprises, où nous n'avons pas d'autre choix que de nous adapter. Ce qui est sûr c'est que la grâce ne saurait nous manquer. Pourvu que nous soyons mis en marche soit en plongeant dans le noir de l'anéantissement soit que nous ayons embrassé le corps du Christ dans des transports amoureux.

La plupart des mystiques, et nous en connaissons de vivants qui nous ont partagé leur cheminement, vivent sous une double modalité, dans une alternance entre des périodes nocturnes, - comme le montre si bien Hadewijch pour qui elles sont vécues comme une cruauté de l'Amant - ou dans un mouvement anagogique, où l'âme sait que Dieu ne l'a pas abandonnée, mais où elle collabore à l'anéantissement et à sa transformation d'une manière totalement passive en ne s'appuyant que sur la foi aveugle, aveuglée par un excès de lumière qui l'a totalement aveuglée.

Les voyants que nous connaissons disent qu'après l'apparition qui est toute de lumière céleste, la lumière du jour ressemble à une ténèbre. Ce qui n'était pas le cas de Jacqueline de l'Ile-Bouchard. Nous lui avons posé la question comme nous l'aurions posé à Bernadette de Lourdes : « Est-ce que la sainte Vierge ne te manque pas après ce que tu as vue ? – Non, elle est sans cesse dans mes yeux exactement comme il y a quarante ans. » Son regard était là pour témoigner de l'authenticité de son propos. Il n'y a donc pas de règle, chacun de nous est une exception. Mais au moins au départ, il est indispensable de prendre un chemin qui nous a été indiqué par nos pères et mères dans l'Amour.

Harphius met l'accent sur l'affectivité, mais il n'élimine pas l'intellect, les deux se rejoignent quand on est plus avancé dans la vie contemplative et sursentielle. Il est autant influencé par saint Bernard et Origène, dont il cite souvent le 'Commentaire du Cantique', que par Denys l'Aréopagite.

Sa notion d'« aspiration » fait partie de son réalisme et de son optimisme mystique. Il y décrit cette force d'aspiration que Dieu exerce sur l'âme qui est en travail. Pour lui, Dieu a créé l'homme pour

l'union mystique et il s'appuie sur saint Bernard pour l'affirmer. C'est aussi l'objet de notre étude : il n'est pas de vie pleinement réalisée sans union mystique, elle est l'appel de toute âme que Dieu a formée à son image et à sa ressemblance. Harpius insiste donc sur la volonté nécessaire qui poussera l'homme à l'abnégation. Sa description des dix-huit mortifications est assez effrayante, pour l'amour de Dieu qui l'aspirera. Ce qu'il nous faut c'est la volonté d'entrer dans la vie mystique. Et pour que la volonté trouve affectivement sa motivation, Harpius propose une méthode : méditer pendant six mois exclusivement sur l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ. Il nous faut « craquer » devant l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ, nous aimons Dieu parce qu'il nous a aimés le premier. Mais en avons-nous vraiment conscience ? Ces six mois de méditation peuvent transformer notre vie, ils peuvent donner une fougue ou une fureur, comme dirait Hadewijch, à notre désir d'union.

Allons-nous relever ce défi ? Consacrer six mois de sa vie à méditer sur l'amour de Dieu ! Nous pourrions écrire un guide de méditations quotidiennes qui s'appellerait : « Oh ! je voudrais chanter, mon Dieu, pourquoi je t'aime ! » En tout cas, l'œuvre d'Harpius, qui est si riche, pourrait nous fournir bien des points de méditation. Sa 'Théologie Mystique' abonde en considérations qui font fondre le cœur sur l'humanité de Jésus.

## XVI

### INTRODUCTION A LA MYSTIQUE CARMELITAINNE

#### JEAN DE LA CROIX ET THERESE D'AVILA

Nous devrions nous faire le devoir de lire les œuvres des deux fondateurs de notre spiritualité. Pour sainte Thérèse d'Avila, il y a deux œuvres majeures, mais selon la sainte le plus important et qui lui causa bien des tourments c'est son autobiographie : le livre de la vie où, bien qu'écrivant à la première personne, elle ne se nomme jamais. Citons une carmélite que nous aimons beaucoup, Edith Stein : « Avec les 'Confessions' de saint Augustin, aucun livre de la littérature universelle n'est marqué comme le 'Livre de la vie' de Thérèse du sceau de la vérité, aucun livre n'éclaire d'une lumière aussi pénétrante les plis secrets de notre âme, ni ne livre un témoignage aussi émouvant des "miséricordes de Dieu". » (Edith Stein, 'L'art d'éduquer, regard sur Thérèse d'Avila', Ad Solem, 1999, p. 107)

Ensuite il faut lire le 'Château intérieur' ou 'Livre des Demeures' qui décrit avec beaucoup de pédagogie les étapes de l'ascension mystique. Nous avons connu une juive hongroise qui nous raconta sa conversion. Alors qu'elle était dans un profond désespoir, elle décida de mettre fin à ses jours. Elle quitta son appartement et ne prit pas la peine d'allumer la lumière de la cage d'escalier et en descendant elle trébucha sur un objet, c'était un livre, elle alluma la lumière et s'assit sur une marche. Il s'agissait de l'autobiographie de Thérèse d'Avila, elle le lut d'un trait et en fut transformée, sa vie était sauvée et elle se convertit au catholicisme.

Pour saint Jean de la Croix, on pense que logiquement c'est la lecture de 'la Montée du Carmel' qui s'impose, et ils ne lisent que les premiers chapitres... et encore ! Pour le coup cela nous paraît bien obscur. Et pour cause. ! Il faut d'emblée se plonger dans sa poésie commentée et lire 'la Vive Flamme d'Amour' qu'il a écrit pour une novice. Toute sa démarche est concentrée d'une manière savoureuse et amoureuse dans cet ouvrage. Cette lecture peut blesser notre âme avec tendresse jusqu'en son centre le plus profond et éveiller un amour fou pour Dieu.



Nous avons choisi de faire un portrait croisé de ces deux grands saints du Carmel au lieu de les étudier l'un après l'autre en les situant d'une manière biographique. Étant les fondateurs de la spiritualité que nous avons choisie, nous avons lu (où nous devrions impérativement lire) l'histoire de leur vie. Mais leurs points de divergence et de convergence peuvent grandement nous aider à



nous situer nous-mêmes et à reprendre le chemin de la conversion à la vie mystique. Le livre du Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus, 'Je veux voir Dieu', que nous avons souvent vu dans les mains de nos frères et sœurs, reste une référence très claire et très abordable et nous n'allons pas le résumer ici. Nous vous invitons plutôt à l'adopter comme point d'ancrage dans notre spiritualité.

Jean et Thérèse ne forme pas un couple mystique comme beaucoup le croient. Rien à voir avec le couple si fécond François de Sales et Jeanne de Chantal, qui résonnent à l'unisson. Ils ont vingt-sept ans de différence ! Et l'appel de Jean, qui ne trouve pas ce qu'il cherche dans le Carmel, c'est l'éremitisme. C'est pourquoi il a décidé de quitter les Carmes et d'entrer chez les Chartreux. Thérèse a entendu parler de son exigence et de ses grandes vertus, elle ne le connaît pas, mais il lui faut un homme de cette trempe. Ce que femme veut... elle le veut et elle l'aura.

« Je lui fis voir que s'il voulait embrasser une vie plus parfaite, il y avait tout avantage à le faire dans son Ordre même, et que Dieu en serait plus glorifié. Il m'engagea sa parole, à condition qu'il ne devrait pas attendre longtemps. »

Le 28 novembre 1568, Jean de Saint-Mathias prend, sous le nom symbolique de Jean de la Croix, le nouvel habit cousu des mains de la sainte.

Pendant les quatre années qui s'écoulaient de 1568 à 1572, deux brèves entrevues seulement, dont l'une est même problématique, rapprochent Thérèse de Jésus de Jean de la Croix.

« Dans une relation de la vie de saint Jean de la Croix, on vit que ce saint accompagna la Mère Thérèse une fois où elle alla à Salamanque. Peut-être était-ce cette fois-là.

Puis une longue période de mai 1572 au 4 décembre 1577, Jean de la Croix demeure à Avila, à titre de vicaire et chapelain de l'Incarnation. Mais la Madre s'absentait beaucoup. Toute occupée qu'elle était de fonder, elle ne faisait que de courtes haltes au monastère de l'Incarnation. Ils demeurèrent cependant un an ensemble où Jean put lui donner des conseils spirituels, elle l'appela alors 'le père de son âme'.

Si donc on cherche à dresser le bilan de leurs rapports, on trouve Jean de la Croix et Thérèse de Jésus face à face en une brève entrevue en 1567, puis réunis pour un mois et demi à Valladolid, en 1568. C'est ensuite, après une absence de quatre ans, coupée de deux rencontres fort rapides, le séjour en commun à Avila, d'un an et trois mois, le plus long et le plus important. Puis, après quatre années encore où pendant cinq fois ils se retrouveront, la séparation définitive que seules atténueront deux brèves visites du saint. » (Article de Bonnard Maryvonne)  
[http://www.persee.fr/doc/hispa\\_00074640\\_1935\\_num\\_37\\_2\\_2667](http://www.persee.fr/doc/hispa_00074640_1935_num_37_2_2667)

Dans ce portrait croisé, ce sont plutôt des dissonances qui attirent notre attention pour notre plus grand profit : il nous faudra alors choisir l'ascension du 'Mont Carmel' où l'exploration des demeures du 'Château de l'âme'.

Ils ont finalement passé peu de temps ensemble, mais leurs rencontres furent décisives. C'est sans doute à la suite d'une d'entre elles que Thérèse a pu basculer dans le mariage mystique. Leur projet était commun, mais ils sont restés à distance et si nous voulons parler d'amour dans ce couple, il est évident que c'est Jean de la Croix qui a le plus aimé dans une pudeur et une discrétion qui n'appartient qu'aux hypersensibles. Leurs sources sont communes, mais leurs choix parmi ces sources très opposés.

Rappelons-le, l'Espagne vit son Siècle d'Or. Au XVI<sup>e</sup> siècle, elle se revendique bien plus que la France, la fille aînée de l'Église dont elle se fait la championne et la missionnaire dans les territoires qu'elle conquiert. Mais ce n'est pas de l'or qu'elle importe en abondance, c'est un trésor spirituel et mystique. Elle prend beaucoup, mais elle va donner aussi beaucoup. On l'a comparée à un château d'eau qui a irrigué la France. (Que serait le Grand Siècle des Ames en France sans le Carmel ?) Mais d'où vient cette eau qu'elle a collectée, comme Grenade qui récolte la fonte des neiges de la Sierra Nevada pour faire éclore les jardins somptueux de l'Alhambra, où Charles Quint a fait construire un étrange palais à son goût ? Ce dernier, nous l'avons dit plus haut, a fait traduire en espagnol les œuvres des Rhéno-flamands, car ils font partie de son empire (qui a échappé à François Ier). Et nous pouvons imaginer un aqueduc qui relie les Flandres à la Castille. La floraison va être phénoménale. On pourrait établir une généalogie à la manière des Évangiles : Untel engendra Untel. Et le point de départ de cette généalogie, le patriarche, c'est saint Bernard qui engendra Hadewijch, qui engendra Eckhart... et ainsi de suite jusqu'aux Pères spirituels qui engendrèrent Thérèse, ou plutôt qui l'assistèrent comme de bonnes sages-femmes dans son propre engendrement pour en faire la mystique par excellence. L'un d'eux, Francisco de Osuna, fut le plus influent, décisif et inspira jusqu'au style de ses écrits.

On peut se demander si le titre donné à son livre par le Père Marie-Eugène est bien choisi. Non à notre avis. Il est très attirant parce qu'il répond à une soif qui est dans tout être, mais pas chez nos deux grands mystiques. Thérèse ne veut pas voir Dieu, elle veut l'épouser. Jean de la Croix ne veut pas voir Dieu, surtout pas, il veut participer à sa suessence, être transformé non pas en Dieu, mais dans la Déité.

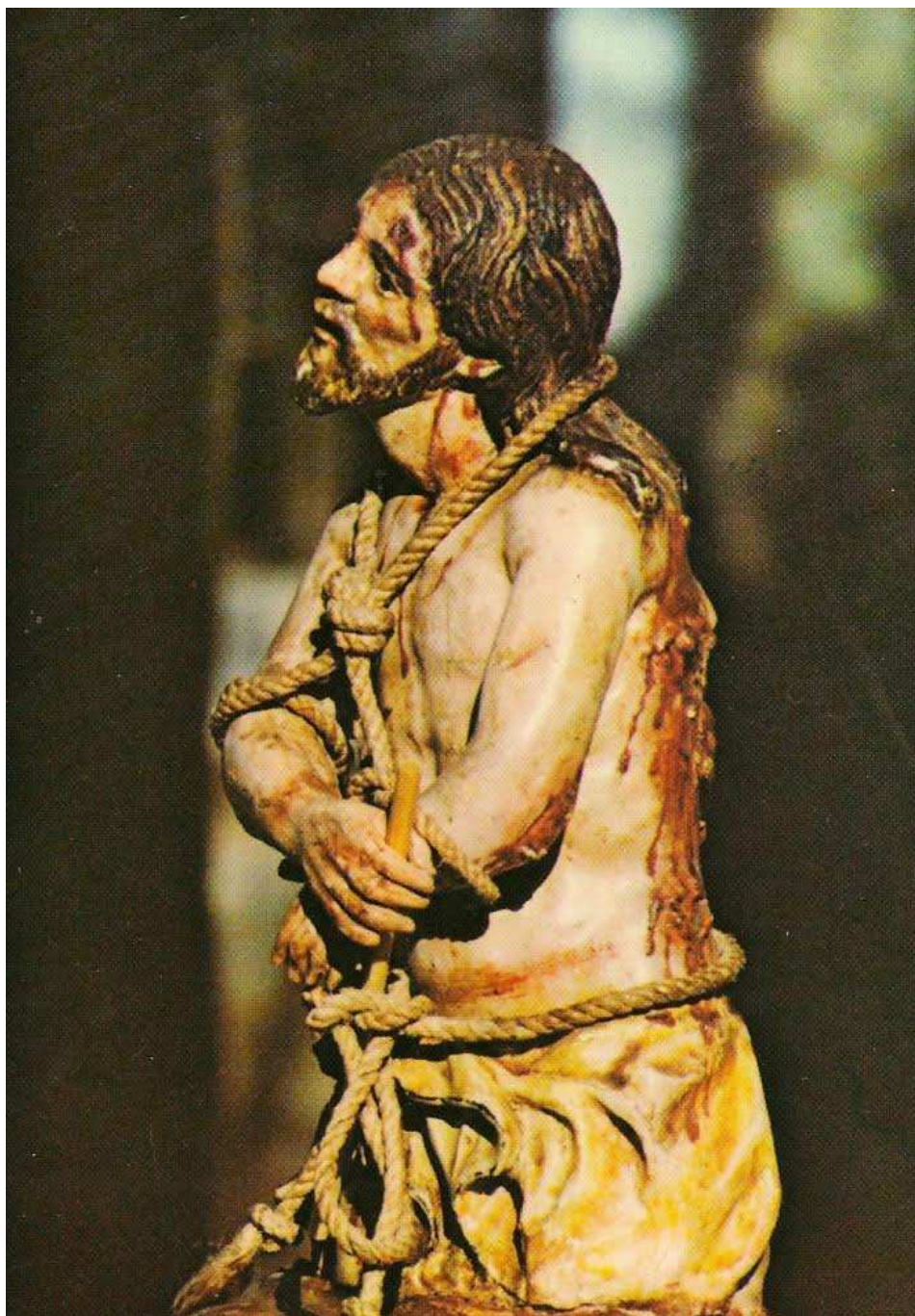
Si Thérèse a tant de succès c'est parce qu'elle est une pédagogue pragmatique qui se met à la portée de ses filles. Elle va nous indiquer un chemin bien jalonné qui conduit de la méditation à l'union transformante. Les œuvres de saint Jean de la Croix demeureront fermées et ne s'ouvriront qu'au fur et à mesure que nous ferons l'expérience de ce qu'il décrit. Heureusement que nous avons ses

poèmes, mais bien que d'une sublime beauté, reconnus comme chef d'œuvre de la langue castillane qu'il promet, ils demeureraient hermétiques s'il n'avait cédé à la pressante demande de ses filles spirituelles de leur dévoiler le sens caché, comme le firent les disciples en demandant à Jésus de leur expliquer les paraboles, ou encore les pèlerins d'Emmaüs pour qui Jésus décrypte les Écritures. « Nos cœurs n'étaient-ils pas tout brûlants... »

Nous ne savons quasi rien du cheminement de Jean de la Croix : quelques repères biographiques, les études qu'il a faites. Mais qu'est-ce qui l'a amené à gravir le 'Mont Carmel' ? Nous ne le savons pas, parce qu'il ne se raconte pas. Il ne dit jamais « je » alors que la Madre est le reporter de son propre cheminement. Nous savons que Jean n'a écrit que ce qu'il a lui-même expérimenté, mais nous ne connaissons pas les détails de sa conversation et de ses grâces mystiques. A-t-il eu des visions, quelque chose l'a-t-il bouleversé pour que l'étudiant devienne un grand mystique ? Quand a-t-il lu Maître Eckhart et les Rhéno-flamands dont il reprendra la doctrine apophatique qu'il exprimera dans ses poèmes véhiculant l'érotique sacré du Cantique des Cantiques ?

Pour Thérèse, nous savons qu'après vingt ans passés au Carmel dans une relative tiédeur, c'est à la vue d'une statue qu'elle a été totalement retournée et qu'elle a réalisé que l'amour n'est pas aimé. Elle décidera alors de mettre toute son énergie à la conquête du Royaume en aimant de plus en plus, d'un amour de plus en plus pur.

Il est bon dans notre étude de comparer deux images, le Christ de Thérèse et le Christ de saint Jean de la Croix.



Nous voyons ici le Christ mendiant d'amour, car ce qui frappe le plus dans cette petite statue c'est le regard. Il semble dire avec sérénité « c'est pour toi que je souffre, c'est pour toi que j'ai accepté la condition humaine, et bien que Dieu, je me suis laissé ligoter et flageller ». Cette image n'est pas doloriste, car la douleur n'est pas apparente, mais elle est amoureuse. On sent en elle une solitude qui pourrait traduire « l'amour n'est pas aimé » de saint François, « s'il te plaît, rejoins-moi, aime-moi, mets-toi à mon école, car je suis doux et humble de cœur ».

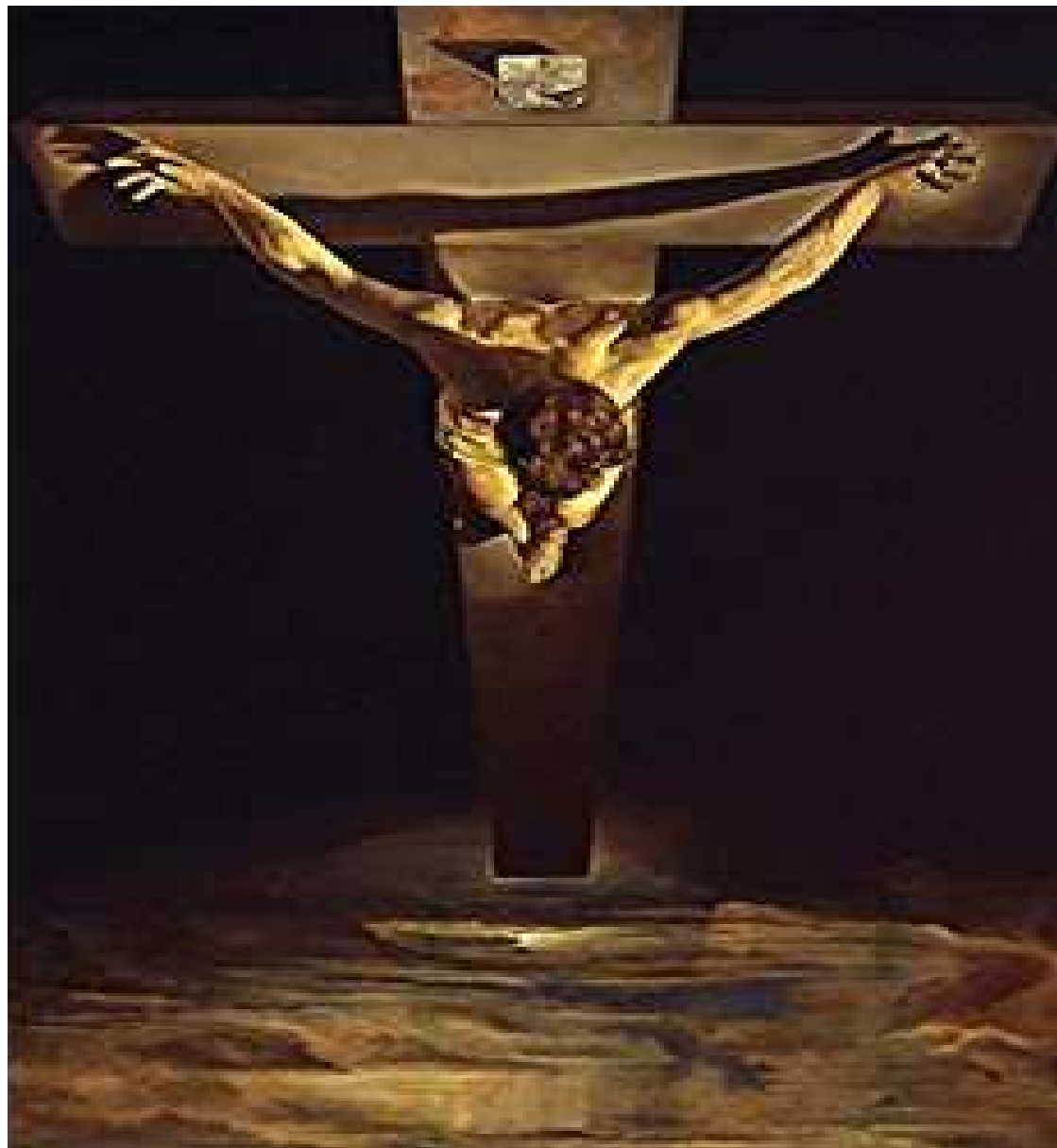
**C'est une toute autre passion que décrit le saint du Carmel.**



Le Christ de Jean de la Croix, dont il fera un dessin en plongée - ce qui était très novateur sur le plan artistique - est probablement inspiré par une vision. Salvador Dali le reprendra sans trahir l'esprit qui l'a inspiré. On pourrait l'appeler le Christ 'du centre de la nuit de l'esprit'. La froideur même des couleurs et de la composition traduit bien cette totale absence de Dieu, cet agnosticisme mystique. La foi sait qu'il est là, mais impossible de communiquer avec lui, son visage est voilé par ses cheveux. Où est-elle la bouche qui pourrait dire une parole, une des sept paroles qu'il prononça du haut de la Croix ? Où sont ses yeux, ce regard que croisa le Larron et qui le convertit ? Oui, où est-elle cette bouche du 'Cantique des Cantiques' ? Quel contraste avec le 'Cantique Spirituel' où Jean disait : « Quand tu me regardais, tes yeux venaient graver ta grâce en moi. C'est pourquoi tu m'aimais et les miens méritaient d'adorer ce qu'en toi ils voyaient. »

Mais Dieu est mort. La solitude est totale. Nous sommes perdus dans le cosmos infini. Au-dessus il n'y a rien, rien en dessous, rien devant, rien derrière. Partout le vide. L'âme est totalement perdue. Période dangereuse où l'on est tenté de rechercher des consolations humaines, où certains se

perdent pour retourner dans le monde puisque Dieu n'a pas tenu ses promesses, puisqu'il nous a abandonnés à une angoisse qui doit être proche de celles que vivent les schizophrènes. Comme il faut entourer ceux qui connaissent cette étape qui peut durer plusieurs années ! Mais justement, l'abandon des proches fait partie du programme.



## Un point de divergence : L'humanité du Christ



Dürer, inventeur de l'autoportrait, se représente sous l'aspect du Christ. De quoi parle-t-on quand on parle de l'humanité du Christ ? C'est le rapport que l'on peut avoir avec le Christ dans les jours de sa chair.

La théologie négative n'exclut pas le Christ, loin de là. Mais elle le voit d'une manière plus abstraite et comme deuxième personne de la Trinité. Elle s'éloigne des représentations charnelles de la mystique affective médiévale des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, où les images suscitent des élans d'affection, de tendresse et d'amour, ce qui est plus particulièrement caractéristique de la mystique féminine. Le chemin apophatique est sans forme et sans image pour exprimer le mystère de l'Incarnation qui s'expérimente au plus profond de l'âme. On parle alors d'une mystique spéculative, ce qui ne rend pas vraiment compte de sa nature, car elle est aussi sensible mais voilée dans l'intime de l'âme.

Quand on lit Eckhart on cherche en vain l'humanité du Christ et le lecteur peut s'en offusquer. Mais pour le Maître flamand comme pour Jean de la Croix, on doit renoncer aux représentations sensibles - même si on a des visions - pour saisir le Christ vrai homme dans l'ensemble du mystère trinitaire, quand tous les sens et les puissances de l'âme sont apurés (apurados). L'humanité du Christ dans le mystère de la Rédemption affecte et implique les autres personnes de la Trinité.

### **Thérèse, inconditionnelle de l'humanité de Jésus dans la vie mystique**

Dans sa méditation, la sainte aura beaucoup de mal à faire travailler son imagination. Mais en progressant, la vision du Christ s'impose à elle, d'abord dans des flashes, le temps d'un Ave Maria. Mais plus elle progresse, plus elle le voit. Cependant elle lit beaucoup, et les auteurs apophatiques vont beaucoup la troubler, car elle désire la plus haute perfection. Est-ce l'influence de ses confesseurs ou même de saint Jean de la Croix ? Il lui faut renoncer à contempler l'humanité du Christ. Il s'en suit un moment de crise jusqu'à ce qu'elle s'avoue qu'elle a commis une erreur : sa voie n'est pas celle-là. Et elle retourne à l'humanité du Christ pour son plus grand bien. Elle sera alors gratifiée de le voir tel qu'elle le désire. Écoutons-la raconter sa vision des mains, du visage et du corps de Jésus dans son autobiographie.

« Étant un jour en oraison, il lui plut de me montrer ses divines mains ; et nulles paroles ne sont capables d'exprimer quelle en était la beauté. Cela me donna beaucoup d'appréhension, comme il m'arrive toujours lorsqu'il commence à me faire quelque grâce surnaturelle. Peu de jours après, il me laissa voir son visage, dont je fus tellement ravie, que, si je m'en souviens bien, je perdis toute connaissance. S'étant depuis montré à moi tout entier, je ne pouvais comprendre pourquoi il ne se montrait auparavant que peu à peu ; mais je vois bien à présent que c'était par un effet de sa bonté qu'il me traitait en cela selon ma faiblesse, parce qu'étant si misérable, je n'aurais pu soutenir en même temps et tout à la fois l'éclat d'une si grande gloire.

Que s'il semble à votre révérence que l'on n'a pas besoin d'un grand effort pour voir avec un extrême plaisir de telles mains et un tel visage, elle saura, s'il lui plaît, que la vue des corps glorieux, comme étant surnaturelle, va si fort au-delà de tout ce qu'on peut en dire, qu'elle étonne l'esprit et me donnait ainsi tant de frayeur, que j'en demeurais toute troublée. Mais j'étais ensuite si assurée de la vérité de ce que je voyais, et les effets qu'elle produisait en moi étaient si grands, que cette crainte se changeait bientôt en une entière assurance.

Le jour de la fête de saint Paul, étant à la messe, Jésus-Christ se montra à moi dans toute sa sacrée humanité, tel qu'on le peint ressuscité, et avec une beauté et une majesté inconcevables, ainsi que je l'écrivis à votre révérence après qu'elle me l'eût expressément commandé, quoique j'eusse beaucoup



de peine à m'y résoudre, parce qu'il est difficile de comprendre combien grande est celle de rapporter de semblables choses. Toutefois je le fis le mieux que je pus ; et ainsi il serait inutile de le répéter ici. Je dirai donc seulement que, quand il n'y aurait point d'autre contentement dans le ciel, que de voir l'extrême beauté des corps glorieux, et particulièrement celui de notre divin Rédempteur, on ne saurait se l'imaginer tel qu'il est. Car si lorsque sa majesté ne se montre à nous ici-bas qu'à proportion, comme je l'ai dit, de ce que notre infirmité est capable de soutenir l'éclat de sa gloire, que sera-ce lorsque notre âme étant affranchie des liens de ce corps mortel, pourra le voir et jouir de ce bonheur dans toute sa plénitude !

Ce n'a jamais été avec les yeux du corps que j'ai vu cette vision, ni aucune autre ; mais seulement avec les yeux de l'âme. Ceux qui sont plus intelligents que moi disent que l'autre vision dont j'ai parlé ci-devant est plus parfaite que celle-ci, et beaucoup plus que toutes celles qui ne se voient qu'avec les yeux du corps, qui sont à ce qu'ils croient les moindres de toutes et les plus susceptibles des illusions du diable. Néanmoins j'avais peine alors d'en être persuadée, et j'aurais désiré au contraire de voir avec les yeux du corps ce que je ne voyais qu'avec ceux de l'âme, afin que mon confesseur ne pût pas me dire que ce n'était qu'une imagination. »

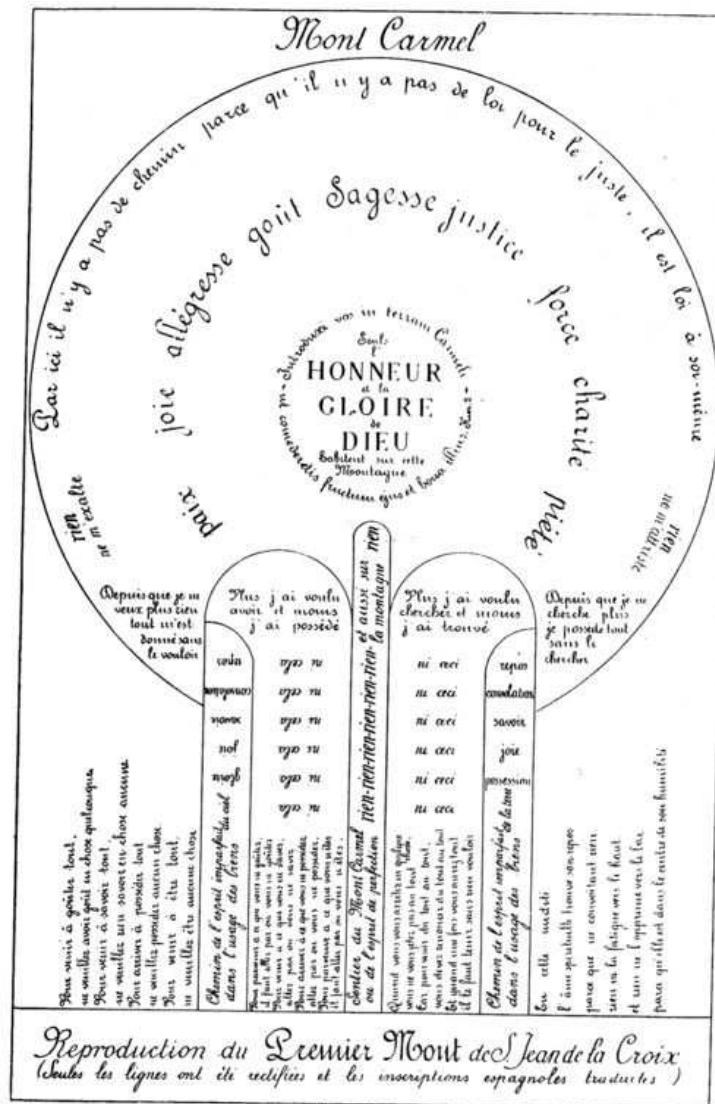
## **La Nada et le Todo**

Jean de la Croix et Thérèse d'Avila se sont abreuvés à la même source, mais ils ont fait un choix différent. Pour Thérèse, sa rencontre avec Osuna a été déterminante, nous développerons ce sujet plus loin. Le choix de Jean est sans doute, avant même la lecture d'Eckhart dans le texte ou dans d'autres ouvrages, marqué par un désir de pénétrer les nuées célestes. Il a dû saisir très tôt la supériorité de la voie apophasique : puisque Dieu est inconnaissable, rencontrons-le dans son essence même, tentons l'aventure. On devrait lui donner le titre de Docteur de la foi, plutôt que Docteur mystique. Il ne sera guidé que par la foi. Il plongera dans un monde ténébreux qui semble ne déboucher sur rien, mais sa foi est inébranlable, il sait qu'au bout du chemin il trouvera la lumière. Il refusera les petits lumignons qui s'allument dans l'âme mystique, ces lampes de poche que sont les visions imaginaires ou intellectuelles, il veut le grand soleil de l'amour.

Nous citons plus érudit que nous : « Puisque la lecture était pour lui principalement une expérience — on revient toujours à ce mot — et qu'elle a servi de tremplin à son génie (p. 220), les écrits des Rhéno-flamands lui semblaient justement rendre bien souvent compte de son expérience propre et répondre aux problèmes posés par les âmes qu'il croyait avoir mission de conduire et d'éclairer. (p. 231)... C'est là-dessus que termine Mr Orcibal. On voit que ses conclusions débordent très largement le problème initial. Elles esquissent finalement un pénétrant portrait moral et intellectuel de saint Jean de la Croix qui couronne dignement le sobre, mais magnifique édifice élevé par l'auteur à sa mémoire. Si l'on veut maintenant faire un léger retour en arrière et tenter de dégager les

résultats qui paraissent désormais acquis, on dira en quelques mots que l'influence des mystiques du Nord sur saint Jean de la Croix s'est exercée de manière certaine, mais diffuse et parfois indirecte ; que, pour cette raison, elle est inégale et souvent difficile à préciser dans le détail ; et que, dans cette influence, il faut sans doute accorder le premier rang à Ruysbroeck, aux écrits taulériens, authentiques ou non, à Maître Eckhart et au De Beatitudine anonyme. Il s'agit donc, en somme, d'une influence générale, puisqu'on ne voit guère à écarter que Harphius, comme on l'a noté, et que Suso, qui apparaît fort peu dans les analyses de Mr Orcibal, même sous le masque du pseudo-Tauler. Mais l'originalité littéraire et doctrinale de saint Jean de la Croix, que d'ailleurs personne n'a jamais mise sérieusement en question, sort absolument intacte de cet examen minutieux et de cette exigeante discussion. » (Compte rendu de lecture, par Robert Ricart du livre de Jean Orcibal, 'Saint Jean de la Croix et les mystiques rhéno-flamands'. Paris, Desclée De Brouwer)

Comme nous le disions, il a trouvé confirmation chez ces auteurs, mais il demeure le créateur d'une œuvre originale.



Le Mont de la Perfection  
Transcription du P. GABRIEL DE SAINTE MARIE-MADELEINE.

Saint Jean y dessine le chemin vers Dieu, et ce chemin au centre est :

"RIEN (nada), RIEN, RIEN, RIEN, RIEN, RIEN"

A droite du chemin, on peut lire "NI CECI, NI CECI, NI CECI, NI CECI, NI CECI"

et à gauche "NI CELA, NI CELA, NI CELA, NI CELA, NI CELA"

"Pour venir à goûter tout, veillez à n'avoir goût pour rien.

Pour venir à savoir tout, veillez à ne rien savoir de rien.

Pour arriver à posséder tout, veillez à ne posséder quoi que ce soit.

Pour venir à être tout, veillez à n'être rien en rien.

Pour parvenir à ce que vous ne goûtez, vous devez passer par ce que vous ne goûtez pas.

Pour venir à ce que vous ne savez pas, vous devez passer par où vous ne savez pas.

Pour arriver à ce que vous ne possédez pas, vous devez passer par où vous ne possédez pas.

Pour arriver à ce que vous n'êtes pas, vous devez passer par ce que vous n'êtes pas.

Quand vous voulez vous arrêter à quelque chose, vous cessez de vous abandonner au tout.

Car pour venir du tout au tout, il faut se renoncer du tout au tout.

Et quand vous viendrez à avoir tout, il faut l'avoir sans rien vouloir.

En cette nudité l'âme spirituelle trouve son repos, parce que ne convoitant rien, rien d'en haut ne la fatigue, rien d'en bas ne l'opprime, car il est dans le centre de son humilité. "

Si Jean écrit « pour le juste il n'y a pas de chemin », la Madre sait par ses lectures que d'autres ont tracé un chemin, qu'ils l'ont balisé, qu'ils ont planté des pitons le long de la paroi abrupte, qu'ils ont défini des étapes : la voie purgative, la voie illuminative et la voie unitive.

Le chemin de Thérèse semble beaucoup plus humain, mais pas moins effrayant. Elle a lu Cervantès et les romans de chevalerie, son tempérament est ardent, elle vit d'expériences. Dans ses influences mystiques, elle choisira Ruysbroek qui est pratiquement à l'opposé d'Eckhart et que les études contemporaines séparent des Rhéno-flamands.

### **Les étranges maladies des mystiques**

Il est difficile de dissocier les épreuves de santé, les souffrances physiques de la vie mystique chrétienne. « C'est pour nous que le Christ a souffert, il nous a montré le chemin afin que nous marchions sur ses traces. »

Dieu s'y est pris d'une manière bien différente avec Jean de la Croix et avec Thérèse, car chez la Madre il fallait qu'il intervienne de l'extérieur pour la transformer en mystique. Plus proche de nous, Marthe Robin est un bon exemple de mutation, (c'est une mutante, disait Jean Guitton) de transformation des capacités du cerveau et de tout le corps par d'étranges maladies. Chez Marthe, pour parler cliniquement, c'est une « encéphalite » qui initiera ce processus. C'est à l'âge de 16 ans que des migraines persistantes commencent à l'affecter. Fièvre, puis vomissements, et enfin syncopes se succèdent durant quelques mois. En décembre 1918, elle tombe dans le coma. Les médecins sont un peu perdus : on pense d'abord à une tumeur cérébrale, puis on accuse la grippe espagnole. Migraines violentes, fièvres, raideurs soudaines et totales de tout le corps, comas, faiblesse intense des membres, vision trouble et sensibilité extrême à la lumière, avec des périodes

de rémission et des périodes d'aggravation : tous ces symptômes nous montrent que Marthe était atteinte d'encéphalite léthargique. La maladie avance par paliers, progressant ou régressant. À 17 ans, ses jambes se paralysent ; à 28 ans, une deuxième poussée provoque une paralysie totale des voies digestives ; une troisième poussée atteint les nerfs oculaires en 1939, à 37 ans. La lumière la fait beaucoup souffrir. Elle doit vivre dans la pénombre.

En fait, aucun diagnostic médical précis ne correspond aux étranges maladies des mystiques. Quant aux diagnostics psychiatriques et psychanalytiques (non scientifique, constructions intellectuelles purement subjectives) elles seraient à mourir de rire si les dégâts qu'elles font n'étaient pas si graves. Nous avons connu de vraies hystériques et tout ce qu'on peut dire c'est que leur personnalité est très pauvre.

Thérèse ira jusqu'à la mort clinique (expliquée aujourd'hui par une forme d'épilepsie ! Si vous connaissez des cas semblables écrivez-nous !) Pour nous, elle était sur la table d'opération du Grand Chirurgien de l'âme.

« Il me prit, cette même nuit, une défaillance qui dura près de quatre jours, sans qu'il me restât aucun sentiment. On me donna durant ce temps le sacrement de l'extrême-onction ; on croyait à tous moments que j'allais rendre l'esprit : on me récitait le Credo, comme si j'eusse été en état de pouvoir l'entendre ; et l'on doutait si peu que je ne fusse morte, que lorsque je revins à moi, je trouvai sur mes yeux de la cire de la bougie que l'on avait présentée pour voir si j'étais passée. Dans la douleur qu'avait mon père de m'avoir empêchée de me confesser, il poussait des cris jusqu'au ciel, il adressait ses prières à Dieu, et je ne saurais trop louer son infinie bonté d'avoir daigné les entendre. La fosse pour m'enterrer avait, durant un jour et demi, été ouverte dans notre monastère, et un service fait pour moi dans un couvent de religieux de notre ordre, lorsqu'il plut à Dieu de me faire revenir comme des portes de la mort. Je me confessai aussitôt, et communiai en répandant quantité de larmes ; mais il me semble que ces larmes ne procédaient pas du seul regret d'avoir offensé Dieu... »

### **Le livre qui change sa vie : 'Le Troisième Abécédaire' de Francisco de Osuna**

« Étant partie à l'entrée de l'hiver, je demeurai jusqu'au mois d'avril en la maison de ma sœur, parce qu'elle était proche du lieu où l'on devait commencer au printemps à me traiter. J'avais passé, en y allant, chez celui de mes oncles dont j'ai parlé, et il me donna un livre qui porte pour titre : « Le Troisième Abécédaire », lequel enseigne la manière de faire l'oraison de recueillement. Comme j'avais renoncé à lire de mauvais livres depuis que j'avais reconnu combien ils sont dangereux, et qu'il y avait un an que je n'en lisais plus que de bons, je reçus celui-là avec grande joie, et me

résolus de faire tout ce que je pourrais pour en profiter : car je ne savais point encore comment il fallait faire oraison et se recueillir mais Notre-Seigneur m'avait favorisée du don des larmes. Cette lecture me toucha fort ; je commençai à me retirer quelquefois dans la solitude, à me confesser souvent, et à marcher dans le chemin que me montrait ce livre, qui me servait de directeur ; car je n'en ai point eu durant vingt ans, ni de confesseur qui m'entendit, quoique j'en aie toujours cherché ; ce qui m'a fait beaucoup de tort, et a été cause que souvent je suis retournée en arrière, et que j'ai même couru fortune de me perdre entièrement : au lieu qu'un directeur m'aurait au moins aidée à éviter les occasions d'offenser Dieu.

Sa souveraine Majesté me fit dès-lors beaucoup de grâces ; et, sur la fin des neuf mois que je passai dans cette solitude, quoique je ne fusse pas si soigneuse de ne la pas offenser que ce livre m'enseignait, et que je passasse par-dessus beaucoup de choses que j'aurais dû pratiquer, parce qu'il paraissait impossible d'agir avec tant d'exactitude, je prenais garde néanmoins de ne point tomber dans quelque péché mortel. Plût à Dieu que j'eusse toujours usé d'une semblable vigilance ! Mais quant aux péchés véniels, je n'en tenais pas grand compte ; et ce fut-là mon grand mal. Marchant dans ce chemin, il plut à Notre-Seigneur de me donner l'oraison de quiétude, et quelquefois celle d'union, encore que je ne compris rien ni à l'une ni à l'autre, et que j'ignorasse le prix de cette faveur que je crois qu'il m'eût été fort avantageux de connaître. »

Thérèse a dû être bouleversée de se reconnaître dans ce petit livre qu'elle a lu et relu et dont elle a souligné des passages (le livre original est conservé à Avila). Elle voit que le don des larmes dont elle bénéficie y est décrit, ainsi que son évolution selon le degré d'élévation de l'âme. En élève appliquée elle suit son conseil de s'intérioriser et de rechercher la solitude. Elle applique les conseils qu'aucun père spirituel ne lui a enseignés sur la manière de faire oraison. Et la mise en pratique porte immédiatement ses fruits. Si on sent chez Osuna une influence apophatique, il demeure attaché à l'humanité de Jésus qui a été le thème de son Premier Abécédaire. (Il en écrivit six dont deux furent publiés à titre posthume.) Le troisième traite plus particulièrement du recueillement et de la contemplation.

### **Osuna : Quatrième Abécédaire - la loi d'amour**

« Et les hommes fervents s'appliquent à ressentir et à connaître en eux-mêmes cet amour, et à le maintenir plus sincèrement et plus profondément que toute autre chose, à tel point que de fait ils connaissent mieux l'amour qu'ils éprouvent pour Dieu que leur propre respiration ou la vie elle-même. Et ne va pas penser pour autant qu'ils sont fiers d'eux-mêmes et tiennent en haute estime leur amour de Dieu, car si d'un côté ils sont conscients de cet amour, d'un autre côté ils doutent de sa pureté, notre Seigneur exigeant un amour pur, et même purissime. »

Son échelle de l'amour est copie conforme du Traité de Harphius.

« 1er degré – Les débutants ou apprentis 1 : ceux qui s'appliquent à l'amour de Dieu à travers la pratique de certaines œuvres extérieures, mais qui n'ont pas encore quitté l'état de péché.

2e degré– Les débutants ou apprentis 2 : ceux qui s'appliquent à l'amour de Dieu, par exemple à travers la prière, et qui sont sortis délibérément de l'état de péché, mais qui y retombent encore parfois.

3e degré – Les débutants ou apprentis 3 : ceux qui pratiquent assidûment les pénitences corporelles pour ne plus retomber dans le péché.

4e degré – Ceux qui progressent 1 : ceux qui pratiquent la pénitence spirituelle et s'initient aux matières spirituelles.

5e degré – Ceux qui progressent 2 : ceux qui découvrent le goût des matières spirituelles (qui n'est donné qu'à ceux qui ont déjà une grande pratique et une compréhension des exercices spirituels).

6e degré – Ceux qui progressent 3 : ceux qui s'élèvent vers la pleine connaissance d'eux-mêmes.

7e degré – Les parfaits 1 : ceux qui s'élèvent vers la connaissance de Dieu au moyen de la méditation continue des propriétés divines.

8e degré – Les parfaits 2 : ceux qui pratiquent la contemplation (qui est réservée au cercle très étroit des plus familiers amis de Dieu et des choses secrètes).

9e degré– Les parfaits 3 : ceux qui s'adonnent au Pur Amour de Dieu, qui abandonnent tout autre exercice pour se contenter de la seule présence divine. »

« L'âme disait qu'elle savourait le lait coulant du sein de Dieu. » (Pensée 5 : 5)

## **Influence de Ruysbrœck**

Le livre du 'Tabernacle Spirituel', décrit le Tabernacle de l'Ancien Testament avec les prescriptions données par Dieu pour sa construction. Il en fait l'application aux sept demeures spirituelles, celles que les âmes doivent habiter pour posséder Dieu. Ces demeures indiquées par Ruysbrœck ont également inspiré sainte Thérèse d'Avila.

Les Sept degrés de l'échelle d'amour spirituel présentent l'échelle mystérieuse par laquelle on s'élève jusqu'à l'intimité amoureuse avec Dieu. Cette échelle indiquée par Ruysbrœck a très certainement inspiré sainte Thérèse d'Avila.

Pour Jean de la Croix il n'y a d'autre chemin que d'aller de Rien en Rien. Pour Thérèse le 'Livre de la Vie' est considéré par elle-même comme un joyau, et le 'Livre des Demeures' sera le joyau des joyaux. C'est une nouvelle biographie écrite d'une manière pédagogique, elle a le mérite d'être très claire. Son but unique est d'apprendre à aimer Dieu d'une manière de plus en plus parfaite, par une oraison de plus en plus élevée où collaborent la nature et la grâce. Si nous nous appliquons à suivre les premières étapes, Dieu est « obligé » d'intervenir pour nous inspirer et nous aspirer dans notre cheminement vers le Pur Amour.

Le 'Château de l'âme' n'est pas un palais comme celui de Versailles où il faut traverser de nombreuses salles conçues pour éblouir le visiteur et l'acheminer vers le trône royal ! Ce n'est pas non plus un château médiéval, c'est plutôt une tour. Les demeures sont disposées d'une manière concentrique. Chaque cercle représente une étape et de nombreuses chambres se trouvent dans chacune de ces demeures. Pour le Père Mas Arrondo Antonio, chaque demeure est constituée, dans l'écrit thérésien, de cinq appartements :

Dieu

Jésus-Christ

Une forme d'oraison

Une transformation personnelle

Un type d'œuvre ou une activité.

Au cœur de cette tour se trouve la septième demeure qui est celle du roi, chambre nuptiale pour Thérèse. Au dehors de cette tour, errent les indifférents, ceux pour qui le but de la vie ne consiste pas exclusivement à aimer Dieu et son prochain. Il n'y a qu'une porte d'entrée et cette porte est l'oraison.

### **Les sept demeures du château de l'âme**

Premières Demeures : ces demeures sont habitées par les personnes « qui ont des désirs de perfection, mais qui sont encore prises dans les préoccupations du monde ». Prise de conscience de ce qui est important dans la vie chrétienne : l'amour, mais elles ne savent pas encore ce que c'est d'aimer. L'âme y découvre le mystère du mal et du péché qui consiste, de la part du démon, « à refroidir l'amour et la charité des uns envers les autres ». Thérèse y dénonce également ici « les zèles (spirituels) intempestifs » qu'elle considère comme une ruse du démon. C'est le cas notamment chez les nouveaux convertis.



Deuxièmes Demeures : dans ces demeures se trouvent les personnes « qui ont une grande détermination de vivre dans la grâce et qui s'adonnent par conséquent à l'oraison et à quelque mortification bien qu'avec beaucoup de tentations de ne pas abandonner totalement le monde ». Thérèse met l'accent sur la vertu de persévérance dans l'oraison, car « si mollement que vous vouliez la pratiquer, Dieu en fait grand cas ». Thérèse ajoute que l'aide spirituelle peut venir de « voix et d'appels » tels que des paroles de gens de bien, des sermons, de bonnes lectures, mais aussi des maladies ou des épreuves.

Troisièmes Demeures : dans ces demeures se trouvent ceux « qui pratiquent la vertu et l'oraison, mais en y mettant un amour dissimulé d'eux-mêmes. Ces personnes ont besoin de développer l'humilité et l'obéissance ». Thérèse prévient que les sécheresses spirituelles, qui tarissent l'oraison, doivent être une école d'humilité et non d'inquiétude. Elle ajoute que cette humilité consiste à accepter cette épreuve et « à soumettre en tout notre volonté à celle de Dieu ».

Quatrièmes Demeures : dans ces demeures débutent « des choses surnaturelles : l'oraison de quiétude et un début d'union. D'après Thérèse, les fruits de ces grâces ne sont pas encore permanents. Pour continuer, ces âmes doivent fuir le monde et les occasions de chute ». À partir de ce point l'âme commence à « respirer Dieu ». « Comme à présent ces demeures sont plus proches du lieu où se tient le Roi, grande est leur beauté ». Thérèse fait la distinction entre les joies naturelles et bénéfiques qui « ont leur source en nous et aboutissent à Dieu » et « la jouissance (spirituelle) qui a sa source en Dieu ». Ce vocabulaire prépare à la notion d'union mystique.

Cinquièmes Demeures : dans ces demeures débute déjà « une pleine vie mystique avec l'oraison d'union (qui est une grâce surnaturelle) ». Thérèse indique que Dieu la donne quand il veut et comme il veut, bien que l'âme puisse s'y préparer (Dieu vient « visiter l'âme »). Elle ajoute que la fidélité est grandement nécessaire pour continuer (le chemin). Elle explique que Dieu vient s'unir à l'âme dans l'oraison : « Sa Majesté elle-même est notre demeure dans cette oraison d'union dont nous sommes, nous, les ouvrières. » Et plus loin : « Oh, Seigneur, quelles épreuves nouvelles attendent cette âme ! Qui aurait dit cela après une aussi haute faveur ? Enfin, bref, d'une manière ou d'une autre, il y a forcément une croix à porter tant que nous vivons. » Pour Thérèse, les signes que cette union est véritable sont les suivants : que l'union soit totale, que ne manque pas la certitude de la présence de Dieu et que se produisent les tribulations et les souffrances dans lesquelles le fidèle prouve son amour pour Dieu.

Sixièmes Demeures : dans ces demeures, le fidèle parvient « à une grande purification intérieure de l'âme et parmi les grâces totalement surnaturelles qui y sont données, se trouvent les locutions, les extases, etc. Un grand zèle pour le salut des âmes qui conduit à abandonner sa solitude. La

contemplation de l'humanité du Christ est nécessaire pour arriver aux derniers degrés de la vie mystique ». On parle alors de « fiançailles mystiques ». Mais Thérèse d'ajouter qu' « à mesure que le Seigneur accorde de plus hautes faveurs, les épreuves se font plus rudes ». Ainsi, d'après Thérèse, l'âme va éprouver toutes sortes d'épreuves intérieures et extérieures avant d'entrer dans la septième demeure : persiflage ou éloges excessifs, très graves maladies sans compter les peines intérieures. Mais pour Thérèse, certains signes indubitables vont montrer que l'âme a bien expérimenté l'oraison d'union : d'abord la charge de puissance et d'autorité des mots entendus, ensuite la grande quiétude qui demeure en l'âme, enfin la persistance de ces paroles qui ne s'effacent jamais.

Septièmes Demeures : ces demeures sont « le sommet de la vie spirituelle : c'est le mariage spirituel ». Thérèse indique que le fidèle y reçoit la grâce du mariage spirituel et une intime communication avec la Trinité « d'où surgit spontanément une grande paix dans laquelle vit l'âme, tout en étant active et contemplative en même temps. Une contemplation qui n'est pas subjective, mais qui transcende l'homme en le faisant s'oublier et se livrer au Christ et à l'Église. » Pour Thérèse, l'âme reçoit la révélation du Mystère de la Très Sainte Trinité, ce qui vient à la sortie de la nuit de l'esprit chez saint Jean de la Croix : « L'âme comprend avec une absolue certitude que ces trois Personnes distinctes sont une seule substance, un seul pouvoir, un seul savoir et un seul Dieu. L'âme voit de toute évidence qu'elle abrite ces trois Personnes en son sein, tout à fait à l'intérieur, au plus profond, sans pouvoir dire, par manque d'instruction, comment elle ressent en elle cette divine compagnie. »

#### Note sur la vision béatifique

Il nous faut être prudents avec le vocabulaire mystique et ne pas s'étonner de certains hiatus entre la théologie dogmatique et la théologie mystique. Saint Thomas ne parle pas en termes de nuptialité. Pour lui, le plus haut degré que l'on puisse atteindre est la vision béatifique et encore... on ne peut que la pressentir, car elle relève du régime du Ciel.

Après une dispute théologique où le pape avignonnais Jean XXII se fourvoya, son successeur déclara que les saints possèdent la vision béatifique juste après leur mort.

« Le 20 décembre 1334, fut élu pape le cardinal Fournier, qui prit le nom de Benoît XII (1335-1342). Le nouveau pontife voulut clore le sujet par une définition dogmatique, la constitution *Benedictus Deus* du 29 janvier 1336, qui s'exprime en ces termes : « En vertu de l'autorité apostolique, nous définissons que selon la disposition générale de Dieu, les âmes de tous les saints (...) avant même de reprendre leur corps et avant même le jugement, ont été, sont et seront au ciel (...) et que ces âmes ont vu et voient l'essence divine par une vision intuitive et, plus encore, en

face à face – sans la médiation d'aucune créature. » (Denz-H, n. 1000 ). C'était un article de foi qui fut repris le 6 juillet 1439 par la bulle *Laetentur coeli* du Concile de Florence (Denz-H, n. 1305). »

Ayons recours au Catéchisme de l'Église Catholique pour préciser ce qu'est la vision béatifique.

1028. A cause de sa transcendance, Dieu ne peut être vu tel qu'Il est que lorsqu'il ouvre lui-même son mystère à la contemplation immédiate de l'homme et qu'Il lui en donne la capacité. Cette contemplation de Dieu dans sa gloire céleste est appelée par l'Église " la vision béatifique " .

'Quelle ne sera pas ta gloire et ton bonheur : être admis à voir Dieu, avoir l'honneur de participer aux joies du salut et de la lumière éternelle dans la compagnie du Christ le Seigneur ton Dieu, (...) jouir au Royaume des cieux dans la compagnie des justes et des amis de Dieu, les joies de l'immortalité acquise' (S. Cyprien, ep. 56, 10, 1 : PL 4, 357B).

1045. Pour l'homme, cette consommation sera la réalisation ultime de l'unité du genre humain, voulue par Dieu dès la création et dont l'Église pérégrinante était "comme le sacrement" (LG 1). Ceux qui seront unis au Christ formeront la communauté des rachetés, la Cité Sainte de Dieu (Ap 21, 2), "l'Épouse de l'Agneau" (Ap 21, 9). Celle-ci ne sera plus blessée par le péché, les souillures (cf. Ap 21, 27), l'amour propre, qui détruisent ou blessent la communauté terrestre des hommes. La vision béatifique, dans laquelle Dieu s'ouvrira de façon inépuisable aux élus, sera la source intarissable de bonheur, de paix et de communion mutuelle.

1046. Quant au cosmos, la Révélation affirme la profonde communauté de destin du monde matériel et de l'homme : 'Car la création en attente aspire à la révélation des fils de Dieu (...) avec l'espérance d'être elle aussi libérée de la servitude de la corruption. (...) Nous le savons en effet, toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement. Et non pas elle seule ; nous-mêmes qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons nous aussi intérieurement dans l'attente de la rédemption de notre corps' (Rm 8, 19-23).

1047. L'univers visible est donc destiné, lui aussi, à être transformé, "afin que le monde lui-même, restauré dans son premier état, soit, sans plus aucun obstacle, au service des justes", participant à leur glorification en Jésus-Christ ressuscité. (S. Irénée, hær. 5, 32, 1).

Il ne faut donc pas confondre l'union à Dieu qui va jusqu'au mariage mystique avec la vision béatifique. L'union à Dieu est une « assurance » autant qu'une espérance, que nous devons cultiver sur la terre, de l'immense surprise accompagnée d'un bonheur infini qui nous attend, quand nous découvrirons le Paradis et la terre régénérée.

Un jour que nous visitons la Tate Gallery à Londres nous avons pu « contempler deux très grands tableaux, l'un représentait l'enfer et l'autre le Paradis. Dans le Paradis tous les personnages étaient figés dans une attitude de pieuse contemplation, les mains jointes et le corps raide dans une composition à la symétrie parfaite. La composition de l'enfer était beaucoup plus mobile, animée et malgré les flammes et le plomb fondu on pouvait admirer de magnifiques corps de femmes nues (l'artiste avait dû se faire plaisir en les peignant). Un homme s'approcha de nous et désignant l'enfer, il dit : je préfère celui-là. Cette anecdote veut illustrer le manque d'expérience de la jouissance de Dieu ainsi que l'indicible des plus hautes intuitions des contemplatifs, qui aspirent avec la création tout entière à la révélation du sublime, étymologiquement : ce qui se trouve au-delà de la frontière, au-delà de toute limite.

Nous trouvons de nombreux écrits sur l'enfer et le purgatoire, mais qui peut décrire le Paradis, pas même Dante dans la Divine Comédie ! C'est hors de l'imagination. Le tableau de van Eyck « l'Agneau mystique » est splendide, mais passerions-nous une éternité à le regarder sans être gagné par un ennui mortel ?



Saint Jean de Croix

Chant de l'âme qui se réjouit de connaître Dieu par la foi

Je connais bien, moi, la source qui jaillit et coule,

bien que de nuit.

Cette source éternelle est cachée,

et pourtant je sais bien, moi, où elle a sa demeure,

bien que de nuit.

En cette nuit obscure de cette vie,

je sais bien, moi, par foi la source fraîche,

bien que de nuit.

Son origine je ne le sais, car elle n'en a pas,

mais je sais que toute origine vient d'elle,

bien que de nuit.

Je sais qu'il ne peut être chose si belle

et que cieux et terre s'abreuvent d'elle,

bien que de nuit.

Je sais bien que de limite en elle on ne trouve

et que personne ne peut la comprendre,

bien que de nuit.

Sa clarté jamais n'est obscurcie

et je sais que toute lumière d'elle est venue,

bien que de nuit.

Je sais que ses courants sont si puissants,

qu'enfers, cieux, ils arrosent, et les nations,

bien que de nuit.

Le courant qui naît de cette source

je sais bien qu'il est hautement capable et omnipotent,  
nuit.

bien que de

Et le courant qui de ces deux procède,

je sais qu'aucune des autres ne le précède,

bien que de nuit.

Je sais bien que les trois en une seule et unique eau vive

résident, et que l'une de l'autre découle,

bien que de nuit.

Cette source éternelle est cachée

en ce pain vivant pour nous donner vie,

bien que de nuit.

Ici elle appelle les créatures,

qui de cette eau s'abreuvent, quoiqu'à l'obscur,

car c'est de nuit.

Cette source vive que je désire,

en ce pain de vie je la vois,

bien que de nuit.

#### Points d'amour

Il nous a paru utile, pour entrer dans la pensée de saint Jean, de reproduire un texte peu connu, dont nous ne connaissons qu'un seul des « Points d'amour » : au soir de la vie... Leur brièveté permet qu'on les mémorise et qu'on les médite le soir en se couchant ou le matin en se levant comme on tire une parole. On peut d'ailleurs les retranscrire sur des petits papiers qu'on pioche au hasard pour les garder dans son cœur et les méditer.

**« L'amour ne consiste pas à sentir de grandes choses, mais à être dans un grand dénuement et à souffrir pour l'Aimé. »**

79. Réfrénez beaucoup la langue et la pensée, et tenez d'ordinaire l'affection en Dieu, et l'esprit s'échauffera divinement.

80. Ne nourrissez pas l'esprit en autre chose qu'en Dieu. Ne faites plus cas des choses et gardez paix et recueillement dans le cœur.

81. Gardez la sérénité spirituelle en attention amoureuse à Dieu ; et quand il sera nécessaire de parler, que ce soit avec la même sérénité et paix.

82. Ayez ordinairement mémoire de la vie éternelle, et que ceux qui s'estiment les plus méprisables, et les plus pauvres et les plus misérables, jouiront d'une plus haute seigneurie et gloire de Dieu. (Sg 5, 4-5)

83. Réjouissez-vous ordinairement en Dieu, qui est votre salut (Lc 1, 47), et considérez qu'il est bon de souffrir de quelque manière pour celui qui est Bon. (Lc 18, 19)

84. Considérez combien il vous faut être ennemies de vous-mêmes et cheminer par la sainte rigueur à la perfection, et comprenez que chaque parole que vous diriez sans ordre d'obéissance, Dieu vous la prend en compte. (Mt 12, 36)
85. Intime désir que Dieu vous donne ce que Sa Majesté sait vous manquer pour son honneur.
86. Crucifiée intérieurement et extérieurement avec le Christ, (Ga 2, 19) vous vivrez en cette vie dans la satiété et la satisfaction de votre âme, la possédant en votre patience. (Lc 21, 19)
87. Ayez une attention amoureuse en Dieu, sans appétit de vouloir sentir ni entendre chose particulière de Lui.
88. Ordinaire confiance en Dieu, estimant en vous et dans les sœurs ce que Dieu estime le plus, qui sont les biens spirituels.
89. Entrez en vous-même et travaillez en présence de l'Époux, qui toujours est présent en vous aimant bien.
90. Soyez ennemie d'admettre en votre âme des choses qui n'aient pas en soi de substance spirituelle, pour qu'elles ne vous fassent pas perdre le goût de la dévotion et du recueillement.
91. Que vous suffise le Christ crucifié, (1Co 2, 2) et avec lui peinez et reposez-vous, et pour cela annihilez-vous dans toutes les choses extérieures et intérieures.
92. Tâchez toujours que les choses ne soient rien pour vous, ni vous pour les choses ; mais, oublieuse de tout, demeurez en votre recueillement avec l'Époux.
93. Aimez beaucoup les épreuves et tenez-les pour peu (Rm 5, 8) afin de plaire à L'Époux qui pour vous n'hésita pas à mourir.
94. Ayez la force en votre cœur contre toutes les choses qui vous porteraient à ce qui n'est pas Dieu ; et soyez amie de la passion du Christ.
95. Gardez un détachement intérieur de toutes les choses et ne mettez point votre goût en aucune chose temporelle, et votre âme recueillera les biens qu'elle ignore.
96. L'âme qui va en amour, ni ne fatigue, ni ne se fatigue.
97. Le pauvre qui est nu on le vêtira, et l'âme dénudée de ses appétits, vouloirs et non vouloirs, Dieu la vêtira de sa pureté, plaisir et volonté.
98. Il y a des âmes qui se vautrent dans la fange comme les animaux qui s'y vautrent, et d'autres qui volent comme les oiseaux qui dans les airs se nettoient et se purifient.
99. Une parole a dit le Père, qui fut son Fils, et celle-ci parle toujours en éternel silence, et en silence elle doit être écoutée par l'âme. (Sg 18, 15)
100. Les travaux nous devons les mesurer à nous, et non nous aux travaux.
101. Celui qui ne cherche pas la croix du Christ ne cherche point la gloire du Christ.

102. Pour s'éprendre de l'âme, Dieu ne regarde pas sa grandeur, mais la grandeur de son humilité. (Lc 1, 48)
103. Celui qui aura honte de me confesser devant les hommes, moi aussi j'aurai honte de le confesser devant mon Père, dit le Seigneur (Mt 10, 33 et Lc 9, 26).
104. La chevelure que l'on peigne souvent sera brillante et l'on n'aura pas de difficulté à la peigner autant de fois que l'on voudra ; et l'âme qui souvent examinera ses pensées, paroles et œuvres, qui sont ses cheveux, accomplissant toutes choses pour l'amour de Dieu, aura sa chevelure très claire, et l'Époux regardera son cou et en sera épris et blessé par l'un de ses yeux, (Ct 4, 9) qui est la pureté d'intention avec laquelle elle accomplit toutes les choses. La chevelure doit commencer à être peignée depuis le haut de la tête si nous voulons qu'elle brille ; toutes nos œuvres doivent être commencées du plus haut sommet de l'amour de Dieu, si tu veux qu'elles soient pures et claires.
105. Le ciel est stable et n'est pas sujet à génération, et les âmes qui sont d'une nature céleste, sont stables ; elles ne sont point sujettes à engendrer des appétits ni nulle autre chose, car à leur manière elles ressemblent à Dieu, elles sont à jamais immuables.
106. Ne pas se repaître en des pâturages interdits, qui sont ceux de la vie présente, car bienheureux sont ceux qui ont faim et soif de justice parce qu'ils seront rassasiés (Mt 5, 6). Ce que Dieu prétend c'est de nous faire dieux par participation (2P 1, 4), l'étant Lui par nature ; comme le feu convertit toutes les choses en feu.
107. Toute la bonté que nous avons est d'emprunt, mais la bonté de Dieu est son œuvre propre. Dieu et son œuvre est Dieu.
108. La sagesse entre par l'amour, le silence et la mortification. Grande sagesse que de savoir se taire et ne pas regarder les dits, ni les faits, ni les vies d'autrui.
109. Tout pour moi et rien pour toi.
110. Tout pour toi et rien pour moi.
111. Laisse-toi enseigner, laisse-toi commander, laisse-toi assujettir et mépriser, et tu seras parfaite.
112. Cinq dommages cause tout appétit dans l'âme : premièrement, il l'inquiète ; deuxièmement, il la trouble ; troisièmement, il la salit ; quatrièmement, il l'affaiblit ; cinquièmement, il l'obscurcit.
113. La perfection n'est pas dans les vertus que l'âme se reconnaît, mais elle consiste en celles que notre Seigneur voit dans l'âme qui est une lettre cachetée, et ainsi elle n'a pas de quoi présumer de soi, mais plutôt de quoi se prosterner jusqu'à terre à son sujet.
114. L'amour ne consiste pas à sentir de grandes choses, mais à être dans un grand dénuement et à souffrir pour l'Aimé.
115. Le monde entier n'est pas digne d'une pensée de l'homme, car c'est à Dieu seul qu'on la doit, et ainsi toute pensée qui ne va pas à Dieu, nous la lui volons.



116. Les puissances et les sens ne doivent pas tous s'employer dans les choses, sauf en ce qu'on ne peut éviter, et le reste le laisser inoccupé pour Dieu.

117. Ne point regarder les imperfections d'autrui, garder le silence et une perpétuelle communication avec Dieu, arracheront de grandes imperfections de l'âme et la rendront dame de grandes vertus.

118. Les signes du recueillement intérieur sont trois : le premier, si l'âme ne goûte plus les choses transitoires ; le deuxième, si elle goûte la solitude et le silence et si elle accourt à tout ce qui est plus de perfection ; le troisième, si les choses qui l'aidaient d'habitude lui sont une entrave, telles que les considérations et les méditations et les actions, l'âme n'ayant plus d'autre soutien pour l'oraison que la foi et l'espérance et la charité.

119. Si une âme a plus de patience pour souffrir et plus de tolérance pour être privée de saveurs, c'est le signe qu'elle fait plus de progrès dans la vertu.

120. Les qualités du passereau solitaire sont cinq : premièrement il s'élève au plus haut ; deuxièmement, il ne souffre aucune compagnie fût-elle de sa nature ; troisièmement, il tourne le bec vers le vent ; quatrièmement, il n'a pas de couleur déterminée ; cinquièmement, il chante suavement. Telles sont celles que doit avoir l'âme contemplative : elle doit s'élever au-dessus des choses transitoires n'en faisant pas plus de cas que si elles n'existaient pas, et elle doit être si amie de la solitude et du silence qu'elle ne souffre la compagnie d'aucune autre créature ; elle doit tourner le bec vers le souffle de l'Esprit-Saint, répondant à ses inspirations, pour que, faisant ainsi, elle se rende plus digne de sa compagnie ; elle ne doit avoir aucune couleur déterminée, n'ayant de détermination en rien, sauf en ce qui est volonté de Dieu ; elle doit chanter suavement dans la contemplation et l'amour de son Époux.

121. Les habitudes d'imperfections volontaires que l'on n'achève jamais de vaincre, non seulement empêchent l'union divine, mais aussi d'arriver à la perfection ; comme sont la coutume de parler beaucoup, quelque petit attachement non dominé à une personne, un vêtement, une cellule, un livre, telle sorte de nourriture, et autres conversations et petits plaisirs à aimer savourer les choses, à savoir et écouter d'autres choses semblables.

### **Qui fuit l'oraison fuit tout ce qui est bon**

Voilà un proverbe qu'il est bon ! Si vous cherchez un maître de méditation et d'oraison, ce n'est pas saint Jean de la Croix qu'il faut choisir. Faites d'abord un stage chez Thérèse d'Avila. Le Docteur mystique est le maître de l'attitude intérieure, du recueillement. D'une certaine manière il va vous enseigner comment vous aller vous anéantir, comment vous allez être anéanti. Si Maître Eckhart et Marguerite parlent abondamment du détachement, ils ne donnent pas de mode d'emploi. C'est chez saint Jean que nous allons le trouver. Il a les mots qu'il faut. Il possède une psychologie très fine qui va fouiller dans l'âme humaine pour débusquer les mécanismes qui nous retiennent de nous livrer à

l'amour. Son séjour chez les fils de saint Ignace lui a été très profitable pour apprendre à faire le point dans chaque situation et développer son discernement des esprits.

Nous n'allons pas ici analyser ses œuvres, il faut les lire... à la seule condition de vouloir d'une grande volonté suivre cette voie du dépouillement et de la nudité spirituelle. Dieu ne revêt de sa Gloire que celui qui est nu, totalement nu. Seul l'amour, un grand amour de Dieu peut nous motiver pour gravir le Mont Carmel. Seule la foi à déplacer les montagnes peut nous motiver à désirer le chemin de la Nuit. Saint Jean de la Croix a écrit pour des âmes qui ont déjà une expérience de Dieu, qui aiment Jésus et la Croix, qui ont déjà appris à méditer et à pratiquer l'oraison même bien imparfaitement. Il aurait fait un four s'il était intervenu dans un rassemblement charismatique ! Pourquoi voulez-vous avoir des locutions intérieures ? Dieu a déjà tout dit ! Pourquoi recherchez-vous les visions ? Vos yeux seraient brûlés si vous voyiez ce qui vaut vraiment la peine d'être vu ! Pourquoi prêchez-vous autant ? Le Verbe de vie ne s'exprime que dans un profond silence ! Désirez plutôt entrer dans la nuit pour un jour échanger avec Dieu lui-même des doux mots d'amour. Nous avons un jour fait le compte des frères et sœurs qui avaient connu ou qui connaissaient la nuit, il ne dépassait pas les 4% ! C'est pourtant ce qu'il faut désirer quand on a pris la décision de porter sa croix pour suivre Jésus.

Les nuits sont au nombre de trois : la nuit active des sens, la nuit passive des sens, la nuit de l'esprit qui débouche sur la vision de la Trinité et l'union mystique. Il faut bien dire que c'est lorsqu'une nuit commence que nous commençons à lire les écrits de ce saint Docteur de l'Église. La Petite Thérèse le lisait tous les jours. Et c'est grâce au travail qui a conduit à la canonisation de saint Jean de la Croix, en constatant comment il avait nourri et guidé Thérèse, que l'Église le proclama Docteur juste un an après que la sainte de Lisieux fût élevée sur les autels.

Quel que soit le chemin que nous choisissons de suivre dans la vie mystique, la lecture des deux maîtres se complète car ils se nourrissent l'un l'autre. Il se peut qu'au cours de votre vie, vous commenciez à vous mettre à l'école de sainte Thérèse mais que plus tard, à la faveur de la nuit, saint Jean s'impose à vous. C'est pourquoi il est important d'étudier les deux.

Pour terminer en beauté et dans la joie amoureuse qui peut nous enamourer l'âme, selon son expression, relisons dans un grand recueillement et en faisant abstraction de tout autre chose, la Vive Flamme d'Amour. Nous sommes sûrs que vous voudrez lire le commentaire qu'en fait saint Jean de la Croix et qui constitue un excellent résumé de son itinéraire !

Oh ! vive flamme d'amour,

qui tendrement blesse

de mon âme dans le centre le plus profond !

Puisque désormais tu n'es plus cruelle,

achève maintenant, si tu veux,

brise la toile de cette douce rencontre !

2. Oh ! cautère délectable !

Oh ! savoureuse plaie !

Oh ! douce main, oh ! touche délicate !

qui sent la vie éternelle

et paie toute dette

en tuant, la mort en vie tu l'as changée.

3. Oh ! flambeaux de feu

dans les splendeurs

de qui les profondes cavernes du sens,

qui était obscur et aveugle

avec de singulières excellences

chaleur et lumière donnent ensemble au Bien-aimé !

Combien doux et amoureux

te rappelles-tu en mon sein

où secrètement seul tu demeures !

Et en ta douce spiration

pleine de richesse et de gloire

combien délicatement tu m'enivres d'amour !

L'homme ne rencontre l'homme que s'il rencontre Dieu.



## XVII

### L'UNION MYSTIQUE A MARIE

#### La dévotion dite populaire

La dévotion populaire à Medjugrje est populaire mais elle est aussi d'Église et Medjugorje est particulièrement exemplaire, en correspondance parfaite avec le 'Directoire sur la piété populaire et la liturgie' publié par la 'Congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements'. (Cité du Vatican - décembre 2001).

Marie nous conduit vers le sommet de la prière qui est l'Eucharistie et l'adoration du Saint-Sacrement. Elle nous renvoie à la Parole de Dieu et à une théologie orthodoxe. Elle n'occulte pas la présence de Jésus dans la Passion, particulièrement dans le chemin de Croix. Elle évoque le mystère trinitaire en mentionnant le Père et l'Esprit. Ce dont elle se plaint, c'est que ses messages ne soient pas vécus. Et là nous touchons aux limites, voire au danger de la piété populaire, celle qui est superficielle et sentimentale, celle qui est rigide et catastrophiste. Dans ces milieux, on trouve un manque de formation, comme dans le piétisme protestant, où tout est simplifié à l'extrême. Chacun est son pape et se dirige selon ses préférences et ses goûts vers tel ou tel lieu de pèlerinage. Et l'on met sa confiance dans les médailles et les images pieuses. On tombe dans la superstition, on espère

qu'en brûlant un cierge à tel endroit on obtiendra telle grâce. On est loin de cette parole extrêmement profonde et mystérieuse d'Angélius Silésius : « La rose est sans pourquoi. » La Vierge est belle parce qu'elle est belle. Nous aimons parce que nous sommes faits pour l'amour, non pas parce qu'une pratique, dont l'origine est souvent païenne, va nous rapporter gros. Certains rentrent de pèlerinage déçus parce qu'ils n'ont pas été bénis, parce qu'ils n'ont pas vu de choses miraculeuses, parce ce qu'ils sont gavés de chapelets récités rapidement et sur un ton autoritaire par le guide du groupe. La grâce est gratuite, on va en pèlerinage pour s'offrir à Dieu. La rose est sans pourquoi, sa beauté est gratuite, mais elle ne sert à rien. Ce vagabondage spirituel empêche le peuple de s'enfoncer dans le mystère, de mettre en pratique les messages et les enseignements qu'ils ont entendus. Comme saint François de Sales est passé de l'Introduction à la Vie dévote au Traité de l'Amour par un saut qualitatif énorme, nous devons passer de la dévotion mariale à la mystique mariale, inséparable du mystère de l'Incarnation, de la Rédemption et de la vie trinitaire. Comme le disait un gitan lors d'un pèlerinage : « Je prie les Vierges » et en Espagne les Vierges sont légion. C'est vrai qu'elles émeuvent, qu'elles nous bouleversent un moment, qu'on prend la Piéta en pitié, mais qu'est-ce cela change dans nos vies ? Toutes les raisons sont bonnes pour ne pas suivre le Christ dans sa kénose et sa transfiguration. A cause de la peur ! La superstition est le moyen le plus vieux au monde pour conjurer nos angoisses les plus profondes, celles de souffrir et de mourir, c'est pourtant le programme que Jésus propose à ses vrais disciples.

Le culte marial pose à l'historien un dernier problème. Son essor a-t-il bénéficié à la condition terrestre de la femme ? A-t-il été le support et l'inspirateur d'une promotion de la femme dans l'Occident médiéval ? Il est difficile d'apporter une réponse à cette question, et les avis des historiens sont partagés. Mais je pense que la Vierge, opposée à la femme pécheresse, à Ève, est devenue en effet l'image de la femme réhabilitée et salvatrice. Si l'on pense que ce culte marial est contemporain de la transformation du mariage en sacrement, d'une promotion de l'enfant et de la famille étroite, comme les natiuités en donnent l'image, il faut voir dans la Vierge la grande auxiliaire du sort terrestre de la femme. Statut qui bénéficie aussi de l'essor de l'amour courtois, appelé la nova militia, engagé dans la croisade. Mais ces ordres militaires spécifiques sont à replacer dans un climat général de christianisation des comportements militaires. Même si elle n'est pas militaire, la religion devient, de façon générale, militante. Ainsi apparaît une notion destinée à une grande fortune, elle aussi, celle de militantisme. (Jacques Le Goff, L'Europe est-elle née au Moyen-âge ?)

### **Une mystique mariale et carmélite au XVII<sup>e</sup> siècle : la Vénérable Marie de Sainte-Thérèse**

Cette carmélite nous a laissé un très beau témoignage de l'enseignement que la Vierge lui a donné pour progresser dans la dévotion mariale et l'intégrer à la vie mystique.

### **La Sainte Vierge lui apparaît, lui enseigne la voie d'une plus grande pureté et la console.**

« Il me souvient encore de ceci que j'ai oublié de noter en parlant de ce précédent état de dérélition, au cours duquel cela s'est passé. Une nuit, pendant mon sommeil, notre aimable Mère est venue auprès de nous. Elle portait l'Enfant-Jésus sur le bras gauche. L'Enfant et la Mère me regardaient aimablement et leur mine était souriante. Ils m'adressaient des paroles fort consolantes et pleines d'amitié ; mais je ne me souviens plus avec clarté de ce qu'ils me disaient. Je sais pourtant que l'aimable Mère me donna quelques avis touchant une plus parfaite pureté, un dépouillement plus complet, une mort à toute créature. D'autres paroles encore servaient à me consoler, à me fortifier. »

### **La Sainte Vierge lui apparaît pendant l'Office.**

« Le matin de la vigile de Pentecôte, pendant la récitation de l'Office, j'ai cru voir en esprit notre aimable Mère. Elle était présente parmi nous et semblait écouter notre récitation avec une joie particulière, avec contentement et complaisance. Cela m'apparaissait ainsi parce que son regard, qui nous considérait, était plein d'amitié et tout souriant, surtout quand nous arrivions aux antiennes, aux versets et aux oraisons qui sont proprement destinés à dire ses louanges et ses perfections.

Cette présence causait un sentiment de révérence envers Sa Majesté, et en même temps un amour très tendre et très respectueux. De la voir ainsi, l'esprit bondissait de joie excessive et d'allégresse. Et j'ai dit : « Douce Mère, puisque Votre Majesté semble se complaire en cette louange que nous élevons vers vous, pourquoi ne susciterait-elle pas, en plus grand nombre, des âmes qui vous serviraient de cette même manière et en toute pureté de cœur ? Et il m'a semblé ressentir quelque espoir qu'il viendrait dans la suite quelques-unes de ces âmes. Toutefois, je n'en ai pas eu une entière certitude.

C'est un amour extrêmement tendre que j'éprouve pour Jésus et pour sa chère petite Mère, – qui est aussi la mienne. Cette sorte d'amour me donne une grande familiarité et aisance avec Jésus, mon Aimé. Je suis avec lui tout comme une épouse pleine de tendresse et d'affection. Ce qu'il me témoigne en retour paraît aussi plein d'affection. Il en va de même pour mon aimable Mère. Elle semble m'avoir adoptée comme son enfant. Elle m'instruit dans la perfection et la pureté de l'esprit, afin qu'ainsi je devienne plus agréable à Jésus. Elle me conduit à l'amour de Jésus et à son amoureux commerce.

Mes puissances intérieures ne semblent avoir d'opération, quel que soit l'objet, que tout juste pour autant que l'acte à faire peut l'exiger, sans plus ; et j'en suis éclairée par l'indication du vouloir divin ou par la conduite de l'Esprit. Cet état résulte de la grande, ou mieux de la totale soumission de la partie inférieure à la supérieure, et de celle-ci à Dieu. Selon ce que j'expérimente, Dieu a pris possession de tout l'homme, le mouvant, le conduisant, le possédant. Il nous garde de toute

corruption de la nature aussi longtemps que je demeure fidèle à répondre aux illuminations intérieures et aux motions. Ce qui m'est aussi facile que d'ouvrir et de fermer les yeux.

Le 4 février 1659, si j'ai bonne souvenance, pendant l'Office, j'ai joui dans l'esprit d'une visite très agréable et consolante de notre aimable Mère. C'était comme l'accueil très affectueux d'une douce et bonne mère, et ses tendres caresses.

Depuis lors j'éprouve, comme pour une mère, un amour très tendre, doux, et cependant plein de respect. Cette douce inclination se porte vers elle d'une façon très spirituelle et réelle. Elle semble plus infuse et passivement reçue qu'élaborée par ma propre industrie. Je me sens conviée à établir Marie comme Mère générale de cette maison. Et toutes les filles qui me seront confiées, et qui viendront ici, je les placerai dans son giron, afin qu'elles se nourrissent à son sein de ce divin esprit d'humilité, de solitude, de mortification, de pureté et de dépouillement dont elle possède la plénitude.

Voyez : l'activité de l'Esprit semble être maintenant de telle sorte que l'esprit ne peut plus rien demander efficacement au Bien-Aimé, ne plus rien espérer de lui, si ce n'est par l'intermédiaire et par l'intercession de la très douce Mère. C'est ce que j'ai vu pendant l'oraison, tandis que je me sentais poussée à prier pour un jeune moine qui, tenté par l'Ennemi, avait quitté le couvent dans l'intention d'abandonner la vie religieuse. J'ai cru le voir en esprit, et c'est notre aimable Mère qui le ramenait au couvent. »

La Sainte Vierge se montre avec l'Enfant-Jésus. Elle se révèle une autre fois, pleine de majesté et d'amour, et lui certifie que sa présence est véritable.

« Le 13 février, quelque temps après la communion, tandis que j'étais en un grand silence intérieur, l'aimable Mère parut tout soudain, je ne sais comment. Elle se montrait présente au secret de l'esprit. J'avais une perception très certaine et très vivante de sa présence. Cette manifestation et cette contemplation s'étaient produites brusquement, sans que j'y eusse pensé auparavant, ni rien imaginé de pareil. Sans que l'on sache et sans rien faire, l'esprit se sent tiré de la profondeur, du silence, de la simplicité, et se trouve établi dans une élévation qui n'est ni moins silencieuse ni moins simple. Le premier état est un intime repos en Dieu ; l'autre, une contemplation élevée par manière de ravissement ou attention absorbante. Le temps passe alors sans que l'on s'en rende compte. J'oublie même de rentrer à la maison. Je n'ai plus souvenance ni du temps, ni du lieu ; et quand je reviens un peu à moi, je souffre de devoir partir. Je n'ai qu'un seul désir alors, de pouvoir demeurer ainsi. »



Elle reçoit des lumières au sujet de l'incarnation du Christ. La Sainte Vierge la visite et l'adopte comme sa fille.

« L'an 1668, le jour de la vigile de l'Annonciation, il me fut imprimé dans l'esprit une lumière au sujet de l'excellence merveilleuse du mystère de l'incarnation du Fils de Dieu dans la chair très sainte d'une Vierge. Je voyais comment l'aimable Mère fut obombrée d'une clarté divine inexprimable, d'une lumière, d'une gloire, d'une joie et d'une allégresse. Elle me communique quelque chose du brasier de son amour et de la joie qui submergea sa sainte âme lorsque fut conçu en elle le Verbe éternel.

Au cours de cette oraison, l'aimable Mère semblait se révéler dans mon esprit, portant l'Enfant-Jésus sur le bras. Elle était d'une incomparable beauté, et bonne et aimable. Elle paraissait demander à son Enfant qu'il veuille bien me bénir, moi, son indigne épouse. Et il m'a donné cette bénédiction en me souriant doucement. Depuis ce moment, mon cœur est tout rempli du plus tendre amour envers la très douce Mère et son très doux Enfant. Constamment je me sens attirée à reposer innocemment, comme un enfant qui tombe de sommeil, et à m'endormir entre ses bras. Mais combien doux est son Nom : Marie !

Le 22 avril 1668, l'aimable Mère m'est apparue au cours de l'oraison. Elle portait l'Enfant-Jésus sur le bras. Je perçus par cette vision qu'en un instant tout mon être était changé, surélevé tout en Dieu, tout ardent et embrasé d'amour envers Dieu et l'aimable Mère. Je fus toute obombrée d'une lumière et d'un éclat nouveaux.

Quand cette vision prit fin, je restai toute disposée à l'amour d'union et de fusion en l'Être divin sans image, en grande simplicité et solitude de l'esprit ; tandis qu'avant cette vision j'étais plutôt en sécheresse et quelque peu distraite dans le sens. En un seul instant j'avais senti mon âme comme entourée et occupée par son Bien-Aimé, sans image. Un tendre amour m'avait blessée, et je me sentais doucement attirée à toutes les vertus.

Malgré toutes ces faveurs, je me sens intérieurement conduite à une profonde humilité, à un anéantissement en moi de toutes choses. Je ne dois m'appuyer sur rien, ne me représenter rien, n'accueillir pour m'y complaire aucun don, grâce, faveur du Bien-Aimé, de l'aimable Mère ou de l'aimable Père. Je dois laisser tout cela à Dieu seul, comme si rien ne m'était donné ; afin de demeurer de cette façon tout sombrée dans la nudité de mon rien.

J'apprends à recueillir de mieux en mieux toutes ces choses dans l'esprit, sans intervention, – ou presque, – des puissances sensibles. Il en va de même de cette propension, de ces jaillissements d'amour vers Jésus, Marie et Joseph. Ceci encore est bien mieux maintenant dans le seul esprit ; et plus clair, plus dépouillé, plus élevé, avec moins d'attendrissement et de saveur naturels. Il me faut

davantage supprimer ces dernières choses. Je contemple Jésus, Marie, Joseph, et goûte leur présence dans l'esprit, unis à l'éternité de l'Être divin dont ils sont sursaturés.

Dans ce sens, je n'ai plus aucun droit sur moi-même et ne m'appartiens plus ; et je puis dire en vérité avec le saint prophète David : "Ma langue est la plume de l'écrivain écrivant avec rapidité." En effet, ma langue, mes membres, mes sens et les puissances de mon âme sont, ou devraient être, autant de plumes avec lesquelles le Bien-Aimé, l'aimable Mère et l'aimable Père écrivent, et qu'ils dirigent à leur gré, comme le maître guide la main et la plume de l'enfant qui apprend à écrire.

Ce que je voyais était une forme, une image, distincte et cependant indistincte. La contemplation était à la fois claire et obscure. Je ne sais comment faire entendre ceci. Il me paraît qu'il y avait quelque analogie avec la description que donne sainte Thérèse d'une certaine révélation qu'elle eut de l'aimable Mère et de l'aimable Père. Elle ne prêtait aucune attention spéciale à quelque point particulier de leur personne, mais considérait d'un simple regard, dans la satisfaction de son âme, tout l'ensemble de la personne de l'aimable Mère.

Ma considération était tellement simple qu'il m'eût été impossible de considérer l'un à part de l'autre. Les deux étaient en un seul, et l'unique était double. En outre, cette vue était contenue dans l'unicité de l'Être divin.

Mon esprit reste tout imprégné de vertus excellentes, particulièrement de bonté, bienveillance, amour et miséricorde. Je suis portée à pardonner de tout cœur à mes ennemis et à ceux qui m'ont fait quelque tort, à les aimer, à prier pour eux, à dire du bien d'eux et à les excuser, à les prendre en pitié, à leur témoigner bienveillance et affection, à oublier le mal et l'injure qui me furent faits, à prier Dieu qu'il ne leur impute pas ces choses à péché ; et ainsi de suite.

Je me sens également poussée à la mortification et sainte haine de mon propre moi, à m'arracher tout amour-propre, à n'avoir pour moi-même nulle indulgence, nulle attention ; à ne faire aucun cas de ma personne et à ne pas supporter, sans contrariété, que d'autres s'occupent de moi ou me témoignent quelque empressement. Quand cela arrive j'en ai honte, et cela m'humilie davantage. Me reconnaissant indigne, je m'attribue en toutes choses la plus mauvaise et la dernière part.

Mais il me vient en retour une douce propension à satisfaire les autres, à leur procurer ce qui est utile, commode, agréable. Je m'en prive comme si cela leur était dû plus qu'à moi. Je ressens une inclination à faire par charité des besognes humblement serviles, abjectes et malpropres, pour en décharger les autres et alléger leur travail.

Dans tout cela je découvre et goûte une saveur spirituelle, une satisfaction d'âme, parce que le saint amour me pousse à porter avec les autres leurs fardeaux. Pourtant, je crois bien que je ne possède pas encore ces vertus au degré parfait, et qu'elles devront croître en moi à mesure qu'y croîtra aussi la lumière intérieure.

Cette révélation eut lieu subitement et elle fut brève, car à peine cela dura-t-il le temps d'un Ave Maria. Mais au sujet de leurs vertus, de leurs mérites et de l'éminence des grâces où Dieu les avait élevés, l'intelligence reçoit en ce court espace plus de lumières et d'éclaircissements qu'il ne lui serait possible d'acquérir de quelque autre façon en de longues années.

Tout ceci augmente singulièrement mon admiration, mon respect, mon amour, ma confiance et ma dévotion envers la très pure Vierge pleine de grâces et envers son cher époux, saint Joseph. Cela me stimule fortement à les suivre, – de loin et selon mon faible pouvoir, – dans la voie de leur extrême pureté intérieure et de leur ardent et perpétuel amour de Dieu.

Le jour de la fête de Notre-Dame-aux-Neiges, en 1668, pendant l'oraison du matin, je n'avais d'autre préoccupation et ne percevais d'autres opérations de l'âme que la contemplation d'une présence extrêmement agréable de l'aimable Mère au plus haut de l'esprit. Les puissances de l'âme étaient entièrement privées de tout autre objet.

Pendant tout ce temps, je fus inondée d'une nouvelle lumière céleste versant sur moi ses rayons. J'en étais entourée de toutes parts, comme si je m'étais trouvée au cœur d'un soleil. Et cependant, cela n'attirait pas exceptionnellement mon attention. Mon cœur semblait avoir reçu une nouvelle blessure, comme d'une flèche d'amour de Dieu et de la très douce Mère. Celle-ci se montrait incommensurablement belle, et la splendeur de sa majesté eût obscurci l'éclat du soleil.

L'aimable Mère me comble de grâces et de faveurs. Jamais il ne m'est venu à la pensée d'oser seulement espérer de telles choses. Je suis favorisée actuellement d'un grand nombre de visites de l'aimable Mère, qui m'y traite très familièrement. Notre amour pour elle s'en est accru de merveilleuse façon. Cet amour n'est pas seulement une douce tendresse, une naïve et innocente affection filiale, – ce qui serait tout ordinaire – ; mais il est en outre un amour qui brûle et qui blesse. Il me rend comme folle et m'enivre lorsque je considère l'accueil si doux et si affectueux de ma tout aimable Mère, et qu'elle semble m'avoir adoptée comme son enfant aimé.

Mais n'est-elle pas aussi ma très chère petite Mère maintenant, puisque je fonds d'amour pour elle ? Il y a deux jours, elle m'a accordé de reposer et de dormir sur son sein pendant une heure, et peut-être davantage. Elle m'a consolée de façon très évidente. Elle m'a délivrée d'une certaine tentation de l'Ennemi d'une manière très apparente et remarquable.

Cet état de repos a perduré pendant l'Office. La récitation n'était pas un empêchement parce que je la faisais par cœur. D'ailleurs, il me semblait que cette récitation était faite par quelqu'un d'autre. Cependant, aux antiennes parfois et aux versets, il me semblait sortir brusquement de ce doux sommeil, et, réveillée, je me prenais à glorifier, louer, bénir et invoquer cette si douce Mère, avec une joie insigne du cœur. Et puis je retombais aussitôt dans ce béni sommeil.

Lorsque sont passées ces opérations où l'esprit reçut tant de suavité, celui-ci en demeure très détaché. Il ne lui en reste pas plus d'images que s'il n'y avait rien eu. Il faut d'ailleurs que cela soit ainsi ; et si ce n'était pas, il m'y faudrait tendre laborieusement. Car il ne m'est jamais permis de posséder dans l'esprit la moindre imagination qui serait une attache, ni le moindre sentiment naturel de possession, quelque bon et saint qu'en puisse être l'objet. Cela troublerait la pureté du cœur. La représentation de choses bonnes et saintes n'est exceptionnellement tolérée que pour autant que Dieu travaille l'âme dans ce sens par sa grâce surnaturelle et ses motions. Mais jamais au-delà.

En dehors de ce temps, l'esprit doit se tenir très séparé des sens et des puissances sensibles. Il faut alors demeurer dans une profonde solitude de l'esprit, afin de contempler et d'adorer le Tout et l'Être sans image de Dieu et lui donner une adhésion exclusive. Cette contemplation se fait par un simple et pur regard de la Foi et par une conformité amoureuse de la volonté tendant à l'unique et souverain Bien, notre fin la plus haute.

D'un seul coup j'étais arrivée au recueillement en simplicité et silence, suivi d'une ferme adhésion à Dieu, sans intermédiaires. C'était une union par toutes les puissances de l'âme, enflammée du feu de l'amour divin. Par là, mon âme était comme insérée et fondue en Dieu, au point qu'elle n'avait plus conscience d'elle-même et qu'elle était comme absorbée et transformée en son Bien-Aimé.

Par la grâce divine l'on peut s'élever encore de quelques degrés dans l'état de perfection, malgré que l'état de pure et simple union avec Dieu soit le Bien suprême.

Il est bien vrai, sans doute, que dans la façon habituelle de s'exprimer Dieu est la seule et suprême fin. En l'obtention, la contemplation et la fruition de ce Bien suprême, est contenu tout le bonheur et

toute la félicité de l'âme, dans cette vie et dans l'autre. Dans ce sens, l'âme ne peut tendre ni atteindre plus haut.

Mais, dans un autre sens, l'âme peut cependant désirer davantage et y tendre, et cela d'une manière qui a quelque analogie avec l'état des âmes bienheureuses du ciel. Les saints possèdent tous une gloire, une félicité, une joie, une jouissance, une satiété qui leur viennent de la contemplation, de l'amour et de la fruition de la Face divine et de l'Être divin. La lumière de gloire et de l'amour sanctifiant les traverse et les fait resplendissantes ; et c'est en quoi réside leur bonheur suprême et leur béatitude. L'on sait néanmoins que certains saints ou bienheureux reçoivent en dehors de celle-ci une gloire et une joie en quelque sorte supplémentaires, chacun dans la mesure de ses mérites ou selon la convenance de Dieu...

Une chose analogue se passe dès cette vie lorsque certaines âmes sont favorisées de dons, de grâces, de faveurs supplémentaires par lesquelles, s'il est permis de dire, elles deviennent en ceci semblables aux saints et parviennent à un genre plus excellent de vie d'union et de fruition en Dieu. Dans ce sens, cela constitue un degré un peu plus élevé encore que celui de la simple union mystique, et que l'on peut appeler vraiment un degré plus éminent. Car ce que j'expérimente et goûte de cette vie en Marie, – ou vie mariale, – me paraît être une double vie, comme la vie dans le Christ, – ou Christiforme, – est une double vie. Sinon, la vie seulement unique.

La vie mariale consiste dans un repos, une jouissance, une fusion en Marie. Elle coexiste avec la vie divine, car elle considère Marie dans son union avec Dieu. Elle est propre aux enfants de prédilection de la Sainte Vierge.

Ici je voudrais préciser un peu comment j'entends que cette vie est doublement divine et comment elle constitue un degré légèrement supérieur à celui de la pure et simple union à la seule Dêité. Cette simple union peut se comparer à la gloire essentielle ou réelle, tandis que l'autre se compare mieux à la gloire surajoutée ou adventice dont certains bienheureux se trouvent favorisés en dehors de la gloire essentielle départie à tous sans distinction.

Quoiqu'il n'y ait point en Marie l'union personnelle avec la dêité, comme elle est réalisée dans le Christ, mais uniquement une sainte et gratuite union, celle-ci est néanmoins infiniment plus excellente en Elle que dans la plus éminente des créatures. À l'âme qui contemple, Dieu montre Marie parfaitement une avec Lui et unie à Lui sans que l'on puisse distinguer quelque intermédiaire dans cette union. Il me semble alors baiser et embrasser Marie dans une merveilleuse liquéfaction de mon être en Elle en même temps qu'en Dieu. Parfois aussi il me semble être prise et enfermée dans son Cœur très pur, très aimable et brûlant. Et je suis comme enivrée et folle d'amour pour Elle en même temps que pour Dieu, me répandant toute dans cette union. Et ainsi est réalisée une vie divine, à la fois double et simple, qui constitue une manière pure, noble, élevée, parfaite d'aimer

notre sainte Mère ; encore que bien peu connaissent cette vie par expérience. Cette vie pour Marie et en Marie, en même temps que pour et en Dieu, est proprement réservée à ses seuls vrais amoureux, à ses Mignons et aux petits enfants gâtés qu'Elle s'est choisis.

Il y a dans mon âme comme une lueur qui me fait comprendre pourquoi l'aimable Mère est plus unie à Dieu, plus sursaturée de l'Être divin, et pourquoi, en conséquence, elle participe aux attributs et aux perfections de Dieu plus que les saints les plus éminents ou que les esprits angéliques. La raison en est que Dieu l'a faite digne de concevoir dans sa chair virginale le Verbe Eternel du Père. Le Verbe ayant reposé neuf mois durant en Elle, sa nature, son âme, son corps, furent divinisés, faits divins, sursaturés, pleinement absorbés en Lui. Ils furent transformés et comme changés en Lui-même par le lien puissant et infrangible de l'amour que le Verbe éternel porte à Marie et de l'amour réciproque d'Elle à Lui, et cela dans une mesure sans mesure et d'une manière incompréhensible.

Mon bonheur et ma joie sont si grands, si surabondants, de voir quelle est sa puissance, sa majesté, son élévation, son honneur, et comme elle est inexplicablement aimée de Dieu, que je ne sais plus que faire ou que dire pour rendre grâces, pour louer, pour magnifier Dieu et la Vierge en proportion de la lumière et de la connaissance que je reçois à cet instant. Mais, me sentant incapable de le faire, je demeure dans un intime silence et dans le repos de l'amour. Car l'esprit défaille d'étonnement et d'admiration devant l'immensité de cet admirable mystère qui dépasse sa compréhension, et il se rend vaincu et captif, laissant la volonté seule à son occupation d'aimer. »

### **Vie toute suave en Marie et douceur de son nom**

« Dans sa bonté, Dieu m'accorde aussi la grâce de respirer tout suavement en Marie, de vivre en Elle, éprouvant une exceptionnelle douceur à entendre, à prononcer ce nom infiniment doux, voire même à y penser seulement. A tel point que mon âme et que mon cœur semblent se fondre en tendresse et dans une intime saveur. Aussi, ne pouvant me rassasier de répéter ce nom, soit des lèvres, soit du cœur ou en pensée, j'y puise un tel plaisir spirituel, un contentement, une joie, un plaisir et de tels bondissements du cœur, qu'il me semble chaque fois qu'une flamme nouvelle jaillisse de mon âme.

Ces paroles sont : "Que l'âme vaut davantage par l'amour infus que par l'activité qu'elle peut produire." Cela confirme tout ce que j'ai écrit précédemment au sujet de cette vie en Marie ; et c'est surtout dans ce sens qu'il faut entendre cette fusion, cette jouissance, cette union en Marie et avec Elle, et la transformation en Elle dont j'ai parlé. Car la nature de l'amour est d'unir à l'objet aimé et en lui. Aussi l'amour fait-il se compénétrer et se fusionner celui qui aime et ce qui est aimé jusqu'à

ne plus avoir l'apparence que d'une même chose. Dans ce sens, l'amour très tendre, violent, brûlant et unifiant conduit l'âme qui aime Marie à vivre en Elle, à se fondre en Elle, à Lui être unie et à d'autres effets et transformations, conformément à son genre et à sa nature, parce qu'elle se trouve dans un état de perfection et possède sa pleine efficacité, surtout lorsque l'Esprit divin conduit ainsi son amour et le stimule.

Ainsi donc, lorsque le Père Éternel envoie dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, criant : Abba, Père ! Quand nous agissons et quand nous n'agissons pas, c'est-à-dire lorsqu'Il réalise en nous une tendresse, un amour d'enfants envers le Père du ciel, alors cet Esprit du Fils réalise en outre une tendresse et un amour d'enfants envers cette infiniment douce et aimable Mère. Et, dans ce sens, le Père Éternel envoie aussi dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, criant : Mère, Mère ! Car c'est un seul et même Esprit, – l'Esprit du Christ, – qui suscite dans les âmes cet amour filial et cette vie en Marie, comme il suscite un amour filial et une vie en Dieu ; et tout cela selon la manière où ceci fut réalisé en Notre-Seigneur Jésus. Ceci contient des mystères, et je passe en gardant un saint silence. Mais chacun peut en avoir l'expérience dans la mesure de son amour.

La grâce divine me donne en outre d'expérimenter que cette vie dans, avec et par Marie et simultanément en Dieu, pour, avec et par Lui, peut-être pratiquée avec une simplicité, une intériorité, une abstraction d'esprit presque aussi grandes que la vie dans la seule et pure Dété. Si bien qu'à ces moments il ne subsiste dans l'esprit que fort peu de représentations de la personne de Marie, parce que l'âme a su la considérer tellement unie à Dieu et en Dieu. Avec une tranquillité parfaite, une simplicité, une intimité, une tendresse, les trois facultés de mémoire, d'intelligence et de volonté sont occupées en Marie et en Dieu à la fois, au point que mon âme ne peut guère se rendre compte du mode ou de la nature des notions qui la traversent alors. Mais d'une façon confuse, elle connaît cependant et elle sent très bien que la mémoire est occupée du souvenir tout simple de Dieu et de Marie ; que l'intelligence possède une dépouillée, pure et certaine connaissance ou contemplation de Dieu présent et de Marie en Dieu ; et que la volonté, par un très tranquille, intense, doux, tendre et cependant très spirituel amour, adhère à Dieu et à Marie.

J'appelle cet amour "spirituel" parce qu'il semble à ce moment jeter ses étincelles et agir dans la partie supérieure de l'âme, dans un détachement de la partie inférieure ou des puissances sensibles, étant ainsi mieux proportionné à l'intime fusion, à l'immersion et à l'union en Dieu et, avec Lui, en Marie et avec Elle.

En effet, les puissances de l'âme, d'une façon éminente et parfaite, n'ayant plus d'autre occupation ni d'autre souci que la pensée, la connaissance et l'amour de Dieu et de Marie, il survient une si intime et ferme adhésion de l'âme entière à Dieu et à Marie que, par un amour de fusion, ils semblent

devenir un seul être tous les trois : Dieu, Marie et l'âme, comme si les trois étaient en un seul fondus, noyés, absorbés et transformés en un seul.

Marie devient un moyen et un lien plus ferme liant et unissant l'âme à Dieu. Ainsi donne-t-Elle à l'âme aimante un aliment et une aide lui permettant d'atteindre avec plus d'assurance et de perfection la vie contemplative, unitive, transformante en Dieu, et d'y demeurer établie.

C'est presque de la même manière que l'esprit de Marie semble aujourd'hui vivre en nous, commander aux mouvements des puissances de l'âme, les mouvoir et les pousser soit à l'acte, soit au non-acte, afin de les faire vivre en Dieu d'une manière nouvelle et jusqu'à ce jour non encore expérimentée. Marie apparaît ainsi comme notre vie ou comme une tiède atmosphère donnant la vie et dans laquelle et par laquelle nous respirons une vie en Dieu d'une manière plus noble et plus élevée que jamais auparavant.

Par manière de parler, il semble que la tout aimable Mère soit la vie de mon âme, et c'est donc l'âme de mon âme. D'une manière très évidente et dont je me rends bien compte, elle produit et enfante la vie de l'âme en Dieu, ou vie divine, et cela par un influx perceptible de grâces opérantes, prévenantes, fortifiantes, excitantes et sollicitantes, de grâces qui accompagnent, suivent ou continuent, et qui permettent de persévérer dans cette vie en Dieu avec plus de force, de constance, de pureté, etc.

Cet influx de grâces donnant la vie à l'air d'émaner si immédiatement, absolument et uniquement de son aimable main, de son cœur de Mère, et nous être donné par Elle indépendamment et sans la collaboration de Dieu (quoique sous sa dépendance, en réalité, et avec sa collaboration), que Marie nous semble agir comme si Elle était la maîtresse absolue des divins trésors, d'où elle soustrait tout ce qu'il Lui plaît afin d'en orner nos âmes et de les rendre agréables au regard de Dieu. Oui, Dieu a toujours voulu honorer l'aimable Mère et l'exalter à tel point qu'Il l'a établie avec des pouvoirs absolus comme Mère et Reine du Trésor de ses divines grâces. Et celles-ci, Elle les a pour toujours et absolument sous son autorité et dans sa puissance.

Si cette faveur devait perdurer un peu, il me semble que j'aspirerais, que je boirais l'esprit, la nature, les vertus de l'aimable Mère, tellement que, – ce me semble, – je Lui deviendrais très semblable en beaucoup de choses. (Toujours évidemment selon notre façon de parler, car personne ne peut atteindre à la perfection de ses vertus.) Il me semble cependant que si cela devait continuer, ma nature serait retournée sens dessus dessous, tellement je devrais éprouver de transformations en moi.



Oh ! Je serais si bonne, si tendre, si accueillante, si aimable, si douce, si humble, si agréable, généreuse et charitable pour tout le monde, sans excepter personne. Et si ma pauvreté m'empêche de réaliser en fait cette générosité et cette charité à l'égard de tous ceux qui sont dans le besoin, il me faudra néanmoins porter ces vertus profondément enracinées en moi, avec une propension du cœur, un amour, une compassion et le désir d'aider tout le monde, s'il était en mon pouvoir de le faire, priant mon Bien-Aimé et l'aimable Mère de daigner susciter quelqu'un qui le puisse effectivement. Quoique notre nature soit déjà bien transformée en ces matières, il faudrait qu'elle le fût encore davantage si je venais à m'assimiler la nature et l'esprit de ma très aimable Mère, comme un vrai enfant, afin de lui ressembler autant qu'il serait en mon pouvoir.

Voici qu'il m'est intérieurement enseigné une autre manière de vivre en Dieu et dans l'aimable Mère, non plus une manière savoureuse, expérimentale, sensible, comme celle dont j'ai parlé, mais bien une vie faite de certitude de foi et de pauvreté d'esprit. Sa grande force et sa constance produisent la perfection des vertus, mais elle n'est plus nourrie ni soutenue par le doux influx des grâces sensibles, du tendre amour, etc. C'est tout comme s'il m'était dit : "Monte plus haut, mon amie, au-dessus du sentiment, au-dessus de l'expérience et des saveurs ; dépasse toutes les images ; nage par-dessus tout cela afin que, sans le stimulant des grâces sensibles, tu atteignes une vie essentielle en Dieu et dans l'aimable Mère." Et je crois alors remarquer et découvrir que tout le reste n'était que jeu d'enfant, que mon âme ne daignerait même plus regarder. Car, instruite par cette lumière si spirituelle à distinguer quelle est la meilleure part, l'âme a reçu une telle sagesse qu'elle est devenue comme amoureuse de cette vie pauvre, dépouillée, délaissée, vide de consolations et de secours. Elle se sent à ce point courageuse, généreuse, forte, puissante, qu'elle demanderait volontiers au Bien-Aimé qu'il la prive de toutes douceurs et prévenances, comme un enfant qui aurait le désir d'être sevré du sein maternel pour être nourri d'un aliment plus substantiel. En outre, la suprême indifférence et ma soumission au bon plaisir du Bien-Aimé et de l'aimable Mère me laissent sans volonté comme sans désirs.

Je ressens toujours l'action de l'esprit stimulant, ordonnant et dirigeant de l'aimable Mère et, pour ainsi dire, dans tout ce que je dois faire ou ne pas faire. Et je lève vers elle un regard très tendre, doux, innocent, un regard d'enfant désireux de connaître ce qui lui plaît le mieux en toutes choses, même dans les moindres, et voulant accomplir les plus chères volontés. Si bien que je sens pouvoir dire en toute vérité que l'aimable Mère est mienne, et que je suis sienne. Elle est toute pour moi, et je suis toute pour Elle, car je lui appartiens toute et ne m'appartiens plus. (Elle écrit ces lignes en octobre 1668).

Dieu agit parfois de diverses façons sur les puissances de mon âme. Mais je demeure alors passive, bien résolue à me tenir en l'incommensurable grandeur de Dieu. Tout d'abord, il m'infuse un tendre, doux et filial amour envers l'aimable Mère et me dicte des exclamations amoureuses. Il confirme aussi les lumières concernant cet éminent mystère de l'Immaculée Conception, comme il m'est arrivé déjà il y a un an jour pour jour.

Quand je fus sur le point de recevoir la sainte communion, j'ai vu ma chère et aimable Mère qui se trouvait près de moi, à ma droite, et aussi son très cher Fils Jésus ; mais celui-ci était placé devant moi. J'ai cru donner mon cœur à l'aimable Mère, afin qu'Elle daignât le donner à Jésus, mon Fiancé. Je la priais doucement qu'Elle me fit la grâce de me permettre de renouveler mon mariage avec son Fils unique, mon Très-Aimé. Sans savoir comment cela s'était fait, j'ai vu que ma main droite était posée dans celle de Jésus. Et j'ai compris que ceci constituait le renouvellement d'un vrai mariage avec Lui, – comme je l'ai décrit plus au long une autre fois. Quand j'eus reçu la sainte communion, cette vision imaginative de Jésus et de Marie avait disparu ; et je demeurai dans une profonde et passive union et fruition du Bien éternel, infini et sans image, le suprême Bien. La très sainte Mère de Dieu, notre Mère, semblait comprise dans cette union et dans cette fruition, d'une manière éminemment simple, abstraite et spirituelle, si bien qu'il ne demeurait pour ainsi dire aucune représentation imaginative d'Elle dans mon esprit.

Il me semble que ceci est opéré tout passivement par Dieu dans l'âme, et que rien de ce qui vient de moi n'y est mêlé ; car tout ceci s'opère d'une manière trop pure. Je remarque qu'il me serait impossible pour lors d'avoir ou de former la moindre représentation sensible de l'aimable Mère. Mais ce que Dieu me donne de goûter d'Elle vient par le moyen d'une pensée tout abstraite, par une pure intellection et par un amour de fusion en Dieu et en Elle.

Elle goûte de façon plus intense l'être sans image de Dieu. La possession de Dieu l'occupe dans la partie supérieure de l'âme. Elle est toute abstraite dans cette simple vue de Dieu, plus passive qu'active. La tendre affection pour l'aimable Mère est ici suspendue.

La manière de vivre en Dieu où, par sa grâce, Dieu m'a établie depuis quelque temps, est une intime jouissance de l'Être divin sans image, dans une suréminence de lumière et de tranquillité. Cette manière de jouir de Dieu et de goûter les choses divines ne semble pouvoir se comparer à aucune des manières précédentes. Dieu s'y révèle dans une plus haute lumière. Il donne à l'âme de comprendre et d'expérimenter en Lui des choses merveilleuses, dont il est impossible de se souvenir après coup et qu'elle ne saurait traduire en paroles. Au contraire, tant que dure cette fruition, elle en parlerait d'abondance avec ceux qui seraient capables de la comprendre ; et elle révélerait combien Dieu est un abîme de choses merveilleuses et ineffables.

Pendant tout ce temps l'âme se sent prodigieusement saturée de Dieu, possédée par Lui. Il l'envahit de façon si soudaine et se la soumet si totalement, qu'elle ne sent et ne perçoit plus autre chose en elle que Dieu seul et ce qu'il plaît à Dieu de lui montrer. Combien grandes et merveilleuses sont ici l'union et l'unification avec Dieu !

Tout ceci est opéré dans la partie supérieure de l'âme et n'a rien de commun avec les puissances inférieures. Les opérations de l'intelligence elles-mêmes semblent suspendues en très grande partie. Il ne lui reste qu'un simple regard, qui lui sert à contempler Dieu en grande tranquillité. Cela se passe d'une manière bien plus passive qu'active. La principale part est ici donnée à la puissance amoureuse et transformante, parce que celle-ci est plus apte et plus capable de goûter Dieu et de le posséder. »

(Texte complet sur Marie de Sainte-Thérèse à l'adresse suivante :

[laportelatine.org/confreeries/marierei/bibliotheque\\_marie\\_reine/union\\_mystique.pdf](http://laportelatine.org/confreeries/marierei/bibliotheque_marie_reine/union_mystique.pdf))

### **La récitation du chapelet**

La récitation du chapelet pose problème pour celui qui est entré dans la voie contemplative, car il n'arrive plus à adhérer à ce qu'il dit, la prière vocale ne produit plus rien en lui et la méditation des mystères du Rosaire lui est devenue impossible. Mais comme nous le disait le Père Leloir, alors que de le voir en oraison suffisait à nous faire comprendre qu'il était dans une contemplation profonde : « Le chapelet est la prière des pauvres, je m'efforce donc de réciter un chapelet chaque jour. » C'est évidemment plus facile en communauté où on se coule, avec son cœur, dans le rythme de la récitation. Plusieurs d'entre nous mettent plus d'une heure à réciter, seuls, le chapelet. Pour d'autre un seul Ave les aspire dans l'union à Marie. Mais laissons la parole à Carlo Carretto qui explicite très bien ce que nous venons de dire.

« C'est le propre de l'amour de se répéter grâce au rythme de paroles simples et chaleureuses. Donc, si tu éprouves le besoin de nourrir ta prière de textes bibliques, fais-le. Mais si tu t'aperçois que tu trouves bonheur et paix en prenant ton chapelet et en te plongeant dans une prière rythmique et répétitive, sois heureux.

Rappelle-toi ceci : si tu réussis à réciter le chapelet entièrement sans te préoccuper de penser, mais seulement heureux d'être paisiblement avec la Mère de Jésus, réjouis-toi, car tu es sûrement sous l'action de l'Esprit et cela seul compte lorsque l'on prie...

Pour celui qui ne comprend rien à la vie spirituelle, le Rosaire est synonyme de prière mécanique, stupide, inutile. Pour qui est "spirituel", pour qui est avancé dans le chemin de la prière, le chapelet est la manière la plus simple de s'aider à vivre la prière concrètement et longtemps...

Je ne crains pas d'affirmer que celui qui se trouve à son aise en récitant le Rosaire est un contemplatif, ou sûrement sur la voie de la contemplation. Donc, prenez garde à ne pas dénigrer ce que vous ne connaissez pas. »

(Carlo Carretto - "Toi qui as cru")

Nous pouvons citer le Père Duval, biographe de Madame Acarie, cette mère de famille et grande mystique à qui on attribue pas moins de trente mille conversions à Paris. A son veuvage, elle entra au Carmel dont elle a largement facilité l'implantation en France. Elle y prit le nom de Marie de l'Incarnation. Béatifiée, elle est reconnue par l'Église comme la première femme stigmatisée.

« Ces attractions soudaines, irrésistibles, lui rendaient toute prière vocale extrêmement difficile... Je l'ai vue, continue Duval allant aux champs avec elle, comme elle commençait son chapelet avec sa fille aînée, n'en pouvoir dire le premier Ave, sans aussitôt n'être plus à elle. Un recueillement intérieur la saisissait incontinent. Sa fille ne s'en étonnait nullement, car elle savait que cela lui était ordinaire ; elle disait bien à ses oreilles deux ou trois mots de ce qu'elle devait dire ; mais voyant qu'elle ne lui répondait rien, elle se mettait à l'achever seule. C'est pourquoi ses confesseurs avaient peine à lui donner une pénitence (et souvent) ne lui enjoignaient que ces deux paroles : Jésus, Marie, ou bien quelque aumône, ou de se prosterner à terre (3).

La lecture ne lui était pas plus possible que la prière vocale. À la première rencontre, son esprit s'élevait tellement en Dieu qu'elle ne pouvait passer outre. C'était bien un livre pourtant qui avait été 'la cause première de son attraction', mais comme lorsque l'arcade est faite, on jette ce qui la soutient, ainsi l'âme de cette bienheureuse, ayant été élevée de Dieu au sommet de l'oraison, elle n'eut plus besoin de lecture... il lui suffisait de regarder dans le fond de son âme. Aussi, bien que plusieurs personnes de dévotion tant réguliers que séculiers... lui fissent présent de certains exercices ou livres spirituels, qui se composaient alors, et principalement, de ceux qui traitaient de la vie suréminente, toutefois elle ne les lut jamais et n'était pas en état de les lire. »

## XVIII

### GRIGNION DE MONFORT « DOCTEUR » DE LA VIERGE MARIE

#### **Saint Louis-Marie Grignion de Montfort**

Il est la dernière clarté du Grand Siècle des Ames. Il est en voie d'être proclamé Docteur de l'Église, sa cause était très bien avancée. Mais le Concile Vatican II a tout stoppé, car il n'était pas opportun de remettre une couche de dévotion mariale au moment où l'Église s'ouvrait à l'œcuménisme. Cependant sa cause est toujours ouverte. Saint Jean-Paul II aurait pu le faire, car Grignion de Montfort était son Docteur, son maître spirituel, celui qui l'avait formé et le « Traité de la vraie dévotion » était son livre de chevet. Les derniers mots que ce saint pape a prononcés au moment de sa mort, furent « Totus Tuus » qui était aussi la devise de saint Louis-Marie : Tout à Jésus par Marie. Même si nous décidons de ne pas entrer dans la dimension du culte de Marie, nous sommes quand même invités à la prendre chez nous, comme saint Jean. Nous sommes, par notre foi catholique, enfantés dans le sein de Marie. Il est bon d'en prendre conscience et si possible d'avoir une coopération « active », par l'abandon ce qui est paradoxal mais juste, à cette union qui est celle du bébé dans le sein de sa Mère, puis de l'enfant, de l'adolescent et enfin de l'adulte.

« Cette 'nouvelle maternité de Marie', établie dans la foi, est un fruit de l'amour 'nouveau' qui s'approfondit en elle définitivement au pied de la Croix, par sa participation à l'amour rédempteur du Fils.

Nous nous trouvons ainsi au centre même de l'accomplissement de la promesse incluse dans le protévangile : « Le lignage de la femme écrasera la tête du serpent » (cf. Gn 3, 15). De fait, par sa mort rédemptrice, Jésus Christ vainc à sa racine même le mal du péché et de la mort. Il est significatif que, s'adressant à sa Mère du haut de la Croix, il l'appelle « femme » et lui dit : « Femme, voici ton fils ». D'ailleurs, il avait aussi employé le même mot pour s'adresser à elle à Cana (cf. Jn 2, 4). Comment douter qu'ici spécialement, sur le Golgotha, cette parole n'atteigne la profondeur du mystère de Marie, en faisant ressortir la place unique qu'elle a dans toute l'économie du salut ? Comme l'enseigne le Concile, avec Marie, « la fille de Sion par excellence, après la longue attente de la promesse, s'accomplissent les temps et s'instaure l'économie nouvelle, lorsque le Fils de Dieu prit d'elle la nature humaine pour libérer l'homme du péché par les mystères de sa chair ».

Les paroles que Jésus prononce du haut de la Croix signifient que la maternité de sa Mère trouve un « nouveau » prolongement dans l'Église et par l'Église symbolisée et représentée par Jean. Ainsi celle qui, « pleine de grâce », a été introduite dans le mystère du Christ pour être sa Mère, c'est-à-dire la Sainte Mère de Dieu, demeure dans ce mystère par l'Église comme « la femme » que désignent le livre de la Genèse (3, 15) au commencement, et l'Apocalypse (12, 1) à la fin de l'histoire du salut. Selon le dessein éternel de la Providence, la maternité divine de Marie doit s'étendre à l'Église, comme le montrent les affirmations de la Tradition, pour lesquelles la maternité de Marie à l'égard de l'Église est le reflet et le prolongement de sa maternité à l'égard du Fils de Dieu. »

(Redemptoris Mater, 23-24)

Tous les mystiques ont déclaré que leur voie était la plus sûre et surtout la plus rapide parce que la plus directe, même la Petite Thérèse. Mais ne les croyons pas, car pour simple que paraisse leur « méthode » c'est toute une vie qui est nécessaire pour la mettre en pratique. Le secret de Marie n'échappe pas à la règle et respecte les différentes phases que nous avons pu mettre en évidence dans nos études précédentes, à commencer par l'anéantissement, la consécration de tout notre être intérieur et extérieur pour que le Verbe se fasse chair dans une âme vidée d'elle-même... Et cela prend du temps. Seul un puissant amour peut accélérer ce processus. Et Marie peut accélérer ce processus en nous dispensant des grâces spécifiques. Celui qui aime passionnément Marie adhère plus aisément au mystère de la kénose et à la divinisation de l'âme, comme par imprégnation. Comme le dit Grignon, son âme devient notre âme, son Cœur uni au Cœur de Jésus devient notre cœur. Lors de la première rencontre avec Marthe Robin, elle s'était exclamée, en cherchant la bonne expression : « La Vierge Marie, elle vous poursuit ! Non, elle ne vous poursuit pas, elle vous presse ! » Et dans une lettre qu'elle nous a écrite : « Votre œuvre appartient à la Sainte Vierge Marie, c'est pour cela que le démon se déchaîne avec toutes les armes dont dispose sa fureur contre vous. »

La pratique du saint esclavage à Marie est le secret du Père de Montfort. D'emblée le terme nous choque et semble aller à l'encontre d'un message évangélique libérateur. Disons tout de suite que la bonne nouvelle c'est que nous sommes passés de l'esclavage du péché à la liberté de l'Esprit. Saint Augustin disait : « Aime et fais ce que tu veux. » Mais justement, quand on aime du véritable amour on ne fait pas, on ne fait plus ce que l'on voulait auparavant. Lanza del Vasto a écrit un essai qui s'appelle « L'homme libre et les ânes sauvages ». Il décrivait si bien les ânes sauvages que nous sommes ! Et de quoi sommes-nous libres, de brouter un chardon de ci de là ? De n'avoir pas de but ? De n'obéir qu'à une nature animale ? L'homme au contraire a le choix : c'est cela la liberté, pouvoir choisir. Et il nous faut bien reconnaître que nos choix sont extrêmement limités. Mais la liberté est bien plus que cela, c'est un état intérieur indescriptible qui s'accompagne d'un sentiment d'infini, de légèreté, d'accomplissement de tout ce que nous avons toujours désiré. Même dans une prison, dans un pays où les chrétiens sont opprimés, nous pouvons faire l'expérience d'un sentiment enivrant de liberté intérieure. La véritable liberté rejoint le bonheur dans une ivresse de l'esprit. Elle n'est pas un concept, mais un état de l'âme.

Il nous faut faire un constat : tout homme vivant dans ce monde est esclave du monde. Il est prisonnier du regard des autres, prisonnier de son travail, prisonnier d'une société capitaliste qui exploite nos faiblesses et nos passions, comme le dénonce le pape François. Pendant près de deux millénaires de christianisme le peuple, le petit peuple qui constituait une très grande majorité de la population, était réduit en esclavage de la noblesse oisive et du clergé qui vivait de ses rentes, de ses taxes, de ses droits de passage. C'était, il faut bien le reconnaître, l'exploitation de l'homme par l'homme. Les serfs - du latin servus qui veut dire esclave - étaient exploités par le clergé et la noblesse. Jusqu'à la révolution : la liberté guidant le peuple ! Quelle illusion ! Nous nous sommes choisis d'autres tyrans et la révolution industrielle a réinventé l'esclavage... Nous n'en sommes pas sortis. Nous l'avons encore amplifié par la révolution numérique où nous « choisissons » de devenir esclaves du numérique. Choix qui n'est pas libre, car nous avons été pris au piège d'un esprit malin qui détruit tout sur son passage, à commencer par la famille : à chacun son écran, sa réalité. Et plus on communique, moins on communit. On s'isole, pour dire quoi... quand un adolescent envoie cinquante textos par jour, forfait illimité ? Le dieu Mammon jubile : nous sommes ses esclaves imbéciles et dociles. Une femme est assise sur la plage, elle ne voit pas la mer, elle n'entend pas le bruit des vagues qui est comme un battement du cœur, elle ne sent pas l'air marin, elle a le regard fixé sur son téléphone, elle joue à un jeu au graphisme rudimentaire. Impossible de lui adresser la parole ou d'échanger des propos, impossible de lui sourire, vous n'existez pas.

Mais sortons de cette analyse sur la société contemporaine et tournons-nous vers la spiritualité et la philosophie. Pendant des siècles les sages ont reconnu que nous étions esclaves de nos passions, esclaves de nos blessures psychologiques. Les addictions qui viennent pour compenser en vain un manque existentiel, une perte ontologique, nous tiennent dans l'esclavage... le pire moyen de se libérer de la culpabilité, de tenter d'échapper à nos angoisses profondes, à l'impossible questionnement sur le sens de la vie et de la mort. Une conduite qui repose sur une envie répétée et

irrépressible, en dépit de la motivation et des efforts du sujet pour s'y soustraire. Le sujet se livre à son addiction (par exemple : utilisation d'une drogue, ou participation à un jeu d'argent), malgré la conscience aiguë qu'il a — le plus souvent — d'abus et de perte de sa liberté d'action, ou de leur éventualité. En 1975, l'Organisation mondiale de la santé (OMS) définit la dépendance comme : « Un état psychique et parfois physique, résultant de l'interaction entre un organisme vivant et un produit, caractérisé par des réponses comportementales ou autres qui comportent toujours une compulsion à prendre le produit de façon régulière ou périodique pour ressentir ses effets psychiques et parfois éviter l'inconfort de son absence (sevrage). La tolérance peut être présente ou non. »

Addictions à la drogue, à l'alcool, au tabac, à certains aliments comme le chocolat, aux médicaments surtout psychotropes ; les jeux vidéo ; la cyber dépendance, le jeu pathologique ; l'onionomanie (les troubles du comportement d'achat compulsifs) ; les troubles des conduites alimentaires (TCA), notamment l'anorexie et la boulimie ; les dépendances affectives et l'addiction sexuelle ; les paraphilies (perversions sexuelles) la dépendance au travail, dite workaholisme ou ergomanie ; l'addiction de la pratique sportive (bigorexie) ; la procrastination ; les automutilations ; la pyromanie, la kleptomanie, la trichotillomanie ; tentatives de suicide - conduite de risque - efforts intensifs ; collectionneur compulsif, maniaque de la propreté... La liste peut s'allonger... Pour bien comprendre ces addictions et leur dépendance nous reproduisons un tableau qui fait autorité dans ce domaine et qui exprime bien la misère de l'homme victime de ses passions et du péché, traduit dans le langage de la psychologie moderne (voir note en fin de chapitre).

Être esclave de nos passions qui nous enchaînent ou être esclave de l'amour qui libère de tout esclavage ? Car c'est bien le but de notre consécration. Nous avons vu, dans le témoignage de la vénérable Marie de Sainte-Thérèse, que la Vierge, au terme d'un processus, finit par s'effacer ou plutôt devient translucide aux Personnes de la Trinité. Le saint esclavage est un moyen et non une fin, mais quelle efficacité !

Alors pourquoi avoir choisi le terme d'esclave plutôt que serviteur ? La différence est immense, « le serviteur ignore ce que fait son maître », il est libre de prendre des congés, de penser ce qu'il veut et d'agir à sa guise tout en accomplissant son service, il garde son quant à soi. L'esclave est attaché à son maître, il doit pénétrer ses pensées pour prévenir ses besoins, il doit veiller sans cesse sur lui. Dans le monde juif, il n'était pas rare que le maître fasse de son esclave son ami (« Je ne vous appelle plus serviteurs, mais amis ») et qu'il lui donne sa fille en mariage. Contrairement au monde gréco-romain où l'esclave était considéré comme un objet qu'on pouvait tuer si on le voulait.

Un verset du psaume 123, 2 est particulièrement éclairant : « Voici, comme les yeux des esclaves vers la main de leurs maîtres, et les yeux d'une servante vers la main de sa maîtresse, ainsi nos yeux



sont levés vers le Seigneur notre Dieu, dans l'attente de sa pitié. » De ce psaume on peut tirer deux thèmes que nous retrouvons dans l'épître aux Philippiens : la kénose jusqu'à prendre la condition d'esclave et l'adhésion totale à la volonté du Maître. Cette attention qui est de chaque instant, qui ne se disperse pas, et l'anéantissement de soi-même : « Jésus, de condition divine, n'a pas gardé comme une proie d'être l'égal de Dieu, mais il s'est anéanti prenant la condition d'esclave. » Ainsi il a fait la volonté du Père.

Citons un autre psaume, sachant qu'en hébreu serviteur et esclave sont le même mot : « De grâce ! Seigneur, puisque je suis ton serviteur, ton serviteur, le fils de ta servante. Tu as dénoué mes liens. » (Ps 116, 16)

Le serviteur n'est pas au-dessus de son maître. Et la vie mystique est le seul moyen de devenir les imitateurs de Jésus d'une manière la plus conforme possible.

Marie la première a dit : « Je suis l'esclave du Seigneur, qu'il me soit fait selon sa volonté. » Le terme en grec *doulé*, signifie bien esclave, ce qui embarrasse nombre de traducteurs. C'est pour cela qu'une épée lui a transpercé le cœur dans la compassion rédemptrice qui libère l'humanité. Ses yeux sont toujours restés fixés sur la main de son Maître : Jésus.

Le saint esclavage à Marie n'est pas, comme on le croit souvent, une invention de Grignon de Montfort, elle remonte au XI<sup>e</sup> siècle ! Et ce n'est pas par hasard. Le Haut Moyen-âge a été qualifié de dark age, d'âge de plomb. Du V<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècles les ténèbres sont épaisses en Occident avec, il faut le dire, des poches de lumière. L'une d'elle est saint Benoît et le pape Saint Grégoire le Grand qui, moine lui-même, va donner une impulsion à l'essor du monachisme. Ce n'est donc pas étonnant que ce soit au sein du monachisme que va naître cette pratique qui témoigne d'un très grand amour à Marie. Jusqu'alors dans le peuple, la dévotion va plutôt vers le culte des reliques des martyrs et à d'autres dévotions imprégnées de superstition. Marie va faire son apparition dans le cœur des fidèles, elle devient la Mère de tendresse et de Miséricorde dont il a tant besoin. L'obsession de la mort et de l'enfer va trouver un apaisement dans le refuge des pécheurs, même les plus grands criminels peuvent trouver refuge sous son manteau.



Boudon a été l'une des figures clé de l'Ecole Française de spiritualité au XVII<sup>e</sup> siècle. Un thème récurrent de son œuvre, caractéristique de l'Ecole Française, est l'idée que la recherche de Dieu exige le détachement de toutes les créatures. Il a pour devise : « Dieu seul » ; son livre 'Dieu seul :

le saint esclavage de l'admirable Mère de Dieu' a été loué par Jacques-Bénigne Bossuet (ce qui n'est pas peu dire) et a eu une influence déterminante sur Louis de Montfort. Il a été influencé par l'école du Carmel et il fut le premier traducteur en français de saint Jean de la Croix. Le titre de son traité est éloquent et peut paraître paradoxal alors qu'il exprime le sens profond de cette pratique : l'esclavage à Marie est à mettre en perspective de Dieu Seul. C'est elle qui nous conduit à cet amour exclusif, écartant tous les empêchements du monde et de la nature rebelle. Dieu seul ! Mais quel Dieu ? Un Dieu qui n'est pas seul. Marie va nous faire découvrir le vrai visage de Dieu qui n'est que relation, qui n'est que don, qui possède des attributs féminins et maternels dont la tendresse et la miséricorde. Pour beaucoup, Dieu est une idole semblable aux autres idoles. Dans l'histoire de la Révélation nous sommes passés du polythéisme à la monolâtrie où Dieu est un tyran égoïste, jaloux et vengeur. Pourtant, le Dieu d'amour se révèle dans l'Ancien Testament particulièrement chez les prophètes. La préfiguration du visage de Marie est bien inscrite dans l'histoire d'Israël. Un des versets que nous préférons et que nous pouvons appliquer à la Vierge est : « Ecoute, ma fille ! Regarde et tends l'oreille : oublie ton peuple et ta famille ; que le roi s'éprenne de ta beauté ! C'est lui ton seigneur, prosterne-toi devant lui. » (Ps 45, 11) Esther sauva le peuple juif par sa beauté dont le roi s'est épris. Dieu s'est épris de Marie et nous devons être séduits par sa beauté, elle qui est la Mère du Bel Amour. Il faut avoir médité longtemps sur le mystère marial et s'être épris de la Vierge pour pouvoir se faire son esclave.

(Il faut lire et méditer ce diamant qu'est le livre d'Alphonse de Liguori 'Les gloires de Marie'

([www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/alphonsedeliguori/gloiresMarie](http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/alphonsedeliguori/gloiresMarie)),

c'est la condition sine qua non, sinon cela devient une pratique déviante, une mariolâtrie, alors que c'est un « secret » d'amour dans la vie mystique.

« Écoutez donc, dit le Saint-Esprit en l'Ecclésiastique (VI, 24-26), écoutez, mon fils, un sage conseil que je veux vous donner, et ne cessez jamais d'en faire état, mettez-vous ses fers aux pieds et son collier au cou, et n'ayez point de difficulté à porter ses chaînes. » Ce Dieu d'amour désire que nous lui soyons attachés sans réserve ; c'est pourquoi il veut que nous en portions les marques aux principales parties de notre corps, afin qu'il n'y ait rien en nous qui ne soit à son service. » (Boudon op. cit)

L'auteur du petit livre 'De la dévotion de l'esclavage', qui sans se nommer fait assez connaître la grandeur de sa piété, parlant de l'origine de cette dévotion, après avoir dit « qu'elle est fondée sur l'exemple de Jésus-Christ, - qui, pour nous obliger à reconnaître la sainte Vierge pour notre maîtresse, a voulu lui-même se soumettre à elle et ne nous a laissé pour mémoire de ses actions pendant les trente premières années de sa vie, que ces paroles : Erat subditus illis (Lc 2, 51), il vivait pendant ce temps-là sous l'obéissance de Marie et de Joseph, - assure ensuite que cette dévotion est si ancienne que l'on ne saurait bonnement en trouver les commencements : qu'il est constant néanmoins, que depuis plus de sept cents ans l'on en trouve des marques dans l'Église ; que saint Odilon abbé de Cluny, qui vivait il y a bien des siècles, a été un des premiers qui l'a pratiquée,

s'étant offert à la sainte Vierge la corde au cou, pour être son esclave le reste de ses jours. » Ainsi la France a été un des premiers royaumes qui a commencé de pratiquer une si belle dévotion. Il ajoute que « les Pères Théatins, au commencement de ce siècle, ont étendu cette dévotion par toute l'Italie, la Sicile et la Savoie, qu'ils en ont établi de saintes associations au royaume de Naples, à Palerme dans l'église de Saint-Joseph, où les esclaves ont leur chapelle ; que l'on a vu à Turin le zèle de ces Pères triompher, lorsque Charles-Emmanuel duc de Savoie avec tous ses enfants et le cardinal Maurice ont pris solennellement ces glorieuses chaînes, donnant un merveilleux exemple à tous leurs sujets.

Notre saint Père le Pape Alexandre VII a expédié une bulle tout récemment, l'an 1658, par laquelle, outre les indulgences qu'avait accordées Urbain VIII aux esclaves de Notre Dame, il leur en donne d'autres très considérables, à l'occasion de l'association de l'esclavage établie à Marseille chez les Pères Augustins déchaussés.

La mère Agnès de Jésus, de l'ordre du glorieux patriarche saint Dominique, décéda à Langeac, le 19 d'octobre 1634, admirable en la conversation familière qu'elle a eue avec Notre-Seigneur, la très sacrée Vierge, les bons anges et particulièrement son saint ange gardien, et avec plusieurs saints et saintes du ciel ; et dans la soif insatiable qu'elle a toujours portée des souffrances, n'étant jamais rassasiée de croix, quoiqu'elle en souffrît des plus rudes, ayant été un prodige de sainteté en notre siècle, et l'une des plus illustres esclaves de la reine du ciel, environ à l'âge de sept ans, elle se donna en qualité d'esclave à cette auguste souveraine, en ayant reçu un commandement exprès par une voix du ciel qui lui dit : « Rends-toi esclave de la sainte Vierge, et elle te protégera de tes ennemis, » et ce qui est bien remarquable, c'est qu'alors la dévotion de l'esclavage n'était pas connue dans le lieu où elle demeurait. Aussitôt qu'elle fut retournée à la maison de son père, elle chercha une chaîne de fer, que la Providence lui fit rencontrer incontinent selon son souhait, et elle se la mit sur la chair autour des reins pour témoignage de sa servitude. »

**La liste des esclaves de Marie serait longue à établir et surtout elle ne serait pas exhaustive.**

Nous voyons que cette pratique est légitime et encouragée par l'Église bien qu'elle connut une période d'éclipse à laquelle la Providence mit fin grâce à notre saint Louis-Marie Grignon de Montfort. Cette pratique fut enterrée au sens littéral du terme. La Vraie Dévotion (1712-1715) n'est pas seulement l'œuvre la plus célèbre de Montfort, c'est aussi la plus pertinente par son développement spirituel et intellectuel. Elle a été publiée au moins en 400 éditions et plus de 25 langues. La caractéristique de ce manuscrit est qu'il resta très longtemps caché. Plus de 70 ans, il resta enfoui quelque part sous la poussière et les toiles d'araignées. Durant la Révolution française, il fut caché dans un coffre et, avec quelques autres objets, enterré dans un champ. Lorsque ces années de turbulence furent passées, il se retrouva à nouveau sur l'étagère d'une bibliothèque. Ce

n'est que le 29 avril 1842 qu'il a été reconnu et identifié par les Montfortains comme une œuvre de leur Fondateur. Il s'avéra alors que les premières et les dernières pages du manuscrit avaient disparu. Elles n'ont jamais été retrouvées de sorte que personne ne connaît le titre que Montfort avait attribué à son œuvre.

Grignion de Montfort est un prophète, et nous trouvons dans son « Secret » d'étonnantes prophéties sur le triomphe du Cœur Immaculé. Jésus viendra à nouveau comme il est venu la première fois dans le sein de Marie, et son « Secret » caché dans la terre est réapparu au moment opportun pour préparer la parousie. Il fut publié 127 ans après sa mort.

« Jésus-Christ viendra, comme toute l'Église l'attend, pour régner partout, à l'époque et de la manière dont les hommes s'attendent le moins.

À la Fin des Temps, plus rapidement qu'on ne le pense, Dieu suscitera de grands Saints pour établir le règne de son Fils sur le monde corrompu, par le moyen de la dévotion à la Très Sainte Vierge... Dans les derniers temps, le pouvoir de Marie se manifestera à tous. Elle étendra le Royaume du Christ jusque chez les Mahométans... Marie doit éclater plus que jamais en miséricorde, en force et en grâce dans les derniers temps... » (Le Secret de Marie)

### **Il annonce également la venue des Apôtres des Derniers Temps :**

« Ce seront un feu brûlant et... ce seront des flèches aiguës dans la main de la puissante Marie... Ce seront des nues tonnantes et volantes par les airs, au moindre souffle du Saint-Esprit qui, sans s'attacher à rien, ni s'étonner de rien, ni se mettre en peine de rien, répandront la pluie de la Parole de Dieu et de la vie éternelle... Ce seront des apôtres véritables des derniers temps à qui le Seigneur des vertus donnera la parole et la force pour opérer des merveilles...

Et nous savons que ce seront de vrais disciples de Jésus-Christ qui, marchant sur les traces de sa pauvreté, humilité, mépris du monde et charité, enseignant la voie étroite de Dieu... porteront sur leurs épaules l'étendard ensanglanté de la Croix, le Crucifix dans la main droite, le chapelet dans la gauche, les sacrés noms de Jésus et de Marie sur leur cœur, la modestie et la mortification de Jésus-Christ sur leur cœur, dans toute leur conduite... »

« Avec le Saint-Esprit, Marie a produit la plus grande chose qui se puisse imaginer, Jésus, l'Homme-Dieu. À la fin des temps, c'est elle qui formera les grands saints, car il n'y a que cette Vierge singulière... qui puisse produire, en union avec le Saint-Esprit, les choses singulières et extraordinaires... Vers la fin du monde, les plus grands saints, les âmes les plus riches en grâce et

en vertus, seront les plus assidus à prier la Très Sainte Vierge et à l'avoir toujours présente comme leur parfait modèle à imiter, et leur aide puissante pour les secourir. J'ai dit que cela arriverait particulièrement à la fin du monde, et bientôt, parce que le Très-Haut avec sa Sainte Mère doivent se former de grands saints qui surpasseront autant en sainteté la plupart des autres saints, que les cèdres du Liban surpassent les arbrisseaux... Ces âmes pleines de grâce et de zèle seront choisies pour s'opposer aux ennemis de Dieu, qui frémiront de tous côtés, et elles seront singulièrement dévotes à la Sainte Vierge, éclairées par sa lumière, nourries de son lait, et conduites par son esprit... C'est par Marie que le salut du monde a commencé, et c'est par Marie qu'il doit être consommé... Dieu veut donc révéler et découvrir Marie, le chef-d'œuvre de ses mains, dans ces derniers temps. »

De Marie, il dit : « Elle est l'aurore qui précède et découvre le Soleil de justice qui est Jésus-Christ... Étant la voie par laquelle Jésus-Christ est venu à nous la première fois, elle le sera encore lorsqu'il viendra la seconde... Celui qui trouvera Marie trouvera la vie, c'est-à-dire Jésus-Christ qui est la voie, la vérité, la vie... »

Marie doit éclater plus que jamais, en miséricorde, en force et en grâce dans ces derniers temps... Marie doit être terrible au démon et à ses suppôts, comme une armée rangée en bataille...

Principalement dans les derniers temps, Satan suscitera bientôt de cruelles persécutions, et mettra de terribles embûches aux serviteurs fidèles et aux vrais enfants de Marie... C'est principalement de ces dernières et cruelles persécutions, qui augmenteront jusqu'au règne de l'Antéchrist, qu'on doit entendre cette prédiction de Dieu portée à propos du serpent : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, et ta race et la sienne ; elle-même t'écrasera la tête, et tu mettras des embûches à son talon. »

Toutefois, c'est l'humilité de Marie qui humilie Satan, plus que le pouvoir divin... Ce que Lucifer a perdu par orgueil, Marie l'a gagné par humilité... Mais le pouvoir de Marie sur tous les diables éclatera particulièrement dans les derniers temps, où Satan mettra des embûches à son talon, c'est-à-dire à ses humbles esclaves et à ses pauvres enfants qu'elle suscitera pour lui faire la guerre... Ils seront petits et pauvres selon le monde, et abaissés devant tous comme le talon, foulés et persécutés comme le talon l'est à l'égard des autres membres du corps ; mais en échange, ils seront riches en grâce de Dieu que Marie leur distribuera abondamment...

Ils connaîtront les grandeurs de cette souveraine, et ils se consacreront entièrement à son service, comme ses sujets et ses esclaves d'amour... Ils connaîtront les miséricordes dont elle est pleine, et les besoins où ils sont de son secours, et ils auront recours à elle en toutes choses comme à leur chère avocate et médiatrice auprès de Jésus-Christ. Ils sauront qu'elle est le moyen le plus assuré, le plus aisé, le plus court et le plus parfait pour aller à Jésus-Christ. »

## Le saint esclavage

Grignon de Montfort a reçu une révélation, un secret : le saint esclavage, et il persuadé que personne avant lui n'a connu ce secret. Comment expliquer cette erreur historique alors qu'il mentionne lui-même Agnès de Langeac ? Il est probable que Marie s'est servie d'un souvenir enfoui au fond de la mémoire de Louis-Marie et l'a éclairé pour en faire une magnifique révélation. (Quand on a une inspiration lumineuse, une idée géniale, il faut toujours chercher qui l'a eue avant vous !) On imagine aisément que l'abondance de grâce et de lumière accordée dans cette manifestation de la Vierge Marie a, comme dans toute extase, suspendu les puissances de son âme et particulièrement sa mémoire. L'esprit fait toute chose nouvelle en tirant du cœur de l'homme de l'ancien et du nouveau.

En tout cas, c'est de lui que Marie va se servir pour que cette pratique parvienne jusqu'à nous, ignares de l'histoire de la mystique et de l'histoire tout court. Par ce secret qu'il reçoit et qui s'inscrit dans sa doctrine eschatologique, il va transformer une pratique de dévotion en une « petite voie » mystique à la portée des plus humbles : « Qu'on ne s'imagine donc pas, avec quelques faux illuminés, que Marie étant créature, elle soit un empêchement à l'union au Créateur : ce n'est plus Marie qui vit, c'est Jésus-Christ seul, c'est Dieu seul qui vit en elle. Sa transformation en Dieu surpasse plus celle de saint Paul et des autres saints, que le ciel ne surpasse la terre en élévation. Marie n'est faite que pour Dieu, et tant s'en faut qu'elle arrête une âme à elle-même, qu'au contraire elle la jette en Dieu et l'unit à lui avec d'autant plus de perfection que l'âme s'unit davantage à elle. Marie est l'écho admirable de Dieu, qui ne répond que Dieu, lorsqu'on lui crie Marie, qui ne glorifie que Dieu, lorsque, avec sainte Elizabeth, on l'appelle bienheureuse. »

Il y a deux manières de retrouver l'image et la ressemblance de Dieu : celle du sculpteur et celle du fondeur.

Le sculpteur de soi-même est une vieille idée de la philosophie néo-platonicienne. La sculpture de soi, avant d'être le titre d'un mauvais ouvrage de Michel Onfray, est un concept inventé par Plotin.

Plotin, dans les Ennéades : « Retranche et examine-toi. Enlève ce qui est superflu [...] ne cesse pas de sculpter ta propre statue. » Cité par Pierre Hadot dans son ouvrage 'Qu'est-ce que la philosophie antique ?', il ajoute, sous la plume du même néoplatonicien : « Alors se connaître soi-même, c'est se connaître non plus comme un homme, mais comme devenu totalement autre, en s'étant arraché soi-même en haut, pour n'entraîner que le meilleur de l'âme. » Ou encore : « On est devenu soi-même Intellect, quand, retranchant de soi les autres choses, on regarde l'Intellect par cet Intellect, on se regarde soi-même par soi-même. » (Extrait de Médiapart)

C'est d'abord une ascèse où il faut à grands coups de ciseau et de burin arracher les déformations de la ressemblance. C'est un travail de titan. Il est rare de sortir d'un bloc de marbre la statue de la Piéta que Michel-Ange réalisa à l'âge de vingt-quatre ans, chef d'œuvre unique qui ne peut être qu'un don de Dieu. C'est un travail violent où un coup de burin donné de travers peut avoir des conséquences irrémédiables. (L'ascèse que saint Bernard avait menée, jeune, lui détraqua l'estomac pour le restant de sa vie et lui apprit la modération).

L'autre manière de procéder est celle du fondeur qui est plus douce, à condition que la matière dont il se sert soit malléable et docile et que moule soit parfait. Or, nous avons trouvé le moule parfait que Dieu a formé : le sein de Marie.

. « La seconde est prompte, facile et douce, presque sans peine et sans coûtage, pourvu que le moule soit parfait et qu'il représente au naturel ; pourvu que la matière dont il se sert soit bien malléable, ne résistant aucunement à sa main. Marie est le grand moule de Dieu, fait par le Saint-Esprit, pour former au naturel un Homme Dieu par l'union hypostatique, et pour former un homme Dieu par la grâce. Il ne manque à ce moule aucun trait de la divinité ; quiconque y est jeté et se laisse manier aussi, y reçoit tous les traits de Jésus-Christ, vrai Dieu, d'une manière douce et proportionnée à la faiblesse humaine ; sans beaucoup d'agonies et de travaux ; d'une manière sûre, sans crainte d'illusion, car le démon n'a point eu et n'aura jamais d'accès en Marie, sainte et immaculée, sans ombre de la moindre tache de péché. »

« Marie est le paradis de Dieu et son monde ineffable, où le Fils de Dieu est entré pour y opérer des merveilles, pour le garder et s'y complaire. »

Ce qui ne veut pas dire que nous ne souffrirons pas, mais comme nous l'avons écrit dans le chapitre sur la souffrance, souffrir en Dieu, avec Dieu et pour Dieu devient une souffrance douce et même, n'en déplaise à la psychanalyse, une jouissance. C'est ce que Montfort appelle d'une expression qui nous a toujours fait rire « la confiture des croix ».

« Ce n'est pas que celui qui a trouvé Marie par une vraie dévotion soit exempt de croix et de souffrances, tant s'en faut ; il en est plus assailli qu'aucun autre parce que Marie, étant la mère des vivants, donne à tous ses enfants des morceaux de l'Arbre de vie qui est la croix de Jésus. Mais c'est qu'en leur taillant de bonnes croix, elle leur donne la grâce de les porter patiemment et même joyeusement, en sorte que les croix qu'elle donne à ceux qui lui appartiennent sont plutôt des confitures ou des croix confites que des croix amères ; ou, s'ils en sentent pour un temps l'amertume du calice qu'il faut boire nécessairement pour être ami de Dieu, la consolation et la joie que cette



bonne Mère fait succéder à la tristesse, les animent infiniment à porter des croix encore plus lourdes et plus amères. »

Redisons-le encore une fois à ceux pour qui le terme esclave est effrayant, par lui nous accédons à une liberté véritable et infinie.

« Cette dévotion rend une âme vraiment libre de la liberté des enfants de Dieu. Comme pour l'amour de Marie, on se réduit volontairement en l'esclavage, cette chère Maîtresse, par reconnaissance, élargit et dilate le cœur, et fait marcher à pas de géant dans la voie des commandements de Dieu. Elle ôte l'ennui, la tristesse et le scrupule. Ce fut cette dévotion que Notre-Seigneur apprit à la chère Agnès de Langeac, religieuse morte en odeur de sainteté, comme un moyen assuré pour sortir des grandes peines et perplexités où elle se trouvait : "Fais-toi, lui dit-il, esclave de ma Mère et prends la chaînette", ce qu'elle fit et dans le moment, toutes ses peines cessèrent. »

À Medjugorje, la Gospa nous a appris à prier à ses intentions.

Prier aux intentions de la Vierge et non aux nôtres qui sont si multiples, cela veut dire qu'on lui laisse le soin de gérer les besoins du monde et que c'est elle qui applique nos mérites à d'autres qui en ont plus besoin que nous.

« On met bien, par cette dévotion, ses mérites entre les mains de la Sainte Vierge ; mais c'est pour les garder, les augmenter, les embellir, parce que nous ne pouvons nous communiquer les uns aux autres les mérites de la grâce sanctifiante, ni de la gloire... Mais on lui donne toutes ses prières et bonnes œuvres, en tant qu'impétratoires (qui est propre à obtenir un privilège, une faveur) et satisfatoires (qui est propre à réparer, à expier les fautes commises), pour les distribuer et appliquer à qui il lui plaira ; et si, après s'être ainsi consacré à la Sainte Vierge, on désire soulager quelque âme du purgatoire... sauver quelque pécheur, soutenir quelqu'un de nos amis par nos prières, nos aumônes, nos mortifications, nos sacrifices, il faudra le lui demander humblement, et s'en tenir à ce qu'elle en déterminera, sans le connaître ; étant bien persuadé que la valeur de nos actions, étant dispensée par la même main dont Dieu se sert pour nous dispenser ses grâces et ses dons, ils ne peuvent manquer d'être appliqués à sa plus grande gloire. »

Il faut, pour monter et s'unir à lui, se servir du même moyen dont il s'est servi pour descendre à nous, pour se faire homme et pour nous communiquer ses grâces ; et ce moyen est une véritable dévotion à la Sainte Vierge.

Grignon de Montfort nous offre une belle métaphore du rôle de Marie, notre avocate. Comme il la connaît bien, il sait ce que le Roi du Ciel, qui a un faible pour elle, peut lui accorder, combien il sait stimuler notre confiance en elle, combien nous devons avoir foi en son intercession miraculeuse. Quelle espérance ! Marie est invention du Dieu riche en miséricorde, un moyen de rester justes tout en nous innocentant, coupables que nous sommes.

« Se consacrer ainsi à Jésus par Marie, c'est mettre entre les mains de Marie nos bonnes actions qui, quoiqu'elles paraissent bonnes, sont très souvent souillées et indignes des regards et de l'acceptation de Dieu devant qui les étoiles ne sont pas pures.

Ah ! Prions cette bonne Mère et Maîtresse que, ayant reçu notre pauvre présent, elle le purifie, elle le sanctifie, elle l'élève et l'embellisse de telle sorte qu'elle le rende digne de Dieu. Tous les revenus de notre âme sont moindres devant Dieu, le Père de famille, pour gagner son amitié et sa grâce, que ne serait devant le roi la pomme véreuse d'un pauvre paysan, fermier de sa Majesté, pour payer sa ferme. Que ferait le pauvre homme, s'il avait de l'esprit et s'il était bien venu auprès de la reine ? Amie du pauvre paysan et respectueuse envers le roi, n'ôterait-elle pas de cette pomme ce qu'il y a de véreux et de gâté et ne la mettrait-elle pas dans un bassin d'or entouré de fleurs ; et le roi pourrait-il s'empêcher de la recevoir, même avec joie, des mains de la reine qui aime ce paysan ?... *Modicum quid offerre desideras ? manibus Mariae tradere cura, si non vis sustinere repulsam.* Si vous voulez offrir quelque chose à Dieu, dit saint Bernard, mettez-[le] dans les mains de Marie, à moins que vous ne vouliez être rebuté.

Se donner ainsi à la Sainte Vierge, c'est exercer dans le plus haut point qu'on peut la charité envers le prochain, puisque se faire volontairement son captif, c'est lui donner ce qu'on a de plus cher, afin qu'elle en puisse disposer à sa volonté en faveur des vivants et des morts. »

Mais comme pour toute bonne « méthode » il faut persévérer. Comme le disait sainte Thérèse d'Avila à propos de l'oraison, comme un mot d'ordre : « Détermination, détermination, détermination ». Les élans du cœur sont passagers, il faut se faire violence pour les renouveler non seulement tous les jours, mais sans cesse.

« J'ai dit ensuite que cette dévotion consistait à faire toutes choses avec Marie, en Marie, par Marie et pour Marie.

Ce n'est pas assez de s'être donné une fois à Marie, en qualité d'esclave ; ce n'est pas même assez de le faire tous les mois, et toutes les semaines : ce serait une dévotion toute passagère, et elle n'élèverait pas l'âme à la perfection où elle est capable de l'élever. Il n'y a pas beaucoup de difficulté à s'enrôler dans une confrérie, à embrasser cette dévotion et à dire quelques prières vocales tous les jours, comme elle prescrit ; mais la grande difficulté est d'entrer dans l'esprit de

cette dévotion qui est de rendre une âme intérieurement dépendante et esclave de la très Sainte Vierge et de Jésus par elle. J'ai trouvé beaucoup de personnes, qui, avec une ardeur admirable, se sont mises sous leur saint esclavage, à l'extérieur ; mais j'en ai bien rarement trouvé qui en aient pris l'esprit et encore moins qui y aient persévéré.

C'est pourquoi, avant d'entreprendre quelque chose, il faut renoncer à soi-même et à ses meilleures vues ; il faut s'anéantir devant Dieu, comme de soi incapable de tout bien surnaturel et de toute action utile au salut ; il faut recourir à la très Sainte Vierge et s'unir à elle et à ses intentions, quoique inconnues ; il faut s'unir par Marie aux intentions de Jésus-Christ, c'est-à-dire se mettre comme un instrument entre les mains de la très Sainte Vierge afin qu'elle agisse en nous, de nous et pour nous, comme bon lui semblera, à la plus [grande] gloire de son Fils, et par son Fils Jésus, à la gloire du Père ; en sorte qu'on ne prenne de vie intérieure et d'opération spirituelle que dépendamment d'elle... »

L'oratoire intérieur. C'est une pratique que nous avons enseignée dans les écoles de prière. Elle consiste à se détendre, à oublier ce qui se passe à l'extérieur et descendre en soi. On peut imaginer quelques marches que l'on descend lentement pour atteindre une certaine profondeur de soi à l'intérieur de notre âme. Arrivés là, on peut imaginer une grotte comme celle de Lourdes ou une chapelle que nous construirons à notre goût, avec des vitraux ou comme une chapelle romane. Il faut que nous nous sentions bien dans l'intimité et le repos. Ensuite nous formons, soit que nous l'inventions soit que nous choisisons dans notre mémoire, le tableau, la statue, l'icône qui représente pour nous le mieux la Vierge. Et nous demeurons là. Il n'est pas rare que dans cette méditation l'image s'anime ou que nous recevions une parole. Ensuite nous pourrions descendre dans cet oratoire intérieur chaque fois que nous le voulons.

« Il faut faire toute chose en Marie, c'est-à-dire qu'il faut s'accoutumer peu à peu à se recueillir au-dedans de soi-même pour y former une petite idée ou image spirituelle de la très Sainte Vierge. Elle sera à l'âme l'Oratoire pour y faire toutes ses prières à Dieu, sans crainte d'être rebutée ; la Tour de David pour s'y mettre en sûreté contre tous ses ennemis ; la Lampe allumée pour éclairer tout l'intérieur et pour brûler de l'amour divin ; le Reposoir sacré pour voir Dieu avec elle ; et enfin son unique Tout auprès de Dieu, son recours universel. Si elle prie, ce sera en Marie ; si elle reçoit Jésus par la sainte communion, elle le mettra en Marie pour s'y complaire ; si elle agit, ce sera en Marie ; et partout et en tout, elle produira des actes de renoncement à elle-même... »

Mais n'allons pas croire que cette pratique est à l'eau de rose, douceuse et purement affective. Si Grignon nous invitait à cela il ne serait pas un grand mystique. De fait, ce qui doit grandir en nous par cette pratique, ce sont les vertus théologiques que Marie a possédées au plus haut degré et que Dieu nous infuse d'une manière « nocturne », car elle est l'Etoile qui brille dans nos ténèbres. Le but visé, c'est l'humilité sans laquelle il n'y a pas de sainteté. Et la Vierge est l'humble servante du Seigneur qui nous conforme à Celui qui nous a dit : « Apprenez de moi que je suis doux

et humble de cœur. » Personne ne peut faire l'économie de la foi qui est d'adhérer sans voir. « Heureux ceux qui croient sans avoir vu. » Mais dans la persévérance dans le saint esclavage, on éprouve une douceur incomparable qui se traduit par bien des grâces et des consolations et surtout une véritable conformation au Christ.

« Or, quand par une grâce ineffable mais véritable, la divine Marie est Reine dans une âme, quelles merveilles n'y fait-elle point ? Comme elle est l'ouvrière des grandes merveilles, particulièrement à l'intérieur, elle y travaille en secret, à l'insu même de l'âme qui, par sa connaissance détruirait la beauté de ses ouvrages...

Enfin, Marie devient toute chose à cette âme auprès de Jésus-Christ : elle éclaire son esprit par sa pure foi. Elle approfondit son cœur par son humilité, elle l'élargit et l'embrase par sa charité, elle le purifie par sa pureté, elle l'anoblit et l'agrandit par sa maternité. Mais à quoi est-ce que je m'arrête ? Il n'y a que l'expérience qui apprend ces merveilles de Marie, qui sont incroyables aux gens savants et orgueilleux, et même au commun des dévots et dévotes... »

Je vous choisis, aujourd'hui

ô Marie,  
en présence de toute la cour céleste,  
pour ma Mère et ma Reine.  
Je vous livre et consacre,  
en toute soumission et amour,  
mon corps et mon âme,  
mes biens intérieurs et extérieurs,  
et la valeur même de mes bonnes actions  
passées, présentes et futures,  
vous laissant un entier et plein droit  
de disposer de moi  
et de tout ce qui m'appartient,  
sans exception,  
selon votre bon plaisir,  
à la plus grande gloire de Dieu,  
dans le temps et l'éternité.

Amen

## **XIX**

### **VIE MYSTIQUE CHEZ LES PAUVRES QUI SONT NOS MAÎTRES**

Nous inaugurerons ce chapitre en citant l'encyclique du Pape François sur la nouvelle évangélisation.

#### **Avoir soin de la fragilité**

« Jésus, l'évangéliste par excellence et l'Évangile en personne, s'identifie spécialement aux plus petits. (cf. Mt 25, 40). Ceci nous rappelle que nous tous, chrétiens, sommes appelés à avoir soin des plus fragiles de la terre. Mais dans le modèle actuel de "succès" et de "droit privé", il ne semble pas que cela ait un sens de s'investir afin que ceux qui restent en arrière, les faibles ou les moins pourvus, puissent se faire un chemin dans la vie.

Il est indispensable de prêter attention aux nouvelles formes de pauvreté et de fragilité dans lesquelles nous sommes appelés à reconnaître le Christ souffrant, même si, en apparence, cela ne nous apporte pas des avantages tangibles et immédiats : les sans-abris, les toxico-dépendants, les réfugiés, les populations indigènes, les personnes âgées toujours plus seules et abandonnées etc. Les migrants me posent un défi particulier parce que je suis Pasteur d'une Église sans frontières qui se

sent mère de tous. Par conséquent, j'exhorte les pays à une généreuse ouverture, qui, au lieu de craindre la destruction de l'identité locale, soit capable de créer de nouvelles synthèses culturelles. »

### **La participation des plus pauvres au mystère de la Rédemption**

En parlant des malades psychiatriques, Marthe Robin s'était exclamée : ce sont des rédempteurs ! Propos choquants si nous n'avons pas une conscience d'un mystère qui nous dépasse infiniment. La passion de Jésus n'a-t-elle pas été suffisante pour rédimer l'humanité entière ? La Croix n'était-elle pas l'ultime parole de ce mystère, et la Croix est une parole d'amour. En quoi la souffrance est-elle rédemptrice ? On ne peut séparer amour et souffrance, c'est déjà un élément de réponse, mais ce n'est pas suffisant.

Les lois qui régissent le monde invisible et l'économie de la Rédemption nous échappent complètement, nous ne pouvons qu'en avoir une intuition spirituelle et mystique. Quand Pascal écrit : « Le Christ est agonie jusqu'à la fin du monde », il fait allusion à l'amour de Dieu qui continue de souffrir avec tous ceux qui souffrent dans le monde. Jésus continue de souffrir dans son corps mystique qui est l'Eglise, mais aussi dans tout homme qui souffre. La notion de corps du Christ dépasse l'Église, comme le dit le Pape François, il y a les périphéries et elles sont larges !

### **La notion de concomitance**

« Les saints ont des nerfs et partant, des névroses », écrivait Henri Bremond à propos du Père Surin.

Gardons-nous du mythe de la santé parfaite tant sur le plan physique que sur le plan psychique. Il est prêché dans les milieux évangéliques d'origine américaine comme dans le New-Age, mais c'est un mensonge. « Tout bien-portant est un malade qui s'ignore », disait le docteur Knock. Et ce n'est pas faux, ce sont les mieux portants qui sont le plus souvent victimes d'une maladie qui les abat d'un coup, comme un arbre qu'on tronçonne. Sur le plan psychique, les gens qui se pensent équilibrés ont parfois de drôles de pensées, des petites manies, des comportements obsessionnels qu'ils attribuent à leur caractère ou tempérament. C'est en vain qu'on chercherait à établir des critères de normalité. Nous sommes, dans le meilleur des cas, « normalement névrosés » et nous ne sommes pas à l'abri d'une dépression. Nous souffrons tous d'une blessure narcissique et chacun de nous possède sa faille. Quelqu'un de lucide peut savoir dans quelle pathologie il tomberait si un coup dur, un deuil, une séparation affective, une dépression réactionnelle ou endogène se produisait. On voit même des gens normaux faire une bouffée délirante qui sera unique dans leur vie. Dans la nuit de l'esprit, comme le disait ce cher Père Molinié, les loups (qui s'étaient cachés après notre conversion et nos premiers pas dans la vie spirituelle), ces loups sortent du bois. Nos tendances pathologiques se manifestent pour être éradiquées... dans le meilleur des cas. Mais le Père Marie-

Eugène développe le concept de concomitance que nous devons toujours garder en mémoire, surtout quand on a charge d'âmes. Les Etudes Carmélitaines ont consacré un certain nombre d'études sur le sujet en se penchant sur des cas de stigmatisées, de mystiques ayant fait l'objet d'enfermement psychiatrique passionnant les « scientifiques » de l'époque. C'était dans les années 30. (cf. 'Nuit mystique. Nature et grâce. Sainteté et folie - Etudes Carmélitaines, 23e année, vol. II. 1938)

Force est de constater qu'un « fou » peut être saint. Dans l'approche anthropologique que les grands mystiques nous ont amenés à faire, l'âme que Dieu a mise en nous est divine, du moins le fond du fond de l'âme. Comme on le dit tous les matins dans le judaïsme : « L'âme que tu as mise en moi est pure. » En vivant avec des malades psychiatriques, on sait qu'ils ont tout perdu, mais qu'au fond du fond ils demeurent reliés à Dieu, qu'ils bénéficient de sa grâce et peuvent faire des expériences mystiques qui coexistent avec leur délire. Nous en connaissons qui sont des saintes et des saints, qui nous devancent dans le Royaume de Dieu. (Nous ne pouvons, bien sûr, pas citer de noms ici.)



Jésus a été revêtu du manteau de la folie et à Gethsémané il a dû éprouver les angoisses des malades psychiatriques. Nous reproduisons ci-dessus l'Ecce Homo peint par Adam Chmielowski, connu sous le nom de Frère Albert, artiste peintre et fondateur du Tiers-ordre franciscain en Pologne. La lecture de sa vie par Maria Winowska : « Frère Albert ou La face aux outrages », nous avait fortement marqués à Cordes et nous ne savions pas qu'Il serait canonisé, le 12 novembre 1989, par saint Jean-Paul II. Cet homme dévoué corps et âme au service des pauvres souffrit d'une maladie psychique lors d'une nuit mystique, qui lui valut l'internement. C'est de lui que nous tenons l'expression : « nos seigneurs les pauvres », car sa devise était : « Tout pour nos seigneurs les pauvres ». Il disait aussi : « Sans amour l'aumône est amère, le pain sans saveur, l'assistance la plus soigneuse pénible. Il faut être bon comme le pain et se laisser manger par le pauvre. »



## **Les handicapés mentaux**

### **La vie mystique chez les pauvres. Témoignage d'une mère de famille.**

« Qu'est-ce que la vie mystique pour moi, laïque, mère de famille, dont deux de mes enfants (adoptées) sont une handicapée mentale et une trisomique 21. Tout simplement : c'est un mode de connaissance de Dieu qui est issu de l'expérience. Cette expérience peut transfigurer ma vie. Dans la religion chrétienne, on peut la définir comme l'union de l'âme avec Dieu, une rencontre.

Le pauvre. Puis-je dire que mes filles, Marie et Louise sont des pauvres ? Assurément, pauvres d'elles-mêmes. Si l'on regarde notre identité, elle est bien souvent au niveau de l'ego. Ce grand moi-je. Ce moi qui réussit, cherche à illusionner les autres. Ce moi qui ne veut pas se montrer vulnérable et porte des masques pour ne pas se faire englober par le monde, l'autre. Ce moi qui se positionne socialement par sa réussite sociale, financière. Ce moi qui gère au mieux ses émotions, qui veut paraître intelligent, érudit. Ce moi qui s'adapte, évolue. Ce moi de la grande illusion. Nous finirons tous dans une boîte de deux mètres de long. En beau chêne avec des poignées brillantes ou en simple sapin. Certains choisissent bien avant l'heure de leur mort leur dernier lit ! Petit oreiller douillet et qui scintille de surcroît. Comme le disait un adulte handicapé mental : la mort, on va tous y passer.

Je vois bien que souvent nous ne connaissons même plus les prénoms de nos arrière-grands-parents, voire de nos grands-parents. Tout passe, reste l'amour. Et quel épitaphe sera marqué sur la pierre ; cela ne se fait plus, mais au moins il est bon de se poser la question : qu'est-ce que je souhaiterais qu'il soit dit de moi ? Il, elle a essayé d'aimer.

Alors d'amour, chacune à sa manière en est riche, débordante. Souvent il m'est dit : « Ils sont attachants, ces enfants-là. » De quoi parle-t-on ? De quel attachement ? Doux et docile ou parle-t-on de ses qualités de cœur ?

Elles ont un caractère différent. Marie met tout en place pour se faire aimer, sourit, dit oui pour faire plaisir. Elle est sociable, conciliante. Quant à Louise, il faut l'appivoiser et sa confiance en l'autre doit être méritée.

Sont-elles des êtres à part entière ?

Nous, les « ordinaires » sommes des êtres de relations, pensants, blessés, des êtres d'émotions, de manque, des êtres jugeant, des êtres libres. Une seule qualité d'être leur manque, ni l'une ni l'autre ne juge. La vie sans jugement, un cadeau pour ma vie. Un modèle ; en cela et pas uniquement elles sont mon maître. Elles ne sont pas attachées aux apparences. Peu importe la taille de la maison de la

personne chez qui nous allons, ni d'ailleurs la taille de sa voiture. Quant à la position sociale, la richesse, qu'importe. 'Lorsque tu es invité par quelqu'un à des noces, ne te mets pas à la meilleure place, de peur qu'il n'y ait parmi les invités une personne plus importante que toi et que celui qui vous a invités l'un et l'autre ne vienne te dire : 'Laisse-lui la place!' Tu aurais alors la honte d'aller occuper la dernière place.' Marie et Louise risquent bien de faire perdre la place d'honneur à bon nombre d'entre nous qui pensaient être à la bonne place. Pourtant, elles ne ressemblent à rien pour le monde, bouche ouverte ou tordue, ne répondant à aucun critère de beauté de ce temps. Louise rote, écrit sur les murs, vole la nourriture, n'en fait qu'à son style pour s'habiller, connaît bien des gros-mots, s'oppose, casse tant de choses dans la maison. Elle est drôle, sait rire d'elle-même. Merci à elle, elle m'a appris à aller à l'essentiel. Sa vie ne tient que par la relation de cœur à cœur. Pas de conversation avec Louise. Et ce n'est pas par leurs belles et bonnes œuvres du monde que Dieu les laisse se lover sur son cœur. Riches de leur pauvreté de paraître, riches de leur pauvreté d'illusions, elles ont trouvé, mais l'avaient-elles perdue ? la voie de l'union de leur cœur, de leur âme à Celui qu'elles aiment. Marie pleure souvent après avoir reçu Jésus hostie. Elle me dit : « J'aime Jésus, il est là. » Elle pleure quand elle voit Jésus sur la croix. « Tu te souviens de Jésus » - « Oui. » Elle a fait sa première communion, une nuit de veillée pascale. Elle était assise devant avec les enfants. Le prêtre tout absorbé par le Christ n'a pas vu qu'il donne Jésus eucharistie à Marie. À la sortie de la chapelle, Marie me dit : « Jésus dans mon cœur. » Plus jeune elle me disait : « Quand j'irai au ciel, je fais la fête avec Jésus. » La souffrance des autres la fait pleurer. Une de ses sœurs aînées, malade, est en fauteuil roulant, Marie pleure souvent pour elle, elle sait qu'elle souffre. Son Être est tout amour.

Louise n'a jamais perdu le Ciel, elle en a la « souvenance » comme le dit Thérèse. Je l'entends rire dans sa chambre et elle me dit : « Il est là » et pose ses mains sur son cœur. Elle lui parle aussi et lorsque je me hasarde à lui demander de parler de sa sœur aînée à Jésus, Louise me répond : « Changer son cœur. » Il est certain que ces mots ne viennent pas d'elle. Alors que je vois une statue de la Vierge, Louise me dit en riant : « Elle est là. » Louise est par nature, et presque par essence, toute humble. Peu lui importe l'image qu'elle renvoie aux autres. Elle est là sur terre pour amener l'autre, les autres à l'aimer, à se déplacer d'eux vers elle ; de leur richesse vers ce qui pour le monde est sa pauvreté. Louise est visitée par des âmes, parfois je l'entends dire « j'ai peur » et avec d'autres elle converse. Autant dire que je n'ai pas accès à son langage à ces moments-là. Elle sait, non par son intellect, mais par son âme, les inviter à se tourner vers le Ciel. Et dans les moments de souffrance de sa vie, elle demande que l'on prie la Vierge. Sa vie est avec le Ciel et pour Louise c'est juste normal. Elle n'a d'ailleurs pas à se justifier devant des érudits. Je pense qu'il leur est impensable qu'une jeune comme elle puisse voir le Ciel, puisse avoir une vie mystique.

Quel chemin nous avons à parcourir pour nous défaire de nous-mêmes ! C'est d'ailleurs le sens de notre existence, pour trouver Dieu qui se cache. Elles ont trouvé « Celui que mon cœur aime ». Mais elles n'ont pas eu à rencontrer de gardes, elles n'ont pas eu à courir dans les rues et sur les places.

Lorsque Louise se fait gronder parce qu'elle a subtilisé une clef USB ou la carte d'identité, de crédit, tous les crayons, le lien est rompu, l'amour ne circule plus. Alors le soir, elle ne peut s'endormir et se relève pour demander pardon, nous embrasse. Le lien est posé à nouveau. Je suis, nous sommes les parents touchés par tant d'amour. Et même s'il semble juste de la réprimander lorsque son comportement n'est pas adapté à ce qu'on attend, sa demande de pardon me transperce le cœur. Elle qui vit si proche de Dieu, ne rencontre pas l'amour total, sans condition.

Je les regarde comme mon Maître. Le maître par qui il est, par la cohérence entre ses propos, et son agir fait monter au cœur de celui que le suit le désir de lui ressembler. Elles vivent, Louise du Ciel et Marie de l'amour pour l'autre. »

### **L'intelligence et l'indigence mentale**

La théologie catholique enseigne que la raison humaine est capable par ses seules forces (c'est-à-dire indépendamment de toute démarche de foi ou de révélation) d'arriver à la certitude de l'existence de Dieu. C'est bien sûr un prédicat qui fait de l'intellect, à la suite d'Aristote, le moyen le plus sûr de connaître Dieu. Les handicapés mentaux en sont le vivant contre-exemple. Le triomphe de la raison contre la superstition pendant le Siècle des Lumières nous a mis en garde contre les progrès de la science et saint Jean-Paul II nous l'a bien rappelé dans son encyclique *Fides et ratio* (1998). Il faut cependant comme le faisaient les latins, distinguer entre *ratio* et *intellectus*. L'intelligence se distingue de la raison par ses capacités d'intuition et de compréhension qui dépasse les limites de la raison. Le Dieu de la Bible est le Dieu de la rencontre, de l'expérience de la Présence. Et c'est lui qui fait les premiers pas. Lévinas nous le rappelle quand il parle de l'épiphanie du visage, le visage de l'autre qui agresse et qui dévoile le mystère de la présence. Pour les handicapés mentaux, la raison n'est pas là pour faire obstacle à l'expérience, au vécu, comme on dit aujourd'hui. La conscience de Dieu est de cet ordre de l'expérience. Mais où situer la conscience ? Certainement pas dans le cerveau, comme le voudraient les neuroscientifiques matérialistes. Tout comme l'âme, elle est impalpable, elle n'apparaîtra jamais sous un scanner ou au bout d'un scalpel, elle pourrait même être extracorporelle. Mais ne faisons pas de science-fiction ni de théologie-fiction.

La notion de concomitance doit nous conduire à un nécessaire réalisme sur la condition humaine. Dieu, qui est venu habiter une étable, peut et veut se manifester dans une âme dérangée par la maladie ou par le désordre moral, qui est souvent la manifestation de névroses et de blessures dont les conséquences sont incontrôlables. Un fou peut être saint ! Le Pape François a dit à propos du saint roi David : « C'était un grand saint et un grand pécheur, je ne sais pas comment les deux vont ensemble, mais c'est la vérité. »

Dieu est plus grand que notre péché, a-t-il dit. Nous ne sommes pas notre propre juge tout simplement parce que l'orgueil, la superbe et l'humiliation interviennent dans nos jugements sur nous et sur les autres. C'est un premier empêchement pour entrer dans la vie mystique, car nous nous disons : ces choses-là sont réservées aux saints. Mais Dieu est grand et riche en miséricorde et « si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur », comme le disait saint Paul. Considérons-nous pauvres et handicapés dans tous les domaines et laissons Dieu faire son travail comme il le fait dans l'âme de nos seigneurs les pauvres.